



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

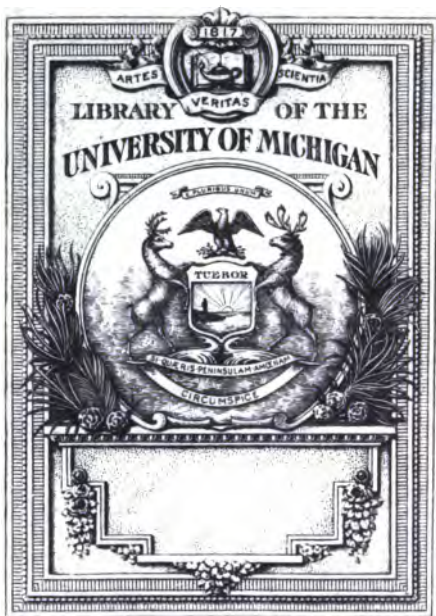
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

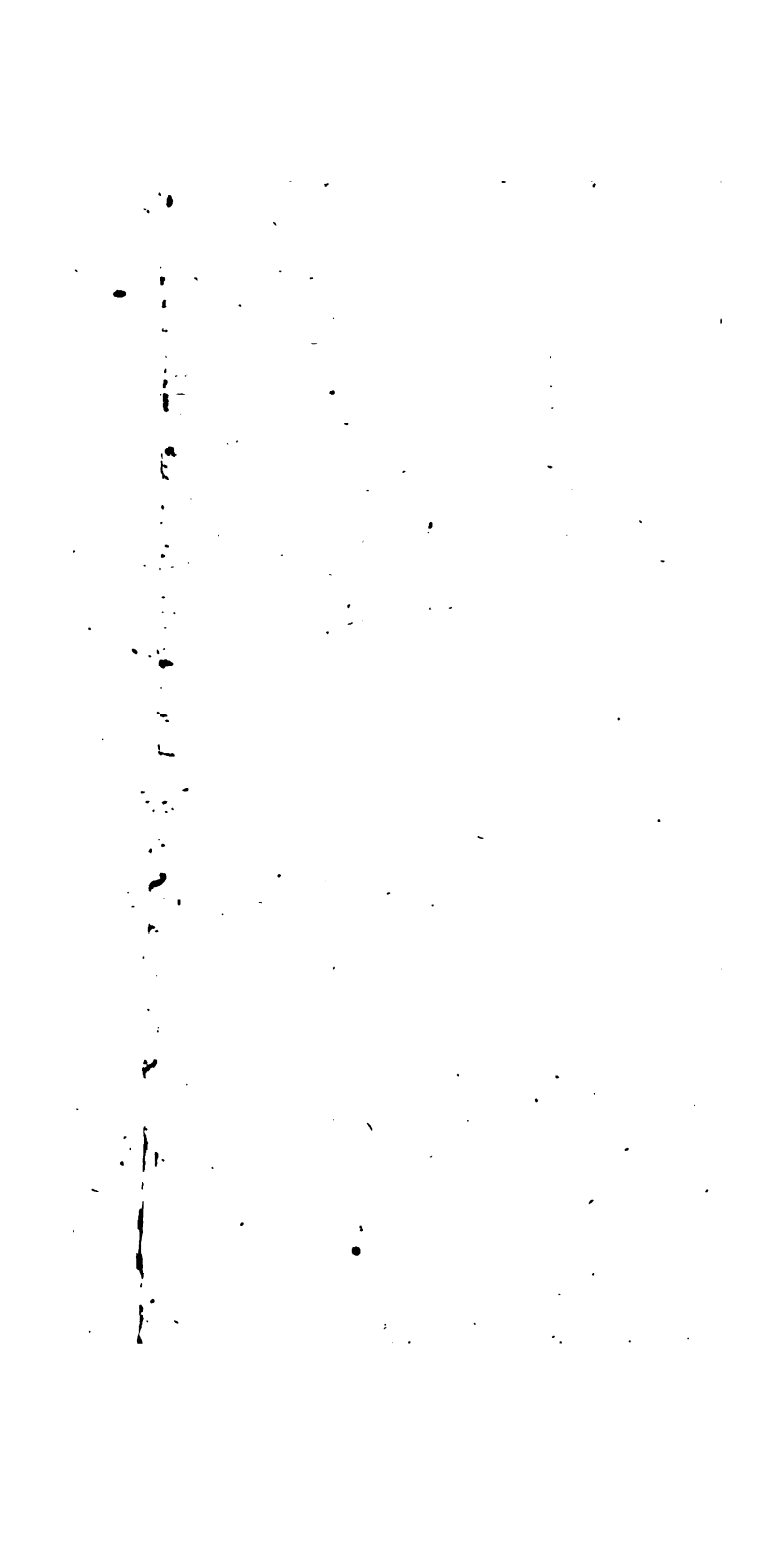
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

800
8

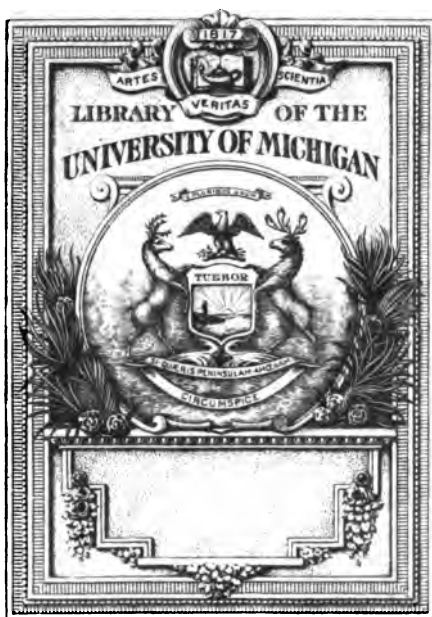


**DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES**





800
3



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES



PQ

1211

A2

B58

1st 50

Pièces contenues dans ce Volume,

Adelaïde du Guesclin,

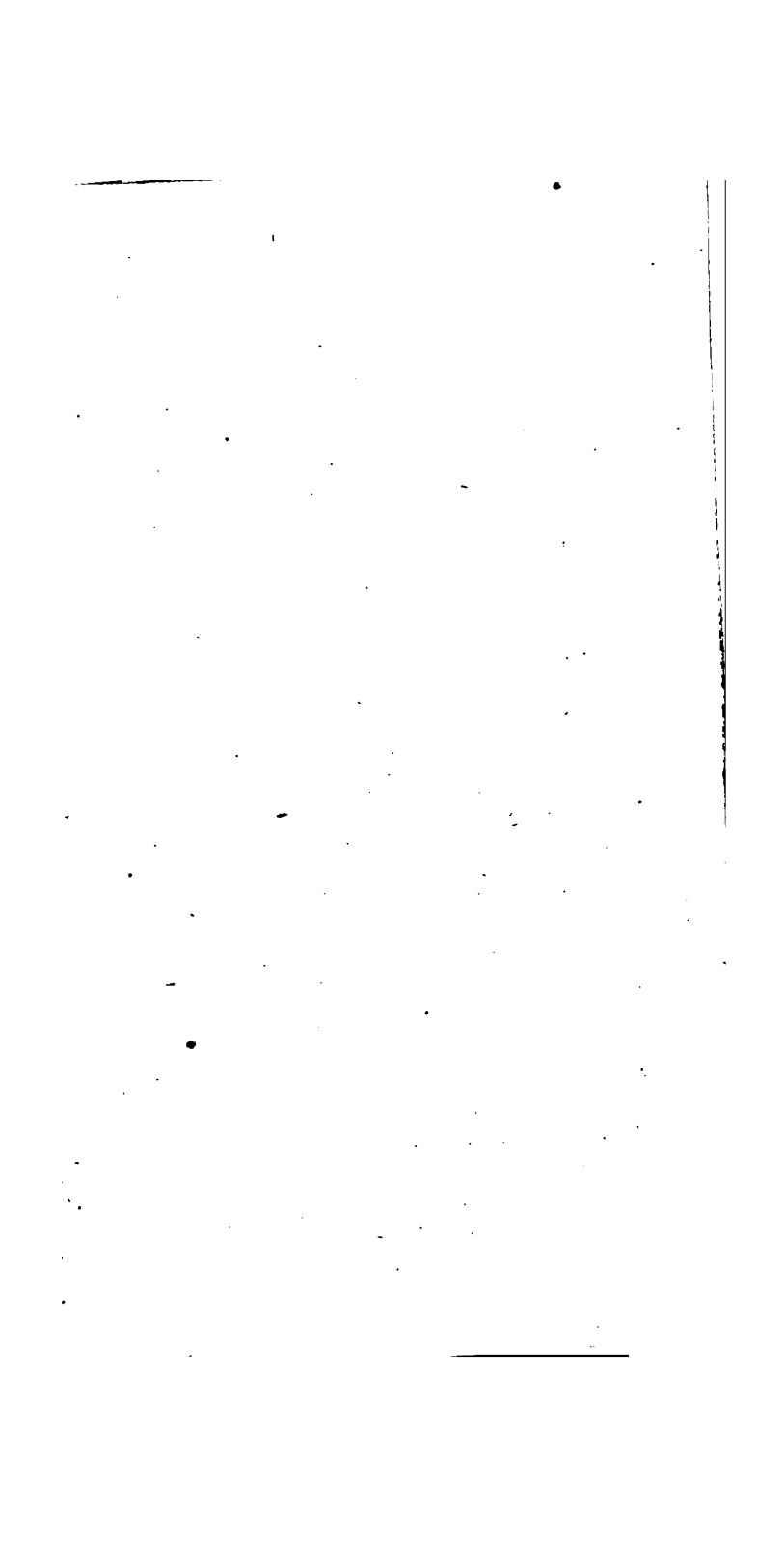
Adèle de Ponthieu,

Alzire.

Andromaque,

Ariane,

Athalie,





*François-Marie Arouet
de Voltaire.
de l'Acad. Française. Né à Paris le 20. Novemb. 1694.*

de la Tour-Pons

L. J. Cathelin Sc. 1763



BIBLIOTHÈQUE DES THÉÂTRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre A.

TOME I.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784



*Dramatis fœd
Sept 2 Rom. fœp.
3-7-138
4 2 vols. 1^{re} série: 1*

Voltaire, François Marie Aron et de
ADÉLAÏDE
DU GUËSCLIN,
TRAGÉDIE;

*Représentée pour la première fois le 18
Janvier 1734, & remise au Théâtre
le 9 Septembre 1765.*

Tome V.

N





P R É F A C E.

D E L'ÉDITEUR.



L'AUTEUR m'ayant laissé le maître de cette Tragédie, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'imprimer la Lettre qu'il écrivit à cette occasion à un de ses amis.

Quand vous m'apprîtes, Monsieur, qu'on jouait à Paris une Adélaïde du Guesclin avec quelque succès, j'étais très-loin d'imaginer que ce fût la mienne; & il importe fort peu au Public que ce soit la mienne ou celle d'un autre. Vous sçavez ce que j'entends par le Public; ce n'est pas l'*Univers*, comme nous autres barbouilleurs de papier l'avons dit quelquefois.

Le Public , en fait de Livres , est composé de quarante ou cinquante personnes , si le Livre est sérieux ; de quatre ou cinq cents , lorsqu'il est plaisant ; & d'environ onze ou douze cents , s'il s'agit d'une Piece de Théâtre. Il y a toujours dans Paris plus de cinq cent mille ames qui n'entendent jamais parler de tout cela.

Il y avait plus de trente ans que j'avais hazardé devant ce Public une Adélaïde du Guesclin , escortée d'un Duc de Vendôme , & d'un Duc de Nemours qui n'existerent jamais dans l'Histoire. Le fond de la Piece était tiré des Annales de Bretagne , & je l'avais ajusté comme j'avais pu au Théâtre sous des noms supposés. Elle fut sifflée dès le premier Acte.

Les sifflets redoublèrent au second , quand on vit arriver le Duc de Nemours blessé , & le bras en écharpe. Ce fut bien pis , lorsqu'on entendit au cinquième le signal que le

Duc de Vendôme avait ordonné ; & lorsqu'à la fin le Duc de Vendôme disait, *es-tu content, Couci ?* Plusieurs bons Plaisans crièrent : *coussi, coussi.*

Vous jugez bien que je ne m'obstinai pas contre cette belle réception. Je donnai quelques années après la même Tragédie sous le nom du Duc de Foix : mais je l'affaiblis beaucoup par respect pour le ridicule. Cette Piece, devenue plus mauvaise, réussit assez, & j'oubliai entièrement celle qui valait mieux.

Il restait une copie de cette Adélaïde entre les mains des Acteurs de Paris. Ils ont ressuscité, sans m'en rien dire, cette défunte Tragédie : ils l'ont représentée telle qu'ils l'avaient donnée en 1734, sans y changer un seul mot : elle a été accueillie avec beaucoup d'applaudissemens. Les endroits qui avaient été le plus sifflés ont été ceux qui ont excité le plus de battemens de mains.

Vous me demanderez auquel des deux jugemens je me tiens , je vous répondrai ce que dit un Avocat Vénitien aux Sérénissimes Sénateurs devant lesquels il plaidait : *Il mese passato* , disait-il , *le vostre Eccellenze hanno giudicato cosi , e questo mese nella medesima causa hanno giudicato tutto l' contrario ; e sempre hau.* Vos Excellences , le mois passé , jugerent de cette façon , & ce mois ci , dans la même cause , ils ont jugé tout le contraire , & toujours à merveille.

M. Oghieres , riche Banquier à Paris , ayant été chargé de faire composer une marche pour un des Régimens de Charles XII. , s'adressa au Musicien Mouroet : la marche fut exécutée chez le Banquier en présence de ses amis , tous grands connaisseurs. La musique fut trouvée détestable. Mouroet remporta sa marche , & l'inséra dans un Opéra qu'il fit jouer. Le Banquier & ses amis allerent à l'Opéra ; la marche fut très-applaudie. Eh ! voilà ce que nous voulions , disaient-ils à

Mouret ; que ne nous donniez-vous une Piece de ce goût-là ? ... Messieurs , c'est la même.

On ne tarit point sur ces exemples : qui ne fait que la même chose est arrivée aux idées innées , à l'émérique , & à l'inoculation , tour à tour sifflés & bien reçus ? Les opinions ont ainsi flotté , dans les affaires sérieuses , comme dans les Beaux-Arts & dans les Sciences.

Quod petit spernit , repetit quod nuper ornifici.

La vérité & le bon goût n'ont remis leur sceau que dans la main du temps. Cette réflexion doit retenir les Auteurs des Journaux dans les bornes d'une grande circonspection. Ceux qui rendent compte des Ouvrages , doivent rarement s'empressez de les juger. Ils ne savent pas si le Public , à la longue , jugera comme eux ; & puisqu'il n'a un sentiment décidé & irrévocable qu'au bout de quelques années , que penser de ceux qui jugent de tout sur une lecture précipitée ?

A C T E U R S.

LE DUC DE VENDOSME.

LE DUC DE NEMOURS.

LE SIRE DE COUCI.

ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.

TAISE D'ANGLURE.

DANGESTE, Confident du Duc de Nemours.

UN OFFICIER.

UN GARDE.

La Scène est à Lille.



ADÉLAIDE
DU GUESCLIN,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
LE SIRE DE COUCI, ADÉLAIDE.

COUCI.

DIGNE sang de Guesclin, vous qu'on voit
aujourd'hui
Le charme des Français dont il était l'ap-
pui,
Souffrez qu'en arrivant dans ce séjour d'allarmes,

N v

Je dérobe un moment au tumulte des armes.
 Ecoutez-moi : voyez d'un œil mieux éclairci
 Les desseins, la conduite & le cœur de Couci ;
 Et que votre vertu cesse de méconnaître
 L'ame d'un vrai Soldat , digne de vous peut-être.

A D É L A I D E.

Je sçais quel est Couci : sa noble intégrité
 Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
 Quoi que vous m'annonciez , je vous croirai sans
 peine.

C O U C I.

Sçachez que , si ma foi dans Lille me ramene ,
 Si du Duc de Vendôme embrassant le parti ,
 Mon zèle en sa faveur ne s'est point démenti ,
 Je n'approuvai jamais la fatale alliance
 Qui l'unit aux Anglais, & l'enleve à la France ;
 Mais dans ces tems affreux de discorde & d'horreur ,
 Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur :
 Non que pour ce Héros mon ame prévenue
 Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue ;
 Je ne m'aveugle pas : je vois avec douleur
 De ses emportemens l'indiscrette chaleur :
 Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
 L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse :
 Et ce torrent fougueux , que j'arrête avec soin ,
 Trop souvent me d'arrache & l'emporte trop loin.
 Il est né violent , non moins que magnanime ;
 Tendre , mais emporté ; mais capable d'un crime.
 Du sang qui le forma je connais les ardeurs :
 Toutes les passions sont en lui des fureurs.
 Mais il a des vertus qui rachètent ses vices.
 Et qui sçaurait , Madame , où placer ses services ,
 Si ne nous fallait suivre & ne chérir jamais

Que des cœurs sans faiblesse, & des Princes parfaits ?
 Tout mon sang est à lui ; mais enfin cette épie
 Dans celui des Français à regret s'est trompée.
 Le Dauphin généreux....

A D É L A I D E.

Osez le nommer Roi :

Il l'est, il le mérite.

C O U C L

Il ne l'est pas pour moi.

Je voudrais, il est vrai, lui porter mon hommage ;
 Tous mes vœux sont pour lui ; mais l'amitié m'engage.
 Mon bras est à Vendôme, & ne peut aujourd'hui
 Ni servir, ni trahir, ni changer qu'avec lui.
 Le malheur de nos tems, nos discordes sinistres,
 Charles qui s'abandonne à d'indignes Ministres,
 Dans ce cruel parti tout l'a précipité.
 Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
 J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
 Révolté sa fierté par des vérités dures.
 Vous seule à votre Roi pourriez le rappeler,
 Madame ; & c'est de quoi je cherche à vous parler.
 J'aspirai jusqu'à vous, avant qu'aux murs de Lille,
 Vendôme trop heureux vous donnât cet asyle :
 Je crus que vous pourriez, approuvant mon dessein,
 Accepter sans mépris mon hommage & ma main ;
 Que je pouvais unir, sans une aveugle audace,
 Les lauriers des Guefelins aux lauriers de ma race ;
 La Gloire le voulait ; & peut-être l'Amour,
 Plus puissant & plus doux, l'ordonnaic à son tour :
 Mais à de plus beaux nœuds je vous vois destinée.
 La guerre dans Cambrai vous avait amenée,
 Parmi les flots d'un Peuple à soi-même livré,
 Sans raison, sans justice & de sang enivré ;

N vj

Un ramas de mutins , troupe indigne de vivre ,
Vous méconnut assez pour oser vous poursuivre.
Vendôme vint , parut , & son heureux secours
Punit leur insolence & sauva vos beaux jours.
Quel Français , quel mortel eût pu moins entrepren-
dre ?

Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre ?
La guerre en d'autres lieux occupait ma valeur.
Vendôme vous sauva , Vendôme eut ce bonheur :
La gloire en est à lui , qu'il en ait le salaire :
Il a par trop de droits mérité de vous plaire.
Il est Prince , il est jeune , il est votre vengeur ;
Ses bienfaits & son nom , tout parle en sa faveur ;
La justice & l'amour vous pressent de vous rendre.
Je n'ai rien fait pour vous , je n'ai rien à prétendre :
Je me tais... Mais sçachez que , pour vous mériter ,
A tout autre que lui j'irais vous disputer :
Je ne céderais pas aux enfans des Rois même ;
Mais Vendôme est mon Chef ; il vous adore , il m'ai-
me.

Couci , ni vertueux , ni superbe à demi ,
Aurait bravé le Prince , & cède à son ami.
Je fais plus : de mes sens maîtrisant la faiblesse ,
J'ose de mon rival appuyer la tendresse ;
Vous montrer votre gloire , & ce que vous devez
Au Héros qui vous sert , & par qui vous vivez.
Je verrai d'un œil sec , & d'un cœur sans envie ,
Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
Je réunis pour vous mon service & mes vœux.
Ce bras qui fut à lui combattrait pour tous deux.
Voilà mes sentimens. Si je me sacrifie ,
L'amitié me l'ordonne , & sur-tout la Patrie.
Songez que , si l'hymen vous range sous sa loi ,
Si ce Prince est à vous , il est à votre Roi.

A D É L A I D E .

Qu'avec étonnement , Seigneur , je vous contemple !
 Que vous donnez au monde un rare & grand exemple !
 Quoi ! ce cœur (je le crois sans feinte & sans détour)
 Connaît l'amitié seule , & peut braver l'amour !
 Il faut vous admirer quand on sçait vous connaître :
 Vous servez votre ami , vous servirez mon Maître :
 Un cœur si généreux doit penser comme moi.
 Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur Roi.
 Eh bien ! de vos vertus je demande une grace.

C O U C I .

Vos ordres sont sacrés ; que faut-il que je fasse ?

A D É L A I D E .

Vos conseils généreux me pressent d'accepter
 Ce rang , dont un grand Prince a daigné me flatter.
 Je n'oublierai jamais combien son choix m'honore ;
 J'en vois toute la gloire : & quand je songe encore
 Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour ,
 Il daigna me sauver & l'honneur & le jour ,
 Tout ennemi qu'il est de son Roi légitime ,
 Tout vengeur des Anglais , tout protecteur du crime ,
 Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits ,
 Je crains de l'affliger , Seigneur , & je me tais.
 Mais , malgré son service & ma reconnoissance ,
 Il faut par des refus répondre à sa constance.
 Sa passion m'afflige. Il est dur à mon cœur ,
 Pour prix de tant de soins , de causer son malheur.
 A ce Prince , à moi-même épargnez cet outrage.
 Seigneur , vous pouvez tout sur ce jeune courage :
 Souvent on vous a vu , par vos conseils prudents ,
 Modérer de son cœur les transports turbulens.
 Daignez débarrasser ma vie & ma fortune
 De ces nœuds trop brillans dont l'éclat m'importune.

De plus fieres Beautés , de plus dignes appas
 Brigueront sa tendresse où je ne prétends pas.
 D'ailleurs quel appareil , quel tems pour l'hyménée !
 Des armes de mon Roi Lille est environnée :
 J'entends de tous côtés les clameurs des Soldats ,
 Et les sons de la guerre , & les cris du trépas.
 La terreur me consume : & votre Prince ignore
 Si Nemours... si son frere , hélas ! respire encore.
 Ce frere qu'il aime... ce vertueux Nemours...
 On disait que la Parque avait tranché ses jours ;
 Que la France en avait une douleur mortelle.
 Seigneur , au sang des Rois il fut toujours fidèle.
 S'il est vrai que sa mort... Excusez mes ennuis ,
 Mon amour pour mes Rois , & le trouble où je suis.

C O U C I.

Vous pouvez l'expliquer au Prince qui vous aime ,
 Et de tous vos secrets l'entretenir vous-même ;
 Il va venir , Madame : & peut-être vos vœux...

A D É L A I D E.

Ah ! Couci , prévenez le malheur de tous deux.
 Si vous aimez ce Prince ; & si , dans mes allarmes ,
 Avec quelque pitié vous regardez mes larmes ,
 Sauvez-le , sauvez-moi de ce triste embarras.
 Daignez tourner ailleurs ses desseins & ses pas.
 Pleurante & désolée empêchez qu'il ne voie...

C O U C I.

Je plains cette douleur où votre ame est en proie ,
 Et loin de la gêner d'un regard curieux ,
 Je baisse devant elle un œil respectueux.
 Mais , quel que soit l'ennui dont votre cœur soupire ,
 Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire ,
 Je ne puis rien de plus. Le Prince est soupçonneux ,
 Je lui serais suspect en expliquant vos vœux ;
 Je sçais à quel excès irait sa jalousie ,

Quel poison mes discours repandraient sur sa vie ;
 Je vous perdrais peut-être ; & mon soin dangereux ,
 Madame , avec un mot , ferait trois malheureux .
 Vous , à vos intérêts rendez-vous moins contraire .
 Pesez sans passion l'honneur qu'il veut vous faire .
 Moi , libre entre vous deux , souffrez que , dès ce jour ,
 Oubliant à jamais le langage d'amour ,
 Tout entier à la guerre , & maître de mon ame ,
 J'abandonne à leur sort & vos vœux & sa flâme .
 Je crains de l'affliger , je crains de vous trahir ,
 Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir .
 Laissez-moi d'un Soldat garder le caractère ,
 Madame ; puisqu'enfin la France vous est chère ,
 Rendez-lui ce Héros qui serait son appui .
 Je vous laisse y penser , & je cours près de lui .
 Adieu , Madame .

SCENE II.

ADÉLAIDE , TAISE.

ADÉLAIDE.

OÙ suis-je ? Hélas ! tout m'abandonne .
 Nemours... De tous côtés le malheur m'environne .
 Ciel ! qui m'arrachera de ce cruel séjour ?

TAISE.

Quoi ! du Duc de Vendôme , & le choix & l'amour ;
 Quoi ! ce rang qui ferait le bonheur & l'envie
 De toutes les Beautés dont la France est remplie ;
 Ce rang qui touche au Trône , & qu'on met à vos pieds ,

Ferait couler les pleurs dont vos yeux sont noyés !

A D É L A I D E.

Ici du haut des Cieux , du Guesclin me contemple :
De la fidélité , ce Héros fut l'exemple.

Je trahirais le sang qu'il versa pour nos Loix ,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos Rois.

T A I S E.

Quoi ! dans ces tristes réms de ligues & de haines ,
Qui confondent des droits les bornes incertaines ,
Où le meilleur parti semble encor si douteux ,
Où les enfans des Rois sont divisés entr'eux ,
Vous , qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs , & pour en être aimée ,
Vous refusez l'honneur qu'on offre à vos appas
Pour l'intérêt d'un Roi qui ne l'exige pas !

A D É L A I D E.

Mon devoir me rangeait du parti de ses armes.

T A I S E.

Ah ! le devoir tout seul fait-il verser des larmes ?
Si Vendôme vous aime , & si par son secours....

A D É L A I D E.

Laisse-là ses bienfaits , & parle de Nemours.
N'en as-tu rien appris ? Sçait-on s'il vit encore ?

T A I S E.

Voilà donc , en effet , le soin qui vous dévore ,
Madame ?

A D É L A I D E.

Il est trop vrai , je l'avoue ; & mon cœur
Ne peut plus soutenir le poids de sa douleur ;
Elle échappe , elle éclate , elle se justifie :
Et si Nemours n'est plus , sa mort finit ma vie.

T A I S E.

Et vous pouviez cacher ce secret à ma foi !

A D É L A I D E.

Le secret de Nemours dépendait-il de moi ?
 Mes feux toujours brûlans dans l'ombre du silence ;
 Trompaient de tous les yeux la triste vigilance.
 Séparés l'un de l'autre , & sans cesse présens ,
 Nos cœurs de nos soupirs étaient seuls confidens :
 Et Vendôme sur-tout ignorant ce mystère ,
 Ne sçait pas si mes yeux ont jamais vu son frere.
 Dans les murs de Paris.... Mais , ô soins superflus !
 Je te parle de lui , quand peut-être il n'est plus.
 O murs , où j'ai vécu de Vendôme ignorée !
 O tems , où de Nemours en secret adorée !...
 Nous touchions l'un & l'autre au fortuné moment
 Qui m'allait aux Autels unir à mon Amant :
 La guerre a tout détruit. Fidèle au Roi son Maître ,
 Mon Amant me quitta , pour m'oublier peut-être.
 Il partit ; & mon cœur , qui le suivait toujours ,
 A vingt peuples armés redemanda Nemours.
 Je portai dans Cambrai ma douleur inutile :
 Je voulus rendre au Roi cette superbe Ville ;
 Nemours à ce dessein devait servir d'appui ;
 L'Amour me conduisait , je faisais tout pour lui.
 C'est lui qui d'une fille animant le courage ,
 D'un peuple factieux me fit braver la rage ;
 Il exposa mes jours pour lui seul réservés ;
 Jours tristes , jours affreux qu'un autre a conservés !
 Ah ! qui m'éclaircira d'un destin que j'ignore ?
 Français , qu'avez-vous fait du Héros que j'adore ?
 Ses lettres autrefois , chers gages de sa foi ,
 Trouvaient mille chemins pour venir jusqu'à moi.
 Son silence me tue. Hélas ! il sçait peut-être
 Cet amour qu'à mes yeux son frere a fait paraître.

Tout ce que j'entrevois conspire à m'allarmer ;
Et mon Amant est mort , ou cesse de m'aimer.
Et pour comble de maux , je dois tout à son frere !

T A I S E.

Cachez bien à ses yeux ce dangereux mystère :
Pour vous, pour votre Amant, redoutez son courroux.
Quelqu'un vient.

A D É L A I D E.

C'est lui-même , ô Ciel !

T A I S E.

Contraignez-vous.

S C E N E I I I.

LE DUC DE VENDOSME, ADÉLAIDE,

T A I S E.

LE DUC DE VENDOSME.

J'OUBLIE à vos genoux , charmante Adélaïde ,
Le trouble & les horreurs où mon destin me guide..
Vous seule adoucissez les maux que nous souffrons ;
Vous nous rendez plus pur l'air que nous respirons.
La Discorde sanglante afflige ici la terre :
Vos jours sont entourés des pièges de la guerre.
J'ignore à quel destin le Ciel veut me livrer ;
Mais si d'un peu de gloire il daigne m'honorer ,
Cette gloire , sans vous , obscure & languissante ,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante..
Souffrez que mes lauriers attachés par vos mains
Ecartent le tonnerre & bravent les destins..

Où, si le Ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms ma tombe au moins couverte,
Apprenne à l'avenir que Vendôme amoureux
Expira votre époux, & périt trop heureux.

A D É L A I D E.

Tant d'honneur, tant d'amour servent à me confondre;
Prince... Que lui dirai-je ! & comment lui répondre ?
Ainsi, Seigneur.... Couci ne vous a point parlé ?

V E N D O S M E.

Non, Madame. D'où vient que votre cœur troublé
Répond en frémissant à ma tendresse extrême ?
Vous parlez de Couci, quand Vendôme vous aime ?

A D É L A I D E.

Prince, s'il était vrai que ce brave Nemours
De ses ans pleins de gloire eût terminé le cours,
Vous qui le chérissiez d'une amitié si tendre,
Vous qui deviez au moins des larmes à sa cendre,
Au milieu des combats, & près de son tombeau,
Pourriez-vous de l'hymen allumer le flambeau ?

V E N D O S M E.

Ah ! je jure par vous, vous qui m'êtes si chère,
Par le doux nom d'Amant, par le saint nom de frère,
Que ce frère, après vous, fut toujours, à mes yeux,
Le plus cher des mortels, & le plus précieux.
Lorsqu'à mes ennemis sa valeur fut livrée,
Ma tendresse en souffrit sans en être altérée :
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups ;
Et pour m'en consoler mon cœur n'aurait que vous.
Mais on croit trop ici l'aveugle renommée :
Son infidelle voix vous a mal informée.
Si mon frère était mort, doutez-vous que son Roi,
Pour m'apprendre sa perte, eût dépêché vers moi ?
Ceux que le Ciel forma d'une race si pure,

Au milieu de la guerre écoutant la nature ,
 Et protecteurs des loix que l'honneur doit dicter ,
 Même en se combattant , savent se respecter.
 A sa perte , en un mot , donnons moins de créance.
 Un bruit plus vraisemblable & m'afflige & m'offense.
 On dit que vers ces murs il a porté les pas.

— A D É L A I D E.

Seigneur , il est vivant ?

V E N D O S M E.

Je lui pardonne , hélas !

Q'au parti de son Roi , son intérêt le range ;
 Qu'il le défende ailleurs , & qu'ailleurs il le venge ;
 Qu'il triomphe pour lui , je le veux , j'y consens :
 Mais se mêler ici parmi les assiégeans ,
 Me chercher , m'attaquer , moi , son ami , son frere !

A D É L A I D E.

Le Roi le veut sans doute.

V E N D O S M E.

Ah ! destin trop contraire !

Se pourrait-il qu'un frere élevé dans mon sein ,
 Pour mieux servir son Roi , levât sur moi sa main ?
 Lui , qui devrait plutôt , témoin de cette fête ,
 Partager , augmenter mon bonheur qui s'apprête.

A D É L A I D E.

Lui ?

V E N D O S M E.

C'est trop d'amertume en des momens si doux.
 Malheureux par un frere , & fortuné par vous ,
 Tout entier à vous seule , & bravant tant d'allarmes ,
 Je ne veux voir que vous , mon hymen & vos charmes.
 Qu'attendez-vous ? Donnez à mon cœur éperdu
 Ce cœur que j'idolâtre , & qui m'est si bien dû.

A D É L A I D E.

Seigneur, de vos bienfaits mon ame est pénétrée ;
La mémoire à jamais m'en est chere & sacrée.
Mais c'est trop prodiguer vos augustes bontés,
C'est mêler trop de gloire à mes calamités ;
Et cet honneur...

V E N D O S M E.

Comment ! ô Ciel ! qui vous arrête ?

A D É L A I D E.

Je dois....

S C E N E I V.

LE DUC DE VENDOSME, ADÉLAIDE,
TAISE, COUCI.

C O U C I.

PRINCE, il est tems : marchez à notre tête.
Déjà les ennemis sont aux pieds des remparts ;
Echauffez nos Guerriers du feu de vos regards.
Venez vaincre.

V E N D O S M E.

Ah ! courons... Dans l'ardeur qui me presse.
Quoi ! vous n'osez d'un mot rassurer ma tendresse !
Vous détournez les yeux, vous tremblez, & je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne sont pas pour moi.

C O U C I.

Le tems presse.

V E N D O S M E.

Il est tems que Vendôme périsse :

Il n'est point de Français que l'amour avilisse.
 Amans aimés, heureux, ils cherchent les combats;
 Ils courent à la gloire, & je vole au trépas.
 Allons, brave Couci; la mort la plus cruelle,
 La mort que je desiré est moins barbare qu'elle.

A D É L A I D E.

Ah! Seigneur, modérez cet injuste courroux.
 Autant que je le dois, je m'intéresse à vous.
 J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance.
 Par tous les sentimens qui sont en ma puissance:
 Sensible à vos dangers, je plains votre valeur.

V F N D O S M E.

Ah! que vous sçavez bien le chemin de mon cœur
 Que vous sçavez mêler la douceur à l'injure!
 Un seul mot m'accablait, un seul mot me rassure.
 Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
 Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

SCENE V.

ADELAIDE, TAISE.

TAISE.

Vous voyez sans pitié sa tendresse alarmée?

ADELAIDE.

Est-il bien vrai? Nemours serait-il dans l'armée?
 O Discorde fatale! Amour plus dangereux,
 Que vous coûterez cher à ce cœur malheureux!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

VENDOSME, COUCI.

VENDOSME.

Nous périssions sans vous, Couci, je le confesse :
 Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse :
 C'est vous, dont l'esprit ferme & les yeux pénétrans
 M'ont porté des secours en cent lieux différens.
 Que n'ai-je comme vous ce tranquille courage,
 Si froid dans le danger, si calme dans l'orage ?
 Couci m'est nécessaire aux Conseils, aux combats ;
 Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

COUCI.

Ce courage brillant qu'en vous on voit paraître,
 Sera maître de tout, quand vous en serez maître :
 Vous l'avez su régler, & vous avez vaincu.
 Ayez dans tous les tems cette utile vertu.
 Qui sçait se posséder, peut commander au Monde.
 Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
 Je connais mon devoir, & je vous ai suivi.
 Dans l'ardeur du combat je vous ai peu servi,
 Nos Guerriers sur vos pas marchaient à la victoire :



Et suivre les Bourbons , c'est voler à la gloire.
 Vous seul , Seigneur , vous seul avez fait prisonnier
 Ce chef des Assaillans , ce superbe Guerrier ;
 Vous l'avez pris vous-même ; & , maître de sa vie ,
 Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

V E N D O S M E.

D'où vient donc , cher Couci , que cet audacieux
 Sous son casque fermé se cachait à mes yeux ?
 D'où vient qu'en le prenant , qu'en saisissant ses armes ,
 J'ai senti malgré moi de nouvelles allarmes ?
 Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé ;
 Soit que ce triste amour dont je suis captivé ,
 Sur mes sens égarés répandant sa tendresse ,
 Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse ;
 Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
 Par la molle douceur de ses impressions ;
 Soit plutôt que la voix de ma triste Patrie
 Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie ,
 Qu'elle condamne encor mes funestes succès ,
 Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français.

C O U C I.

Je prévois que bien-tôt cette guerre fatale ,
 Ces troubles intestins de la Maison Royale ,
 Ces tristes factions céderont au danger
 D'abandonner la France au Fils de l'étranger.
 Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie ,
 Que leur joug est pesant ; qu'on aime la Patrie ;
 Que le sang de Clovis est toujours adoré.
 Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
 Les rameaux divisés & courbés par l'orage ,
 Plus unis & plus beaux ; soient notre unique ombrage.

Nous , Seigneur , n'avons-nous rien à nous reprocher ?
 Le

Le Sort au Prince Anglais voulut vous attacher ;
De votre sang, du sien la querelle est commune :
Vous suivez son parti, je suis votre fortune ;
Comme vous aux Anglais le Destin m'a lié,
Vous par le droit du sang, moi par notre amitié...
Permettez-moi ce mot... Eh quoi ! votre ame émue...

VENDOSME.

Ah ! voilà ce Guerrier qu'on amène à ma vue.

SCENE II.

VENDOSME, LE DUC DE NEMOURS,
COUCI, SOLDATS, *Suite.*

VENDOSME.

IL soupire ; il paraît accablé de regrets.

COUCI.

Son sang sur son visage a confondu ses traits.
Il est blessé sans doute.

NEMOURS, *dans le fond du Théâtre.*

Entreprise funeste,

Qui de ma triste vie arrachera le reste !
Où me conduisez-vous ?

VENDOSME.

Devant votre vainqueur ;

Qui sçait d'un ennemi respecter la valeur.

Venez, ne craignez rien.

Tome V.

O

NEMOURS, *se tournant vers son Ecuyer.*

Je ne crains que de vivre.
Sa présence m'accable, & je ne puis poursuivre ;
Il ne me connaît plus, & mes sens attendris....

VENDOSME.

Quelle voix, quels accens ont frappé mes esprits ?

NEMOURS, *le regardant.*

M'as-tu pu méconnaître ?

VENDOSME, *l'embrassant.*

Ah ! Nemours ! ah ! mon Frère !

NEMOURS.

Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère ;
Je ne le suis que trop ce Frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

VENDOSME.

Tu n'es plus que mon Frère. Ah ! moment plein de
charmes !

Ah ! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.

(*A sa suite.*)

Avez-vous par vos soins....

NEMOURS.

Oui, leurs cruels secours
Ont arrêté mon sang, ont veillé sur mes jours,
De la mort que je cherche ont écarté l'approche.

VENDOSME.

Ne te détourne point, ne crains point mon reproche ;
Mon cœur te fut connu ; peux-tu t'en défaire ?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier.

J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage :
Hélas , que je te plains !

N E M O U R S.

Je te plains davantage ,
De haïr ton pays , de trahir sans remords
Et le Roi qui t'aimait , & le sang dont tu sors.

V E N D O S M E.

Arrête , épargne-moi l'infâme nom de traître :
A cet indigne mot je m'oublierais peut-être....
Frémis d'empoisonner la joie & les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs ;
Dans ce jour malheureux que l'amitié l'emporte.

N E M O U R S.

Quel jour !

V E N D O S M E.

Je le bénis.

N E M O U R S.

Il est affreux.

V E N D O S M E.

N'importe ;
Tu vis , je te revois , & je suis trop heureux.
O Ciel ! de tous côtés vous remplissez mes vœux.

N E M O U R S.

Je le crois. On disait que d'un amour extrême ,
Violent , effréné (car c'est ainsi qu'on aime)
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

V E N D O S M E.

J'aime , oui ; la Renommée a pu le publier ;
Qui , j'aime avec fureur : une telle alliance

O ij

Semble pour mon bonheur attendre ta présence,
Où , mes ressentimens , mes droits , mes alliés ,
Gloire , amis , ennemis , je mets tout à ses pieds.

(*A un Officier de sa suite.*)

Allez , & dites-lui que deux malheureux frères ,
Jetés par le destin dans des partis contraires ,
Pour marcher désormais sous le même étendart ,
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

(*A Nemours.*)

Ne blâme point l'amour où ton Frere est en proie,
Pour me justifier , il suffit qu'on la voie.

N E M O U R S.

O Ciel ! elle vous aime ?

V E N D O S M E.

Elle le doit du moins :
Il n'étoit qu'un obstacle au succès de mes soins ;
Il n'en est plus : je veux que rien ne nous sépare.

N E M O U R S.

Quels effroyables coups le cruel me prépare !
Ecoute , à ma douleur ne veux-tu qu'insulter ?
Me connais-tu ? Sçais-tu ce que j'ose attenter ?
Dans ces funestes lieux sçais-tu ce qui m'amène ?

V E N D O S M E.

Oublions ces sujets de discorde & de haine,



SCÈNE III.

VENDOSME, NEMOURS, ADELAIDE,
COUCI.

VENDOSME.

MADAME, vous voyez que de sein du malheur,
Le Ciel qui nous protège a tiré mon bonheur,
J'ai vaincu, je vous aime; & je retrouve un frère.
Sa présence à mon cœur vous rend encor plus chère.

ADELAIDE.

Le voici, malheureuse! ah! cache au moins tes pleurs.

NEMOURS, *entre les bras de son Ecuyer.*

Adélaïde! ô Ciel!... C'en est fait, je me meurs.

VENDOSME.

Que vois-je? sa blessure à l'instant s'est rouverte!
Son sang coule!

NEMOURS.

Est-ce à moi de prévenir ma perte?

VENDOSME.

Ah! mon Frère!

NEMOURS.

Ote-toi; je chéris mon trépas.

ADELAIDE.

Ciel! Nemours!...

NEMOURS, *à Vendôme.*

Laisse-moi.

A D É L A I D E.

Je ne vous promis rien ; vous n'avez point ma foi ;
Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

V E N D O S M E.

Quoi ! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage...

A D É L A I D E.

D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage ;
Et, sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de justes respects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême ;
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux :
Vous vous trompiez. Il faut rompre enfin le silence ;
Je vais vous offenser, je me fais violence ;
Mais réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes Rois est gravé dans mon cœur.
De votre sang au mien je vois la différence :
Mais celui dont je sors a coulé pour la France.
Ce digne Connétable en mon cœur a transmis
La haine qu'un Français doit à ses ennemis ;
Et sa nièce jamais n'acceptera pour maître
L'Allié des Anglais, quelque grand qu'il puisse être.
Voilà les sentimens que son sang m'a tracés ;
Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

V E N D O S M E.

Je suis, je l'avouerai, surpris de ce langage ;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévu que le Sort en courroux,
Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
Vous avez fait, Madame, une secrète étude
Du mépris, de l'insulte & de l'ingratitude ;
Et votre cœur enfin, lent à se déployer,

Hardi par ma faiblesse , a paru tout entier.
Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque ,
Tant d'amour pour vos Rois , & tant de politique.
Mais , vous qui m'outragez , me connaissez-vous bien ?
Vous reste-t-il ici de parti que le mien ?
Vous qui me devez tout , vous qui , sans ma défense ,
Auriez de ces Français assouvi la vengeance ,
De ces mêmes Français , à qui vous vous vantez
De conserver la foi d'un cœur que vous m'ôtez :
Est-ce donc là le prix de vous avoir servi ?

A D É L A I D E.

Oui , vous m'avez sauvée ; oui , je vous dois la vie :
Mais , Seigneur , mais , hélas ! n'en puis-je disposer ?
Me la conservez-vous pour la tyranniser ?

V E N D O S M E.

Je deviendrai tyran ; mais moins que vous , cruelle,
Mes yeux lisent trop bien dans votre ame rebelle :
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons ;
Je vois mon déshonneur ; je vois vos trahisons.
Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère ,
Redoutez mon amour , tremblez de ma colere ;
C'est lui seul désormais que mon bras va chercher ,
De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher :
Et si , dans les horreurs du sort qui nous accable ,
De quelque joie encor ma fureur est capable ,
Je la mettrai , perfide , à vous désespérer..

A D É L A I D E.

Non , Seigneur ; la raison saura vous éclairer :
Non , votre ame est trop noble ; elle est trop élevée ,
Pour opprimer ma vie après l'avoir sauvée.
Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits ;
Sachez que ces bienfaits , vos vertus , votre gloire ,

O v

Plus que vos cruautés , vivront dans ma mémoire.
Je vous plains , vous pardonne, & veux vous respecter :
Je vous ferai rougir de me persécuter :
Et je conserverai , malgré votre menace ,
Une ame sans courroux , sans crainte & sans audace,

V E N D O S M E.

Arrêtez ; pardonnez aux transports égarés ,
Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
Je vois trop qu'avec vous Couci d'intelligence
D'une Cour qui me hait embrasse la défense ;
Que vous voulez tous deux m'unir à votre Roi ,
Et de mon sort enfin disposer malgré moi :
Vos discours sont les siens. Ah ! parmi tant d'allarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?
Pour gouverner mon cœur , l'asservir , le changer ,
Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger ?
Aimez , il suffira d'un mot de votre bouche.

A D É L A I D E.

Je ne vous cache point que du soin qui me touche ,
A votre ami , Seigneur , mon cœur s'était remis :
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient ;
Vous les faites couler , que vos mains les essuient ;
Devenez assez grand pour apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejeter.
Laissez-moi toute entière à la reconnaissance.

V E N D O S M E.

Le seul Couci sans doute a votre confiance ?
Mon outrage est connu , je sçais vos sentimens.

A D É L A I D E.

Vous les punirez , Seigneur , connaître avec le tems ;

Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
D'un Guerrier généreux j'ai recherché l'appui;
Imitez sa grande ame, & pensez comme lui.

SCÈNE VI.
VENDOSME, *seul.*

EH bien ! c'en est donc fait ! l'ingrate, la parjure,
A mes yeux, sans rougir, étale mon injure !
De tant de trahisons l'abîme est découvert :
Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
Amitié, vain phantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Trésor cherché sans cesse, & jamais obtenu,
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'Amour même :
Et maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat, qui, fier de son parjure,
Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.



SCENE VII.
COUCI, VENDOSME.

COUCI.

PRINCE, me voilà prêt : disposez de mon bras.
Mais d'où naît à mes yeux cet étrange embarras ?
Quand vous avez vaincu, quand vous sauvez un Frère,
Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire ?

VENDOSME.

Je suis désespéré, je suis haï, jaloux.

COUCI.

Eh bien ! de vos soupçons quel est l'objet ? qui ?

VENDOSME.

Vous ,
Vous, dis-je, & du refus qui vient de me confondre,
C'est vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
Je sçais qu'Adélaïde ici vous a parlé,
En vous nommant à moi la perfide a tremblé ;
Vous affectez sur elle un odieux silence,
Interprète muet de votre intelligence.
Elle cherche à me fuir, & vous à me quitter.
Je crains tout, je crois tout.

COUCI.

Voulez-vous m'écouter ?

VENDOSME.

Je le veux.

COUCI.

Pensez-vous que j'aime eneor la gloire ?

M'estimez vous encore ? & pourrez-vous me croire ?

VENDOSME.

Oui , jusqu'à ce moment je vous crus vertueux ,
Je vous crus mon ami.

COUCL

Ces titres glorieux
Furent toujours pour moi l'honneur le plus insigne ,
Et vous allez juger si mon ame en est digne.
Sçachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur ,
Avant que de la vie heureux libérateur
Vous eussiez par vos soins , par cet amour sincère ,
Sur-tout par vos bienfaits , tant de droits de lui plaire.
Moi , plus Soldat que tendre , & dédaignant toujours
Ce grand art de séduire inventé dans les Cours ,
Ce langage flatteur & souvent si perfide ,
Peu fait pour mon esprit , peut-être trop rigide ,
Je lui parlai d'hymen , & de nœud respecté ,
Resserré par l'estime & par l'égalité ,
Pouvait lui préparer des destins plus propices ,
Qu'un rang plus élevé , mais sur des précipices.
Hier avec la nuit je vins dans vos remparts ,
Tout votre cœur parut à mes premiers regards :
De cet ardent amour la nouvelle semée ,
Par vos emportemens me fut trop confirmée :
Je vis de vos chagrins les funestes accès ;
J'en approuvai la cause , & j'en blâmai l'excès.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes ;
D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes ;
Libre & juste auprès d'elle , à vous seul attaché ,
J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché :
J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire ,
L'éclat de votre rang , celui de votre gloire ;
Sans cacher vos défauts , vantant votre vertu ;

Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
 Je m'immole à vous seul ; & je me rends justice :
 Et si ce n'est assez d'un si grand sacrifice ;
 S'il est quelque rival qui vous ose outrager ,
 Tout mon sang est à vous , & je cours vous venger.

V E N D O S M E.

Ah ! généreux ami , qu'il faut que je révere ,
 Oui , le Destin dans toi me donne un second Frère.
 Je n'en étais pas digne , il le faut avouer.
 Mon cœur....

C O U C I.

Aimez-moi , Prince , au lieu de me louer ;
 Et si vous me devez quelque reconnaissance ,
 Faites votre bonheur , il est ma récompense.
 Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
 Votre Frère nourrit contre votre allié.
 Sur ce grand intérêt souffrez que je m'explique.
 Vous m'avez soupçonné de trop de politique ,
 Quand j'ai dit que bien-tôt on verrait réunis
 Les débris dispersés de l'Empire des Lys.
 Je vous le dis encor au sein de votre gloire ;
 Et vos lauriers brillans , cueillis par la Victoire ,
 Pourront sur votre front se flétrir désormais ,
 S'ils n'y sont soutenus de l'olive de paix.
 Tous les Chefs de l'Etat , lassés de ces ravages ,
 Cherchent un port tranquille après tant de naufrages.
 Gardez d'être réduit au hazard dangereux
 De vous voir ou trahir , ou prévenir par eux.
 Passez-les en prudence aussi-bien qu'en courage ;
 De cet heureux moment prenez tout l'avantage.
 Gouvernez la fortune , & sçachez l'asservir ;
 C'est perdre ses faveurs que tarder d'en jouir ;
 Ses retours sont fréquens , vous devez les connaître :

Il est beau de donner la paix à votre maître :
Son égal aujourd'hui , demain dans l'abandon,
Vous vous verriez réduit à demander pardon.
La gloire vous conduit , que la raison vous guide.

V E N D O S M E.

Brave & prudent Couci , crois-tu qu'Adélaïde
Dans son cœur amolli partagerait mes feux ,
Si le même parti nous unissait tous deux ?
Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire ?

C O U C I.

Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire ;
Mais qu'importe pour vous ses vœux & ses desseins ?
Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins ?
Lorsque Philippe-Auguste , aux plaines de Bovines,
De l'Etat déchiré répara les ruines ;
Quand seul il arrêta dans nos champs inondés
De l'Empire Germain les torrens débordés ,
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse ?
Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse ?
Verrai-je un si grand cœur à ce point s'avilir ?
Le salut de l'Etat dépend-il d'un soupir ?
Aimez , mais en héros qui maîtrise son ame ,
Qui gouverne à la fois ses Etats & sa flamme.
Mon bras contre un rival est prêt à vous servir :
Je voudrais faire plus , je voudrais vous guérir.
On connaît peu d'amour , on craint trop son amource ;
C'est sur nos lâchetés qu'il a fondé sa force ;
C'est nous qui sous son nom troublons notre repos :
Il est tyran du faible , esclave du héros.
Puisque je l'ai vaincu , puisque je le dédaigne ,
Dans l'ame d'un Bourbon souffrirez-vous qu'il règne ?
Vos autres ennemis sont par vous abattus ;
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

V E N D O S M E.

Le sort en est jetté , je ferai tout pour elle ;
 Il faut bien à la fin désarmer la cruelle.
 Ses loix seront mes loix ; son Roi sera le mien ;
 Je n'aurai de parti , de maître que le sien.
 Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie ,
 Avec mes ennemis je me réconcilie ;
 Je lirai dans ses yeux mon sort & mon devoir.
 Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.
 Enfin plus de prétexte à ses refus injustes ;
 Raison , gloire , intérêt , & tous ces droits augustes
 Des Princes de mon sang & de mes Souverains ,
 Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
 Du Roi , puisqu'il le faut , soutenons la couronne :
 La Vertu le conseille , & la Beauté l'ordonne.
 Je veux entre tes mains , en ce fortuné jour ,
 Sceller tous les sermens que je fais à l'Amour.
 Quant à mes intérêts , que toi seul en décide.

C O U C I.

Souffrez donc près du Roi que mon zèle me guide.
 Peut-être il eût fallu que ce grand changement
 Ne fût dû qu'au Héros , & non pas à l'Amant :
 Mais si d'un si grand cœur une femme dispose ,
 L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause ;
 Et mon cœur , tout rempli de cet heureux retour ,
 Bénit votre faiblesse , & rend grâce à l'Amour.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

COMBAZ infortuné ! Destin qui me poursuis !
O mort , mon seul recours ! douce mort qui me fuis !
Ciel ! n'as-tu conservé la trame de ma vie
Que pour tant de malheurs & tant d'ignominie ?
Adélaïde... au moins pourrai-je la revoir ?

DANGESTE.

Vous la verrez , Seigneur.

NEMOURS.

Ah ! mortel désespoir !

Elle ose me revoir , & moi je le souhaite !

DANGESTE.

Seigneur , en quel état votre douleur vous jette !
Vos jours sont au péril ; & ce sang agit...

NEMOURS.

Mes déplorables jours sont trop en sûreté ,
Ma blessure est légère ; elle m'est insensible :
Que celle de mon cœur est profonde & terrible !

D A N G E S T E.

Remerciez les Cieux de ce qu'ils ont permis
Que vous ayez trouvé de si chers ennemis,
Il est dur de tomber dans des mains étrangères :
Vous êtes prisonnier du plus tendre des frères.

N E M O U R S.

Mon frère ! ... Ah ! malheureux !

D A N G E S T E.

Il vous était lié
Par les nœuds les plus saints d'une tendre amitié.
Que n'éprouvez-vous point de sa main secourable ?

N E M O U R S.

Sa fureur m'eût flatté ; son amitié m'accable.

D A N G E S T E.

Quoi ! pour être engagé dans d'autres intérêts ,
Le haïssez-vous tant ?

N E M O U R S.

Je l'aime , & je me hais ;
Et dans les passions de mon ame éperdue ,
La voix de la Nature est encore entendue.

D A N G E S T E.

Si contre un frère aimé vous avez combattu ,
J'en ai vu quelque fois gémir votre vertu ;
Mais le Roi l'ordonnait , & tout vous justifie :
L'entreprise était juste aussi-bien que hardie.
Je vous ai vu remplir , dans cet affreux combat ,
Tous les devoirs d'un Chef & tous ceux d'un Soldat
Et vous avez rendu , par des faits incroyables ,
Votre défaite illustre & nos fers honorables :

On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.

NEMOURS.

Non, ma défaite, ami, ne fait point mon malheur.
Du Guesclin, des Français l'amour & le modèle,
Aux Anglais si terrible, à son Roi si fidèle,
Vit ses honneurs flétris par de plus grands revers :
Deux fois sa main puissante a languï dans les fers :
Il n'en fut que plus grand, plus fier & plus à craindre ;
Et son vainqueur tremblant fut bien-tôt seul à plain-
dre.

Du Guesclin, nom sacré, nom toujours précieux,
Quoi ! ta coupable Nièce évite encor mes yeux !
Ah ! sans doute elle a dû redouter mes reproches.
Ainsi donc, cher Dangeſte, elle fuit tes approches ?
Tu n'as pu lui parler ?

DANGEſTE.

Seigneur, je vous ai dit

Que bien-tôt...

NEMOURS.

Ah ! pardonne à mon cœur interdit,
Trop chere Adélaïde ! Eh ! bien, quand tu l'as vue,
Parle, à mon nom du moins paraissait-elle émue ?

DANGEſTE.

Votre sort en ſecret paraissait la toucher :
Elle versait des pleurs, & voulait les cacher.

NEMOURS.

Elle pleure, & m'outrage ! Elle pleure & m'opprime !
Son cœur, je le vois bien, n'est pas né pour le cri-
me.

Pour me ſacrifier elle aura combattu :
La trahison la gêne & pèse à ſa vertu.

Faible soulagement à ma fureur jalouse !
T'a-t-on dit en effet que mon frère l'épouse ?

DANGESTE.

S'il s'en vantait lui-même, en pourriez-vous douter ?

NEMOURS.

(*Apperveant Adélaïde.*)

Il l'épouse ! A ma honte elle vient insulter !
Ah Dieu !

SCÈNE II.

NEMOURS, DANGESTE, ADELAÏDE.

ADELAÏDE.

LE Ciel vous rend à mon ame attendrie :
En veillant sur vos jours il conserva ma vie.
Je vous revois, cher Prince, & mon cœur empressé...
Juste Ciel ! Quels regards, & quel accueil glacé !

NEMOURS.

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre,
Est d'un cœur généreux ; mais il doit me surprendre :
Vous aviez en effet besoin de mon trépas ;
Mon rival plus tranquille eût passé dans vos bras :
Libre dans vos amours, & sans inquiétude,
Vous jouiriez en paix de votre ingratitude ;
Et les remords honteux qu'elle traîne après soi,
S'il peut vous en rester, périraient avec moi.

A D É L A I D E.

Hélas ! que dites-vous ? quelle fureur subite...

N E M O U R S.

Non , votre changement n'est pas ce qui m'irrite.

A D É L A I D E.

Mon changement ! Nemours !

N E M O U R S.

A vous seule asservi ;
Je vous aimai trop bien , pour n'être point trahi ;
C'est le sort des amans , & ma honte est commune.
Mais que vous insultiez vous-même à ma fortune ;
Qu'en ces murs , où vos yeux ont vu couler mon sang,
Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc ;
Et que vous ajoutiez à l'horreur qui m'accable ,
D'une fausse pitié l'affront insupportable ;
Qu'à mes yeux....

A D É L A I D E.

Ah ! plutôt donnez-moi le trépas ,
Immolez votre amante , & ne l'accusez pas.
Mon cœur n'est point armé contre votre colère ,
Cruel , & vos soupçons manquaient à ma misère.
Ah ! Nemours ! de quels maux vos jours empoison-
nés....

N E M O U R S.

Vous me plaignez , cruelle , & vous m'abandonnez !

A D É L A I D E.

Je vous pardonne , hélas ! cette fureur extrême ;
Tout , jusqu'à vos soupçons : jugez si je vous aime ;

S C E N E I I I

VENDOSME, NEMOURS, ADELAÏDE.

V E N D O S M E.

C O N N A I S S E Z donc enfin jusqu'où va ma tendresse,
Et tout votre pouvoir & toute ma faiblesse.
Et vous, mon Frere, & vous, soyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre amitié, ce que votre prière,
Les conseils de Couci, le Roi, la France entière,
Exigeaient de Vendôme, & qu'ils n'obtenaient pas,
Soumis & subjugué, je l'offre à ses appas.
L'amour qui, malgré vous, nous a faits l'un pour
l'autre,
Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre.
Je prends mes loix de vous ; votre maître est le mien :
De mon Frere & de moi soyez l'heureux lien :
Soyez-le de l'Etat ; & que ce jour commence
Mon bonheur & le vôtre, & la paix de la France.
Vous, courez, mon cher Frere ; allez dès ce mo-
ment
Annoncer à la Cour un si grand changement.
Moi, sans perdre de tems, dans ce jour d'allégresse,
Qui m'a rendu mon Roi, mon Frere & ma Maîtresse,
D'un bras vraiment Français je vais, dans nos rem-
parts,
Sous nos Lys triomphans briser les Léopards.
Soyez libre, partez ; & de mes sacrifices.
Allez offrir au Roi vos heureuses prémices.

Puissé-je

Puissé-je à ses genoux présenter aujourd'hui
Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
Qui d'un Prince ennemi fait un Sujet fidèle,
Changé par ses regards & vertueux par elle.

N E M O U R S.

(*A part.*)

Il fait ce que je veux, & c'est pour m'accabler !

(*A Adélaïde.*)

Prononcez notre Arrêt, Madame ; il faut parler.

V E N D O S M E.

Eh quoi ! vous demeurez interdite & muette !
De mes soumissions êtes-vous satisfaite ?
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux ?
Faut-il encor ma vie, ingrate ? elle est à vous ;
Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne sans peine
Ce sang infortuné pros crit par votre haine.

A D É L A I D E.

Seigneur, mon cœur est juste. On ne m'a vu jamais
Mépriser vos bontés & haïr vos bienfaits.
Mais je ne puis penser qu'à mon peu de puissance
Vendôme ait attaché le destin de la France ;
Qu'il n'ait lu son devoir que dans mes faibles yeux ;
Qu'il ait besoin de moi pour être vertueux.
Vos desseins ont sans doute une source plus pure :
Vous avez consulté le devoir, la Nature ;
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

V E N D O S M E.

L'amour seul a tout fait, & c'est-là mon malheur ;
Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe,

Dussé-je vous déplaire & forcer votre cœur ,
L'autel est prêt, venez.

N E M O U R S.

Vous osez....

A D É L A I D E.

Non, Seigneur :
Avant que je vous cède , & que l'hymen nous lie ,
Aux yeux de votre Frere arrachez-moi la vie :
Le Sort met entre nous un obstacle éternel ;
Je ne puis être à vous.

V E N D O S M E.

Nemours !... Ingrate ! ah Ciel !
C'en est donc fait !... Mais non.... Mon cœur sçait
se contraindre ,
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être , avec moins de détour ,
Dans les premiers transports étouffer mon amour ,
Et par un prompt aveu qui m'eût guéri sans doute ,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte :
Mais je vous rends justice ; & ces séductions
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions ;
L'espoir qu'on donne à peine , afin qu'on le saisisse ;
Ce poison préparé des mains de l'artifice ,
Sont les armes d'un Sexe aussi trompeur que vain ,
Que l'œil de la raison regarde avec dédain ;
Je suis libre par vous. Cet art , que je déteste ,
Cet art , qui m'enchaîne , brise un joug si funeste ;
Et je ne prétends pas , indignement épris ,
Rougir devant mon Frere , & souffrir des mépris.
Montrez-moi seulement ce rival qui se cache ;
Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache ;
Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir ,

Perfide ! & c'est ainsi que je dois vous punir.

A'D É L A I D E.

Je devrais seulement vous quitter & me taire ;
 Mais je suis accusée , & ma gloire m'est chere.
 Votre Frere est présent ; & mon honneur blessé
 Doit repousser les traits dont il est offensé.
 Pour un autre que vous ma vie est destinée ;
 Je vous en fais l'aveu , je m'y vois condamnée.
 Oui , j'aime , & je serais indigne devant vous ,
 De celui que mon cœur s'est promis pour époux ,
 Indigne de l'aimer , si par ma complaisance
 J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
 Vous avez regardé ma liberté , ma foi ,
 Comme un bien de conquête & qui n'est plus à moi.
 Je vous devais beaucoup : mais une telle offense
 Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance.
 Sçachez que des bienfaits qui font rougir mon front ,
 A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
 J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
 Mais après ma pitié n'attirez point ma haine.
 J'ai rejeté vos vœux que je n'ai point bravés ;
 J'ai voulu votre estime , & vous me la devez.

V E N D O S M E.

Je vous dois ma colere ; & sçachez qu'elle égale
 Tous les emportemens de mon amour farale.
 Quoi donc ! vous attendiez , pour oser m'accabler ;
 Que Nemours fût présent & me vît immoler !
 Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure !
 Allez , je le croirais l'auteur de mon injure ,
 Si... Mais il n'a point vu vos funestes appas :
 Mon Frere trop heureux ne vous connaissait pas.
 Nommez donc mon rival ; mais gardez-vous de croire

Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais ; mon cœur ne peut feindre long-
tems :

Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans ;
Et ma main , sur sa cendre , à votre main donnée ,
Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
Je sçais trop qu'on a vu lâchement abusés ,
Pour des mortels obscurs , des Princes méprisés ;
Et mes yeux perceront dans la foule inconnue
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

N E M O U R S.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser ?

V E N D O S M E.

Et pourquoi vous , mon Frere , osez-vous l'excuser ?
Est-il vrai que de vous elle était ignorée ?
Ciel ! à ce piège affreux ma foi serait livrée !
Tremblez.

N E M O U R S.

Moi , que je tremble ! ah ! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.
J'ai forcé trop long-tems mes transports au silence ;
Connais-moi donc , barbare , & remplis ta vengean-
ce.

Connais un désespoir à tes fureurs égal :
Frappe , voilà mon cœur , & voilà ton rival.

V E N D O S M E.

Toi , cruel ! toi , Nemours !

N E M O U R S.

Oui , depuis deux années ,
L'amour la plus secrète a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher

Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher :
 Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie :
 Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
 Par tes égaremens juge de mes transports.
 Nous pûmes tous deux, dans ce sang dont je sors,
 L'excès des passions qui dévorent une amie.
 La Nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
 Mon Frère est mon rival, & je l'ai combattu.
 J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu,
 Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
 J'ai couru, j'ai volé pour t'ôter ce que j'aime :
 Rien ne m'a retenu, ni tes superbes Tours,
 Ni le peu de Soldats que j'avais pour secours,
 Ni le lieu, ni le tems, ni sur-tout ton courage ;
 Je n'ai vu que ma flamme & ton feu qui m'outrage.
 L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié :
 Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié.
 Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
 Tu ne peux l'épouser, qu'aux dépens de ma tête.
 A la face des Cieux je lui donne ma foi :
 Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
 Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouse
 Traîne aux pieds des Autels ta Sœur & mon Epouse.
 Frappe, dis-jé ; oses-tu ?

V F N D O S M E.

Traître, c'en est assez.

Qu'on l'ôte de mes yeux : Soldats, obéissez.

A D É L A I D E.

(Aux Soldats.)

Non, demeurez, cruels.. Ah ! Prince, est-il possible
 Que la Nature en vous trouve une ame inflexible ?
 Seigneur....

P iij

NEMOURS.

Vous , le prier ! plaignez-le plus que moi :
Plaiguez-le , il vous offense , il a trahi son Roi.
Va , je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même :
Je suis vengé de toi , l'on te hait & l'on m'aime.

ADELAÏDE.

(*A Nemours.*) (*A Vendôme.*)

Ah ! cher Prince ! Ah ! Seigneur ! voyez à vos genoux....

VENDOSME, aux Soldats.

Qu'on m'en réponde , allez. Madame , levez-vous.

Vos prières , vos pleurs en faveur d'un parjure
Sont un nouveau poison versé sur ma blessure.
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé :
Mais , perfide , croyez que je mourrai vengé.
Adieu. Si vous voyez les effets de ma rage ,
N'en accusez que vous ; nos maux sont votre ouvrage.

ADELAÏDE.

Je ne vous quitte pas : écoutez-moi , Seigneur.

VENDOSME.

Eh ! bien , achevez donc de déchirer mon cœur ;
Parlez.



SCENE IV.

VENDOSME, NEMOURS, ADÉLAIDE,
COUCI, DANGESTE, UN
OFFICIER, SOLDATS.

COUCI.

J'ALLAIS partir ; un peuple téméraire
Se soulève en tumulte au nom de votre Frere ;
Le désordre est par-tout. Vos Soldats consternés
Déserrent les drapeaux de leurs Chêfs étonnés ;
Et pour comble de maux, vers la ville alarmée,
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

VENDOSME.

Allez, cruelle, allez, vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine & de vos attentats :
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.



SCENE V.
NEMOURS, COUCI.

COUCI.

LE seriez-vous, Seigneur, auriez-vous démenti
Le sang de ces héros dont vous êtes sorti ?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre & ceux de la Nature ?
Un Prince à cet excès pourrait-il s'oublier ?

NEMOURS.

Non. Mais suis-je réduit à me justifier ?
Coudi, ce peuple est juste, il t'apprend à connaître
Que mon Frère est rebelle, & que Charle est son
maître.

COUCI.

Ecoutez. Ce serait le comble de mes vœux
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France désolée,
A nos dissensions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé,
Menaçant cet Etat par nous même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public servir votre disgrâce ;
Rapprochez les partis ; unissez-vous à moi,
Pour calmer votre Frère & fléchir votre Roi ;
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

N E M O U R S.

Ne vous en flattez pas : vos soins sont inutiles.
Si la Discorde seule avait armé mon bras ,
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas ,
Vous pourriez espérer de réunir deux Freres ,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires :
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

C O U C I.

Et quel est-il , Seigneur ?

N E M O U R S.

Ah ! reconnais l'amour ;
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare ,
Qui m'a fait téméraire , & qui le rend barbare.

C O U C I.

Ciel ! faut-il voir ainsi par des caprices vains
Anéantir le fruit des plus nobles desseins ;
L'Amour-subjuguer tout ; les cruelles faiblesses ,
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses ;
Des freres se haïr ; & naître en tous climats ,
Des passions des Grands , le malheur des Etats ?
Prince , de vos amours laissons-là le mystere.
Je vous plains tous les deux ; mais je sers votre
Frere :

Je vais le seconder ; je vais me joindre à lui ,
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui :
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle ;
Je vois les passions plus puissantes que moi ,
Et l'Amour seul ici me fait frémir d'effroi.
Mon devoir a parlé , je vous laisse & j'y vole.

P v

Soyez mon prisonnier , mais sur votre parole ;
Elle me suffira.

N E M O U R S.

Je vous la donne.

C O U C I.

Et moi ,

Je voudrais de ce pas porter la fienne au Roi.
Je voudrais cimenter , dans l'ardeur de lui plaire ,
Du sang de nos tyrans une union si chere.
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

NEMOURS, ADÉLAÏDE, DANGESTE.

NEMOURS.

NON, non ; ce Peuple en vain s'armait pour ma
défense,
Mon Frere teint du sang, enivré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fier & plus cruel,
Va traîner à mes yeux sa victime à l'autel.
Je ne suis donc venu disputer ma conquête,
Que pour être témoin de cette horrible fête !
Et dans le désespoir d'un impuissant courroux,
Je ne puis me venger qu'en me privant de vous.
Partez, Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

Il faut que je vous quitte !
Quoi ! vous m'abandonnez ! vous ordonnez ma
fuite !

NEMOURS.

Il le faut, chaque instant est un péril fatal ;
Vous êtes une esclave aux mains de mon rival.

P vj

Remercions le Ciel dont la bonté propice
Nous suscite un secours aux bords du précipice,
Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas ;
Sa vigilance adroite à séduit des soldats.

(*A Dangeffe.*)

Dangeffe, tes malheurs ont droit à tes services.
Je suis loin d'exiger d'injustes sacrifices.
Je respecte mon Frere, & je ne prétends pas
Conspirer contre lui dans ses propres Etats :
Ecoute seulement la pitié qui te guide,
Ecoute un vrai devoir, & sauve Adélaïde.

A D É L A I D E.

Hélas ! ma délivrance augmente mon malheur ;
Je détestais ces lieux , j'en fors avec terreur.

N E M O U R S.

Privez-moi par pitié d'une si chere vue.
Tanrôt à ce départ vous étiez résolue ;
Le dessein était pris , n'osez-vous l'achever ?

A D É L A I D E.

Ah ! quand j'ai voulu fuir , j'espérais vous trouver.

N E M O U R S.

Prisonnier sur ma foi , dans l'horreur qui me presse ,
Je suis plus enchaîné par ma seule promesse ,
Que si de cet Etat les tyrans inhumains
Des fers les plus pesans avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon Frere ici l'honneur me livre :
Je peux mourir pour vous , mais je ne peux vous
suivre.

Vous suivrez cet ami par des détours obscurs
Qui vous rendront bien-tôt sous ces coupables murs.
De la Flandre , à sa voix , on doit ouvrir la porte :

Du Roi sous les remparts il trouvera l'escorte.
Le tems presse : évitez un ennemi jaloux.

A D É L A I D E.

Je vois qu'il faut partir , cher Nemours , & sans
vous !

N E M O U R S.

L'Amour nous a rejoints , que l'Amour nous sé-
pare.

A D É L A I D E.

Qui ? moi ! que je vous laisse au pouvoir d'un bar-
bare !

Seigneur , de votre sang l'Anglais est altéré ;
Ce sang à votre Frere est-il donc si sacré ?
Craindra-t-il d'accorder , dans son courroux funeste ,
Aux alliés qu'il aime un rival qu'il déteste ?

N E M O U R S.

Il n'oserait.

A D É L A I D E.

Son cœur ne connaît point de frein :
Il vous a menacé ; menace-t-il en vain ?

N E M O U R S.

Il tremblera bien-tôt : le Roi vient & nous venge :
La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
Allez : si vous m'aimez , dérobez-vous aux coups ,
Des foudres allumés grondans autour de nous ;
Au tumulte , au carnage , au désordre effroyable ;
Dans des murs pris d'assaut , malheur inévitable.
Mais craignez encor plus mon rival furieux ;
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
Je frémis de vous voir encor sous sa puissance ;

Pûnis ces attentats & ces crimes si grands
De sortir d'esclavage & de fuir les tyrans.
Mais respecte ton Frere , & sa femme & toi-même :
Il ne t'a point trahi ; c'est un Frere qui t'aime ;
Il voulait te servir quand tu veux l'opprimer :
Quel crime a-t-il commis , cruel ! que de m'aimer ?
L'amour n'est-il en toi qu'un Juge inexorable ?

V E N D O S M E .

Plus vous le défendez , plus il devient coupable :
C'est vous qui le perdez , vous qui l'assassinez ;
Vous , par qui tous nos jours étaient empoisonnés ;
Vous , qui pour le malheur armiez des mains si che-
res :

Puisse tomber sur vous tout le sang des deux Freres !
Vous pleurez ! . . . mais vos pleurs ne peuvent me
tromper.

Je suis prêt à mourir , & prêt à le frapper.
Mon malheur est au comble , ainsi que ma faiblesse :
Oui , je vous aime encor. Le tems , le péril presse ;
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel ;
Voilà ma main , venez , sa grace est à l'Autel.

A D É L A I D E .

Moi , Seigneur :

V E N D O S M E .

C'est assez.

A D É L A I D E .

Moi , que je le trahisse !

V E N D O S M E .

Arrêtez . . . Répondez . . .

ADÉLAÏDE.

Je ne puis.

VENDOSME.

Qu'il périsse.

NEMOURS.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats,
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas.
Abandonnez mon sort aux coups qu'il me prépare,
Je mourrai triomphant des coups de ce barbare,
Et si vous succombiez à son lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins ; mais je mourrais par
vous.

VENDOSME.

Qu'on l'entraîne à la Tour ; allez , qu'on m'obéisse.

SCÈNE III.

VENDOSME, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

Vous cruel ! vous feriez cet affreux sacrifice !
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir !
Quoi , voulez-vous ?...

VENDOSME.

Je veux vous haïr & mourir,
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même.

Répandre devant vous tout le sang qui vous aime ,
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois ,
Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
Laissez-moi : votre vûe augmente mon supplice.

S C È N E I V .

VENDOSME , ADÉLAIDE , COUCL

ADÉLAIDE , à Couci.

AH ! je n'attends plus rien que de votre justice ,
Couci ; contre un cruel ôsez me secourir.

V E N D O S M E .

Garde-toi de l'entendre , où tu vas me trahir.

A D É L A I D E .

J'atteste ici le Ciel

V E N D O S M E .

Qu'on l'ôte de ma vue....

Ami , délivrez-moi d'un objet qui me tue.

A D É L A I D E .

Va , tyran , c'en est trop ; va , dans mon désespoir ,
J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir.
J'ai cru , malgré ta rage à ce point emportée ,
Qu'une femme du moins en serait respectée.
L'amour adoucit tout , hors ton barbare cœur :
Tigre , je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour immole tes victimes :

Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes.
 Mais compte encor la tienne ; un vengeur va venir :
 Par ton juste supplice il va tous nous unir.
 Tombe avec tes remparts , tombe , & pèris sans
 gloire ;
 Meurs , & que l'avenir prodigue à ta mémoire ,
 A tes feux , à ton nom justement abhorré ,
 La haine & le mépris que tu m'as inspiré.

SCENE V.

VENDOSME, COUCI.

VENDOSME.

OUI, cruelle ennemie, & plus que moi farouche,
 Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
 Que la main de la haine, & que les mêmes coups
 Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.

(Il tombe dans un fauxcail.)

COUCI.

Il ne se connaît plus, il succombe à sa rage.

VENDOSME.

Hé bien ! souffriras-tu ma honte & mon outrage ?
 Le tems presse : veux-tu qu'un rival odieux
 Enleve la perfide, & l'épouse à mes yeux ?
 Tu crains de me répondre ? attends-tu que le
 Air soulevé mon peuple, & me livre à son r

C O U C I.

Je vois trop en effet que le parti du Roi
Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs , en secret rallumée.

V E N D O S M E.

C'est Nemours qui l'allume ; il nous a trahis tous.

C O U C I.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous :
La suite en est funeste & me remplit d'allarmes.
Dans la plaine déjà les Français sont en armes ;
Et vous êtes perdu , si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
Vos dangers sont accrûs.

V E N D O S M E.

Hé bien ! que faut-il faire ?

C O U C I.

Les prévenir ; dompter l'amour & la colere.
Ayons encor , mon Prince , en cette extrémité ,
Pour prendre un parti sûr , assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer , ou braver la tempête.
Quoi que vous décidiez , ma main est toute prête.
Vous vouliez , ce matin , par un heureux traité ,
Appaiser avec gloire un Monarque irrité ;
Ne vous rebutez pas , ordonnez ; & j'espère
Signer en votre nom une paix salutaire.
Mais s'il vous faut combattre , ou courir au trépas ,
Vous sçavez qu'un ami ne vous survivra pas.

VENDOSME.

Ami , dans le tombeau laisse-moi seul descendre ;
Vis , pour servir ma cause , & pour venger ma cen-
dre.

Mon destin s'accomplit , & je cours l'achever ;
Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver.
Mais je la veux terrible , & lorsque je succombe ,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCI.

Comment ! De quelle horreur vos sens sont possédés !

VENDOSME.

Il est dans cette Tour , où vous seul commandez :
Et vous m'avez promis que contre un téméraire . . .

COUCI.

De qui me parlez-vous , Seigneur ? de votre frère ?

VENDOSME.

Non ; je parle d'un traître , & d'un lâche ennemi ,
D'un rival qui m'abhorre , & qui m'a tout ravi.
L'Anglais attend de moi la tête du parjure.

COUCI.

Vous leur avez promis de trahir la Nature !

VENDOSME.

Dès long-tems du perfide ils ont pros crit le sang.

COUCI.

Et , pour leur obéir , vous lui percez le flanc !

VENDOSME.

Non , je n'obéis point à leur haine étrangère ;

J'obéis à ma rage , & veux la fatifaire.
Que m'importe l'Etat & mes vains Alliés ?

C O U C I.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez !
Et vous me chargez , moi , du soin de son supplice !

V E N D O S M E.

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
Je suis bien malheureux , bien digne de pitié !
Trahî dans mon amour , trahi dans l'amitié !
Ah ! trop heureux Dauphin , c'est ton sort que j'en-
vie !

Ton amitié du moins n'a point été trahie :
Et Tanguî du Châtel , quand tu fus offensé ,
T'a servi sans scrupule & n'a pas balancé.
Allez , Vendôme encor , dans le sort qui le presse ,
Trouvera des amis qui tiendront leur promesse :
D'autres me serviront , & n'allégueront pas
Cette triste vertu , l'excuse des ingrats.

C O U C I , *après un long silence.*

Non , j'ai pris mon parti : soit crime , soit justice ,
Vous ne vous plaindrez plus que Couci vous tra-
hisse.

Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi
Dans de pareils momens vous éprouviez la foi.
Quand un ami se perd , il faut qu'on l'avertisse ;
Il faut qu'on le retienne au bord du précipice :
Je l'ai dû , je l'ai fait , malgré votre courroux ;
Vous y voulez tomber , je m'y jette avec vous ,
Et vous reconnaîtrez , au succès de mon zèle ,
Si Couci vous aimait , & s'il vous fut fidèle.

VENDOSME.

Je revois mon ami.... vengeons-nous, vole.... attend.

Non.... va, te dis-je, frappe, & je mourrai content.
Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience
Le canon des remparts annonce ma vengeance.
J'irai, je l'apprendrai, sans trouble & sans effroi,
A l'objet odieux qui l'immoie par moi.
Allons.

COUCI.

En vous rendant ce malheureux service,
Prince, je vous demande un autre sacrifice.

VENDOSME.

Parle.

COUCL.

Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux,
Protecteur insolent, commande sous mes yeux :
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger, sans être son esclave ?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui ?
Pour mourir avec vous, ai-je besoin de lui ?
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite ;
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder.
Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

VENDOSME.

Pourvu qu'Adélaïde, au désespoir réduite,
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite ;
Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens
Mon courroux se repaisse à mes derniers momens ;
Tout le reste est égal, & je te l'abandonne.

Prépare le combat , agis , dispose , ordonne.
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend.
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire ?
Périsse , ainsi que moi , ma funeste mémoire.
Périsse avec mon nom le souvenir fatal
D'une indigne maîtresse & d'un lâche rival.

C O U C I.

Je l'avoue avec vous ; une nuit éternelle
Doit couvrir , s'il se peut , une fin si cruelle.
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir.
Mais je tiendrai parole , & je vais vous servir.

Fin du quatrième Acte.



ACTE

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

VENDOSME, UN OFFICIER, GARDES.

VENDOSME.

O CIEL ! me faudra-t-il , de momens en momens ,
Voir & des trahisons & des soulèvemens ?
Eh bien ! de ces mutins l'audace est terrassée ?

L'OFFICIER.

Seigneur , ils vous ont vu ; leur foule est dispersée.

VENDOSME.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui.
Mon malheur est parfait , tous les cœurs sont à lui.
Dangeste est-il puni de sa fourbe cruelle ?

L'OFFICIER.

Le glaive a fait couler le sang de l'infidèle.

VENDOSME.

Ce Soldat , qu'en secret vous m'avez amené ,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?

L'OFFICIER.

Oui , Seigneur ; & déjà vers la Tour il s'avance.

Tome V.

Q

V E N D O S M E.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance.
 Sur l'incertain Couci mon cœur a trop compté :
 Il a vu ma fureur avec tranquillité.
 On ne soulage point des douleurs qu'on méprise ;
 Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
 (*A l'Officier.*)

Vous ! Que sur nos remparts on porte nos drapeaux ;
 Allez ; qu'on se prépare à des périls nouveaux.
 Vous sortez d'un combat , un autre vous appelle :
 Ayez la même audace avec le même zèle ,
 Imitiez votre maître. Et s'il vous faut périr ,
 Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

S C E N E II.

V E N D O S M E , *seul.*

LE sang , l'indigne sang qu'a demandé ma rage ,
 Sera du moins pour moi le signal du carnage.
 Un bras vulgaire & sûr va punir mon rival.
 Je vais être servi. J'attends l'heureux signal.
 Nemours , tu vas périr : mon bonheur se prépare.
 Un Frere assassiné ! . . . Quel bonheur ! Ah ! barbare !
 S'il est doux d'accabler les cruels ennemis ,
 Si ton cœur est content , d'où vient que tu frémis ?
 Allons . . . Mais quelle voix gémissante & sévère
 Crie au fond de mon cœur : *arrête , il est ton Frere ?*
 Ah ! Prince infortuné , dans ta haine affermi ,
 Songe à des droits plus saints ; Nemours fut ton ami,
 O jours de notre enfance ! ô tendresses passées !

Il fut le confident de toutes mes pensées.
 Avec quelle innocence & quels épanchemens
 Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentimens !
 Que de fois , partageant mes naissantes allarmes ,
 D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes !
 Et c'est moi qui l'immole ! & cette même main
 D'un Frere que j'aimai déchirerait le sein !
 O passion funeste ! ô douleur qui m'égare !
 Non , je n'étais pas né pour devenir barbare :
 Je sens combien le crime est un fardeau cruel.
 Mais que dis-je ? Nemours est le seul criminel :
 Je reconnais mon sang ; mais c'est à sa furie :
 Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie :
 Il aime Adélaïde. Ah ! trop jaloux transport !
 Il l'aime : est-ce un forfait qui mérite la mort ?
 Hélas ! malgré le tems , & la guerre & l'absence ,
 Leur tranquille union croissait dans le silence ;
 Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur ,
 Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
 Mais lui-même il m'attaque , il brave ma colère ;
 Il me trompe , il me hait. N'importe : il est mon
 Frere.

Il ne périra point : Nature , je me rends.
 Je ne veux point marcher sur les pas des tyrans.
 Je n'ai point entendu le signal homicide ,
 L'organe des forfaits , la voix du parricide ;
 Il en est tems encor.



SCENE III.
VENDOSME, L'OFFICIER
DES GARDES.

VENDOSME.

QUE l'on sauve Nemours.
Portez mon ordre, allez; répondez de ses jours.

L'OFFICIER.

Hélas! Seigneur, j'ai vu non loin de cette porte
Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte.
C'est Couci qui l'ordonne, & je crains que le sort...

VENDOSME.

(On entend le canon.)

Quoi! déjà! Dieux! Qu'entends-je? Ah Ciel! mon
Frere est mort!

Il est mort, & je vis!... & la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte;
Ennemi de mon Roi, factieux, inhumain,
Frere dénaturé, ravisseur, assassin,
Voilà quel est Vendôme! Ah! vérité funeste!
Je vois ce que je suis, & ce que je déteste.
Le voile est déchiré: je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu!
Ah! Nemours! ah! mon Frere! ah! jour de ma
ruine!

Je sens que je t'aimais; & mon bras t'assassine!
Mon Frere!

L'OFFICIER.

Adélaïde avec empressement
Vient, Seigneur, en secret vous parler un moment.

VENDOSME.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance :
Je ne puis soutenir, ni souffrir sa présence.
Mais non : d'un parricide elle doit se venger :
Dans mon coupable sang sa main doit se plonger :
Qu'elle entre. Ah ! je succombe, & ne vis plus qu'à
peine.

SCENE IV.

VENDOSME, ADÉLAÏDE, TAISE.

ADÉLAÏDE.

Vous l'emportez, Seigneur : & puisque votre haine . . .

(Comment puis-je autrement appeler en ce jour
Ces affreux sentimens que vous nommez amour ?)
Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée,
Veut, ou le sang d'un Frere, ou ce triste hyménée ;
Puisque je suis réduite au déplorable sort
Ou de trahir Nemours, ou de hâter sa mort,
Et que, de votre rage & ministre & victime,
Je n'ai plus qu'à choisir mon supplice & mon crime,
Mon choix est fait, Seigneur, & je me donne à
vous.

Par le droit des forfaits vous êtes mon époux ;

Q iij

Brisez les fers honteux dont vous chargez un Frere :
De Lille sous ses pas abaissez la barrière.

Que je ne tremble plus pour des jours si chéris.

Je trahis mon amant ; je le perds à ce prix.

Je vous épargne un crime , & suis votre conquête.

Commandez , disposez , ma main est toute prête.

Sçachez que cette main que vous tyrannisez

Punira la faiblesse où vous me réduisez :

Sçachez qu'au temple même, où vous m'allez con-
duire . . .

Mais vous voulez ma foi ; ma foi doit vous suffire.

Allons. Eh quoi ! d'où vient ce silence affecté ?

Quoi ! votre Frere encor n'est point en liberté !

V E N D O S M E.

Mon Frere ?

A D É L A I D E.

Dieu puissant , dissipez mes allarmes.

Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes !

V E N D O S M E.

Vous demandez sa vie ?

A D É L A I D E.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?

Vous , qui m'aviez promis

V E N D O S M E.

Madame , il n'est plus tems.

A D É L A I D E.

Il n'est plus tems ! Nemours !

V E N D O S M E.

Il est trop vrai , cruelle.

Oui , vous avez dicté sa sentence mortelle.

Couci, pour nos malheurs, a trop sçu m'obéir. -
 Ah ! revenez à vous : vivez pour me punir.
 Frappez. Que votre main contre moi ranimée
 Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée ,
 Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
 Oui , j'ai tué mon Frere , & l'ai tué pour vous :
 Vengez sur un amant coupable & sanguinaire ,
 Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

A D É L A I D E.

Nempours est mort ! barbare !

V E N D O S M E.

Oui : mais c'est de ta main
 Que son sang veut ici le sang de l'assassin.
 ADÉLAIDE , *soutenue par Tuiſe & presque évanouie.*
 Il est mort !

V E N D O S M E.

Ton reproche

A D É L A I D E.

Epargne ma misère.
 Laisse moi ; je n'ai plus de reproche à te faire.
 Va , porte ailleurs ton crime & ton vain repentir :
 Je veux encor le voir , l'embrasser & mourir.

V E N D O S M E.

Ton horreur est trop juste. Hé bien ! Adélaïde ,
 Prends ce fer , arme-toi , mais contre un parricide....
 Je ne mérite pas de mourir de tes coups ;
 Que ma main les conduise.



S C E N E V.

VENDOSME, ADELAIDE, COUCI,
T A I S E.

COUCI.

A H ! Ciel ! que faites-vous ?
VENDOSME.*(On le désarme.)*

Laissez-moi me punir & me rendre justice.

ADELAIDE, à Couci.

Vous, d'un assassinat vous êtes le complice ! . . .

VENDOSME.

Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir ?

COUCI.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous servir.

VENDOSME.

Malheureux que je suis ! ta sévère rudesse

A cent fois de mes sens combattu la faiblesse ;

Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits

Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits ?

Tu ne m'as obéi que pour perdre mon Frère !

COUCI.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,

Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain

Du soin de vous venger charger une autre main ?

VENDOSME.

L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,

En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être :

Mais toi, dont la sagesse & les réflexions

Ont calmé dans ton sein toutes les passions ;

Toi, dont j'avais tant craint le cœur ferme & rigide,

Avec tranquillité permettre un parricide !

COUCI.

Hé bien ! puisque la honte avec le repentir,

Par qui la Vertu parle à qui peut la trahir,

D'un si juste remords ont pénétré votre âme ;

Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,

Au prix de votre sang vous voudriez sauver

Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver ;

Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre

Que de vous-même enfin Couci sçait vous défendre.

Connaissiez-moi, Madame, & calmez vos douleurs.

(*Au Duc.*)

Vous, gardez vos remords. Et vous, séchez vos pleurs.

Que ce jour à tous trois soit un jour salulaire :

Venez, paraissez, Prince ; embrassez votre Frère.

(*Le Théâtre s'ouvre ; Nemours paraît.*)



S C E N E V I.

VENDOSME, ADÉLAIDE, TAISE ;
NEMOURS, COUCI.

ADÉLAIDE.

NEMOURS !

VENDOSME.

Mon Frere !

ADÉLAIDE.

Ah ! Ciel !

VENDOSME.

Qui l'aurait pu penser ?

NEMOURS, *s'avançant du fond du Théâtre.*
J'ose encor te revoir, te plaindre & t'embrasser.

VENDOSME.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur
l'oublie.

ADÉLAIDE.

Couci, digne Héros qui me donnez la vie !

VENDOSME.

Il la donne à tous trois.

COUCI.

Un indigne assassin
Sur Nemours à mes yeux avait levé la main ;

J'ai frappé le barbare ; & prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore ,
J'ai fait donner soudain le signal odieux ,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

V E N D O S M E .

Après ce grand exemple & te service insigne ,
Le prix que je t'en dois , c'est de m'en rendre digne .
Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi .
Mes yeux , couverts d'un voile & baissés devant toi ,
Craignent de rencontrer , & les regards d'un Frere ,
Et la Beauté fatale à tous les deux trop chere .

N E M O U R S .

Tous deux auprès du Roi nous voulions te servir .
Quel est donc ton dessein ? Parle .

V E N D O S M E .

De me punir ;
De nous rendre à tous trois une égale justice ;
D'expier devant vous , par le plus grand supplice ,
Le plus grand des forfaits , ou la fatalité ,
L'amour & le courroux m'avaient précipité .
J'aimais Adélaïde ; & ma flâme cruelle
Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle :
Couti sçait à quel point j'adorais ses appas ,
Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas .
Dévoré malgré moi du feu qui me possède ,
Je l'adore encor plus , & mon amour la cède .
Je m'arrache le cœur ; je la mets dans tes bras .
Aimez-vous , mais au moins ne me haïssez pas .

N E M O U R S , à ses pieds .

Moi , vous haïr ! Jamais . Vendôme ! mon cher
Frere !

Q vj

J'osai vous outrager Vous me servez de Pere..

A D É L A I D E.

Oui , Seigneur , avec lui j'embrasse vos genoux ;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous ;
Vous me payez trop bien de ma douleur soufferte..

V E N D O S M E.

Ah ! c'est trop me montrer mes malheurs & ma perte.
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.
Trop fortunés époux , oui , mon ame attendrie
Imite votre exemple , & chérit sa Patrie.

(*A Nemours.*)

Allez apprendre au Roi pour qui vous combattez ;
Mon crime , mes remords & vos félicités :
Allez : ainsi que vous , je vais le reconnaître.
Sur nos remparts soumis amenez votre Maître :
Il est déjà le mien. Nous , allons à ses pieds.
Abaisser sans regret nos fronts humiliés.
J'égalerai pour lui votre intrépide zèle ;
Bon Français , meilleur Frere , Ami , Sujet fidèle.
Es-tu content, Couci ?

C O U C I.

J'ai le prix de mes soins ,
Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins.

Fin du cinquième & dernier Acte.

La Place, Pierre Antoine de



ADELE DE PONTHEU,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.
OSMIN. RENAUD & ROGER,
enchaînés ; GARDES.

OSMIN, *aux Gardes.*



ANDIS que Mélédin, dans Solyme
au pillage,
Fait éteindre la flamme, & cesser le
carnage ;

Instrumens de sa gloire, objets de ses bienfaits,
Soldats, qu'il rend vainqueurs, défendez ce Palais.
Veillez sur ces Captifs, dont l'audace intrépide
Jusque sur le Soudan, levoit un bras perfide :

A

Il daigne encor , en eux , respecter le malheur. ...
 Esclaves , attendez le retour du Vainqueur.

S C E N E I I.

RENAUD. ROGER. GARDES ,
éloignés.

ROGER , à Renaud.

E Sclaves ? ... ah, Seigneur ! ... & toi, triste Solyme,
 Puis-je assez déplorer le destin qui t'opprime ?
 Tandis que l'Ennemi de notre auguste Loi ,
 Guidé par la Vengeance , & suivi par l'Effroi ,
 Enivré d'un succès , dont le cruel abuse ,
 Porte partout la mort que son bras nous refuse ,
 Quand ce jour voit périr sous tes débris sanglans ,
 Notre gloire , & l'espoir de punir nos Tyrans ;
 Est-ce à nous de survivre à ce jour déplorable ?

RENAUD.

Que vois-je ? Est-ce Roger que l'infortune accable ?
 Lui, dont l'âme insensible aux plus affreux dangers ,
 Ne redouta que ceux qu'il me vit partager ?
 Qui , dans les Champs de Mars , dirigeant ma car-
 rière ,
 D'un bras toujours vainqueur m'en ouvrit la bar-
 rière ? ...
 Lui par qui , sans rougir , j'ose porter mon nom ?

TRAGÉDIE.

ROGER.

Digne Sang de nos Rois ! Magnanime BOURBON !
Pardonne à des transports , qui m'étonnent moi-même.

Si tu me vois gémir , Prince ; c'est que je t'aime !...
Puis-je oublier , hélas ! qu'un hymen malheureux ,
Trahisant à la fois & ta flamme & mes vœux ,
Dans ton cœur outragé répandit l'amertume ,
Dont le poison funeste aujourd'hui te consume ?
Qu'en me suivant ici , loin d'adoucir tes maux ,
Je t'exposois encor à des malheurs nouveaux ? ...
Grand Dieu ! j'ai pu souffrir , que quittant ses Pro-

vinces ,
L'infortuné Renaud , le plus-chèr de nos Princes ,
Pour un beau-père enfin , trop peu digne de lui ,
Vint affronter le sort qu'il éprouve aujourd'hui !

RENAUD.

Arrête ! ... quand Renaud a quitté sa patrie ,
Pour suivre ta Fortune aux bords de la Syrie ;
C'est l'Honneur , la Vertu , la Gloire qu'il suivoit !
C'est l'ennui , les remords , lui-même qu'il fuyoit.
Plaisirs trop enviés de la Grandeur Suprême ,
Consolez-vous un cœur trahi par ce qu'il aime !

ROGER.

Ecartons ces objets... dans ces tristes instans ;
Il en est , que pour toi je crois plus importants ;
Et toi seul , peux calmer l'ennui qui me dévore !

A ij

A D E L E ,
R E N A U D .

Je puis calmer ta peine ; & tu gémis encore ?...
J'ai perdu mon ami !

R O G E R .

Non , chère Prince : il te plaint.
Mais , il va t'affliger ; & c'est tout ce qu'il craint !...
Ce qu'il attend de toi , t'étonnera sans doute.

R E N A U D .

N'importe : s'il m'estime , il doit parler.

R O G E R .

Ecoute.

Le sort , en nous jetant dans les fers du Soudan ,
De ses Captifs du moins lui cache encor le rang.
Peut-être que jamais , s'il sçavoit ta naissance ,
Le Neveu de L O U I S ne reverroit la France.
Il connoît ta valeur : tu mourrois dans les fers !
Prince , pour prévenir ce funeste revers ,
Ton intérêt m'inspire un projet infallible ,
Juste , digne de nous , & pour toi seul pénible.
Il fait tout mon espoir ; & tu dois l'adopter ;
Même avant que ma voix ose te le dicter.

R E N A U D .

Si je dois souffrir seul de ce que tu proposes ;
J'accepte , sans regret , la loi que tu m'imposes.
Je te le jure... Parle.

R O G E R .

Avant que , dans ces lieux ,

TRAGÉDIE.

Tes fers flatent l'orgueil d'un Vainqueur odieux ;
Avant que nos Caprifs puissent te reconnoître ;
Accorde , promets tout ; fuis ce dangereux Maître.

RENAUD.

Quoi ! tu veux que , sans toi , je consente à partir ?

ROGER.

Renaud , j'ai ta parole ; il y faut consentir :
Ta foi , l'honneur l'ordonne... Au défaut d'une fille,
Dont mon bras , sans sa fuite, eût vengé ma famille ;
Je veux qu'à ses Etats réunissant les miens ,
Renaud dans mes Sujets reconnoisse les siens.
Heureux , en te sauvant d'un indigne esclavage ,
Si , pour toi , le Soudan me croit un digne otage ?

RENAUD.

Qui moi , Seigneur ! .. Hélas ! Trop ingrat envers
vous ;

Quand même , en me cachant de qui je fus l'époux ,
Je pourrois de mes feux détester la mémoire :
En suis-je moins Renaud ? convient-il à ma gloire ,
Surtout de votre Fille ignorant le trépas ,
De m'enrichir d'un bien qui ne m'appartient pas ? ...
Ce n'est point à l'époux qu'une infidelle offense ,
A recueillir les fruits d'une telle vengeance :
Détaché sans retour de qui l'ose outrager ;
La mort , ou le mépris , doivent seuls le vanger ,
Mais que dis-je ? apprenez un doute qui m'accable !
Quoiqu'Adèle , à nos yeux , dût paroître coupable ;

A iij

✓

A D E L E ,

Quoique , de son forfait , tout prouve la noirceur ;
Je ne sçai quelle voix crie au fond de mon cœur ,
Que l'honneur , l'équité , la plus pure innocence ,
Souvent pour Ennemis n'ont eu que l'apparence ;
Que d'un masque trompeur le crime revêtu ,
Sous ce masque souvent attaqua la vertu !

R O G E R , *à part.*

Juste Ciel ! de quel trait a-t-il frappé mon âme...
Prince trop malheureux ! se peut-il qu'une flâme ,
Que proscrire la gloire autant que le devoir ,
Survous , après dix ans , garde encor ce pouvoir ?
Ou les yeux de l'amour , dans cette nuit obscure ,
Sont-ils donc plus perçans que ceux de la Nature ?...

Mais le Soudan s'approche... Ah Prince ! au nom
des Cieux ,

Offrez , immolez tout , pour sortir de ces lieux.

S C E N E I I I.

MELEDIN. RENAUD , & ROGER ,
éloignés. Suite du Soudan.

MELEDIN , *à sa suite.*

C Effez , braves guerriers , de vanter ma victoire :
Elle me coûte trop , pour en s'enir la gloire..

TRAGÉDIE.

7

L'éclat que sur mon nom ce jour a répandu ,
 M'acquitte foiblement de ce que j'ai perdu ;
 Et mon cœur , que déchire une douleur amère ,
 Pleure sur des lauriers teints du sang de mon frère.
 Héros infortuné , digne d'un meilleur sort ,
 L'instant de mon Triomphe , est celui de ta mort !
 Dans ces murs embrâlés , tout cède à ma Puissance ;
 Et ton lâche Assassin , survit à ma vengeance !...
 Oui ! dût-on m'opposer , & la Gloire & le Ciel ;
 L'espoir de te vanger , va me rendre cruel ;
 Et le sang des Chrétiens que renferme Solyme ,
 Au défaut du coupable , en expiera le crime.

ROGER , *à part.*

Dieu !

MELEDIN , *à sa suite.*

Ce jour leur suffit , pour désarmer mon bras ;
 Demain , à vos fureurs , je livre les Ingrats.
 Allez qu'à m'obéir tout le Camp se prépare.

ROGER , *en s'approchant.*

Arrête , fier Soudan !... si ta douleur barbare ,
 Contre un Peuple innocent , que te livrent les Cieux ,
 Te détermine seule à cet Arrêt affreux ?
 Trop prompt à satisfaire au courroux qui t'anime ;
 Si l'on peut le suspendre , en t'offrant pour vic-
 time

Celui qui de ton frère a tranché le destin

Reconnois son Vainqueur , & non son Assassin.

A iij

Ont de tant de climats franchi l'espace immense.
 Mais quand le fier Français, attirant sur ses pas
 Tout ce que votre Europe enfantait de Soldats ;
 Et des bords de la Seine, enviant cette Terre ,
 Au nom d'un Dieu de Paix, y vint porter la Guerre ;
 J'admire par quel art , des Peuples éclairés ,
 Aux yeux de la Raison par l'Erreur égarés ;
 Et victimes , sans fruits , d'une telle entreprise ,
 Sont encor convaincus que le Ciel l'autorise ! . . .
 Deux Siècles néanmoins, dans ces fatals Climats ,
 Offrent deux jours à peine échappés aux combats ;
 L'horreur, y règne seule : Et la triste Judée ,
 Du sang des Nations, sans relâche inondée ,
 Aux Vainqueurs , aux Vaincus, réservant même
 sort ,
 N'est en effet qu'un gouffre, où les attend la Mort.
 Tous y tombent en foule ; Et l'Erreur qui les guide ,
 Jusqu'au pied des autels consacre l'homicide ! . . .
 Lorsque Bouillon , jadis , couronnant ses exploits ,
 Sur ces murs subjugués , fit arborer la Croix ;
 Rappelez-vous , Chrétiens, quels excès , quel car-
 nage ,
 De vos pieux Guerriers ont signalé la rage !
 Par le fer & le feu nos Temples saccagés ;
 Vingt mille Musulmans en un jour égorgés ;
 Le sang de mes ayeux , les cris de l'innocence ,
 Ma sûreté , ma gloire , implorent ma vengeance :

TRAGÉDIE.

11

Que dis-je , hélas ! un frère , en ce jour massacré ,
 Ajoute à ce devoir , & le rend plus sacré ! ...
 N'importe : si ce jour voit terminer la guerre ;
 J'immole ma vengeance au bonheur de la Terre !
 Je rends à votre Roi , dans Sion retiré ,
 Ce que de lui sans doute en vain j'eusse espéré :
 La liberté , vos jours ; & tout ce que Solyme
 Renferme de Capifs dignes de son estime.
 Mais que demain , l'Aurore en éclairant les flots ,
 Voye avec vos Guerriers ma flotte sur les eaux.
 Que , par mes soins , rendus aux rives de Byzance ,
 Chacun d'eux , retournant aux lieux de sa naissance ,
 Aille apprendre aux Chrétiens (qu'ils pourront
 étonner !)
 Qu'un Musulman vainqueur , n'a su que pardonner.

ROGER.

Sans rejeter la Paix , que ta voix nous annonce ;
 Oserai-je , Soudan ? ...

MÉLEDÏN.

Je prévois ta réponse.

Sous le voile imposant de la Religion ,
 Je sçai ce qu'un faux-zèle , & l'espoir d'un grand
 nom ,
 Dans un cœur orgueilleux peut inspirer d'audace....
 Chrétiens , sans m'abaisser jusques à la menace ,
 Dût votre Europe encor , sur ces bords écartés ,
 Envoyer les secours que vous vous promettez ;

A-vg.

Je n'oppose qu'un mot à cet espoir funeste :

Raymond, ferme à L O U I S le seul Port qui vous
reste.

R O G E R.

Quoi ! Raymond te seconde... & le Port de Joppé?... .

M E L E D I N.

Sur mes ayeux , jadis , ce Port fut usurpé.

Ce Prince , en le fermant , répare une injustice. .

R O G E R.

Il se vend au Vainqueur.

M E L E D I N.

Il se le rend propice.

Il sauve ses Sujets.

R E N A U D.

Tu nous crois vertueux !... .

Et ta voix , nous propose un exemple odieux ? .

M E L E D I N.

Juste , pour les Vaincus.

R O G E R.

Avant que ta colère ; .

Impose à tes Captifs une Loi trop sévère ;

Tu sçais qu'une autre Loi , que dicta l'Equité ; .

T'engage à mettre un prix à notre liberté ?

Ordonne... quel qu'il soit , tu m'y verras souscrire. .

M E L E D I N.

C'est m'indiquer le seul , que je dois prescrire ; .

Disposez Lusignan , à céder au malheur.

TRAGÉDIE.

13

Des Captifs , tels que vous , ont des droits sur son
cœur ?...

S'il craint pour ses Sujets , un intérêt si tendre ,
Exige

ROGER.

Ta vertu , cesse de me surprendre.
Cruel comme les tiens ; mais , plus éclairé qu'eux :
Pour accabler un Roi , sans te rendre odieux ;
Tu veux que tes Captifs , garans de tes promesses ,
Disposent ce Monarque à d'indignes faiblesses ?
Ou , que sur nos refus , ton bras impunément ,
Puisse immoler son Peuple à ton ressentiment ? ...
Soudan ! ... je te connois.

MELEDIN.

C'en est trop... C'est outrage,
Qui , malgré mes bontés , peint ton zèle sauvage ,
Te rend digne des fers d'où tu pouvois sortir.
Qui pardonne aux ingrats , s'expose au repentir.
Allez... qu'on les sépare. *

* Aux Gardes.



S C E N E V.

MELEDIN. OSMIN.

MELEDIN.

O Smin , tu vois ma honte !
 Tu condamnois, tantôt, ma clémence trop prompte ?
 Connois-en mieux la cause ; & les motifs secrets
 Qui me font tout risquer , pour obtenir la Paix.
 C'est peu , que menaçant Omarzis & mon Trône,
 Le Calife irrité marche vers Babylône :
 Sophie est en péril ; & tremblant pour ses jours ,
 L'Amour épouvanté m'appelle à son secours !

O S M I N.

Sophie! ... Elle , Seigneur , qui dans son esclavage,
 N'osa que trop longtems rejeter votre hommage :

MELEDIN.

Qu'étois-je alors , Osmine ? Au Trône destiné ;
 Mais au sein des grandeurs , sans crédit , soupçonné ;
 Victime des complots d'une marâtre altière ,
 Que redoutoit l'Etat , & qu'adoroit mon Père ;
 Mon hommage timide , étoit d'un foible poids
 Pour ceux à qui Fatmé faisoit craindre ses Loix.
 Sophie étoit Esclave ; & j'étois sans puissance !

TRAGÉDIE.

151

OSMIN.

Mais cette Esclave enfin , trompa votre espérance.
Et votre Père , à peine , avoit perdu le jour ,
Que l'ingrate à l'instant disparut de la Cour.

MELEDIN.

Par les soins de Fatmé , de ses fers affranchie ;
Dans mes Etats , en vain , je fis chercher Sophie.
Tu vis mon désespoir , chère Osmine ! ... C'est alors ,
Que feignant d'ignorer mes douloureux transports ,
Le Visir Omarzis , pour affermir mon Trône ,
Unit par un Traité l'Egypte à Babylône ;
Et que sacrifiant l'Amant au Souverain ,
A l'illustre Aménis , il fit offrir ma main.
Mais ce qu'on n'a pas sçu ; ce que lui-même ignore ;
C'est , que toujours en proie au feu qui me dévore ,
L'espoir seul d'éloigner un hymen glorieux ,
Que mes feux mal éteints me rendoient odieux ,
Dans mon cœur révolté d'accord avec la gloire ,
M'a fait chercher ici la Mort , ou la Victoire.

OSMIN.

Mais , Seigneur , quel indice aujourd'hui plus certain ,
Vous flatte que Sophie ? ...

MELEDIN.

Elle respire , Osmine !

Omarzis me la cache. On connoît la retraite ,
Qui depuis si longtems à mes vœux l'a soustraite.
Ce Billet me l'annonce ; & je cours m'assurer

Du seul bien , où mon cœur puisse , & veuille aspirer.

OSMIN.

Quoi ! vous-même ?

MELEDIN.

Faut-il , qu'un Visir trop fidèle ;
A qui je dois le Trône , & dont l'austère zèle ,
Sans que rien le retînt , fit tout pour ma grandeur ,
Soit seul auteur des maux dont a gémi mon cœur ! ...
Mais qu'il s'offense , ou cède au gré de mon envie ;
Dans son Camp , à ses yeux , j'irai chercher Sophie .

OSMIN.

Ah ! si vous dédaignez le Sceptre de Memphis ;
Songez du moins , Seigneur , que le brave Omarzis ,
Tandis qu'à Lusignan vous elevez Solyme ,
Du Calife peut-être a sçu punir le crime .
Quel que soit le succès de ce funeste éclat ;
Risquerez-vous , Seigneur , de vous montrer ingrat ?
D'arracher aux Visir le prix de sa victoire ? ...
Et dans quel tems encor ! ... au nom de votre gloire ;
Seigneur ; si cet amour peut seul vous rendre heu-
reux ,
Cédez ; mais en Monarque ! & sans quitter ces
lieux ,
Commandez ; confiez au zèle qui m'inspire ,
Le soin de vous servir , en servant cet Empire .
Prompt à tout entreprendre , au gré de vos sou-
haits ;

TRAGÉDIE.

17

Je pars à l'instant même , & répons du succès...

Mais , que nous veut Caled ?

SCÈNE VI.

MELEDIN. OSMIN. CALED.

CALED.

U Ne alarme soudaine,
Annonce qu'une armée avançant dans la plaine ...

MELEDIN.

Ciel ! Sont-ce les Chrétiens , à Raymond réunis ?

OSMIN.

Votre Visir , Seigneur ; l'intrépide Omarzis ,
Instruit que le Calife a quitté l'Idumée ,
A peut-être surpris , ou défait son armée
La guerre a des retours , qu'on ne sçauroit prévoir.

MELEDIN.

Si c'est lui ; vole , Osmin : va remplir mon espoir.
L'Amour parle ... ose tout.



SCENE VII.

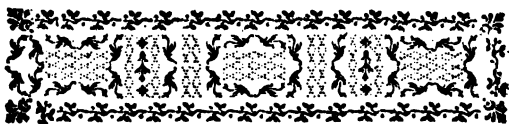
MELEDIN. CALED. *Suite.*

MELEDIN.

MAis , c'est L o u i s sans doute ,
Qui du Port de Joppé vient de s'ouvrir la routes
Subjugué par la force , ou peut-être séduit ,
Le trop foible Raymond succombe , ou me trahit !...
Allez (*à Caled.*) & que l'armée à me suivre
s'apprête.
Ce jour éclairera ma chute , ou ma conquête.

Fin du premier Acte.





A C T E I I.

SCENE PREMIERE.**OMARZIS. OSMIN.****OMARZIS.**

TU fais , pour m'échapper , d'inutiles efforts.
Dis - moi , par quelle trame , ou quels secrets
 ressorts ,
Tu ravis sous mes yeux cette même Sophie ,
Qu'à des feux trop constans mes soins avoient ravie?...
Ministre des erreurs d'un trop foible Souverain !
D'où sçut-il , que cherchant un asyle en mon Camp,
Sophie , à son amour , se déroboit encore ? ...
Parle.

OSMIN.

Que l'Univers les sçache , ou les ignore
Ces secrets d'un Monarque , à qui je dois ma foi ;
Vivir , il est mon Maître... ils sont sacrés pour moi.

A D E L E,
O M A R Z I S.

Ton Maître , c'est l'honneur ; c'est la reconnoissance ;

C'est le bien de l'Etat... Si tu crains ma vengeance ;

En attendant qu'ici ce dangereux objet

M'accorde , ou me refuse un entretien secret ;

Décide les soupçons de mon ame incertaine.

Digne de ma pitié , bien moins que de ma haine ;

Cette Sophie enfin , plus sensible en ces lieux ,

D'un Monarque aveuglé reçoit-elle les vœux ?

O S M I N.

Des effets que sur eux l'absence a pu produire ,

Elle-même, Seigneur, pourra mieux vous instruire...

Elle vient.

O M A R Z I S.

Laisse-nous... (*à part.*) faut-il de mes projets ,

Voir encor par l'Amour traverser le succès !

S C E N E I I.

O M A R Z I S. S O P H I E.

O M A R Z I S.

M Adame, aurois-je cru, qu'au sein de la victoire,

Triomphant du Calife, & goûtant moins la gloire

D'avoir donné des fers à son bras redouté ,

Que le plaisir de voir Sophie en liberté ;



Je fusse vous revoir au pouvoir de mon Maître ?
Quelle surprise , ô Ciel !

S O P H I E.

Vous devez me connoître ,
Respectable Omarzis ; & Sophie , en ces lieux ,
Est-ce qu'à Babylône elle fut à vos yeux.
Mais l'Amour , qui toujours persécuta ma vie ,
S'obstine à m'accabler... Fatime m'a trahie ;
Et cette indigne Esclave , au Vainqueur des Chré-
tiens ,
A sans doute vendu vos secrets & les miens !

O M A R Z I S.

Ainsi , le fort jaloux du succès de mes armes ,
Par ma victoire même ajoute à mes alarmes !
Contre un Soudan Vainqueur , quel sera votre
appui ?...

S O P H I E.

Je vous l'ai dit , Visir.... je ne puis être à lui.

O M A R Z I S (à part.)

Plût au Ciel !... (haut.) Mais , Madame , il est maî-
tre ; il vous aime ;
Et tout fléchit ici sous le pouvoir suprême.

S O P H I E.

Je ne suis plus Esclave ; & je sçais que vos Rois ;
Quel que soit leur pouvoir , sont soumis à des lois.
Qu'il en est , qu'un Tyran ne peut blesser sans
craindre ;

Et qu'il peut les haïr , sans oser les enfreindre.
Mais j'ai vû vos soupçons ! .. Il ne m'est plus permis
De vous cacher encor ma honte & mes ennuis.
Apprenez des secrets , que vous-même peut être ,
Quels que soient vos desseins, gémirez de connoître.
Je nâquis Souveraine Idôle d'une Cour ,
Dont je fixai longtems l'espérance & l'amour ;
Mes ans touchoient à peine à leur troisième lustre ,
Lorsque mes vœux comblés par un hymen illustre ,
M'annonçoient un bonheur dont je comptois jouir.
L'instant qui le forma , le vit évanouir ;
Et ce calme trompeur n'apprêtoit qu'un orage.
Parmi ceux dont l'Amour m'avoit offert l'hommage ;

D'un époux vertueux trop indigne rival ,
Montalban , né d'un sang au mien peut-être égal ,
Ne put voir au mépris sa flâme condamnée.
Je le vis disparaître , avant mon hyménée ;
Et mon illustre époux , régna seul sur mon cœur ,
Dans ma félicité trouvoit tout son bonheur ;
Lorsqu'un jour (Pardonnez à l'image accablante ,
Que r'appelle ce jour à mon âme tremblante !...)
D'un époux , que la guerre enlevait à l'Amour ,
Loin d'une Cour bruyante attendant le retour ,
Je cédois sans contrainte à ma douleur cachée :
Quand , par un bruit affreux , au sommeil arrachée :
Sur des débris sanglans , où la flâme en fureur ,

N'offre à mes yeux surpris qu'un spectacle d'horreur;
Interdite, éperdue, & respirant à peine,
Je me vois entraîner vers la rive prochaine;
Où l'aspect d'un Vaisseau, sur nos bords ignoré,
M'annonce l'avenir qui m'étoit préparé.
O mort! c'est vainement, qu'un malheureux t'appelle!...

Bientôt, par les secours d'une Pitié cruelle,
Je revins à la vie, ou plutôt aux malheurs.
J'ignorois jusqu'au nom de mes persécuteurs;
Lorsqu'un mot échappé, trahissant leur silence,
M'apprit que nous voguions aux rives de Byzance.
Peignez-vous ma douleur, ma crainte, mes regrets;
Mais le Ciel, attendri, renversa leurs projets:
Les vents, à l'instant même, & la Mer en furie,
Du Pilote éffrayé confondant l'industrie,
N'offrent aux yeux troublés des pâles Matelots,
Que leur crime, & la Mort errante sur les flots!
Le Vaisseau succomba sous l'effort de l'orage;
Et le Phare de Chypre, éclaira son naufrage.

O M A R Z I S.

Dieu!....

S O P H I E.

Le Ciel, qui daignoit m'arracher au trépas,
Me gardoit des secours que je n'espérois pas.
Un Pontife Français, qui dans cette Contrée,
Soutenoit des Chrétiens la Foi pure & sacrée,

Ouvrit un sûr asyle à mes ennuis cruels.
 J'y respirois ; du moins , à l'ombre des Autels ;
 Quand votre dernier Maître , irrité d'une offense ,
 Que peut-être auroit dû mépriser sa puissance ,
 Vint ravager ces bords.... réduite à partager
 Les fers des malheureux , dont il crut se vanger ,
 Je passai sous les loix de sa superbe épouse.
 Là , de cacher ma honte , uniquement jalouse ;
 J'attendis dans les fers , qu'un nouveau coup du sort
 Rompît enfin ma chaîne , ou m'apportât la Mort.

O M A R Z I S.

Mais , vos malheurs , du moins , sont connus dans
 -la France ,

Madame ? & votre époux , sûr de votre innocence ,
 Sans doute vous regrette ?

S O P H I E .

Ah ! ce nom seul , Seigneur ,
 Des maux dont je gémis augmente encor l'hor-
 reur

Connoissez de mon sort le barbare caprice.
 Si j'en crois deux Français ; pour comble d'injustice ,
 Ce même Montalban , que son fatal amour
 Fit avant mon hymen éloigner de ma Cour ;
 Abusant contre moi , même de mon absence ,
 Et contre mon époux signalant sa vengeance ;
 L'a , dit-on , convaincu , qu'un amour odieux
 M'entraînoit à sa suite , & nous guidoit tous deux !

O M A R Z I S.

TRAGÉDIE.

OMARZIS.

Juste Ciel!... & pourquoi, de vos fers délivrée,
Dans cet Empire encor êtes-vous demeurée?
Qui put vous retenir?

SOPHIE.

La guerre, les combats;
Les périls en tous lieux renaissans sous mes pas;
La terreur en un mot, qu'en fuyant reconnuë,
Aux vœux de Mélédin je ne fusse renduë.
Le dirai-je, Seigneur? j'appris des deux Français,
Seuls Auteurs & témoins de mes nouveaux regrets,
Que parmi les Chrétiens qu'ici la guerre appelle,
Mon Père & mon Epoux, victimes de leur zèle,
Ont précédé LOUIS... je les cherche, Seigneur;
Et c'est l'unique espoir dont se nourrit mon cœur!

OMARZIS.

Ah! comptez à jamais sur ma reconnoissance;
Et disposez ici de toute ma puissance,
Madame: votre hymen, vos vertus, vos malheurs,
Votre courage; tout condamne mes terreurs:
Disposez d'Omarzis.... Que votre amant ignore
Ces dangereux secrets, qui l'aigriroient encore!
Nos succès sont certains.... mais, je dois éviter
Le Soudan qui s'approche; & je cours les hâter.



S C E N E I I I .

M E L E D I N . S O P H I E .

M E L E D I N .

QUoi ! dans ce jour de gloire , où mon bonheur
 extrême ,
 Triomphe de Solyme , & me rend ce que j'aime ,
 Je vois encor Sophie , interdite à mes yeux ,
 Par un regard austère intimider mes feux
 Vous croyez-vous toujours dans cette Cour fatale
 Où Fatmé de ma mère implacable rivale ,
 Et contre moi sans cesse irritant les esprits ,
 La poursuivoit encor dans son malheureux fils ? . . ;
 Madame , plus touché , qu'instruit de vos alarmes ,
 Ma tendresse , d'un mot , va rassurer vos charmes ;
 Je vous aime ; je règne ; & viens à la vertu
 Offrir l'auguste rang que l'Amour lui croit dû .

S O P H I E .

Qu'entens-je ? à moi , Seigneur ! . . , Mélédin se
 déguise ,
 En m'offrant une main , qu'ailleurs il a promise ;
 Ou son cœur , peu lié par ses engagements ,
 Respecte mal la foi qu'il doit à ses sermens .
 Aménis , dès longtems , à son lit destinée . . .



M E L E D I N.

Pouvez-vous m'opposer ce fatal hyménée ;
 Quand on sçait qu'un Visir , épris de ma grandeur ,
 Avoit promis ma main , sans consulter mon cœur ;
 Quand de mes feux , pour vous , tout vous peign
 la constance ?

S O P H I E.

Seigneur, Quand cet hymen fonde votre puissance ;
 Quand de vos Ennemis confondant les projets ,
 De vos heureux Etats il assure la paix :
 Si , de le traverser , mon cœur étoit capable ;
 Plus que vous-même encor , je me croirois cou-
 pable.

M E L E D I N.

Ingrate ! dans vos yeux , comme dans vos dis-
 cours ,

D'un cœur glacé pour moi , j'entrevois les détours.
 L'Amour sçait moins prévoir ! . . . si j'avois sçu vous
 plaire ,

Vous croiriez la fortune à mes vœux moins con-
 traire.

Vous verriez le Calife , Esclave d'Omarzis ,
 M'affranchir pour jamais de l'hymen d'Aménis ;
 Et Solyme , soumise à mon obéissance ,
 Déformais à l'abri des armes de la France . . .

Madame ; si flaté d'un téméraire espoir ,
 Lusignan , dans Sion , brave encor mon pouvoir ;

Si demain , son audace ôse encor s'y défendre ;
 Rien ne peut l'arracher au sort qu'il doit attendre.
 La Victoire a ses droits. Et le sang des Vaincus ,
 A ses yeux immolés , punira ses refus.

S O P H I E .

Vous , Seigneur ! qui des droits que donne la Vie-
 toire ,

N'en connûtes jamais , qu'avoués par la gloire ?
 Qui , du bonheur du Monde , occupant tous vos
 vœux ,

Cultivez des vertus qu'ignoroient vos Ayeux ?
 Je vous verrois remplir cette horrible menace !

M E L E D I N .

Lusignan , peut encor illustrer sa disgrâce :
 Il peut sauver son Peuple... & déjà , deux Français ,
 De ma part , à ce Prince eussent offert la Paix.
 Mais , loin d'y consentir ; leur refus téméraire ,
 A lassé ma clémence.

S O P H I E .

Ah , Seigneur ! ..

M E L E D I N .

Quel mystère...
 D'où naissent vos terreurs ? Que vous font les Chré-
 tiens ?

Leurs intérêts , sont-ils plus sacrés que les miens ?...
 En plaignant leur fortune , accusez-vous la mienne ?...
 Je voi couler vos pleurs !...

TRAGÉDIE.

29

SOPHIE.

Seigneur, je suis Chrétienne :
Les Chrétiens me sont chers ; & j'implore, pour eux,
La Pitié d'un Héros sensible & généreux !

MELEDIN.

Quoi ! lorsque Lufignan, des bords du précipice,
M'ose braver encor ?

SOPHIE.

Il est Ro

MELEDIN.

Qu'il fléchisse.

SOPHIE.

Il cesseroit de l'être.

MELEDIN.

Il en feroit plus grand.

SOPHIE.

Et vous, plus grand encor, Seigneur, en pardonnant ! ...

Vaincre par la terreur ; régner par le carnage ;

C'est, d'un heureux brigand, le funeste partage :

Par sa victoire même, il flétrit ses travaux.

Mais vaincre, & pardonner, n'appartient qu'au
Héros.

MELEDIN.

Je reconnois Sophie ; & son âme sensible ;

Au gré de sa Pitié, crut toujours tout possible.

Heureux, qui la fait naître, & la sçait mériter !

B ij

Je l'approuve , l'admire , & voudrois l'écouter.
 Mais la nécessité , les droits du Diadème ,
 Un instant à saisir , l'espoir de la Paix même ,
 (Ressorts , toujours cachés au reste des Mortels !)
 Souvent , forcent les Rois de paroître cruels.
 Pour peu que , dans Sion , Lusignan se soutienne ;
 C'est un autre Ennemi qu'il faut que je prévienne :
 Indomptable Guerrier , Monarque vertueux ;
 Qui trahi par le sort , & Captif en ces lieux ,
 Toujours Roi , toujours Grand dans son malheur
 extrême,

Jadis , a fait trembler jusqu'à mon Père même :
 C'est Louis * , en un mot ! ... Et s'il force Joppé :
 Dans ces murs , à mon tour , bientôt enveloppé ;
 Je m'expose moi-même , après avoir fait grace.

S O P H I E .

Mais , Seigneur ; si Raymond vous garde cette Place ?
 S'il est vrai que ce Prince , armé contre son Roi ,
 Vient lui-même en ces lieux , vous garantir sa foi :
 Que risquez-vous alors ? ... du fond de sa retraite ,
 Lusignan peut au plus retarder sa défaite ? ...
 Triomphez sans remords ; & faites que mon cœur ,
 En pleurant la victoire , applaudisse au Vainqueur !

M E L E D I N .

Madame, si pour moi , Raymond n'est plus à crain-
 dre ;

* St. Louis.



TRAGÉDIE. 37

Mon cœur , pour les vaincus , n'a plus à se contraindre.

Il vient : je vais l'entendre ; & s'il me répond d'eux :
Vous verrez mes desirs d'accord avec vos vœux.

SCÈNE IV.

MELEDIN, *seul.*

QUoi ! l'offre de ma main , celle de ma Couronne ,

Mon amour même encor l'inquiète & l'étonne !

Quel sang l'a donc fait naître ? Et quels motifs secrets ,

Balancent dans son cœur ma flâme & mes bienfaits ?

Quels projets , en un mot , en ces lieux l'ont conduite ? ...

Perçons un voile obscur , dont mon amour s'irrite.

Le péril des Chrétiens , a paru l'émouvoir ?

Et de là doit renaître , ou mourir mon espoir...

Mais , j'apperçois Raymond.



S C E N E V.

MELEDIN. RAYMOND. ORMAN.

Suite de Raymond.

MELEDIN.

U Ne mortelle offense,
 A contre Lusignan armé votre vengeance ,
 Prince : & si votre bras m'est acquis désormais ;
 Lusignan , ni les siens , ne vous nuiront jamais.

R A Y M O N D.

J'ignorois vos succès , Seigneur ; lorsque mon zèle ,
 Secondé par les vœux d'une Troupe fidèle ,
 De Joppé jusqu'ici précipitant mes pas ,
 Venoit à vos Guerriers réunir mes Soldats.
 Je vois, avec transports , que notre destin change,
 Que vous êtes Vainqueur , & que le Ciel nous
 vange.

Mais Lusignan , dit-on , dans Sion retiré ,
 A l'infortune encor montre un front assuré ?
 Sans doute, le secours que lui promet la France ;
 En flatant son orgueil , nourrit son espérance ?
 Hâtez-vous de l'éteindre ; & sans doute L o u i s ,

Informé qu'à vos Loix ces lieux sont asservis,
Au bras qui l'a conquis laissera cet Empire.

M E L E D I N.

L'Asie a trop connu le zèle qui l'inspire !...
S'il descend à Joppé ; présumez-vous , Seigneur ,
Pouvoir de ses Guerriers balancer la valeur ?

R A Y M O N D.

J'espère tout des miens, Soudan... le vrai courage,
D'un péril glorieux souffre peu le partage.

M E L E D I N.

Je sçai que Lusignan, vous a manqué de foi ;
Qu'échappé de sa Cour , & professant la Loi
Qu'impose à l'Univers notre auguste Profète ,
Joppé seul contre lui vous servir de retraite.
Mais , Seigneur , le cœur change !... & dans l'adver-
sité. . .

R A Y M O N D.

Rien ne doit rassurer un Sujet révolté.
Ce Roi m'a crû coupable ; à ses yeux, c'étoit l'être :
Je l'ai bravé.. S'il faut, que je connoisse un Maître ;
Montrez-moi Lusignan , à vos pieds abbatu :
Je cède à la puissance, unie à la Vertu.

M E L E D I N.

Cet hommage m'est chère. Mais , mon impatience,
Sans craindre Lusignan , prévoit sa résistance.
Il croit régner encor !

A D E L E ,
R A Y M O N D .

Il cédera , Seigneur.
Qu'il tremble pour son Peuple ; & vous êtes Vain-
queur.

M E L E D I N .

Deux Guerriers , que ce jour a jettés dans mes
chaînes ,
Eussent pû l'ébranler ; mais , leurs âmes hautaines
Ont ôté refuser de seconder mes vœux.

R A Y M O N D .

Qu'ils meurent... Effrayez les plus audacieux :
L'exemple impose à l'homme. Et dès que la clé-
mence ,
Ne fait que des Ingrats : employons la vengeance.

M E L E D I N .

Non ... Quand tout nous instruit de la nécessité ,
De traiter nos Egaux avec humanité ;
Nous n'oublions que trop , (aveugles que nous som-
mes !)
Que les Princes, ne sont que les premiers des hom-
mes ,
Plus foibles quelquefois que les autres Mortels ;
Et , s'ils sont corrompus , toujours plus criminels..
La rigueur , je le sçais , lorsqu'elle est nécessaire ,
Devient juste ; & toujours subjugué le Vulgaire..
Mais , avant de livrer ces Captifs à la mort ;
Je veux leur faire encor envisager leur sort.

Plus soumis ; ils vivront ... Vous , Seigneur ; dans
 Solyme,
 Jouissez des honneurs que vous doit mon estime :
 Partagez ma puissance ; & que nos noms unis ,
 Fassent ici trembler nos communs Ennemis.

S C E N E V I.

RAYMOND. O R M A N.

RAYMOND.

Demeure , cher Orman ... sois témoin de ma
 joye !

Vois le cœur d'un ami , depuis dix ans en proie
 Aux soucis dévorans , à l'horreur des remords ,
 S'abandonner enfin à de plus doux transports ! ...
 Un amant ordinaire , en sa douleur extrême ,
 Croit avoir tout perdu , quand il perd ce qu'il aime
 Un cœur comme le mien , s'il se croit outragé ,
 Garde jusqu'au Tombeur l'espoir d'être vengé.
 Cet espoir est rempli ... je voi tomber Solyme ;
 Et sa chute , à mes vœux , offre une autre victime.

O R M A N.

Vous m'étonnez , Seigneur ! ...

RAYMOND.

Ces Captifs , que tes yeux

B vj.

A D E L E ,

Ont distingués, sans doute, en entrant dans ces lieux;
(Tu sçais , si Lusignan a mérité ma haine ? . . .)
Eh bien, ces deux Guerriers indignés de leur chaîne,
Et que le sort paroît me livrer aujourd'hui ;
Sont , pour moi , mille fois plus odieux que lui.

O R M A N.

Quoi ! ces Français ? . . .

R A Y M O N D.

Eux seuls ont causé ma misère . . .

Aux yeux de Mélécin , j'ai crû devoir me taire :
Il ne les connoît point ; & je suis trop heureux ! . . .
Pour être mieux instruit de mes destins affreux ;
Suis-moi. Ton amitié te rend digne d'entendre
Un funeste secret , d'où mon sort va dépendre.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE. OMARZIS.

OMARZIS.

Vous détournez des yeux, dans les larmes
noyés !...

Parlez ; rendez le calme à mes sens effrayés :
Parlez , belle Sophie ; hâtez-vous de m'apprendre
Ce que déjà mon cœur brûlé , & frémit d'entendre.
Ciel ! Est-ce Mélédin qui cause vos terreurs ?

SOPHIE.

Ah , Seigneur ! à ses yeux , j'ai dévoré mes pleurs :
J'ai scû , par vos conseils , renfermer dans mon âme
Un secret , qui peut-être , en irritant sa flamme ,
D'un amant vertueux eût pu faire un Tyran.
Mais la Raison se tait dans le cœur du Soudan :
Son intérêt , sa gloire , & cette froideur même ,
Qu'opposoit mon devoir à sa tendresse extrême ;
Loin de calmer des feux , dont s'applaudit son cœur ,

Dès ce jour , le Soudan , pour terminer la guerre ,
 Et de l'humanité brisant tous les liens ,
 Au fer de ses Soldats peut livrer les Chrétiens.
 Lorsque la vertu seule à nos desirs s'oppose ;
 Je crains tout de l'Amour !

S O P H I E .

Eloignons-en la cause ,
 Seigneur ... l'amour s'éteint , privé de son objet .
 Epargnons au Soudan la honte d'un forfait :
 Favorisez ma fuite .

O M A R ' Z I S .

Ah ! déjà trop à plaindre ;
 Songez à quels périls ...

S O P H I E .

Eh , dois-je encor les craindre ,
 Seigneur ? ... lorsqu'en fuyant , je m'épargne l'effroi
 Des maux , que les Chrétiens n'imputeroient qu'à
 moi ;

Quand , redoutant d'un Roi l'aveuglement extrême ,
 De ses propres fureurs je le sauve lui-même ;
 Les risques que je cours peuvent-ils balancer
 Les motifs d'une fuite , où tout doit me forcer ?
 Eh , quels risques , d'ailleurs , annonce cette fuite ;
 Si par votre crédit , protégée & conduite ,
 Sortant de ce Palais par des sentiers obscurs ,
 Je puis , dès cette nuit , m'éloigner de ces murs ? ...
 Seigneur ! pour prévenir le sort le plus funeste .

Peut-être cet instant est le seul qui nous reste !
 Avant que le Soleil perce dans ce Palais ,
 Vous pouvez de nos vœux assurer le succès :
 Hâtez-vous ! mais surtout, croyez que ma retraite ,
 Si la nuit au Soudan la peut rendre secrète ,
 Ne produira jamais dans un cœur sans espoir ,
 Ce qu'eût produit l'Amour, & l'orgueil du Pouvoir.
 Lorsqu'après mon départ , vous m'aurez fait con-
 noître ;

Plus sûr de mes motifs, il me plaindra peut-être...
 Et tel cœur a gémi d'un tendre engagement ,
 Qui dut mille vertus à l'Erreur d'un moment !

○ M A R Z I S.

Je cède... Mais enfin , d'un Epoux , & d'un Père ,
 Iréz-vous , sans secours , affronter la colère ?

S O P H I E:

Puis-je la redouter ? ... Non ! si dans ces Climats ,
 Je cherche sans succès la trace de leurs pas ;
 Je suis libre du moins. De ma trop longue absence ,
 Des maux qu'elle a causés , je dois compte à la
 France.

Elle ignore, Seigneur , les obstacles divers ,
 Qui malgré mes efforts , ont prolongé mes fers ;
 Et qui , sans vos bontés , me retiendroient encore !

○ M A R Z I S.

Prévenons , s'il se peut , le retour de l'Aurore.
 Le soin de ce Palais Caled est remis ;

Parmi tous les Captifs à sa garde commis ;
 Si , partageant le sort où je vous vois réduite ;
 Quelque Guerrier connu protégeoit votre fuite :
 Lorsqu'il devra la vie à vos généreux soins ,
 Madame ; vos périls pourront m'effrayer moins.

S O P H I E.

C'est ajouter encor à ma reconnoissance ,
 Seigneur ! mais , pardonnez à mon impatience ;
 Si je crains

O M A R Z I S.

L'amitié ne sçauroit consentir ;
 Dussiez-vous l'accuser , à vous laisser partir ,
 Que vous-même en secret ne soyez éclaircie
 Sur le sort du Captif auquel je vous confie ;
 Que son rang , ses desseins , ne vous soient bien
 connus ;
 Qu'on ne puisse , en un mot , compter sur ses vertus .
 Il va se rendre ici , Madame ; & si mon zèle ,
 Peut fonder votre espoir . . . je vous ferai fidèle.

S C E N E I I.

S O P H I E , *seule.*

MAlheureuse Sophie ! en quel nouveau danger ;
 Lorsque tout te menace , ôles-tu t'engager ?

S'il est vrai, qu'en effet, pour augmenter ma peine,
L'indigne calomnie ait secondé la haine ;
Et que d'affreux soupçons, au cœur de mon Epoux ,
Ne laissent de l'amour que les transports jaloux :
Quand sur nous l'imposture a déployé sa rage ;
Pour la vaincre, est-ce assez que d'avoir du courage ?
Et, même au plus haut rang, mon Sexe infortuné,
N'est-il pas criminel dès qu'il est soupçonné ? ...
N'importe ! chère époux , si ma gloire est blessée ;
Du coup qui la frappa , la tienne est offensée :
Du moins, si je succombe , en te prouvant ma foi ;
Tu connoîtras l'amour dont je brûle pour toi ..
Mais , on vient.

S C E N E I I I.

SOPHIE. CALED. ROGER , *enchaîné.*

CALED , à Sophie.

C E Captif , alloit cesser de vivre ;
Mais Omarzis, Madame, à vos bontés le livre.
Hâtez-vous ; prévenez , si vous plaignez son sort ,
Le courroux du Soudan, ma disgrâce , & sa mort.

S C E N E I V.

SOPHIE. ROGER, *au fond du Théâtre.*SOPHIE, *à part.*

P Eut-être, il est Français! ... Mais, quelle est ma foiblesse?

Craindrai-je, après dix ans, que l'on me reconnoisse?

Ou plutôt, en effet, ôse-je m'en flater? ...

Faut-il, qu'aux malheureux, tout soit à redouter? ...

Sçachons, quel il peut être... (*haut.*) au coup qui te menace.

Captif, je sens, & plains l'excès de ta disgrâce.

Mais, victime d'un sort, p'us affreux que le tien;

L'espoir de te sauver, semble adoucir le mien.

R O G E R.

Ciel! ... suis-je ici connu?

S O P H I E.

Chrétien, sans le connoître;

Pour plaindre un malheureux, il nous suffit de l'être.

R O G E R, *à part.*

Veilai-je? ... quelle voix flate, & touche mon cœur? ...

TRAGÉDIE.

Quels accens étrangers dans ce séjour d'horreur?...
Approchons...

SOPHIE, *en le regardant fixement.*

Oieu ! quels traits ? ... je me meurs !...

ROGER.

(*à part.*) Quoi, Madame ? ...

D'où naît à son aspect , le trouble de mon âme ? ...

C'est elle... quels transports de surprise & d'effroi ! ...

C'est ma fille ! ...

SOPHIE.

Mon Père ! ...

ROGER.

Ah , Perfide ! est-ce toi ? ...

Arrête ! ...

SOPHIE.

Moi, Seigneur?... ah! que viens-je d'entendre?...
Moi, perfide!... à ce titre , aurois-je dû m'attendre ?
O mon Père ! ...

ROGER.

Il t'est dû... par quel coup du destin ,

Échappée au trépas que te devoit ma main ,

Te vois-je sous les loix du Tyran qui nous brave?...
Étois-tu dans Solyme ? Étois-tu son Esclave ?
Ministre d'un Epoux & d'un Père outragés ,
L'indigne Montalban nous auroit-il vengés ?

ADELÉ.

Montalban ! ... lui , Seigneur ? ... Ainsi la Calomnie,

46
A D E L E.
Même aux yeux de mon Père, a pu noircir ma vie...
Montalban!...Juste-Ciel ! Il est donc vrai, Seigneur,
Qu'ôchée au pouvoir d'un lâche ravisseur ;
D'un horrible complot , victime déplorable,
Votre fille , à vos yeux , passe encor pour coupable ?

R O G E R.

Ciel ! fais , pour mon bonheur , que j'en puisse douter.

A D E L E.

Vous invoquez le Ciel ? lui seul peut attester
Tous les maux qu'a soufferts la malheureuse Adèle ;
Lui seul sait , qu'à son nom , qu'à sa gloire fidèle ,
Trop déplorable objet des caprices du sort ,
Adèle , au soupçon même eût préféré la Mort.

R O G E R.

Arrête !... l'imposture , aggrave encor ton crime.

A D E L E.

Qui n'en commit jamais , peut en être victime.
Je l'éprouve , mon Père ! & vois , avec horreur ,
Les soupçons qu'à sa suite entraîne le malheur.

R O G E R.

Le crime emprunte en vain la voix de l'innocence.
Si tu l'oses ; dis-moi , que depuis ton absence ,
D'un Père , ou d'un Epoux , implorant le secours ,
Tu nous vis à tes cris insensibles & sourds ? ...
Puisses tu m'en convaincre !

A D E L E.

Ah ! si la triste Adèle,

Trouvoit un Juge , en vous , moins prévenu contre
elle ;

Si , tremblante vos pieds , je pouvois me flater
Qu'un Père , avec pitié , pût au moins m'écouter ,
Je vous verrois , sans doute , apaisant mes alarmes ,
Aux pleurs que je répans mêler bientôt vos larmes.
Ce Père mieux instruit , verroit avec douleur ,
Que sans avoir connu d'où parloit son malheur ,
Adèle , à son époux , dans la nuit enlevée ,
De tout secours humain dès ce jour fut privée !
Et que depuis dix ans , languissant dans les fers
Que me gardoit le sort en des climats divers ,
Je ne pouvois former , au sein de ma misère ,
Que des vœux douloureux pour Renaud , pour mon
Père ;

Il plaindroit les tourmens d'un cœur désespéré ,
Qui d'eux , (& pour jamais !) se croyoit séparé ,
Il sçauroit les efforts , qui malgré la distance
Des lieux de mon exil aux rives de la France ,
Ont flaté mille fois , & mal rempli l'espoir ,
Que l'ardeur

R O G E R.

Vains détours , que j'avois sçû prévoir ,
Perfide ; & qu'un seul mot va t'épargner peut-être...
Avant que , par l'hymen , Renaud devint ton maître ,
Montalban t'aima-t-il ?

A D È L E.

Oui , Seigneur.

63

A D E L E,
R O G E R.

Tu pâlis?

A D E L E.

Moi?

R O G E R.

Sa main t'est connue?

A D E L E.

Eh bien, Seigneur?

R O G E R.

Tiens lis.

A D E L E, *lit.*

» Ton pouvoir me ravit Adèle,

» Renaud ! mais ton Rival te l'enlève à son tour.

» Les droits d'un Père, en vain, t'unirent avec elle ;

» Je tenois les miens de l'Amour.

» Pour la revoir en ta puissance,

» Tes fureurs formeroient d'inutiles projets :

» Sa fuite, à mon amour, garantit sa constance.

» Tu ne la reverras jamais.

M O N T A L B A N,

R O G E R.

Tu te tais ? ... & ton âme troublée,

Sous le poids de ta honte est enfin accablée ? ...

Ciel ! érauce, du moins, le dernier de mes vœux !

A D E L E.

Détestable complot ! Tu n'es donc plus douteux ? ...

R O G E R.

TRAGÉDIE.

ROGER.

Quoi ! ta bouche , ôse encor démentir ?

ADELE.

Oui , je l'ôse ;

Et dussé-je périr , j'en bénirai la cause.

Trop foible pour mes maux , mourant à vos genoux ,

Frappez , percez un cœur , toujours digne de vous

Mais ne vous flatez point , que mon âme expirante ;

Rougisse d'un forfait , dont je suis innocent.

ROGER , à part.

Plût au Ciel ! ...

ADELE , aux pieds de Roger.

Cet instant doit décider mon sort ,

Seigneur ! ... il faut m'entendre , ou me donner la mort.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. MELEDIN.

Ciel ! aux pieds d'un Esclave ? ... Insolent ! Ma colère ,

Va laver dans ton sang ...

ADELE.

Arrête ! ... c'est mon Père.

C

**A D È L È ;
M E L E D I N .**

Ton Père ?

A D È L È .

Oui , Soudan ! c'est un Père outragé ,
Qui , si je suis coupable , a droit d'être vengé :
C'est ton égal , un Prince , un Héros dont la France
Respecte les vertus , autant que la puissance !

M E L E D I N , à part .

Ô Raymond ! ... dans quel sang eûs-tu plongé mon
bras !

R O G E R , à part , fixant Adèle .

D'où naît sa fermeté , qui m'arrache au trépas ?...
Soudan ; puisqu'à tes yeux elle m'a fait connoître ;
Adèle , ainsi que moi , voit-elle en toi son Maître ?...
Ma honte...

M E L E D I N .

Non , barbare , apprens ! que sa vertu ;
Cent fois , vit à ses pieds ton vainqueur abbatu .
Et si j'avois sçu plaire au seul objet que j'aime ;
Tu verrois sur son front briller mon Diadème .

R O G E R .

(au Soudan .) (à Adèle .)

Tu l'aimes ! ... & ta voix , tes pleurs , en ce moment ,
Pour dérober ta tête à mon ressentiment ,
Attestoient que les loix d'un cruel esclavage ,
De toute liberté t'interdisoient l'usage ? ...
Et t'aime ! ... & dès longtemps Souveraine en ces
lieux ,

T R A G É D I E.

L'entour de ton Pays n'a pu tromper l'aveugle :
 Quelque loi que pour nous la haine ait pu prescrire,
 Il t'aima ! & de ton sort, tu n'as pu nous instruire :
 Adieu.

A D E L E.

Daignez m'entendre ! & vous saurez qu'en
 vain...

R O G E R.

Je t'ai trop entendue ; & ton crime est certain.
 Tes pleurs m'avoient séduit :

A D E L E.

Demeure, téméraire !
 Quel est son crime, enfin ?
 ... R O G E R, après un moment de silence :

Songe que je fus Père !

A D E L E.

Ah, Seigneur, daignez l'être !

R O G E R.

Il n'est plus temps... Mon cœur
 S'étoit ouvert aux vains de sa fausse douleur :
 Déjà la voix du sang, défendoit ma colère :
 Tes dévoués odieux, pour jamais la font taire :

(au Soudan.)

L'honneur reprend ses droits. Adieu, perfide... Et toi
 Dispose de mon sort.

A D E L E.

Il soupçonne ma foi !...

ALBESPIRE.
Père cruel, ta fois, si ne veux point m'entendre !
Ah ! ta fille coupable, leür mieux çu se défendre !

SCENE VI.

MELEDIN. ADELE.

MELEDIN.

D'Un spectacle fatal ; autant qu'inattendu ;
Mon cœur , comme le vôtre , étonné , confondu ;
Madame , tente en vain de pénétrer la cause !
Mais , l'injuste rigueur , qu'un Père vous oppose ,
Cédant bientôt sans doute aux ordres absolus . .

ADELE.

Qu'il m'entende , Seigneur ; je ne veux rien de plus !
Jusque-là ; si jamais Adèle vous fut chère ,
Craignez de pénétrer cet horrible mystère.
C'est déjà trop , Soudan , qu'un Père malheureux
Ait fait rougir mon front d'un soupçon odieux .
S'il me voit , s'il m'écoute , il me rendra ma gloire ;
Et vous saurez , alors , ma déplorable histoire . .

MELEDIN.

Vous serez satisfaite ; & quoiqu'il en soit ,
Cher encor à la fille , en soit plus criminel ;
Ce Prince malheureux , j'ai vu que son complice ;
Que la Raison d'Etat condamnoit au supplice . , ,

TRAGÉDIE.

ADELE, avec vivacité

(à part.)

Son complice, Seigneur?... Seroit-ce mon Epoux,

MELEDIN.

Quel transport ! Ce Captif est-il connu de vous

Madame ? Et se peut-il ?...

ADELE.

Il est Chrétien , sans doute !

Il n'est rien que , pour eux , mon âme ne redoute.

MELEDIN.

Ils vous touchent ? ... l'Amour ne peut gémir en vain :

Adèle, dans ces lieux , réglera leur destin.

ADELE.

Qu'ils vivent seulement : je suis moins misérable !

MELEDIN.

Calmez-vous... ils vivront.

ADELE.

Tant de bonté m'accable...

Elle ajoute , à mes maux , les remords des ingrats !

MELEDIN.

Avec de tels regrets , Madame , on ne l'est pas ;

Et de tout tems , l'Amour a détesté ce titre.

ADELE.

Si , du sort des Captifs , Raymond se rend l'arbitre ;

Si , pour forcer leur Maître à demander la Paix ,

Déjà de leur supplice il presse les apprêts ?...

34 A D E L E
Ah, Seigneux ! prévenez ce complot sanguinaire.
MELEDIN.

Madame, à ce péril, je vole les soustraire.
Dussé-je vous servir, sans espoir de retour :
La vengeance se tait, à la voix de l'Amour.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND. ORMAN.

RAYMOND.

C'Est ici, qu'à l'instant, le Soudan doit se rendre.
Parle, ami ; de tes soins, quels effets dois-je attendre ?

ORMAN.

Vous êtes obéi, Seigneur ; & dans ces lieux,
Déjà tout retentit de bruits séditieux.
Du retour de Louis, la nouvelle semée,
Ranime les Chrétiens, intimide l'Armée,
Trouble le Soudan même ; & tout va le forcer
A vous livrer le sang que vous voulez verser.

RAYMOND.

Foible soulagement !... depuis que l'espérance,
Qui flattoit mon amour autant que ma vengeance,
Est morte avec l'objet qui fit tous mes malheurs ;

C iij.

J'ai tenté sans succès de calmer mes douleurs ;
 En vain , quittant mon nom , abjurant ma patrie ;
 J'ai porté mes regrets au fond de la Syrie ;
 Vainement la fortune y combla mes souhaits :
 Le cœur d'un malheureux , n'est point fait pour la
 Paix.

Insensible aux faveurs du sort le plus propice ;
 Au sein du plaisir même , il trouve son supplice ! . . .
 N'importe : je respire ; & le Ciel , à mes maux ,
 Ajoutât-il encor mille tourmens nouveaux :
 Puisqu'il offre à mes coups les auteurs de ma peine ;
 Je veux , en me vangeant , justifier sa haine.

O R M A N.

J'admire que Roger , dans le Palais surpris ,
 De sa témérité n'ait pas reçu le prix !

R A Y M O N D.

J'en ignore la cause , & brûle de l'apprendre . . .
 Mais , le Soudan paroît . Chèr Ami , va m'attendre.
 Et de cet entretien , quel que soit le succès ,
 Donne ordre , dans le Camp , que mes Soldats
 Soient prêts.



SCÈNE II.

MELEDIN. RAYMOND. OSMIN.

GAR DE S.

MELEDIN.

Q'U'ai-je entendu, Seigneur ? Jaloux de ma
conquête,

Et trop dignes des maux que ce jour leur apprése,
Des Traîtres, dans Solyme, abusant les esprits,
Aux portes de Joppé font arriver Louis !...
Dois-je le croire, Prince ? ou, par cette imposture,
Veut-on de mes Soldats exciter le murmure ?

RAYMOND.

Je ne sais, mais, Seigneur, mieux instruits, ou
trompés,

Lusignan & les siens, de cet espoir frappés,
Et pour leurs prisonniers, maintenant, sans alarmes,
Cette nuit, de nouveau, tentent le sort des armes.

MELEDIN.

Et moi ; dès cet instant, je cours les prévenir.

RAYMOND.

Soudan ; sans les combattre, il vaut mieux les
punir.

Que la mort des Captifs, dès hier arrêtée,

~~donnez à ces ingrats, que votre amitié, va :~~

MELEDIN.

Prince, dans la chaleur de mon premier courroux ;
J'ose vous l'avouer , j'eusse plus fait que vous ,
Maintenant , dans mon cœur , la voix de la van-
geance ,

Veut en vain étouffer celle de l'innocence.
Elevés au-dessus du reste des humains ,
Si le Ciel a remis saoudre dans nos mains ;
Un Roi n'en doit user , comme l'Être Suprême ,
Que contre les méchans qu'il puniroit lui-même ;
Et de ses passions , faisant taire la voix ,
La balance à la main , juger ses propres droits ;
Ne punir qu'à regret ? distinguer qui l'offense ;
Méconnoître la honte ; & peser la vengeance.
Lusignan craint un Maître ; il le doit. Si le sort
Le condamne à fléchir sous la Loi du plus fort ,
Seigneur ; loin d'en tirer un indigne avantage ,
Dans son malheur du moins respectons son courage.
Tout imprudent qu'il est ; qu'il sache , qu'à mes-
yeux ,

Un trop foible Ennemi , cesse d'être odieux.

RAYMOND.

Ainsi , des deux Français , vous oubliez l'audace ?

MELEDIN.

Non : mais ils sont vaincus , Prince. Je leur fais
grace.

TRAGÉDIE

11

De plus ; je les connois.

RAYMOND.

Quoi , Seigneur ! savez-vous ,
Que d'un objet charmant , l'un Père , l'autre Epoux ,
Dans les jaloux transports d'une aveugle furie ,
D'une Epouse innocente ont terminé la vie ?

MELEDIN.

(à part.)

(haut.)

D'une Epouse ? ... Qu'entends-je , ô Ciel ! ... Sur
quel rapport ,
Rendez-vous ces Capris coupables de la mort ?
Parlez.

RAYMOND.

Quand je quitterai ma funeste Patrie ,
Tout dépoisoit , Seigneur , contre leur barbarie
D'un Peuple entier , Adèle excitoit les regrets. ...
Adèle , je le sçai , ne reparut jamais.

MELEDIN.

Ainsi , sans écouter ni l'Epoux , ni le Père ,
Vous les condamneriez sur un bruit populaire ?
Et moi , sur son destin , mieux que vous éclairci. ...

RAYMOND.

Vous , Seigneur ? ... Se peut-il qu'Adèle ? ...

MELEDIN.

Elle est ici.

RAYMOND.

En , Seigneur ! ... c'est donc cette jeune Etrangère ,

C 4

Qu'en ces lieux , Omarzis ...

M E L E D I N .

C'est elle , que son Père
Peut-être m'enlevoit ; quand , par vous-même ,
instruit

Qu'un Captif en ces lieux venoit d'être introduit ,
J'ai prévenu leur fuite. Et c'est à votre zèle ,
Que je dois le bonheur de voir encor Adèle.

R A Y M O N D .

Quoi ! vous l'aimez ?

M E L E D I N .

Depuis qu'elle embellit ma Cour ,
Je m'étonnois de voir que le plus tendre amour ,
L'offre d'un Trône même , & ma persévérance ,
N'eussent pû de son cœur vaincre l'indifférence ;
Que j'entreteinsse un feu qu'on n'osoit partager ...
Mais j'en vois , & la cause , & sur qui m'en vanger.

R A Y M O N D .

L'Epoux est dans vos fers.

M E L E D I N .

Si toujours inflexible ,
Ce Prince , à mes bontés , montre une âme infen-
sible ;

Dans mon ressentiment , par lui-même affermi ,
J'abandonne à son sort ce farouche ennemi ...

(aux Gardes .)

Qu'il vienne ... Vous , Seigneur ; je crois de votre
etc.

TRAGÉDIE.

61

Pouvoir attendre encor une preuve nouvelle.
Pour forcer Lusignan à recevoir la Paix ;
Des Chrétiens , qu'il abuse , écoutez les projets ;
Et dans ces murs conquis , assurez ma puissance.
Vous , Osmin , demeurez.

RAYMOND , *à part , en sortant.*

Tu presses ma vengeance !

SCÈNE III.

MELEDIN. OSMIN.

MELEDIN.

A Pproche... Eh bien , Osmin ! de quel coup plus
affreux ,

Vit-on percer un cœur qui se croyoit heureux ?...

Ce jour , où la Victoire affermit mon Empire ;

L'instant , qui me promet le bonheur où j'aspire ;

Est le funeste instant , où mon destin jaloux ,

A Sophie , en ces lieux , fait trouver un Epoux !...

Mais , que veut Omarzis ?



A D E L E ;
O M A R Z I S.

Je sçais du moins, Seigneur, que s'il n'est point de
loi,

Qui d'un Traité conclu puisse affranchir un Roi,
Celui, qu'à peine encor reconnoît Babylône,
A la seule Aménis doit sa main, & son Trône ;
Et qu'un feu...

M E L E D I N.

Babylône est soumise, Omarzis ;
Le Calife est vaincu : redoutez moins Memphis.
Je sçaurai l'appaiser.

O M A R Z I S.

En ferez-vous plus juste ?...

Si le Ciel vous fit naître au rang le plus auguste,
Seigneur ; s'il vous choisit pour nous donner des
loix :

Sur la Terre, du moins, les Traités sont vos Rois,
Vainement, en secret, le cœur même on appelle :
Malheur au Souverain qui s'y montre infidelle !

Fléau des Nations, dont il trouble la Paix,

Il se dégrade, même aux yeux de ses Sujets.

C'est un Roi qui, dès-lors, n'est plus digne de
l'être...

Soudan ! Ce Titre affreux, est-il fait pour mon
Maître ?

M E L E D I N, à part.

Ciel !...

TRAGÉDIE.

af

OMARZIS.

Victime d'un feu , par l'espoir animé ;
Vous vous flatez , sans doute , & croyez être aimé ;
Mais apprenez , Seigneur , que la triste Sophie ,
Par la mort de Fatmé , de ses fers affranchie ,
Et fidelle à l'Epoux qu'ici lui rend le sort ,
A tout autre lien préféreroit la Mort.

MELEDIN.

Omarzis , arrêtez ! ... le zèle vous égare ;
Et l'on vous a caché , que cet Epoux barbare ,
D'un Beau-père aveuglé secondant le courroux ;
Sacrifioit Adèle à ses transports jaloux ;
Quand le Ciel...

OMARZIS , *vivement.*

On vous trompe ; & je sçai par quels crimes,
Tous trois , de l'imposture ont été les victimes. . .
Ma tête en est garant.

MELEDIN,

Omarzis ; laissez-moi.
Je l'attens cet Epoux ; & j'en croirai la foi.
Je lirai dans son cœur.



S C È N E V.

MELEDIN. OSMIN.

MELEDIN.

Dieu ! son Epouse l'aime !...
 Dois-je en croire Omarzis ?... On le trompe lui-même.

Lui seul , dans le Palais , avoit pu ménager
 Cet entretien secret entre Adèle & Roger :
 Il a craint , que l'ardeur dont je brûle pour elle ,
 Aux nœuds qu'il a formés ne me rendît rébelle...
 Prévenons les effets de son zèle fatal ,
 Osmín , tandis , qu'ici , j'entendrai mon rival ;
 Devance le Visir... Cours apprendre à Sophie ,
 Que Raymond , des Caprifs , demande encor la vie :
 Que j'y dois consentir. L'effet de son rapport ,
 En fixant mes soupçons , décidera mon sort...
 Renaud vient... Pénétrons quel sentiment l'anime.



SCENE VI.

MELEDIN. RENAUD.

MELEDIN.

SI ton cœur, en secret, te reproche un grand crime ;

Malgré le faux éclat, dont tu nous éblouis,

Consulte-toi... que dois-je au neveu de L O U I S ?

RENAUD.

Mélédin m'a vaincu, me connoit ; & m'outrage ;

Ciel ! cette épreuve encor, manquoit à mon courage...

Eh bien, cruel Soudan (que j'ai crû généreux !)

Qu'ordonnes-tu du sort d'un Prince malheureux ?

Sans se justifier d'un crime imaginaire,

Qu'il ignore, dédaigne ; & qu'on eût pû lui taire :

Soumis à son destin, sans crainte, & sans espoir ;

Renaud, est ton Captif... use de ton pouvoir.

MELEDIN.

Tu te dis innocent ! quand ta fureur jalouse,

A la France indignée a ravi ton Epouse à

RENAUD.

Qui ?... moi !

A D E L È ,
M E L E D I N .

Qu'en as-tu fait , si ton bras inhumain
N'a point tranché ses jours ?

R E N A U D .

Quel que soit son destin ;
Apprends, que j'en gémis!... Mais, Soudan ; mais,
toi-même ,

(Puisque tu me connois ,) à quel titre suprême ,
Et de quel droit enfin , te seroit-il permis
De vanger ce forfait , quand je l'aurois comtois)

M E L E D I N .

Méconnois, tu le peux, les droits de ma Couronne.
Il m'en reste un, du moins , que l'humanité donne
Dans nos cœurs, en naissant, par le Ciel imprimé :
Le droit , qu'a le plus fort , de vanger l'opprimé.

R E N A U D .

Tu régnes !... quel pouvoir suspend donc ta van-
geance ?

M E L E D I N .

Celui de l'Equité. Prouve ton Innocence.

R E N A U D .

Non , Soudan. Si ton cœur connoit l'humanité ;
Songe , que le malheur veut être respecté.
Qu'à ceux, dont le courage égale l'infortune,
La pitié peu discrète , est au moins importune.
Et que souvent , le poids de nos maux inconnus ,
Lorsqu'ils sont découverts, nous accable encor plus.



TRAGÉDIE.

69

MELEDIN.

Un Capif me réfifte ; & me force à le plaindre !...

Un cœur, tel que le tien, fçait mieux sentir que feindre.

Écoute ; & répons-moi... Si, par un coup du fort,
Certe Epoufe elle-même, échappée à la mort,
S'offroit à tes regards... que pourroit-elle attendre ?

RENAUD.

Innocente ?... l'Amour de l'Epoux le plus tendre !...

Mais, coupable... Ah, Soudan ! pourquoi donc me
presser

Sur un fort, que mon cœur n'ofe encor prononcer ?

Quel espoir fais-tu luire à mon âme incertaine ? ..

Que t'importe, Soudan, mon amour ou ma haine ?

Et quels nouveaux malheurs dois-je attendre en
ces lieux ?

MELEDIN, voyant venir Adèle.

Régarde.

RENAUD, reculant de façon à n'être
point vu par sa femme.

Quel objet, fe présente à mes yeux ?



S C E N E V I I

MELEDIN. RENAUD. ADELE.

Suite du Soudan.

A D È L E, à Meledin.

L'Aurois-je soupçonné, sans blesser votre gloire ?
 Mon Père, mon Epoux, (Soudan, puis-je dis-
 croire ?)

Sous les murs de on, indignement traités,

Vont subir le supplice où vous les condamnez !

Sic'est moi, qu'une aveugle & barbare colère,

Veut aujourd'hui vanger d'un Epoux & d'un Père ;

A quel titre mon cœur a-t-il donc mérité

Le soupçon odieux de tant de cruauté ?

Pour les punir des maux, dont le destin m'accable ;

Savez-vous, si je suis innocente ou coupable ?

Savez-vous, de quel crime on a pu me noircir ? ...

Seigneur ! si, par faiblesse, & sans s'en éclaircir,

Mon trop aveugle Epoux, sûr de mon innocence,

Eût pu de mon forfait mépriser l'apparence ;

Peu digne désormais de ma sincère ardeur,

Lui-même, eût vu l'amour s'éteindre dans mon
 cœur.

R E N A U D, à part.

Dieu ! ...

TRAGÉDIE.

75

A D È L E.

Si le crime seul peut inspirer la crainte,
Adèle, à Mélédin, doit parler sans contrainte.
Malgré l'ardent amour dont vous brûliez pour moi,
Vous avez dû sentir qu'une suprême Loi,
Lorsque vous n'accusiez que mon indifférence,
Sans doute me forçoit à fuir votre présence.
Hélas ! hier encor ; quand , trahissant mes vœux,
Le sort me ramena dans ces funestes lieux ;
Lorsque , peu satisfait de vous offrir vous-même ,
Vous daignâtes encor m'offrir un Diadème ;
N'avez-vous pas dû voir , dans mon œil interdit ,
Tout ce que je voulois que votre âme entendit ? ...
Ah ! si d'un nœud sacré le pouvoir invincible ,
Aux feux de Mélédin me rendit peu sensible ;
De quelques sentimens qu'il puisse être animé ,
Est-ce un crime , à ses yeux , qu'un Epoux soit aimé ?
Non ! & c'est trop douter des vertus de son âme :
Maître de ses transports , quelle que soit sa flamme ,
Au plus saint des devoirs immolant son courroux ,
Il me doit le pardon d'un Père , & d'un Epoux.

REN A U D , *en s'approchant avec vivacité*
Je cède à mon transport ! ...

A D È L E.

Dieu !

REN A U D.

Dans mon trouble extrême ;

7*

A D E L E,

Dois-je en croire mes yeux ? .. revois-je ce que
j'aime ? ...

Chère Adèle ! ..

A D E L E,

Renaud .. Ciel ! ..

M E L E D I N , *à part, en les regardant.*

Leurs cœurs attendris,

De tout ce que je perds , me montrent trop le prix ! ..

A leurs regards , d'ailleurs , dérobons ma faiblesse.

A D E L E , *au Soudain.*

Seigneur , vous nous fuyez ? ..

M E L E D I N.

;

Le trouble qui me presse ;

A l'aspect du bonheur dont jouit votre époux ,

Vous prouve tout l'amour dont je brûlois pour vous.

Si malgré moi , pour lui la pitié m'intéresse ;

Si , mes devoirs , ses droits , vos vertus , ma tendresse ,

Dans mon cœur accablé combattant tour-à-tour ,

N'y proscrivent que trop mon déplorable Amour :

Je ne frémis pas moins , à l'aspect du supplice .

Qu'offre à mes sens troublés cet affreux sacrifice !

L'Amour , en gémissant , cherche à le différer ,

Madame ; & loin de vous , jecours m'y préparer ;

R E N A U D.

Ah ! que puis-je t'offrir , si tu me rends Adèle !

S C E N E

SCÈNE VIII.

RENAUD. ADELE.

RENAUD.

C Hère Epouse !... mon cœur, te crut toujours
fidèle.

Toi-même, à ton Epoux, viens de le confirmer ;
Et, qui sçut te connoître, a toujours dû t'aimer.
Quoi ! tu gémiss ?

ADELE.

Moment, pour moi trop plein de charmes !
Je goûte le plaisir de voir couler tes larmes ;
De chercher en tremblant, de trouver dans ton
cœur,
Tout ce qui dans Renaud m'a montré mon Vain-
queur.
Mais, je frémis du sort qui tous deux nous immole,
Pour preuve de ma foi, tu n'as que ma parole :
Pardonne, chér Epoux ! si c'est assez pour toi,
Cet unique garant ne suffit pas pour moi.
De ta gloire, sans doute, avec raison jalouse,
La France, par tes yeux, ne voit pas ton épouse,
Juste ou non, mon opprobre eut droit de l'offenser,
Il subsiste ! & toi seul ne sçaurois l'effacer.

~~Que dis-je ? je l'ai vu, cet être détestable ;~~
 Où la rage à tes yeux a peint mon cœur coupable ;
 Monument de ma honte , objet de mes regrets ;
 Et que tout ton amour ne détruira jamais !
 Quelques héros, peut-être , ont déarmé l'envie :
 Mais , hélas , qui d'entr'eux vainquit la calomnie ?
 Ce Monstre , qui toujours vainement combattu ,
 Consola tant de cœurs de leur peu de vertu !

RENAUD.

Ah ! dût notre bonheur aigrit encor la rage ;
 Innocente à mes yeux, en crains-tu quelque outrage ?

A D È L È.

Oui , Renaud , je le crains... mais, ce n'est plus pour
 moi ; que ton honneur me soit sacré.

RENAUD.

Sentiment généreux ! & bien digne de toi !...

A D È L È.

Dût notre amour gémir d'une loi trop sévère ;
 Pour t'exposer ainsi , ta gloire m'est trop chère.
 Je dois confondre un Traître... ou me soumettre
 au Sort ;
 Quis, pour dernier espoir, me laisse au moins la
 Mort.

RENAUD.

Que dis-tu ?... Quoi, tu veux !... Mais, que vois-
 je paraître ?

TRAGÉDIE:

SCÈNE IX.

ADELE. RENAUD. RAYMOND.
CALED. ORMAN. *Soldats.*

RAYMOND, à Renaud.

L'Ennemi d'un Captif, trop suspect à son Maître,

ADELE, à part.

Grand Dieu !... C'est Montalban !

RAYMOND, à Renaud.

Tes perfides Chrétiens ?

De Roger, à l'instant, ont brisé les liens.

Mais, instruit par mes soins, de votre intelligence ;

Le Soudan indigné m'en laisse la vengeance.

Si ton complice enfin, ne lui cède aujourd'hui ;

Ta tête, répondra de Solyme, & de lui...

(aux Soldats.)

Qu'on l'entraîne.

ADELE, aux Soldats.

Arrêtez !... prenez plutôt ma vie,

Arrêtez !... est-ce toi, dont la noire furie,

Après m'avoir livrée au sort le plus cruel ;

Après avoir trahi ta Patrie & le Ciel ;

Est-ce toi, Montalban, dont la voix sanguinaire,

Ose proscrire ici mon Epoux & mon Père ?

78.

A D E L E ,
R A Y M O N D .

Madame . . . mon devoir . . .

A D E L E .

Ah ! c'est m'en dire assez . . .

Renaud ! tu vois l'auteur de nos malheurs passés.

Perfide en son amour , implacable en sa haine ;

S'il commande en ces lieux , notre perte est certaine ,

R E N A U D , à *Montalban*.

Quoi , Cruel ? . . .

R A Y M O N D * à *Renaud*.

Obéis . . . Vous , * retenez les pas.

A D E L E , à *Raymond*.

Barbare ! . . . Chèr Epoux ! je ne te quitte pas.

* à *Caled*.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADELE, *seule.*

Chaque instant, chaque objet ajoute à mes alarmes !...

Tout ici retentit du bruit affreux des armes.
 Mon Père est révolté ; le courroux du Soudan ;
 A livré mon Epoux au fer de Montalban ;
 Omarzis ne vient point ; & sa trop longue absence,
 Ote à mon cœur tremblant sa dernière espérance !..

SCÈNE II.

ADELE. OMARZIS.

ADELE.

Seigneur ! enfin, touché de l'horreur de mon sort,
 Venez-vous m'annoncer ou la vie, ou la mort ?

Meis douloureux soupçons , étoient-ils légitimes ?

OMARZIS.

Madame, vos soupçons m'ont découvert des crimes.

Le Tyran de Joppé , feint en vain à mes yeux

De combattre Roger & les Séditieux :

C'est par lui , qu'en effet la révolte excitée ,

Règne de toutes parts dans Solyme agitée.

Je le tiens d'Ornan même... & l'appareil affreux

Des supplices prochains présentés à les yeux ,

A fait pâlir le lâche... il a parié , Madame.

A D È L E .

Ah , Seigneur ! achevez de rassurer mon âme.

OMARZIS.

L'indigne Montalban , secondé par les siens ;

Pour effrayer Roger sur le sort des Chrétiens ,

A fait peindre à ses yeux l'épouvantable image

De Solyme embrasée , & livrée au carnage ;

Adèle frémissant pour les jours d'un Epoux ;

Et Renaud , immolé par un rival jaloux.

C'est lui seul , en un mot , dont les fausses alarmes ,

Aux Chrétiens, qu'il abusé, ont fait prendre les armes.

A D È L E .

Ah ! démasquez le traître ; ou bientôt, par les coups ,

Je vais perdre à la fois mon Père & mon Epoux.

Je crains également son amour , & sa haine !

OMARZIS.

Votre Epoux , va paroître ; & Caléï vous l'amène.

ADELE.

Quoi, Renaud !... Lui, Seigneur ?
 O M A R Z I S,
 Dissipez votre effroi
 Vos périls, sont les miens.

SCÈNE III.

ADELE. OMARZIS. RENAUD.

~~GALED.~~

ADELE.

CHÈR Epoux ! est-ce toi ?
 RENAUD.

Adèle !...

OMARZIS, à Renaud.

En vous rendant à sa tendresse extrême,
 J'ai moins risqué pour vous, Seigneur, que pour
 moi-même.

Mais qui sait si mon Maître, en cet instant affreux,
 Ne risque pas peut-être encor plus que tous deux ?
 Restez dans ce Palais : je vole à sa défense.

RENAUD.

Seigneur, n'enviez pas à ma reconnoissance,
 La gloire de combattre, & de mourir pour lui.

D iij.

30

A D È L E,

O M A R Z I S.

Songez , que votre Epouse est ici sans appui ;
Qu'un traître , peut tenter de vous ravir Adèle . . .
Prévenons ce malheur : demeurez avec elle.
La Garde , qu'en partant , je laisse en ce Palais ,
A Montalban , surtout , en fermera l'accès ;
Et pour peu que Roger puisse , & veuille m'entendre ,
A vos vœux , comme aux miens , un instant peut
le rendre.

S C E N E I V.

RENAUD. A D È L E.

A D È L E.

LE Ciel me rend l'Epoux que je croyois perdu !
Et mon Père , à mes vœux , seroit aussi rendu ? ...
Oui ! j'ose l'espérer... Que Montalban conspire :
Rien ne peut m'effrayer , puisque Renaud respire.
Omarzis , du cruel , connoît tous les forfaits ;
Son amour , nos malheurs , les coupables projets :
Et lorsque ce Héros s'arme pour ma défense ,
Tout m'annonce un succès digne de ma vengeance.

RENAUD.

Quand c'est pour toi , qu'il court à de nouveaux
combats ;

TRAGÉDIE.

71

Faut-il, que sa prudence enchaîne ici mon bras ? ...

ADELE, *tendrement.*

Tu veilles sur mes jours ! ...

RENAUD.

Objet de mes alarmes !

Songes du moins, qu'ici, ton Epoux est sans armes ;
Et qu'un Rival...

SCÈNE V.

RENAUD. ADELE. MONTALBAN.

MONTALBAN, *à part.*

Que vois-je ! & quel nouveau revers ? ...
(haut.)

Renaud ici ? ... Brûlant, d'aller rompre vos fers ;
Je l'avoûrai, Seigneur, j'avois peu lieu de croire
Qu'un autre, en ce Palais, m'eût ravi cette gloire.
Je sçai que, sous l'aspect où je m'offre à vos yeux,
Tout Français, tout Chrétien, doit paroître odieux !
Et ce qu'ici, tantôt, contre vous j'ai dû feindre ;
Le rôle humiliant où j'ai sçu me contraindre,
Pour rendre moins suspect qui vouloit vous sauver ;
Tout enfin, contre moi, vous a dû soulever.
Le soupçon est fondé, quand tout le rend probable.

A D E L E ;

Que gardent mes Soldats , couvrez notre retraite ;
Hâtons-nous ; ou craignons le retour du Soudan !

A D E L E .

Eh quoi ! dans la prison , veux-tu laisser Orman ?

M O N T A L B A N , *surpris.*

Dans la prison !...

A D E L E .

J'ai crû cet ami si fidèle

Plus digne , en son malheur , d'intéresser ton zèle ?

M O N T A L B A N , *après un moment de silence.*
Suivez - moi.

A D E L E .

Nous , te suivre ?...

M O N T A L B A N .

Il le faut.

R E N A U D .

Et tu crois ,

Que ton ordre , pour nous , ait ici quelque poids ?...

Va , Montstre ! ton complice écarte le nuage ,

Qui couvroit les projets qu'avoit formés ta rage.

Proscrit dans la patrie , infidèle à son Roi ;

Traître envers son Dieu même , & perfide envers
moi ;

Esclave , sans remords , d'une âme coupable ,

Montalban , abusant du malheur qui m'accable ,

Impute à Mélédin ...

TRAGÉDIE.

MONTALBAN, *à part, à Adèle.*

Frémissez !... si vos cris,
Attirent en ces lieux les Soldats d'Omarzis ;
Complice d'une main, que vous forcez au crime ;
Vous-même, en vous perdant, me montrez ma
victime...

Et dans mon désespoir...

RENAUD.

Traître ! si comme toi,
Renaud étoit armé ?...

ADELE, *à Montalban.*

Cruel !

MONTALBAN, ** à Renaud.*

Meurs, ou fuis-moi.

RENAUD.

Frappe.

ADELE, *à part.*

Seconde, ô Ciel ! le transport qui me guide.

MONTALBAN, *à Renaud.*

Suis-moi, te dis-je... ou, meurs.

ADELE, *en le frappant de son poignard.*

Meurs toi-même, Perfide !

Et sous ce bras vengeur, qu'animent tes forfaits,
Tombe ; fers de victime aux vertus que tu hais.

MONTALBAN, *blessé.*

Dieu !...

RENAUD, *à Adèle.*

Qu'as-tu fait ?

* Le poignard levé.

A D È L È ,

A D È L È .

L'Amour, ne connoît point d'obstacle...

Tu périssois, Renaud ! ... Soutiens-moi...

S C E N E V I.

A D È L È . R E N A U D . M O N T A L B A N ,
mourant. M E L E D I N . O S M I N . *Gardes.*

M E L E D I N .

Q Uel spectacle* !...

R E N A U D , *au Soudan.*

L'indigne Montalban , alloit trancher mes jours ;

Adèle, des siens même a terminé le cours.

Il nous trahissoit tous.

M E L E D I N .

Ah ! je viens de l'apprendre !

Omarzis m'a tout dit ... je venois vous défendre,

Madame ! mais je vois , avec transport ...

M O N T A L B A N .

Soudan !

Tout coupable , à tes yeux , que s'offre Montalban ;

Tout odieux qu'il est ... avant que je périsse ;

Mon oeil mourant , verra commencer ton supplice.

* Adèle est , d'un côté du Théâtre , le poignard à la main , soutenuë par Renaud. Montalban est de l'autre , appuyé contre l'une des colonnes du Palais , & expirant.

TRAGÉDIE.

27

MÉLÉDIN.

Des jours de ce cruel, Dieu, prolongez le cours!

MONTALBAN.

Renaud seul, est aimé... Renaud le fut toujours...

Et forcé par l'Amour, plus puissant que ma rage...

Je rends à la vertu, son lustre, & mon hommage...

Il expire.

SCÈNE DERNIÈRE.

MÉLÉDIN. RENAUD. ADELE.

ROGER. OMARZIS. OSMIN. *Gardes.*

ROGER, *qui a entendu les derniers vers de*

Méledin.

Que vois-je!... qu'ai-je appris?... Fille digne
de moi!

Peux-tu me pardonner, d'avoir douté de toi?...

Méledin? ton Vifir m'a découvert l'abîme,

Et, cherchant la vertu, je tombois dans le crime.

Que les cœurs généreux font aisément trompés!

Pardonne à nos Chrétiens, à ton glaive échappés;

Pardonne à mes enfans!... Règne, en Roi, sur ton

âme :

~~Sois digne de ta gloire, en surmontant ta flamme.~~

~~Et ne vois, dans Renaud, qu'un Héros opprimé.~~

83. A D E L E , T R A G E D I E .

Que pour vanger son Dieu , la gloire avoit armé.
Soudan ! ce seul espoir , à tes pieds me ramène...
Garant de nos Chrétiens , Roger reprend sa chaîne ;
Et te rend le Calife , à tes fers enlevé.

M E L E D I N , *avec transport.*

Ton zèle , à ce trait seul , est déjà trop prouvé...
(*aux deux Princes.*) (*à Adèle.*)

Soyez libres tous deux... vous de votre confiance ,
Madame , recevez la digne récompense... (*en lui*
présentant Renaud.)

Et puissiez-vous bientôt , au comble du bonheur ,
Des feux dont je brûlois me pardonner l'erreur !

A D E L E .

Ah , Seigneur ... Ah , Renaud ! ...

R E N A U D .

Quoi , Soudan ! puis-je croire ? ...

M E L E D I N .

Oui , Prince ! croyez-en mes devoirs à ma gloire.
Croyez , que dans un cœur sensible & généreux ,
Tout cède au plaisir pur de faire des heureux !
Quand je vous dois à tous ; quand je me dois justice
La rendre , pour un Roi , n'est pas un sacrifice ,
Apprends * à Lusignan , qu'il peut tout exiger
D'un Vainqueur attendri , qui doit tout à Roger.

* à Roger.

F I N .

Ld & approuvé , cc. 13 Novembre 1757. CREBILLON

Voltaire, François Marie Aronnet de

ALZIRE,

OU LES

AMÉRICAINS;

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois
le 27. Janvier 1736.

Tome III.

E





A M A D A M E
LA MARQUISE
DU CHASTELET.



A D A M E,

*Quel foible hommage pour Vous , qu'un de
ces Ouvrages de Poesie , qui n'ont qu'un tems ,
qui doivent leur mérite à la faveur passagere du
Public à l'illusion du Théâtre , pour tomber en-
suite dans la foule & dans l'obscurité!*

*Qu'est-ce en effet qu'un Roman mis en action
& en vers , devant celle qui lit les Ouvrages de*

E 2 Géométrie

Géométrie avec la même facilité que les autres lisent les Romans ; devant celle qui n'a trouvé dans Locke , ce sage Précepteur du Genre Humain , que ses propres sentimens & l'histoire de ses pensées ; enfin aux yeux d'une personne , qui , née pour les agrémens , leur préfère la Vérité ?

Mais , MADAME , le plus grand génie , & sûrement le plus désirable , est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des Beaux Arts. Ils sont tous la nourriture & le plaisir de l'ame : y en a-t'il dont on doive se priver ? Heureux l'esprit que la Philosophie ne peut dessécher , & que les charmes des Belles Lettres ne peuvent amollir ; qui sçait se fortifier avec Locke , s'éclairer avec Clarke & Newton , s'élever dans la lecture de Cicéron & de Bossuet , s'embellir par les charmes de Virgile & du Tasse !

Tel est votre génie , MADAME ; il faut que je ne craigne point de le dire , quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre Sexe & de votre Rang , à croire qu'on s'ennoblit encore en perfectionnant sa Raison , & que l'esprit donne des graces.

Il a été un tems en France , & même dans toute l'Europe , où les hommes pensoient déroger , & les femmes sortir de leur état , en osant s'instruire. Les uns ne se croyoient nez que pour la guerre , ou pour l'oïiveté ; & les autres , que pour la coquetterie.

Le

Le ridicule même que Moliere & Despréaux ont jetté sur les Femmes sçavantes , a semblé dans un Siècle poli , justifier les préjuges de la Barbarie.

Mais Moliere , ce Législateur dans la Morale & dans les bienséances du monde , n'a pas assurément prétendu , en attaquant les Femmes sçavantes , se moquer de la Science & de l'Esprit. Il n'en a joué que l'abus & l'affectation ; ainsi que dans son Tartuffe , il a diffamé l'Hypocrisie , & non pas la Vertu.

Si , au lieu de faire une Satyre contre les Femmes , l'exact , le solide , le laborieux , l'élégant Despréaux avoit consulté les Femmes de la Cour les plus spirituelles , il eût ajouté à l'art & au mérite de ses Ouvrages , si bien travaillés , des graces & des fleurs qui leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain , dans sa Satyre des Femmes , il a voulu couvrir de ridicule une Dame qui avoit appris l'Astronomie ; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans , que si Boileau vivoit encore , lui qui osoit se moquer d'une Femme de condition , parce qu'elle voyoit en secret Roverval & Sauvcur , seroit obligé de respecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumieres des Maupertuis , des Réaumur , des Mairan , des Dufay , & des Cléraux ; de tous ces véritables Sçavans , qui n'ont pour objet

qu'une Science utile , & qui en la rendant agréable , la rendent insensiblement nécessaire à notre Nation. Nous sommes au tems , j'ose le dire , où il faut qu'un Poëte soit Philosophe , & où une Femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier Siècle les François apprirent à arranger des mots. Le Siècle des choses est arrivé. Telle qui lisoit autrefois Montagne , l'Astrée , & les Contes de la Reine de Navarre , étoit une Sçavante. Les Deshoullieres & les Daciers , illustres dans différens genres , sont venues depuis. Mais votre Sexe a encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le livre charmant des Mondes , & les Dialogues sur la lumiere qui vont paroître ; Ouvrage peut-être comparable aux Mondes..

Il est vrai qu'une Femme qui abandonneroit les devoirs de son état pour cultiver les Sciences , seroit condamnable , même dans ses succez ; mais , M A D A M E , le même esprit qui mène à la connoissance de la Vérité , est celui qui porte à remplir ses devoirs.

La Reine d'Angleterre , qui a servi de Médiatrice entre les deux plus grands Métaphysiciens de l'Europe , Clarke & Leibnitz , & qui pouvoit les juger , n'a pas négligé pour cela un moment les soins de Reine, de Femme & de Mere.

Christine , qui abandonna le Thrône pour les Beaux-Arts , fut une grande Reine , tant qu'elle régna.

régna. La petite-fille du grand Condé, dans laquelle on voit revivre l'esprit de son Ayeul, n'a-t-elle pas ajoutée une nouvelle considération au sang dont elle est sortie ?

Vous, MADAME, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les Princes, vous faites aux Lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles sont votre occupation dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus ; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de soin que vous l'avez acquis. Continuez, MADAME, à chérir, à ôser cultiver les Sciences, quoique cette lumière, long-tems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle est devenue publique ?

Eh ! pourquoi rougir de son mérite ? L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel Empire. On souhaite aux Arts la protection des Souverains : celle de la Beauté n'est-elle pas au-dessus ?

Permettez-moi de dire encore, qu'une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, & c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous con-

sumons notre vie dans la culture des Arts. Nous en faisons les instrumens de notre fortune ; c'est une espece de profanation. Je suis fâché qu'Horace dise de lui :

(*) L'indigence est le Dieu qui m'inspira des Vers.

La rouille de l'Envie , l'artifice des Intrigues, le poison de la Calomnie , l'assassinat de la Satyre (si j'ose m'exprimer ainsi) deshonorent parmi les hommes une profession qui par elle-même a quelque chose de divin.

*Pour moi , MADAME , qu'un penchant invincible a déterminé aux Arts dès mon enfance , je me suis dit de bonne heure ces paroles , que je vous ai souvent répétées ; de Ciceron , ce Consul Romain qui fut le pere de la Patrie , de la Liberté & de l'Eloquence. (**). » Les Lettres » forment la Jeunesse & font les charmes de » l'âge avancé. La prospérité en est plus brillante. » L'adversité en reçoit des consolations ; & dans » nos maisons , dans celles des autres ; dans les » voyages , dans la solitude , en tout tems , en tous » lieux , elles font la douceur de notre vie.*

Je

[*] - - - - - Paupertas impulit audax
Ut versus facerem - - - - -

Horat. Epist. Libr. II. Epist. 2. vs. 51.

(**) Studia Adolescentiam alunt , Senectutem oblectant , secundas res ornant adversis perfugium ac solatium præbent ; delectant domi , non impediunt foris pernoctant nobiscum , peregrinantur , rusticantur.

*Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes ;
 mais à présent , M A D A M E , je les cultive
 pour vous , pour mériter , s'il est possible , de pas-
 ser auprès de vous le reste de ma vie , dans le sein
 de la retraite , de la paix , peut-être de la Vérité ,
 à qui vous sacrifiez dans votre jeunesse les plai-
 sirs faux , mais enchanteurs du monde ; enfin
 pour être à portée de dire un jour avec Lucrece , ce
 Poète Philosophe dont les beautés & les erreurs
 vous sont si connues :*

(*) Heureux ! qui retiré dans le Temple des Sages ,
 Voit en paix sous ses pieds se former les orages :
 Qui contemple de loin les mortels insensés ,
 De leur joug volontaire esclaves empressés ,
 Inquiets , incertains du chemin qu'il faut suivre ,
 Sans penser , sans jouir , ignorent l'art de vivre ;
 Dans l'agitation consumant leurs beaux jours ,
 Poursuivant la fortune & rampant dans les Cours :
 O vanité de l'homme ! O foiblesse ! O misère !

*Je n'ajouterai rien à cette longue Epître , tou-
 chant*

** Sed nil dulcius est , bene quàm munita teneræ
 Edita doctrina Sapientùm templa serena.
 Despicere unde queas alios , passimque videre
 Errare , atque viam palanteis quarere vita-
 Certare ingenio , contendere nobilitate ,
 Noctes atque dies niti præstante labore
 Ad summas emergere opes , rerumque potiri.
 O miseras hominum mentes ! O pectora cæca ?*

chant la Tragédie que j'ai l'honneur de vous dé-
dier. Comment en parler, MADAME, après
avoir parlé de vous ? Tout ce que je puis dire,
C'est que je l'ai composée dans votre maison &
sous vos yeux. J'ai voulu là rendre moins indi-
gne de vous, y mettant de la nouveauté, de la
vérité & de la vertu. J'ai essayé de peindre ce
sentiment généreux, cette humanité, cette gran-
deur d'ame qui fait le bien & qui pardonne le
mal, ces sentimens tant recommandés par les
Sages de l'Antiquité, & épurés dans notre Re-
ligion, ces vraies loix de la Nature, toujours si
mal suivies. Vous avez ôté bien des défauts à
cet Ouvrage, vous connoissez ceux qui le défi-
gurent encore. Puisse le Public, d'autant plus
sévere qu'il a d'abord été plus indulgent, me par-
donner, comme vous, mes fautes !

Puisse au moins cet hommage, que je vous
rends, MADAME, périr moins vite que mes
autres Ecrits ! Il seroit immortel, s'il étoit digne
de celle à qui je l'adresse.

Je suis avec un profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,
DE VOLTAIRE.

DISCOURS



DISCOURS

PRELIMINAIRE.

ON a tâché dans cette Tragédie , toute d'invention & d'une espece assez neuve , de faire voir combien le véritable esprit de Religion l'empôrte sur les vertus de la Nature.

La Religion d'un Barbare consiste à offrir à ses Dieux le sang de ses Ennemis. Un Chrétien mal instruit n'est souvent guères plus juste. Etre fidèle à quelques pratiques inutiles , & infidèle aux vrais devoirs de l'homme : faire certaines prières , & garder ses vices : jeûner ; mais haïr , cabaler , persécuter ; voilà sa Religion. Celle du Chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses freres , de leur faire du bien , & de leur pardonner le mal.

Tel est Gusman au moment de sa mort ; tel Alvarés dans le cours de sa vie ; tel j'ai peint Henri IV. même au milieu de ses faiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes Ecrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un Etre pensant : on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bon-

heur des hommes , l'horreur de l'injustice & de l'oppression ; & c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes Ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devoient les ensevelir.

Voilà pourquoi la HENRIADE s'est soutenue malgré les efforts de quelques François jaloux , qui ne veulent pas absolument que la France ait un Poëme Epique. Il y a toujours un petit nombre de Lecteurs , qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues , qui n'aiment que le vrai , qui cherchent toujours l'homme dans l'Auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes ; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un Etranger s'étonnoit un jour à Paris d'une foule de Libelles de toute espece , & d'un déchaînement cruel, par lequel un homme étoit opprimé. Il faut apparemment , dit-il , que cet homme soit d'une grande ambition , & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. Non , lui répondit-on ; c'est un Citoyen obscur , retiré , qui vit plus avec Virgile & Locke qu'avec ses Compatriotes , & dont la figure n'est pas plus connue de quelques-uns de ses ennemis , que du Graveur qui a prétendu graver son Portrait. C'est
l'Auteur

L'Auteur de quelques Pièces qui vous ont fait verser des larmes , & de quelques Ouvrages dans lesquels , malgré leurs défauts , vous aimez cet esprit d'humanité , de justice , de liberté qui y régné. Ceux qui le calomnient , ce sont des hommes pour la plupart plus obscurs que lui , qui prétendent lui disputer un peu de fumée , & qui le persécuteront jusqu'à sa mort , uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné.

Cet Etranger se sentit quelque indignation pour les Persécuteurs , & quelque bienveillance pour le Persécuté.

Il est dur , il faut l'avouer , de ne point obtenir de ses Contemporains & de ses Compatriotes , ce que l'on peut espérer des Etrangers & de la Postérité. Il est bien cruel , bien honteux pour l'Esprit humain , que la Littérature soit infectée de ces haines personnelles , de ces cabales , de ces intrigues qui devroient être le partage des Esclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en se déchirant mutuellement ? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'Art de penser , le plus beau partage des hommes , devienne une source de ridicule , & que les gens d'esprit rendus souvent par leurs querelles le jouet des Sots , soient les Bouffons d'un Public dont ils devroient être les Maîtres ?

Virgile ;

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étoient amis ; les monumens de leur amitié subsistent , & apprendront à jamais aux hommes , que les esprits supérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie , ne pouvons-nous pas au moins avoir leurs vertus ? Ces hommes sur qui l'Univers avoit les yeux, qui avoient à se disputer l'admiration de l'Asie , de l'Afrique, de l'Europe , s'aimoient pourtant & vivoient en frères ; & nous , qui sommes renfermés sur un si petit théâtre ; nous , dont les noms à peine connus dans un coin du Monde , passeront bien-tôt comme nos modes , nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui hors de notre petit Horison ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un tems de disette, nous avons peu , nous nous l'arrachons. Virgile & Horace ne se disputoient rien , parce qu'ils étoient dans l'abondance.

On a imprimé un Livre , *De Morbis Artificum : de la maladie des Artistes*. La plus incurable est cette jalousie & cette bassesse. Mais ce qu'il y a de deshonorant , c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites Brochures satyriques dont nous sommes inondés. On demandoit il n'y a pas longtems à un homme qui avoit fait je ne sçai quelle mauvaise Brochure

contre-

PRELIMINAIRE. III

contre son ami & son bienfaiteur, pourquoi il s'étoit emporté à cet excès d'ingratitude ?

Il répondit froidement : Il faut que je vive.

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses Ecrits ne doit jamais répondre aux Critiques ; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger ; & si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la Fable du Bocalin. „ Un Vóyageur, dit-il, étoit importun-
„ dans son chemin du bruit des Cigales, il
„ s'arrêta pour les tuer ; il n'en vint pas à
„ bout, & ne fit que s'écarter de sa route.
„ Il n'avoit qu'à continuer paisiblement son
„ voyage ; les Cigales seroient mortes d'el-
„ les-mêmes au bout de huit jours.

Il faut toujours que l'Auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier *se ipsum deferere turpissimum est*. On sçait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos Ouvrages, calomnient nos personnes ; quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il le seroit quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt Libelles, d'hommes sans Religion ; & une des belles preuves qu'on en a apportées, c'est que dans Œdipe, Jocaste dit ces Vers :

Les Prêtres ne sont point ce qu'un vaia Peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche , sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé , que la HENRIADE dans plusieurs endroits *sentoit bien son Semi-Pélagien.*

On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'Irréligion , parce que c'est le dernier refuge des Calomniateurs. Comment leur répondre ? Comment s'en consoler , sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes , qui depuis Socrate jusqu'à Descartes ont essuyé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une seule question : Je demande qui a le plus de religion , ou le Calomniateur qui persécute , ou le Calomnié qui pardonne ?

Ces mêmes Libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui ; je ne connois l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satyrique , & il est impossible à mon cœur d'être envieux.

J'en appelle à l'Auteur de Radamiste & d'Electre , dont les Ouvrages m'ont inspiré les premiers le desir d'entrer quelque tems dans la même carrière : ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachoit aux Représentations de ses Pièces ; il sçait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié.

L'Auteur

PRELIMINAIRE. 113

L'Auteur ingénieux & digne de beaucoup de considération , qui vient de travailler sur un Sujet à peu près semblable à ma Tragédie , & qui s'est exercé à peindre ce contraste des mœurs de l'Europe & de celles du Nouveau Monde , (matiere si favorable à la Poësie) enrichira peut-être le Théâtre de sa Pièce nouvelle. Il verra si je serai le dernier à lui applaudir , & si un indigne amour propre ferme mes yeux aux beautés d'un Ouvrage.

J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux Beaux-Arts qu'à mes Ecrits : sensible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractère du génie , je regarde un grand Poëte , un bon Musicien , un bon Peintre , un Sculpteur habile (s'il a de la probité) comme un homme que je dois chérir , comme un frere que les Arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux Lettres , trouveront en moi un ami , plusieurs y ont trouvé un pere. Voilà mes sentimens ; quiconque a vécu avec moi sçait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au Public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma Tragédie , je n'en dirai rien. Réfuter des Critiques est un vain amour propre ; confondre la Calomnie est un devoir.

ACTEURS.

A C T E U R S.

D. GUSMAN, Gouverneur du Perou.

D. ALVARES, Père de Gusman, ancien
Gouverneur.

ZAMORE, Souverain d'une partie du
Potoze.

MONTEZE, Souverain d'une autre partie.

ALZIRE, Fille de Monteze.

EMIRE,
CEPHANE, } Suivantes d'Alzire.

OFFICIERS ESPAGNOLS.

AMERICAINS.

*La Scène est dans la Ville de Los-Reyes ;
autrement Lima.*

ALZIRE ;



ALZIRE,
OU
LES AMERICAINS,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE I.

ALVARES, D. GUSMAN.

ALVARES.



U. Conseil de Madrid l'autorité suprême,
Pour Successeur enfin me donne un fils
que j'aime.

Bairés régner le Prince & le Dieu que je sers ,

Sur.

Sur la riche moitié d'un Nouvel Univers :
 Gouvernez cette Rive en malheurs trop féconde,
 Qui produit les trésors & les crimes du monde ;
 Je vous remets , mon fils , ces honneurs souverains
 Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
 J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique ,
 Je montrai le premier au Peuple du Mexique⁽¹⁾
 L'appareil inouï , pour ces Mortels nouveaux ,
 De nos Châteaux aîlés qui voloient sur les eaux :
 Des Mers de Magellan jusqu'aux Astres de l'Ourse ,
 Les Vainqueurs Castillans⁽²⁾ , ont dirigé ma course ;
 Heureux , si j'avois pu , pour fruit de mes travaux ,
 En Chrétiens vertueux changer tous ces Héros !
 Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire ?
 Leurs cruautés , mon fils , ont obscurci leur gloire ,
 Et j'ai pleuré long-tems sur ces tristes Vainqueurs ,
 Que le Ciel fit si grands sans les rendre meilleurs.
 Je touche au dernier pas de ma longue carrière ,
 Et mes yeux sans regret quitteront la lumière ,
 S'ils vous ont vu régir sous d'équitables loix ,
 L'Empire du Poroze & la Ville des Rois.

G U S M A N.

J'ai conquis avec vous ce sauvage Hemisphère ;
 Dans ces climats brûlans j'ai vaincu sous mon Père ;
 Je

(1) L'Expédition du Mexique se fit en 1517. & celle du Pérou en 1525. Ainsi Alvares a pu aisément les voir. Los-Reyes, lieu de la Scene, fut bâti en 1535.

(2) On sait quelles cruautés Fernand Cortez exerça en Mexique, & Pizarro au Pérou.

TRAGÉDIE. 117

Je dois de vous encore apprendre à gouverner,
Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

ALVARES.

Non , non , l'autorité ne veut point de partage :
Consumé de travaux appésanti par l'âge ,
Je suis las du pouvoir ; c'est assez si ma voix
Parle encor au Conseil , & règle vos exploits.
Croyez-moi, les Humains que j'ai trop sçu connoître,
Méritent peu , mon fils, qu'on veuille être leur maître.

Je consacre à mon Dieu négligé trop long-tems,
De ma caducité les restes languissans.
Je ne veux qu'une grace , elle me sera chere ,
Je l'attends comme ami , je la demande en pere.
Mon fils , remettez-moi ces Esclaves obscurs ,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs ;
Songez que ce grand jour doit être un jour propice ,
Marqué par la Clémence & non par la Justice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils , Seigneur , vous commandez ;

Mais daignez voir au moins ce que vous hazardez :
D'une Ville naissante encore mal assurée ,
Au Peuple Américain nous défendons l'entrée :
Empêchons, croyez-moi, que ce Peuple orgueilleux ,
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux ;
Que méprisant nos loix & prompt à les enfreindre ,

Il ose contempler des Maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, & n'apprenne à nous
voir

Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un Monstre sauvage,
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage :
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sçai qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur.
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin qu'on l'opprime & sert avec contrainte ;
Les Dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne sont teints du sang, n'obtiennent point de
vœux (1).

A. L. V. A. R. E. S.

Ah ! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques !
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques ;
Vous, Chrétien, vous choisi pour régner désormais
Sur des Chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de
paix ?
Vos yeux ne font-ils pas affourvis des ravages.
Qui de ce Continent dépeuplent les Rivages ?

Des

(1) On immoloit des hommes en Amérique ; mais il n'y a
aucun Peuple qui n'ait été coupable de cette horrible supersti-
tion.

Des bords de l'Orient , n'étois-je donc venu
 Dans un Monde idolâtre , à l'Europe inconnu ,
 Que pour voir abhorrer sous ce brûlant Tropicque ,
 Et le nom de l'Europe & le nom Catholique ,
 Ah ! Dieu nous envoyoit , par un contraire choix ,
 Pour annoncer son Nom , pour faire aimer ses Loix ;
 Et nous de ces Climats , destructeurs implacables ,
 Nous & d'or & de sang toujours insatiables ,
 Deserteurs de ces Loix qu'il falloit enseigner ,
 Nous égorgeons ce Peuple au lieu de le gagner.
 Par nous tout est en sang , par nous tout est en poudre ,
 Et nous n'avons du Ciel imité que la foudre.
 Notre nom , je l'avoue , inspire la terreur ,
 Les Espagnols sont craints ; mais ils sont en horreur ;
 Fléaux du Nouveau Monde , injustes , vaincus , avarés ,
 Nous seuls en ces climats nous sommes les Barbares ;
 L'Américain farouche en sa simplicité ,
 Nous égale en courage , & nous passe en bonté.
 Hélas ! si , comme vous , il étoit sanguinaire ,
 S'il n'avoit des vertus , vous n'auriez plus de père.
 Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour ?
 Avez-vous oublié que près de ce séjour
 Je me vis entouré par ce Peuple en furie ,
 Rendu cruel enfin par notre barbarie ?
 Tous les miens , à mes yeux , terminèrent leur sort.
 J'étois seul , sans secours , & j'attendois la mort :
 Mais à mon nom , mon fils , je vis tomber leurs armes ,
 Un jeune Américain , les yeux baignés de larmes ,
 Au lieu de me frapper , embrassa mes genoux.

» Alvaré,

« Alvares , me dit-il , Alvarès est-ce vous ?
 » Vivez , votre vertu nous est trop nécessaire :
 » Vivez aux malheureux servez long-tems de pere.
 » Qu'un Peuple de Tyrans qui veut nous enchaîner,
 » Du moins par cet exemple apprenne à pardonner.
 » Allez , la grandeur d'ame est ici le partage
 » Du Peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.
 Eh bien vous gémissiez , je sens qu'à ce récit
 Votre cœur , malgré vous , s'émeut & s'adoucit ,
 L'humanité vous parle ainsi que votre pere.
 Ah ! si la cruauté vous étoit toujours chere,
 De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
 Au vertueux Objet qu'il vous faut attendre ,
 A la fille des Rois de ces tristes Contrées
 Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées ?
 Prétendez-vous , mon fils , cimenter ces liens
 Par le sang répandu de ses Concitoyens ?
 Ou bien attendez-vous que ces cris & ses larmes
 De vos sévères mains fassent tomber les armes ?

G U S M A N.

Eh bien vous l'ordonnez , je brise leurs liens ;
 J'y consens ; mais songez qu'il faut qu'ils soient
 Chrétiens.

Ainsi le veut la Loi • quitter l'Idolâtrie
 Est un titre en ces Lieux , pour mériter la vie :
 A la Religion gagnons-les à ce prix :
 Commandons aux Cœurs même , & forçons les Es-
 prits ,

D

TRAGÉDIE. 121

De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne aux pieds des Autels un courage inflexible.
Je veux que ces Mortels , esclaves de ma Loi ,
Tremblent sous un seul Dieu , comme sous un seul
Roi.

ALVARES.

Ecoutez-moi , mon fils , plus que vous je désire
Qu'ici la Vérité fonde un nouvel Empire ,
Que le Ciel & l'Espagne y soient sans ennemis :
Mais les Cœurs opprimés ne sont jamais soumis ;
J'en ai gagné plus d'un , je n'ai forcé personne ,
Et le vrai Dieu , mon fils , est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc , Seigneur , & vous l'avez voulu ;
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu ;
Oui , vous amoliriez le cœur le plus farouche ,
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien , puisque le Ciel voulut vous accorder
Ce don , cet heureux don de tout persuader ,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie :
Alzire contre moi par mes feux enhardie ,
Se donnant à regret , ne me rend point heureux.
Je l'aime , je l'avoue , & plus que je ne veux ;
Mais enfin je ne peux , même en voulant lui plaire ,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère ,
Et rampant sous ses loix , esclave , d'un coup d'œil ,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire ,

Tom. III.

F

Vous

Vous seul , vous pouvez tout sur le pere d'Alzire ;
 En un mot , parlez-lui pour la dernière fois :
 Qu'il commande à sa fille & force enfin son choix.
 Daignez... , mais ç'en est trop , je rougis que mon
 pere
 Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la priere.

ALVARES,

C'en est fait , j'ai parlé , mon fils , & sans rougir
 Montez a vû sa fille , il l'aura sçu fléchir ;
 De sa Famille auguste en ces lieux prisonniere ,
 Le Ciel a par mes soins consolé la misere.
 Pour le vrai Dieu Montez a quitté ses faux Dieux ,
 Lui-même de sa fille a décillé les yeux ,
 De tout ce Nouveau Monde Alzire est le modèle ,
 Le Peuples incertains fixent les yeux sur elle :
 Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs ,
 L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs ;
 La Foi doit y jeter ses racines profondes ,
 Votre Hymen est le nœud qui joindra les deux
 Mondes.

Ces féroces Humains qui détestent nos Loix ,
 Voyant entre vos bras la fille de leurs Rois ,
 Vont d'un esprit moins fier & d'un cœur plus facile ,
 Sous votre joug heureux baisser un front docile ;
 Et je verrai , mon fils , grace à ces doux liens ,
 Tous les cœurs d'ormais Espagnols & Chrétiens.
 Montez vient ici ; mon fils , allez m'attendre
 Aux Autels où sa fille avec lui va se rendre.

SCENE

S C E N E II.

ALVARES, MONTEZE.

ALVARES.

EH bien ! votre sagesse & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté.

MONTEZE.

Pere des malheureux , pardonne si ma fille ,
Dont Gusman détruisit l'Empire & la Famille ,
Semble éprouver encor un reste de terreur ,
Et d'un pas chancelant marche vers son Vainqueur ,
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma Patrie ,
Ont révolté ma fille en ces Climats nourrie :
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix ,
Tes mœurs nous appris à réverer tes loix ;
C'est par toi que le Ciel à nous s'est fait connoître ,
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être ,
Sous le fer Castillan ce Monde est abattu ,
Il cède à la puissance , & nous à la Vertu.
De tes Concitoyens la rage impitoyable
Auroit rendu comme eux leur Dieu même haïssable :
Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur ,
Nous l'aimons dans toi seul , il s'est peint dans ton
cœur.

Voilà ce qui te donne & Montèze & ma fille.

F a Instruits

Instruits par tes vertus , nous sommes ta famille ;
 Sers-lui long-tems de pere ainsi qu'à nos Etats :
 Je la donne à ton fils , je la mets dans ses bras ;
 Le Pérou , le Potoze , Alzire , est sa conquête :
 Va dans ton Temple auguste en ordonner la fête ;
 Va , je crois voir des Cieux les Peuples éternels ,
 Descendre de leur Sphere & se joindre aux Mortels :
 Je réponds de ma fille , elle va reconnoître
 Dans le fier Don Gusman son Epoux & son Maître.

ALVARES,

Ah ! puisqu'enfin mes mains ont pu former ces
 nœuds ,
 Cher Montezé , au tombeau je descends trop heu-
 reux.
 Toi qui nous décotivris ces immenses Contrées ,
 Rends du Monde aujourd'hui les bornes éclairées :
 Dieu des Chrétiens , préside à ces vœux solennels ;
 Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes Autels ;
 Descens , attire à toi l'Amérique étonnée.
 Adieu , je vais presser cet heureux Hymenée ,
 Adieu , je vous devrai le bonheur de mon fils,



SCENE

SCÈNE III.

MONTEZE *seul.*

DIEU destructeur des Dieux que j'avois trop servi,
 Protège de mes ans la fin dure & funeste;
 Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste;
 Daigne veiller sur elle & conduire son cœur.

SCÈNE IV.

MONTEZE, AZIRE.

MONTEZE.

MA fille, il en est tems, consens à ton bonheur;
 Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
 Par ta félicité fais le bonheur du Monde :
 Protège les vaincus, commande à nos Vainqueurs;
 Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs :
 Remonte au rang des Rois, du sein de la misère,
 Tu dois à ton état plier ton caractère :
 Prends un cœur tout nouveau, viens, obis, suis-
 moi,
 Et renais Espagnols en renonçant à toi.

Seche tes pleurs , Alzire , ils outragent ton pere :

A L Z I R E.

Tout mon sang est à vous : mais si je vous suis
chere ,

Voyez mon désespoir , & lisez dans mon cœur.

M O N T E Z E.

Non , je ne veux plus voir ta honteuse douleur ;
J'ai reçu ta parole , il faut qu'on l'accomplisse.

A L Z I R E.

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.

Mais quel tems , justes Cieux , pour engager ma foi !

Voici ce jour horrible où tout périt pour moi ,

Où de ce fier Gúsmán le fer ósa détruire

Des enfans du Soleil le redoutable Empire.

Que ce jour est marqué par des signes affreux !

M O N T E Z E.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheu-
reux ;

Quitte un vain préjugé , l'Ouvrage de nos Prêtres ,

Qu'à nos Peuples grossiers ont transmis nos Ancê-
tres.

A L Z I R E.

Au même jour , hélas ! le vengeur de l'Etat ,

Zamore mon espoir périt dans le combat ;

Zamore mon Amant , choisi pour votre gendre.

M O N T E Z E.

TRAGÉDIE. 127

MONTÈZE.

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre,
 Les morts dans le tombeau n'exigent point ta foi ;
 Porte , aux Autels un cœur maître de foi ;
 D'un amour insensé pour des cendres éteintes,
 Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
 Tu dois ton ame entière à la Loi des Chrétiens ;
 Dieu t'ordonne par moi de former ces liens :
 Il t'appelle aux Autels , il règle ta conduite ;
 Entens sa voir.

ALZIRE.

Mon Pere , où m'avez-vous réduite !
 Je sçai ce qu'est un pere , & quel est son pouvoir.
 M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
 Et mon obéissance a passé les limites ,
 Qu'à ce devoir sacré la Nature a prescrites
 Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux.
 Mon cœur changé par vous abandonna ses Dieux.
 Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées ,
 Devant ce Dieu nouveau , comme nous abaissées.
 Mais vous , qui m'assuriez dans mes troubles cruels,
 Que la paix habitoit aux piés de ses Autels ,
 Que sa Loi, sa Morale , & consolante & pure ,
 De mes sens désolés guériroit la blessure ,
 Vous trompiez ma foiblesse ! Un trait toujours
 Vainqueur ,
 Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.
 Il y porte une image à jamais renaissante ,
 Zamore vit encore au cœur de son Amante.

Condamnez , s'il le faut , ces justes sentimens ;
 Ce feu victorieux de la mort & du tems ,
 Cet amour immortel ordonné par vous-même.
 Unissez votre fille au fier Tyran qui m'aime.
 Mon Pays le demande , il le faut , j'obéis :
 Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis ;
 Tremblez , vous qui d'un Dieu m'annoncez la ven-
 geance ,

Vous qui me condamnez d'aller en sa présence
 Promettre à cet Epoux qu'on me donne aujourd'hui ;
 Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

M O N T E Z E.

Ah ! que dis-tu ma fille ! épargne ma vieillesse ;
 Au nom de la Nature , au nom de ma tendresse :
 Par nos destins affreux que ta main peut changer ;
 Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager ,
 Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse.
 Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse ?
 Jouis de mes travaux ; mais crains d'empoisonner
 Ce bonheur difficile où j'ai sçu t'amener.
 Ta carrière nouvelle , aujourd'hui commencée ,
 Par la main du devoir est à jamais tracée.
 Ce monde gémissant te presse d'y courir ,
 Il n'espère qu'en toi , voudrais-tu le trahir ?
 Apprends à te dompter.

A L Z I R E.

Faut-il apprendre à feindre ?
 Quelle science , hélas !

SCENE

SCENE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'AI sujet de me plaindre
Que l'on oppose encor à mes empressements
L'offensante lenteur de ces retardemens.
J'ai suspendu ma loi , prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.
Ils sont en liberté ; mais j'aurois à rougir ,
Si ce foible service eût pû vous attendrir.
J'attendois encore moins de mon pouvoir suprême ;
Je voulois vous devoir à ma flâme , à vous-même ,
Et je ne pensois pas , dans mes vœux satisfaits ,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puisse seulement la colere céleste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste !
Vous voyez quel effroi me trouble & me confond ,
Il parle dans mes yeux , il est peint sur mon front.
Tel est mon caractère , & jamais mon visage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser pourroit trahir sa foi ,
C'est un art de l'Europe , il n'est pas fait pour moi.

F 5 GUSMAN.



Je vois votre franchise , & je ſçai que Zamore
 Vit dans votre mémoire & vous eſt cher encore.
 Ce Cacique (1) obſtiné , vaincu dans les combats ,
 S'arme encor contre moi de la nuit du trépas ;
 Vivant je l'ai dompté , mort doit-il être à craindre ?
 Ceſſez de m'offenſer & ceſſez de le plaindre ;
 Votre devoir , mon nom , mon cœur en ſont bleſſés,
 Et ce cœur eſt jaloux des pleurs que vous verſés.

A L Z I R E.

Ayez moins de colere & moins de jaloſie ,
 Un rival au tombeau doit cauſer peu d'envie.
 Je l'aimai , je l'avoue , & tel fut mon devoir.
 De ce Monde opprimé Zamore étoit l'eſpoir ,
 Sa foi me fut promiſe , il eut pour moi des charmes ,
 Il m'aima : ſon trépas me coûte encor des larmes.
 Vous , loin d'oſer ici condamner ma douleur ,
 Jugez de ma conſtance , & connoiſſez mon cœur ;
 Et quittant avec moi cette fierté cruelle ,
 Méritez , ſ'il ſe peut , un amour ſi fidelle.

(1) Le mot propre eſt Inca; mais les Eſpagnols accoutumés
 dans l'Amérique Septentrionale au titre de Cacique , le donnent
 d'abord à tous les Souverains du Monde.

SCENE VI.

GUSMAN *seul.*

SON orgueil , je l'avoue , & sa sincérité
Etonne mon courage & plaît à ma fierté.
Allons , ne souffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.
La grossière Nature , en formant ses appas ,
Lui laisse un cœur sauvage , & fait pour ces Climats
Le devoir fléchira son courage rebelle ,
Ici tout m'est soumis , il ne reste plus qu'elle ;
Que l'Hymen en triomphe , & qu'on ne dise plus ,
Qu'un Vainqueur & qu'un Maître essuya des refus.

Fin du premier Acte.





A C T E II.

SCENE I.

ZAMORE, AMERICAINS.

Z A M O R E.



M i s de qui l'audace , aux Mœrtels peu
commune ,
Renaît dans les dangers & croît dans
l'infortune ;

Illustres Compagnons de mon funeste sort ,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort ?
Vivrons-nous sans servir Alzire & la Patrie ,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie ,
Sans punir , sans trouver cet insolent vainqueur ,
Sans venger mon Pays qu'a perdu sa fureur ?
Dieux impuissans ! Dieux vains de nos vastes Con-
trées !

A des Dieux ennemis vous les avez livrées :
Et six cens Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon Pays & mon Trône , & vos Temples & vous.
Vous

T R A G É D I E. 133

Vous n'avez plus d'Autels , & je n'ai plus d'Empire ,
 Nous avons tout perdu , je suis privé d'Alzire :
 J'ai porté mon courroux , ma honte & mes regrets
 Dans les sables mouvans , dans le fond des Forêts ;
 De la Zonne brûlante & du milieu du monde
 L'Astre du jour (1) a vu ma course vagabonde
 Jusqu'aux lieux où cessant d'éclairer nos Climats ;
 Il ramene l'Année & revient sur ses pas.
 Enfin votre amitié , vos soins , votre vaillance
 A mes vâstes desirs ont rendu l'espérance ;
 Et j'ai cru satisfaire , en cet affreux séjour ,
 Deux vertus de mon cœur , la vengeance & l'amour !
 Nous avons rassemblé des mortels intrépides ,
 Eternels ennemis de nos Maîtres avides ,
 Nous les avons laissés dans ces Forêts errans
 Pour observer ces murs bâtis par nos Tyrans.
 J'arrive , on nous saisit : une foule inhumaine
 Dans des goufres profonds nous plonge & nous en-
 chaîne.

De ces lieux infernaux on nous laisse sortir ,
 Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
 Amis où sommes-nous ? Ne pourra-t-on m'instruire
 Qui commande en ces Lieux, quel est le sort d'Alzire ?
 Si Monteze est Esclave & voit encore le jour ,
 S'il traîne ses malheurs en cette horrible Cour ?
 Chers & tristes Amis du malheureux Zamore ,

Ne

(1) L'Astronomie , la Géographie , la Géométrie étoient
 cultivées au Pérou. On traçoit les Lignes sur des Colonnes pour
 marquer les Equinoxes & les Solstices.

Ne pouvez-vous m'apprendre un dessein que j'ignore?

UN AMERICAIN.

Ea des lieux différens , comme toi mis aux fers ,
 Conduits en ce Palais par des chemins divers ,
 Errangers , inconnus chez ce Peuple farouche ,
 Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
 Cacique infortuné , digne d'un meilleur sort ,
 Du moins si nos Tyrans ont résolu ta mort ,
 Tes amis avec toi , prêts à cesser de vivre ,
 Sont dignes de t'aimer , & dignes de te suivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre , il n'est rien sous les
 Cieux ,
 De plus grand en effet qu'un trépas glorieux ;
 Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie ;
 Mais laisser en mourant des fers à sa Patrie ,
 Périr sans se venger , expirer par les mains
 De ces Brigands d'Europe & de ces Assassins ,
 Qui de sang enivrés , de nos trésors avides ,
 De ce Monde usurpé désolateurs perfides ,
 Ont osé me livrer à des tourmens honteux ,
 Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux ;
 Entraîner au tombeau des Citoyens qu'on aime ,
 Laisser à ces Tyrans la moitié de soi-même ,
 Abandonner Alzire à leur lâche fureur ,
 Cette mort est affreuse & fait frémir d'horreur.

SCÈNE

SCENE II.

ALVARES, ZAMORE,
AMERICAINS.

ALVARES.

SOYEZ libres , vivez.

ZAMORE.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre !
Quel Vicillard , ou quel Dieu vient ici m'étonner !
Tu parois Espagnol , & tu sçais pardonner !
Es-tu Roi ? Cette Ville est-elle en ta puissance ?

ALVARES.

Non , mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel est donc ton dessein , Vicillard trop généreux !

ALVARES.

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh ! qui peut t'inspirer cette auguste clémence ?

ALVARES.

Dieu , ma Religion , & la reconnoissance.

ZAMORE.

Dieu , ta Religion ! Quoi ces Tyrans cruels ,
 Monstres désaltérés dans le sang des Mortels ,
 Qui dépeuplent la Terre , & dont la barbarie
 En vaste solitude a changé ma Patrie ,
 Dont l'infâme avarice est la suprême loi ,
 Mon pere , ils n'ont donc pas le même Dieu que
 toi ?

ALVARES.

Ils ont le même Dieu , mon fils ; mais ils l'outragent.
 Nés sous la Loi des Saints , dans le crime ils s'enga-
 gent.

Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir ,
 Tu connois leurs forfaits , mais connois mon devoir.
 Le Soleil par deux fois a , d'un Tropicque à l'autre ,
 Eclairé dans sa marche & ce Monde & le nôtre ,
 Depuis que l'un des tiens , par un noble secours ,
 Maître de mon destin , daigna sauver mes jours ,
 Mon cœur dès ce moment partagea vos miseres ,
 Tous vos Concitoyens sont devenus mes freres ,
 Et je mourois heureux si je pouvois trouver
 Ce Héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE.

A ses traits , à son âge , à sa vertu suprême ,

C'est

TRAGÉDIE. 137

C'est lui n'en doutons point ; c'est Alvares lui-même !
Pourrois-tu parmi nous reconnoître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas ?

ALVARES.

Que me dit-il ? Approche. O Ciel ! ô Providence !
C'est lui , voilà l'objet de ma reconnoissance.
Mes yeux , mes tristes yeux affoiblis par les ans ,
Hélas ! avez-vous pû le chercher si long-tems ?
Mon bienfaiteur ! mon fils ! (1) parle , que dois-je
faire ?

Daigne habiter ces lieux , & je t'y fers de pere.
La mort a respecté ces jours que je te doi ,
Pour me donner le tems de m'acquiter vers toi.

ZAMORE.

Mon pere , ah ! si jamais ta Nation cruelle
Avoit de tes vertus montré quelque étincelle ,
Crois-moi , cet Univers aujourd'hui désolé ,
Au-devant de leur joug sans peine auroit volé ;
Mais autant que ton ame est bienfaisante & pure ,
Autant leur cruauté fait frémir la Nature ,
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre , & tout ce que je veux ,
C'est de sçavoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Monteze a fini la misère ;
Si le pere d'Alzire.... hélas tu vois les pleurs ,
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVARES.

(1) Il l'embrasse.

ALVARES.

Ne cache point tes pleurs , cesse de t'en défendre ;
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats & nés pour les forfaits ;
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais :
Apprens que ton ami plein de gloire & d'années
Coeûle ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE.

Le verrai-je ?

ALVARES.

Oui , crois-moi ; puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à vivre comme lui !

ZAMORE.

Quoi ! Montezé . . . dis-tu ?

ALVARES.

Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche ,
Du sort qui nous unit , de ces heureux liens
Qui vont joindre mon Peuple à tes Concitoyens ;
Je vais dire à mon fils , dans l'excès de ma joye ,
Ce bonheur inouï que le Ciel nous envoie.
Je te quitte un moment ; mais c'est pour te servir ;
Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCÈNE

SCÈNE III.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

DE's Cienx enfin sur moi la bonté se déclare,
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarès est un Dieu, qui parmi ces pervers,
Descend pour adoucir les mœurs de l'Univers.
Il a, dit-il, un fils : ce fils sera mon frère ;
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père !
O jour ! ô doux espoir à mon cœur éperdu !
Monteze, après trois ans, tu vas m'être rendu.
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai servie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Sefois-tu dans ces lieux ? hélas ! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu ?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance....
Mais quel autre Vieillard à mes regards s'avance ?

SCÈNE IV.

MONTEZE, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

CHER Monteze, est-ce toi que je tiens dans mes
bras ?

Revois ton cher Zamore échappé du trépas,

Qui

Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre ;
 Revois ton tendre ami , ton allié , ton gendre.
 Alzir est-elle ici ? parle , quel est son sort ?
 Acheve de me rendre ou la vie ou la mort.

M O N T E Z E.

Cacique malheureux ! sur le bruit de ta perte ;
 Aux plus tendres regrets notre amie étoit ouverte ;
 Nous te redemandions à nos cruels destins ,
 Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos
 mains.
 Tu vis ; puisse le Ciel te rendre un sort tranquille ;
 Puisse tous nos malheurs finir dans cet ayle !
 Zamore , ah ! quel dessein t'a conduit en ces lieux ?

Z A M O R E.

La soif de me venger , toi , ta fille , & mes Dieux ;

M O N T E Z E.

Que dis-tu ?

Z A M O R E.

Souviens-toi du jour épouvantable
 Où ce fer Espagnol , terrible , invulnérable ,
 Renversa , détruisit jusqu'en leurs fondemens
 Ces murs que du Soleil ont bâti les enfans (1).
 GUSMAN étoit son nom. Le destin qui m'opprime
 Ne

(1) Les Péruviens qui avoient leurs Fables comme les Peuples de notre Continent , croyoient que leur premier Inca qui bâtit Cusco , étoit fils du Soleil.

T R A G É D I E , 141

Ne m'apprit rien de lui que son nom & son crime.
 Ce nom , mon chere Monteze , à mon cœur si fatal ,
 Du pillage & du meurtre étoit l'affreux signal.
 A ce nom , de mes bras on m'arracha ta fille ,
 Dans un vil esclavage on traîna ta famille :
 On démolit ce Temple & ces Autels chéris ,
 Où nos Dieux m'attendoient pour me nommer ton
 fils :

On me traîna vers lui ; dirai-je à quel supplice ,
 A quels maux me livra sa barbare avarice ,
 Pour m'arracher ces biens par lui déifiés ,
 Idoles de son Peuple , & que je foule aux pieds ?
 Je fus laissé mourant au milieu des tourtures.
 Le temps ne put jamais affoiblir les injures :
 Je viens après trois ans d'assembler des amis
 Dans leur commune haine avec nous affermis :
 Ils sont dans nos Forêts , & leur foule héroïque
 Vient périr sous ces murs ou venger l'Amérique.

M O N T E Z E .

Je te plains ; mais hélas ! où vas-tu t'emporter ?
 Ne cherche point la mort qui vouloit t'éviter.
 Que peuvent tes amis & leurs armes fragiles ,
 Des Habitans des eaux dépouillés inutiles ,
 Ces marbres impuissans en sabres façonnés ,
 Ces Soldats presque nuds & mal disciplinés ,
 Contre ces fiers Géans , ces Tyrans de la Terre ,
 De fer étincelans , armés de leur tonnerre ,
 Qui s'élancent sur nous aussi prompts que les vents.

Sur

Sur des Montres gu
L'Univers a cédé...

Z

Moi fléchir , moi
Ah ! Montez , cr
Ce fer , dont nos
Ces rapides Cour
Pouvoient à leur
Je les vois d'un
Pour les vaincre
Leur nouveauté
Subjugue qui l
L'or , ce poison
Attire ici l'Eu
Le fer manq
 avares ,
Ont fait ce d
Mais pour v
Le Ciel , au l
Je combats ;

Le Ciel est
Les tems s'

Les tems

TRAGÉDIE

Si ta fille est fidelle à ses vœux , à sa
Si Zamore est présent encor à sa mè
Tu détournes les yeux , tu pleures ,

M O N T E Z E.

Zamore infortuné !

Z A M O R E.

Ne suis-je plu
Nos Tyrans ont flétri ton ame magi
Sur le bord de la tombe ils t'ont app

M O N T E Z E

Je ne suis point coupable , & tous c
Ainsi que tu le crois , ne font point
Il en est que le Ciel guida dans cet
Moins pour nous conquérir qu'afin d
Qui nous ont rapporté de nouvelles
Des Secrets immortels , & des Arts i
La science de l'homme , un grand e
Enfin , l'art d'être heureux , de pen

Z A M O R E.

Que dis-tu ? quelle horreur ça bou
Alzire est leur esclave , & tu peux l

M O N T E Z E

Elle n'est point esclave.

Z A M O R E

Ah ! Montez



Pardonne à mes malheurs , pardonne à ma colere ;
 Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels :
 Oüi , tu me l'as promise aux pieds des Immortels ,
 Ils ont reçu sa foi , son cœur n'est point parjure.

M O N T E Z E.

N'atteste point ces Dieux enfans de l'imposture ,
 Ces Fantômes affreux que je ne connois plus ,
 Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abattus ,

Z A M O R E.

Quoi , ta Religion ! Quoi , la Loi de nos peres !

M O N T E Z E.

J'ai connue son néant , j'ai quitté ses chimeres ;
 Puisse le Dieu des Dieux , dans ce Monde ignoré ,
 Manifester son Etre à ton cœur éclairé !
 Puisse-tu mieux connoître, ô ! malheureux Zamore ;
 Les vertus de l'Europe , & le Dieu qu'elle adore !

Z A M O R E.

Quelles vertus ! Cruel ! les Tyrans de ces Lieux
 T'ont fait esclave en tout , t'ont arraché tes Dieux ?
 Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse ?
 Alzire a-t'elle encore imité ta foiblesse ?
 Garde-toi. . .

M O N T E Z E.

Va , mon cœur ne se reproche rien ;
 Je dois venir mon sort , & pleurer sur le tien.

ZAMORE.

TRAGÉDIE.

145

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi , tu dois pleurer sans doute.
Prends pitié des tourmens que ton crime me coûte ;
Prends pitié de ce cœur enivré tour-à-tour
De zèle pour mes Dieux , de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Gufman , j'y vole pour Alzire ,
Viens , conduis-moi vers elle , & qu'à ses pieds j'ex-
pire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir ,
Crains de porter Zamore au dernier désespoir ,
Reprends un cœur humain , que ta vertu bannit. . .

SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE. *Suite.*

UN GARDE à *Monteze.*

SEIGNEUR, on vous attend pour la cérémonie.

MONTEZE.

Je vous suis.

ZAMORE.

Ah ! cruel je ne te quitte pas.

Quel est donc cette pompe où s'adressent tes pas ?
Monteze. . .

MONTEZE.

Adieu , crois-moi , fais de ce lieu funeste.

Tome III.

G

ZAMORE

Dût m'accabler ici la colere céleste ;
Je te suivrai.

MONTÉZÉ.

Pardonne à mes soins paternels ;
Aux Gardes.

Gardes empêchez-les de me suivre aux Autels.
Ces Payens , élevés dans des Loix étrangères ,
Pourroient de nos Chrétiens profaner les Myſteres ;
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix ;
Mais Guſman vous l'ordonne , & parle par ma voix.

SCENE VI.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

QU'AI-JE entendu, Guſman ! O trahiſon ! O rage !
O comble des forfaits ! lâche & dernier outrage !
Il ſerviroit Guſman ! l'ai-je bien entendu ?
Dans l'Univers entier n'eſt-il plus de vertu ?
Alzire , Alzire auſſi ſera-t'elle coupable ?
Aura-t'elle ſucé ce poiſon deſtable ,
Apporté parmi nous par ces Perſécuteurs ,
Qui pourſuivent nos jours & corrompent nos mœurs ?
Guſman eſt donc ici ? que réſoudre & que faire ?

UN

TRAGÉDIE.

147

UN AMÉRICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce Vieillard vertueux,
Bien-tôt avec son fils va paroître à tes yeux.
Aux Portes de la Ville obtiens qu'on nous conduise.
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise.
Allons tout préparer contre nos Ennemis,
Et sur-tout n'épargnons qu'Alvarès & son Fils.
J'ai vû de ces ramparts l'étrangere structure,
Cet Art nouveau pour nous, vainqueur de la Nature;
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevards,
Ces Tonnerres d'airain grondant sur les ramparts,
Ces pièges de la Guerre, où la mort se présente,
Tout étonnants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épou-
vante.

Hélas ! nos Citoyens enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet azyle odieux ;
Ils dressent d'une main dans les fers avilie,
Ce siège de l'orgueil & de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs
Vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs Persécuteurs ;
Eux-mêmes ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte & de leur esclavage.
Nos Soldats, nos Amis, dans ces fossés sanglants
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.
Partons, & revenons, sur ces coupables têtes,
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce salpêtre enflâmé, qui d'abord à nos yeux

Parut un feu sacré , lancé des mains des Dieux.
 Connoissons , renversons cette horrible puissance ;
 Que l'orgueil trop long-tems fonda sur l'ignorance.

Z A M O R E .

Illustres malheureux , que j'aime à voir vos cœurs
 Embrasser mes desseins , & sentir mes fureurs !
 Puissions-nous de Gusman punir la barbarie !
 Que son sang satisfasse au sang de ma Patrie !
 Triste Divinité des mortels offensés ,
 Vengeance , arme nos mains , qu'il meure , & c'est
 assez ,
 Qu'il meure . . . mais hélas ! plus malheureux que
 braves ,
 Nous parlons de punir & nous sommes Esclaves ,
 De notre sort affreux le joug s'appesantit.
 Alvarès disparoît , Monteze nous trahit ,
 Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'ab-
 horre ;
 Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
 Mes amis , quels accens remplissent ce séjour ?
 Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
 J'entends l'Airain sonnant de ce Peuple barbare :
 Quelle Fête , ou quel crime est-ce donc qu'il préparè ?
 Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir ;
 Si je puis vous sauver , ou s'il nous faut périr.

Fin du second Acte.

ACTE



A C T E. III.

SCENE I.

ALZIRE *seule.*



A NES de mon Amant, j'ai donc trahi
ma foi !

C'en est fait , & Gusman , régné à ja-
mais sur moi !

L'Océan qui s'élève entre nos Hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières ;
Je suis à lui ; l'Autel a donc reçu nos vœux ,
Et déjà nos sermens sont écrits dans les Cieux !
O toi , qui me poursuis , Ombre chère & sanglante ,
A mes sens désolés , Ombre à jamais présente ,
Cher Amant ! si mes pleurs , mon trouble , mes re-
mords ,
Peuvent percer ta Tombe, & passer chez les Morts ;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un Héros , ce cœur fidèle & tendre ;
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir ,
Pardonne à cet Hymen où j'ai pu consentir .
Il falloit m'immoler aux volontés d'un Pere ,

Au bien de mes Sujets dont je me sens la Mère ;
 A tant de malheureux , aux larmes des vaincus ,
 Au soin de l'Univers , hélas ! ou tu n'es plus.
 Zamore , laisse en paix mon ame déchirée
 Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée :
 Souffre un joug imposé par la nécessité ;
 Permets ces nœuds cruels , ils m'ont assez coûté.

S C E N E II.

A L Z I R E , E M I R E.

A L Z I R E.

EH bien ! veut-on toujours ravir à ma présence
 Les Habitans des lieux si chers à mon enfance ?
 Ne puis-je voir enfin ces Captifs malheureux ,
 Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

E M I R E.

Ah ! plutôt de Gusman redoutez la furie ,
 Craignez pour ces Captifs , tremblez pour la Patrie.
 On nous menace , on dit qu'à notre Nation
 Ce jour sera le jour de la destruction.
 On déploie aujourd'hui l'Etendard de la guerre ,
 On allume ces feux enfermés sous la terre ;
 On assembloit déjà le sanglant Tribunal ,
 Montez est appelé dans ce Conseil fatal ,
 C'est tout ce que j'ai sçu.

A L Z I R E.

TRAGÉDIE.

151

ALZIRE.

Ciel ! qui m'avez trompée ;
De quel étonnement je demeure frappée !
Quoi ! puisqu'entre mes bras & du pied de l'Autel ;
Gusman contre les miens leve son bras cruel !
Quoi ! j'ai fait le serment du malheur de ma vie !
Serment , qui pour jamais m'avez assujettie !
Hymen , cruel Hymen ! sous quel Astre odieux ;
Mon pere a-t'il formé tes redoutables nœuds ?

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.

MADAME, un des Captifs, qui dans cette
journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand Hymenée ,
A vos pieds en secret demande à se jeter.

ALZIRE.

Ah ! qu'avec assurance il peut se présenter !
Sur lui , sur ses amis , mon ame est attendrie ;
Ils sont chers à mes yeux , j'aime en eux la Patrie.
Mais quoi ! faut-il qu'un seul demande à me parler ?

CEPHANE.

Il a quelques secrets qu'il veut vous révéler ;

G.4

C'est

A L Z I R E.

C'est ce même Guerrier , dont la main tutelaire:
De Gulman votre Epoux sauva , dit-on , le pere.

E M I R E.

Nous cherchoit , Madame, & Montéze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachoit à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame enveloppée,
Sembloit d'un grand dessein profondément frappée.

C E P H A N E.

On lisoit sur son front le trouble & les douleurs.
Il vous nommoit, Madame, & répandoit des pleurs ;
Et l'on connoît assez par ses plaintes secretes,
Qu'il ignore & le rang & l'éclat où vous êtes.

A L Z I R E.

Quel éclat , cher Emire , & quel indigne rang !
Ce Héros malheureux , peut-être de mon sang .
De ma famille au moins il a vû la puissance ;
Peut-être de Zamore il avoit connoissance.
Qui sçait si de sa perte il ne fut pas témoin ?
Il vient pour m'en parler : ah ! quel funeste soin !
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure ,
Il va percer mon cœur & t'ouvrir ma blessure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas ! dans ce Palais arrosé de mes larmes ,
Je n'ai point encor eu de moment sans allarmes.

S C E N E

TRAGÉDIE

153

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

Z A M O R E.

MEST-ELLE enfin rendue? Est-ce elle que je vois?

A L Z I R E.

Ciel! tels étoient ses traits, sa démarche, sa voix.

Elle tombe entre les mains de sa Confidente.

Zamore. . . Je succombe ; à peine je respire.

Z A M O R E.

Reconnois ton Amant.

A L Z I R E.

Zamore aux pieds d'Alzire.

Est-ce une illusion?

Z A M O R E.

Non, je revis pour toi.

Je réclame à tes pieds tes sermens & ta foi.

O moitié de moi-même ! Idole de mon ame !

Toi qu'un amour si tendre assuroit à ma flamme,

Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés ?

Z I R E

A L Z I R E.

O jours ! O doux momens d'horreur empoisonnés !!
 Cher & fatal objet de douleur & de joye :
 Ah ! Zamore , en quel tems faut-il que je te voye ?
 Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

Z A M O R E.

Tu gémis & me vois !

A L Z I R E.

Je t'ai revu trop tard ,

Z A M O R E.

Le bruit de mon trépas à dû remplir le Monde :
 J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde ,
 Depuis que ces Brigands t'arrachant à mes bras ,
 M'enlevèrent mes Dieux , mon Trône & tes appas :
 Sais-tu que ce Gufman , ce Destructeur sauvage ,
 Par des tourmens fans nombre éprouva mon cou-
 rage ?

Sais-tu que ton Amant , à ton lit destiné ,
 Chère Alzire , aux Bourreaux se vit abandonné !
 Tu frémis : Tu ressens le courroux qui m'enflâme ,
 L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
 Un Dieu fans doute , un Dieu qui préside à l'amour ,
 Dans le sein du trépas me conserva le jour .
 Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide ,
 Tu n'es point devenue Espagnole & perfide .
 Qui dit que ce Gufman respire dans ces lieux ,
 Je venois s'arracher à ce Monstre odieux .

Tu :

TRAGÉDIE. 155

Tu m'aimes : vengeons-nous ; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger , tu dois punir le crime ;
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu ? Quoi, tes vœux ! Quoi, ta foi !

ALZIRE.

Frappe ; je suis indigne & du jour & de toi :

ZAMORE.

Ah Montez ! ah cruel ! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il osé t'apprendre une action si noire ?

Sçais-tu pour quel Epoux j'ai pû t'abandonner ?

ZAMORE.

Non , mais parle : aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien ! Vois donc l'abîme où le sort nous engage :

Vois le comble du crime , ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire !

ALZIRE.

Oc. Gusman....

ZAMORE.

Grand Dieu !

G 6 ALZIRE

456

A L Z I R E,

A L Z I R E.

Ton assassin,

Vient en ce même instant de recevoir ma main.

Z A M O R E.

Lui :

A L Z I R E.

Mon pere , Alvarès , ont trompé ma jeunesse.
Ils ont à cet Hymen entraîné ma foiblesse.
Ta criminelle Amante , aux Autels des Chrétiens
Vient presque sous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté , mes Dieux , mon Amant , ma Patrie :
Au nom de tous les trois arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur , il vole au-devant de tes coups.

Z A M O R E.

Alzire , est-il bien vrai ? Gusman est ton Epoux ?

A L Z I R E.

Je pourrois t'alléguer pour affoiblir mon crime ;
De mon pere sur moi le pouvoir légitime ,
L'erreur où nous étions , mes regrets , mes combats
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas :
Que des Chrétiens vainqueurs Esclave infortunée ,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donné :
Que je t'aimai toujours , que mon cœur éperdu ,
A détesté tes Dieux qui t'ont mal défendu.
Mais je ne cherche point , je ne veux point d'excuse ,
Il n'en est point pour moi lorsque l'amour m'accuse ,
Un vœu m'il me suffit. Je t'ai manqué de foi ;
Tranche

TRAGÉDIE.

157

Tranche mes jours affreux , qui ne sont plus pour toi-
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable ?

Z A M O R E.

Non , si je suis aimé , non , tu n'es point coupable :
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur ?

A L Z I R E.

Quand Montezc , Alvarès , peut-être un Dieu ven-
geur ,
Nos Chrétiens , ma foiblesse , au Temple m'ont
conduite ,
Sure de ton trépas , à cet Hymen réduite ,
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels ,
J'adorois ta mémoire au pied de nos Autels.
Nos Peuples, nos Tyrans , tous ont sçu que je t'aime ,
Je l'ai dit à Terre , au Ciel , à Gusman même ,
Et dans l'affreux moment , Zamore , où je te vois ,
Je te le dis encore pour la dernière fois.

Z A M O R E.

Pour la dernière fois Zamore t'auroit vûe !
Tu me serois ravie aussi-tôt que rendue !
Ah! si l'Amour encore te parloit aujourd'hui....

A L Z I R E.

O Ciel ! c'est Gusman même , & son pere avec lui.

SCÈNE

S C E N E V.

ALVARES , GUSMAN , ZAMORE ,
A L Z I R E. *Suite.*

A L V A R E S à son Fils.

TU vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.

A Zamore.

O toi ! jeune Héros , toi par qui je respire ,
Viens , ajoute à ma joye en cet auguste jour ;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

Z A M O R E.

Qu'entens-je ? lui, Gusman ! lui, ton fils, ce barbare !

A L Z I R E.

Ciel ! détourne les coups que ce moment prépare.

A L V A R E S.

Dans quel étonnement...

Z A M O R E.

Quoi ! le Ciel a permis

Que ce vertueux pere eût cet indigne fils ?

G U S M A N à Zamore.

Esclave , d'où te vient cette aveugle furie ?

Sçais-tu bien qui je suis ?

Z A M O R E.

Horreur de ma Patrie !

Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits ,

Connois-tu bien Zamore , & vois-tu tes forfaits ?

G U S M A N.

TRAGÉDIE, 159.

GUSMAN.

Toi !

ALVARES.

Zamore !

ZAMORE.

Oui , lui-même , à qui ta barbarie
 Voulut ôter l'honneur & crut ôter la vie ;
 Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux ;
 Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
 Ravisseur de nos biens , Tyran de notre Empire ;
 Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.
 Acheve , & de ce fer , Trésor de tes Climats ,
 Préviens mon bras vengeur , & prévien ton trépas.
 La main , la même main , qui t'a rendu ton pere ,
 Dans ton sang odieux pourroit venger la Terre (*)
 Et j'aurois les Morrels & les Dieux pour amis ,
 En réverant le pere & punissant le fils.

ALVARES à *Gusman*.

De ce discours , ô Ciel , que je me sens confondre !
 Vous sentez-vous coupable , & pouvez-vous répon-
 dre ?

GUSMAN.

Répondre à ce Rebelle , & daigner m'avilir
 Jusqu'à le réfuter quand je le dois punir !

Son

(*) *Pere* doit rimer avec *Terre* parcequ'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai , que le mot *Paon* n'a jamais rimé avec *Phaon* quoique l'ortographe soit la même ; & ce mot encore rime très-bien avec *abhorre* quoiqu'il n'y ait qu'un R à l'un . & qu'il y ait deux R à l'autre. La Poësie est faite pour l'oreille ; un usage contraire ne seroit qu'une pédanterie ridicule.

Son juste châtimement , que lui-même il prononce ;
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

A Alzira.

Madame , votre cœur doit vous l'instruire assez
A quel point en secret ici vous m'offensez ,
Vous , qui, sinon pour moi , du moins pour votre
gloire

Deviez de cet Esclave étouffer la mémoire ;
Vous , dont les pleurs encor outragent votre Epoux ;
Vous , que j'aimois assez pour en être jaloux.

A L Z I R E.

A Gusman. A Alvares.

Cruel ! & vous , Seigneur ! mon protecteur son père :

A Zamore.

Toi ! Jadis mon espoir en un tems plus prospère ,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié ,
Et frémissiez tous trois d'horreur & de pitié.

En montrant Zamore.

Voici l'Amant , l'Epoux que me choisit mon père.
Avant que je connusse un nouvel Hémisphère ,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers ,
Le bruit de son trépas perdit cet Univers.
Je vis tomber l'Empire où régnoient mes Ancêtres ;
Tout changea sur la Terre , & je connus des Maîtres.
Mon père infortuné , plein d'ennuis & de jours ,
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours :
C'est ce Dieu des Chrétiens , que devant vous j'atteste ;
Ses Autels sont témoins de mon Hymen funeste :
C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au Meurtrier qui m'ôta mon Amant.

Il

T R A G É D I E. 161

Je connois mal peut-être une loi si nouvelle :
 Mais j'en crois ma vertu qui parle aussi haut qu'elle,
 Zamore , tu m'es cher , je t'aime , je le doi ;
 Mais après mes sermens je ne puis-être à toi.
 Toi , Gusman , dont je suis l'Epouse & la victime ,
 Je ne suis point à toi , cruel , après ton crime.
 Qui des deux osera se venger aujourd'hui ?
 Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui ?
 Toujours infortunée , & toujours criminelle ,
 Perfide envers Zamore , à Gusman infidèle ,
 Qui me délivrera , par un trépas heureux ,
 De la nécessité de vous trahir tous deux ?
 Gusman , du sang des miens ta main déjà rougie ,
 Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
 De l'Hymen , de l'Amour il faut venger les droits ,
 Punis une coupable , & sois juste une fois.

G U S M A N.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence ,
 Que ma bonté trahie oppose à votre offense :
 Mais vous le demandez , & je vais vous punir ;
 Votre supplice est prêt , mon rival va périr.
 Hôla , Soldats.

A L Z I R E.

Cruel !

A L V A R E S.

Mon fils , qu'allez-vous faire ?
 Respectez les bienfaits , respectez la misère.

Quel est l'état horrible ô Ciel où je me vois !
 L'un tient de moi la vie , à l'autre je la dois !
 Ah mes fils ! de ce nom ressentez la tendresse ,
 D'un Pere infortuné regardez la vieillesse ,
 Et du moins . . .

S C E N E VI.

ALVARES, GUSMAN, ALZIRE,
 DOM ALONZE, *Officier Espagnol*.

ALONZE.

PAROISSÉZ, Seigneur, & commandez,
 D'armes & d'ennemis ces champs sont inondés :
 Ils marchent vers ces murs , & le nom de Zamore
 Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
 Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs ,
 A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
 Sous leurs boucliers d'or les Campagnes mugissent ;
 De leurs cris redoublés les Echos retentissent ,
 En Bataillons serrés ils mesurent leurs pas ,
 Dans un ordre nouveau qu'ils ne connoissoient pas ;
 Et ce Peuple autrefois , vil fardeau de la Terre ,
 Semble apprendre de nous le grand art de la guerre !

G U S M A N.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer.
 Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
 Héros de la Castille , Enfants de la Victoire ,

TRAGÉDIE. 163

Ce monde est fait pour vous , vous l'êtes pour la
gloire ,
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous servir.

Z A M O R E :

Mortel égal à moi , nous faits pour obéir ?

G U S M A N.

Qu'on l'entraîne.

Z A M O R E.

Oses-tu ? Tyran de l'innocence ,
Oses-tu me punir d'une juste défense ?

Aux Espagnols qui l'entourent.

Etes-vous donc des Dieux qu'on ne puisse attaquer ? -
Et teints de notre sang faut-il vous invoquer ?

G U S M A N.

Obéissez.

A L Z I R E.

Seigneur !

A L V A R E S.

Dans ton courroux sévère ,
Songe au moins , mon cher fils , qu'il a sauvé ton
Père.

G U S M A N.

Seigneur , je songe à vaincre, & je l'appris de vous ;
J'y vole , adieu.

SCENE VII.

A L V A R E S , A L Z I R E

A L Z I R E se jettant à genoux.

SEIGNEUR , j'embrasse vos genoux ,
 C'est à votre vertu que je rends cet hommage ,
 Le premier où le sort abaissa mon courage .
 Vengez , Seigneur , vengez sur ce cœur affligé ,
 L'honneur de votre fils par sa femme outragé :
 Mais à mes premiers nœuds mon ame étoit unie ,
 Hélas peut-on deux fois se donner dans sa vie ?
 Zamore étoit à moi , Zamore eut mon amour :
 Zamore est vertueux , vous lui devez le jour .
 Pardonnez... je succombe à ma douleur mortelle .

A L V A R E S .

Je conserve pour toi ma bonté paternelle .
 Je plains Zamore & toi , je serai ton appui ;
 Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui .
 Ne porte point l'horreur au sein de ma famille :
 Non , tu n'es plus à toi , fais mon sang , fais ma fille .
 Gusman fut inhumain , je le sçai ! j'en frémis ;
 Mais il est ton Epoux , il t'aime , il est mon fils ,
 Son ame à la pitié se peut ouvrir encore .

A L Z I R E .

Hélas ! que n'êtes-vous le pere de Zamore !

*Fin du troisième Acte.***ACTE**



A C T E IV.

S C E N E I.

ALVARES, GUSMAN.

ALVARES.



ERITEZ donc , mon fils , un si grand
avantage.

Vous avez triomphé du nombre & du
courage ,

Et de tous les Vengeurs de ce triste Univers

Une moitié n'est plus , & l'autre est dans vos fers.

Ah ! n'enfantez point le prix de la victoire ,

Mon fils , que la clémence ajoute à votre gloire.

Je vais sur les vaincus étendant mes secours ,

Consoler leur misère , & veiller sur leurs jours.

Vous ; songez cependant qu'un pere vous implore ;

Soyez homme & Chrétien , pardonnez à Zamore.

Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs ?

Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs !

G U S M A N.

Ah ! vous perdez le mien. Demandez-moi ma vie :

Mais

Mais laissez un champ libre à ma juste furie :
 Ménagez le courroux de mon cœur opprimé ;
 Comment lui pardonner ? le barbare est aimé.

ALVARES.

Il en est plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre ? lui , mon père ?
 Ah ! qu'on me plaigne ainsi , la mort me sera chère.

ALVARES.

Quoi , vous joignez encor à cet ardent courroux ,
 La fureur des soupçons , ce tourment des jaloux ?

GUSMAN.

Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie ?
 Quoi ! ce juste transport dont mon ame est saisie ;
 Ce triste sentiment plein de honte & d'horreur ,
 Si légitime en moi , trouve en vous un censeur !
 Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée !

ALVARES.

Mêlez moins d'amertume à votre destinée ;
 Alzire a des vertus , & loin de les aigrir ,
 Par des devoirs plus doux vous devez l'attendrir :
 Son cœur de ces Climats conserve la rudesse ,
 Il résiste à la force , il cède à la souplesse ,
 Et la douceur peut tout sur notre volonté.

GUSMAN.

Moi que je flatte encor l'orgueil de sa beauté ?

Que

TRAGÉDIE. 167

Que sous un front serein déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage ?
Ne devriez-vous pas , de mon honneur jaloux ,
Au lieu de le blâmer , partager mon courroux ?
J'ai déjà trop rougi d'épouser une Esclave ,
Qui m'ose dédaigner , qui me hait , qui me brave ,
Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur ,
Et que j'aime , en un mot , pour comble de malheur !

A L V A R E S.

Ne vous repentez point d'un amour légitime ;
Mais sçachez le régler , tout excès mene au crime !
Promettez-moi du moins de ne décider rien
Avant de m'accorder un second entretien.

G U S M A N.

Eh ! que pourroit un fils refuser à son pere ?
Je veux bien pour un tems suspendre ma colere ,
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

A L V A R E S.

Jè ne veux que du tems.

Il sort.

G U S M A N *seul.*

Quoi n'être point vengé !

Aimer , me repentir , être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore ,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés ,
Qu'à peine du nom d'homme on auroit honorés !
Que vois-je ! Alzire ! ô Ciel

SCÈNE

S C E N E II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

A L Z I R E.

C'Est moi, c'est ton Epouse,
 C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
 Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révéler,
 Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.
 Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit foiblesse,
 Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse;
 Et ma sincérité, trop funeste vertu,
 Si mon Amant périt, est ce qui l'a perdu.
 Je vais plus t'étonner, ton Epouse à l'audace
 De s'adresser à toi pour demander sa grace.
 J'ai cru que Don Gusman, tout fier, tout rigoureux,
 Tout terrible qu'il est doit être généreux.
 J'ai pensé qu'un Guerrier, jaloux de sa puissance,
 Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense:
 Une telle vertu séduiroit plus nos cœurs,
 Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
 Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
 Par un effort si beau tu vas changer la mienne,
 Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
 Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'a-
 mour.)

Pardonne...

T R A G É D I E. 169

Pardonne. . . je m'égare. . . éprouve mon courage.
 Peut-être une Espagnole eût promis davantage ,
 Elle eût pû prodiguer les charmes de ses pleurs ;
 Je n'ai point leurs attraits , & je n'ai point leurs
 mœurs.

Ce cœur simple & formé des mains de là Nature ,
 En voulant s'adoucir redouble ton injure ;
 Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
 Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

G U S M A N.

Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur votre ame ,
 Pour en suivre les loix , connoissez-les , Madame.
 Etudiez nos mœurs avant de les blâmer.
 Ces mœurs sont vos devoirs , il faut s'y conformer.
 Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
 Dont votre ame à mes yeux est encor possédée.
 De vous respecter plus , & de n'oser jamais
 Me prononcer le nom d'un rival que je hais ;
 D'en rougir la première , & d'attendre en silence
 Ce que doit d'un Barbare ordonner ma vengeance.
 Sachez que votre Epoux qu'ont outragé vos feux ,
 S'il peut vous pardonner est assez généreux.
 Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible ,
 Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

EMIRE.

VOUS voyez qu'il vous aime , on pourroit
l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime , il est jaloux : Zamore va périr :
J'assaffinois Zamore en demandant sa vie.
Ah ! Je l'avois prévu. M'auras-tu mieux servi ?
Pourras-tu le sauver ? Vivra-t-il loin de moi ?
Du Soldat qui le garde as-tu renté la foi ?

EMIRE.

L'or qui les séduit tous vient d'éblouir sa vue.
Sa foi , n'en doutez point , sa main vous est vendue.

ALZIRE.

Ainsi , graces aux Cieux , ces métaux détestés
Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah ! ne perds point de tems : tu balancés encore !

EMIRE.

Mais auroit-on juré la perte de Zamore ?
Alvarès auroit-il assez peu de crédit ,

Et

TRAGÉDIE.

171

Et le Conseil enfin . . .

ALZIRE.

Je crains tout , il suffit.

Tu vois de ces Tyrans la fureur despotique ,
Ils pensent que pour eux le Ciel fit l'Amérique ,
Qu'ils en sont nés les Rois ; & Zamore à leurs yeux ,
Tout Souverain qu'il fut , n'est qu'un séditieux ,
Conseil de Meurtriers ! Gusman ! Peuple barbare !
Je prévienrai les coups que votre main prépare.
Ce Soldat ne vient point , qu'il tarde à m'obéir !

EMIRE.

Madame , avec Zamore il va bien-tôt venir ;
Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage & de sang enivrés ,
Les Tyrans de la terre au sommeil sont livrés

ALZIRE.

Allons , que ce Soldat nous conduise à la porte ,
Qu'on ouvre la prison , que l'innocence en sorte.

EMIRE.

Il vous prévient déjà ; Céphane le conduit.
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit ,
Votre gloire est perdue , & cette honte extrême...

ALZIRE.

Va , la honte seroit de trahir ce que j'aime.

H 2

Cet

T R A G É D I E. 173

Toi qui m'as tant aimé , tu m'ordonnes de vivre !
 Eh bien j'obéirai : mais oses-tu me suivre ?
 Sans Trône , sans secours , au comble du malheur ;
 Je n'ai plus à t'offrir qu'un Désert & mon cœur ;
 Autrefois à tes pieds j'ai mis un Diadème.

A L Z I R E.

Ah ! Qu'étoit-il sans toi ? Qu'ai - je aimé que toi-même ?

Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil Univers ?
 Mon ame va te suivre au fond de tes Déserts.
 Je vais seule en ces lieux , où l'horreur me consume,
 Languir dans les regrets , secher dans l'aridité :
 Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi :
 D'être au pouvoir d'un autre , & de brûler pour toi.
 Pars , emporte avec toi mon bonheur & ma vie ,
 Laisse-moi les horreurs du devoirs qui me lie ;
 J'ai mon Amant ensemhle & ma gloire à sauver ,
 Tous deux me sont sacrés , je les veux conserver.

Z A M O R E.

Ta gloire ? Quelle est donc cette gloire inconnue ?
 Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue ?
 Quoi ! ces affreux sermens qu'on vient de te dicter ,
 Quoi ! ce Temple Chrétien que tu dois détester ,
 Ce Dieu , ce destructeur des Dieux de mes Ancêtres ,
 T'arrachent à Zamore , & te donnent des Maîtres ?

A L Z I R E.

J'ai promis , il suffit , que t'importe à quel Dieu ?

H 3 ZAMORE.

ALZIRE,

ZAMORE.

Ta promesse est ton crime, elle est ma perte, adieu.
Périssent tes sermens, & le Dieu que j'abhorre !

ALZIRE.

Arrête. Quels adieux ! Arrête, cher Zamore,

ZAMORE.

Gusman est ton époux !

ALZIRE.

Plains-moi sans m'outrager.

ZAMORE.

Songez à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais, & c'est un nouveau crime.

Laisse-moi mourir seule, ôte-toi de ces lieux.

Quel désespoir horrible étincelle en tes yeux ?

Zamore....

ZAMORE.

C'en est fait.

ALZIRE.

TRAGÉDIE. 175

ALZIRE.

Où vas-tu ?

ZAMORE.

Mon courage

De cette liberté va faire un digne usage.

ALZIRE.

Tu n'en saurois donter , je périr si tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs ?

Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems presse:

Soldat , guide mes pas.

SCÈNE V.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

JE succombe , il me laisse :

Il part , que va-t'il faire ? O moment plein d'effroi !

Gusman ! Quoi c'est donc lui que j'ai quitté pour toi !

Emire , suis ses pas , vole , & reviens m'instruire ,

S'il est en sûreté , s'il faut que je respire.

Va voir si ce Soldat nous sert ou nous trahit.

Emire sort.

Un noir pressentiment m'afflige & me saisit ,

H 4

Ce

Ce jour , ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi ! Dieu des Chrétiens , Dieu vainqueur & terrible ,

Je connois peu tes Loix. Ta main du haut des Cieux
Perce à peine un nuage épais sur mes yeux ;
Mais si je suis à toi , si mon amour t'offense ,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu , conduis Zamore au milieu des Deserts ;
Ne serois-tu le Dieu que d'un autre Univers ?
Les seuls Européens sont-ils nés pour te plaire ?
Es-tu Tyran d'un Monde & de l'autre le Pere ?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces foibles humains
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée !
J'entends nommer Zamore. O Ciel ! on m'a trompée,
Le bruit redouble, on vient , ah ! Zamore est perdu.

S C E N E VI.

A L Z I R E , E M I R E .

A L Z I R E .

CHÉRÈ Emire , est-ce toi ? Qu'a-t-on fait ?
Qu'as-tu vû ?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

É M I R E .

Ah ! n'esperez plus rien : sa porte est infailible ,
Des

T R A G É D I E , 177

Des armes du Soldat qui conduisoit ses pas
 Il a couvert son front , il a chargé son bras.
 Il s'éloigne : à l'instant , le Soldat prend la fuite ,
 Votre Amant an Palais court & se précipite.
 Je le suis en tremblant parmi nos ennemis ,
 Parmi ces Meurtriers dans le sang endormis ,
 Dans l'horreur de la nuit , des morts & du silence ,
 Au Palais de Gusman , je le vois qui s'avance :
 Je l'appellois en vain de la voix & des yeux ,
 Il m'échappe , & soudain j'entends des cris affreux ,
 J'entends dire , qu'il meure : on court , on vole aux
 armes.

Retirez-vous , Madame , & fuyez tant d'allarmes :
 Rentrez.

A L Z I R E.

Ah ! chere Emire , allons le secourir.

E M I R E.

Que pouvez-vous , Madame , ô Ciel !

A L Z I R E.

Je peux mourir.



H ; SCENE

SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, DON ALONZE,
GARDES.

DON ALONZE.

A Mes ordres secrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, Barbare ? & que viens-tu m'apprendre ?

Qu'est devenu Zamore ?

DON ALONZE.

En ce moment affreux

Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux,
Daignez me suivre.

ALZIRE.

O sort ! ô vengeance trop forte !

Cruels, quoi, ce n'est point la mort que l'on m'apporte ?

Quoi Zamore n'est plus ! & je n'ai que des fers !

Tu gémis, & tes yeux de larmes sont couverts !

Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine ?

Viens, si la mort m'attend, viens, j'obéis sans peine.

Fin du quatrième Acte.

ACTE



A C T E V.

S C E N E I. ALZIRE, GARDES.

A L Z I R . E .



REPAIREZ-VOUS pour moi vos supplices
cruels ,
Tyrans , qui vous nommez les Juges des
mortels ?

Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes destins affreux flotter l'incertitude ?
On m'arrête , on me garde , on ne s'informe pas
Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore , & mes Gardes pâlisent.
Tout s'émeut à ce nom , ces Monstres en frémissent.



SCENE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH mon pere !
M O N T E Z E.

Ma Fille , où nous as-tu réduits ?

Voilà de ton amour les exécrables fruits.

Hélas ! nous demandions les la grace de Zamore ;

Alvarès avec moi daignoit parler encore ;

Un Soldat à l'instant se présente à nos yeux ,

C'étoit Zamore même , égaré , furieux.

Par ce déguisement la vûë étoit trompée ,

A peine entre ses mains j'apperçois une épée ;

Entrer , voler vers nous , s'élancer sur Gufman ,

L'attaquer , le frapper , n'est pour lui qu'un moment.

Le sang de ton Epoux rejaillit sur ton pere :

Zamore au même instant dépouillant sa colere ,

Tombe aux pieds d'Alvarès , & tranquille , soumis ,

Lui présentant ce fer , teint du sang de son fils.

J'ai fait ce que j'ai dû , j'ai vengé mon injure :

Fais ton devoir , dit-il , & vengé la Nature.

Alors il se prosterne attendant le trépas.

Le pere tout sanglant se jette entre mes bras ;

Tout se réveille , on court on s'avance , on s'écrie ,

On vole à ton Epoux , on rappelle sa vie ,

T R A G É D I E. 181

On arrête son sang, on presse le secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le Peuple à grands cris demande ton supplice,
Du meurtre de son Maître il te croit la complice...

A L Z I R E.

Vous pourriez !

M O N T È Z E.

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas.
Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats,
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime,
Tes yeux s'étoient fermés sur le bord de l'abîme.
Je le souhaite ainsi, je le croi : cependant
Ton Epoux va mourir des coups de ton Amant.
On va te condamner, tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du supplice & dans l'ignominie,
Et je retourne enfin par un dernier effort,
Demander au Conseil & ta grace & ma mort.

A L Z I R E.

Ma grace ! à mes Tyrans ! les prier ! vous, mon pere ?
Osez vivre & m'aimer, c'est ma seule priere.
Je plains Gusman, son sort a trop de cruauté,
Et je le plains surtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore il n'a fait que venger son outrage.
Je ne peux excuser ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver, je ne m'en défens pas,
Il mourra... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

M O N T È Z E.

O Ciel ! inspire-moi, j'implore ta clémence.

Il sort.

SCENE III.

A L Z I R E *seule.*

O Ciel ! anéantis ma fatale existence.
Quoi ce Dieu que je sers m'é laisse sans secours !
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours.
Ah ! j'ai quitté des Dieux dont la bonté facile
Me permettoit la mort , la mort mon seul asyle.
Eh quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
Quoi du calice amer d'un malheur si durable
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable ?
Ce corps vil & mortel est-il donc si sacré ,
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré ?
Ce Peuple des Vainqueurs armé de son tonnerre ,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la Terre ?
D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc ?
Et moi je ne pourrai disposer de mon sang ?
Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'Univets il permet : à sa rage ?
Zamore va mourir dans des tourmens affreux ,
Barbares !

SCENE VI.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE,
GARDES.

ZAMORE.

C'EST ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice ,
Un Tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor ; mon bras désespéré
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré.
Il vit pour achever le malheur de Zamore ,
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore ;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirans ,
Il va goûter encor le plaisir des Tyrans.
Alvarès doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable Arrêt de ce Conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue , & tu périras pour moi.

ALZIRE.

Va , je ne me plains plus , je mourrai près de toi.
Tu m'aimes , c'est assez ; benis ma destinée ,
Benis le coup affreux qui rompt mon hyménée ;
Songe que ce moment , où je vais chez les morts ,
Est le seul où mon supplice , à moi-même rendue ,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.
L'appareil de la mort élevé pour nous deux ,
Est l'Autel où mon cœur te rend ses premiers vœux :
C'est-là

C'est-là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avois pu te faire.
Ma plus grande amertume en ce funeste fort ,
C'est d'entendre Alvarès prononcer notre mort.

Z A M O R E .

Ah ! le voici , les pleurs inondent son visage.

A L Z I R E .

Qui de nous trois , ô Ciel , a reçu plus d'outrage ?
Et que d'infortunés le fort assemble ici !

S C E N E V .

ALZIRE , ZAMORE , ALVARES ,
GARDES .

Z A M O R E .

J'ATTENDS la mort de toi , le Ciel le veut ainsi ,
Tu dois me prononcer l' Arrêt qu'on vient de tendre ,
Parle sans te troubler comme je vais t'entendre ,
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts ,
L'Assassin de ton fils , & l'Ami d'Alvarès.
Mais que t'a fait Alzire ? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie ?
Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur ,
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur ?
Connu seul parmi nous par ta clémence auguste ,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de Juste !
Dans le sang innocent ta main va se baigner !

A L Z I R E .

TRAGÉDIE.

185

ALZIRE

Venge-toi , venge un Fils , mais sans me soupçonner ;
 Epouse de Gusman , ce nom seul doit t'apprendre ,
 Que loin de le trahir je l'autois sçu défendre.
 J'ai respecté ton fils , & ce cœur gémissant ,
 Lui conserva sa foi même en le haïssant ;
 Que je sois de ton Peuple applaudie ou blâmée ,
 Ta seule opinion fera ma renommée ;
 Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien ,
 Je dédaigne le reste & ne demande rien.
 Zamore va mourir , il faut bien que je meure ,
 C'est tout ce que j'attends , & c'est toi que pleure.

ALVARES.

Quel mélange , grand Dieu , de tendresse & d'horreur !
 L'Assassin de mon fils est mon Libérateur.
 Zamore ! oui , je te dois des jours que je déteste ,
 Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...
 Je suis Pere , mais homme ; & malgré ta fureur ,
 Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur ,
 Qui demande vengeance à mon ame éperdue ,
 La voix de tes bienfaits est encor entendue.
 Et toi qui fus ma fille , & que dans nos malheurs ,
 J'appelle encor du nom qui fait couler nos pleurs ,
 Va , ton pere est bien loin de joindre à ses souffrances
 Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
 Il faut perdre à la fois par des coups inouïs ,
 Et mon Libérateur , & ma Fille & mon Fils.
 Le Conseil vous condamne , il a dans sa colere
 Du fer de la vengeance armé la main d'un pere.

Je n'ai point refusé ce ministère affreux . . .

Et je viens le remplir pour vous sauver tous deux.

Zamore , tu peux tout.

Z A M O R E.

Je peux sauver Alzire !

Ah ! parle , que faut-il ?

A L V A R E S.

Croire un Dieu qui m'inspire ,

Tu peux changer d'un mot & son sort & le tien ;

Ici la Loi pardonne à qui se rend Chrétien.

Cette Loi que n'aguère un saint zèle a dictée

Du Ciel en ta faveur y semble être apportée.

Le Dieu qui nous apprend lui-même à pardonner ,

De son ombre à nos yeux saura t'environner :

Tu vas des Espagnols arrêter la colère ,

Ton sang sacré pour eux est le sang de leur frère :

Les traits de la vengeance en leurs mains suspendus,
Sur Alzire & sur toi ne se tourneront plus.

Je réponds de sa vie ainsi que de la tienne ,

Zamore , c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.

Ne sois point inflexible à cette foible voix ,

Je te devrai la vie une seconde fois.

Cruel , pour me payer du sang dont tu me prives ,

Un père infortuné demande que tu vives.

Rends-toi Chrétien comme elle, accorde-moi ce prix

De ses jours , & des tiens , & du sang de mon fils.

Z A M O R E à Alzire.

Alzire , jusques-là chéririons-nous la vie ?

La rechercherions-nous par mon ignominie ?

TRAGÉDIE.

187

Quitterai-je mes Dieux pour le Dieu de Gusman ?
Et toi plus que ton fils seras-tu mon Tyran ?
Tu veux qu'Alzire meure , ou que je vive en traître.
Ah ! lorsque de tes jours je me suis vû le maître ,
Si j'avois mis ta vie à cet indigne prix ,
Parle aurois-tu quitté les Dieux de ton pays ?

ALVAREZ.

J'aurois fait ce qu'ici tu me vois faire encore ,
J'aurois prié ce Dieu , seul Être que j'adore ,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien ,
Tout aveuglé qu'il est , digne d'être Chrétien.

ZAMORE.

Dieux ! quel genre inouï de trouble & de supplice !
Entre quels attentats faut-il que je choisisse ?

A Alzire.

Il s'agit de tes jours , il s'agit de mes Dieux.
Toi , qui m'oses aimer , oses juger entr'eux ,
Je m'en remets à toi , mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu sçais trop qu'un Pere infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avois donné ;
Je reconnus son Dieu ; tu peux de ma jeunesse
Accuser si tu veux l'erreur ou la foiblesse ;
Mais des Loix des Chrétiens mon esprit enchanté ,
Vit chez eux , ou du moins , crut voir la Verité ;
Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie ;
Par mon ame en secret ne fut point démentie ,

Mais

Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans son
cœur ,

C'est le crime d'un lâche , & non pas une erreur ,
C'est trahir à la fois , sous un masque hypocrite ,
Et le Dieu qu'on préfère , & le Dieu que l'on quitte ;
C'est mentir au Ciel même , à l'Univers , à soi.
Mourons , mais en mourant sois digne encor de moi ;
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle ,
Ta probité ne parle , il faut n'écouter qu'elle.

Z A M O R E . ✽

J'ai prévu ta réponse , il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi que se deshonorér.

A L V A R E S .

Cruels , ainsi tous deux vous voulez votre perte !
Vous bravez ma bonté , qui vous étoit offerte ;
Ecoutez , le tems presse , & ces lugubres cris. .

SCENE VI.

ALVARES, ZAMORE, ALZIRE,
ALONZE, AMERICAINS,
ESPAGNOLS.

A L O N Z E .

ON amène à vos yeux votre malheureux Fils.
Seigneur, entre votre bras il veut quitter la vie.
Du Peuple qui l'aimoit , une troupe en furie,
S'empressant près de lui , vient se rassasier
Du sang de son Epouse & de son Meurtrier.

SCENE

SCENE VII.

ALVARES ; GUSMAN, ZAMORE,
AMERICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

CRUELS, sauvez Alzire, & pressez mon supplice.

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVARES.

Mon Fils mourant, mon Fils, ô comble de douleur !

...ZAMORE à *Gusman*.

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur ?
Viens ; vois couler mon sang, puisque tu vis encore,
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN à *Zamore*.

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :
Je dois un autre exemple, & je viens le donner.

A *Alvares*.

Le Ciel qui veut ma mort & qui l'a suspendue,
Mon Pere, en ce moment m'amène à votre vûe.

Mon

Mon ame fugitive , & prête à me quitter ,
 S'arrête devant vous . . . mais pour vous imiter.
 Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire,
 Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
 J'ai fait jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
 Gémir l'Humanité du poids de mon orgueil.
 Le Ciel venge la Terre , il est juste , & ma vie
 Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
 Le bonheur m'aveugla , la mort m'a détrompé :
 Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
 J'étois Maître en ces lieux ; seul j'y commande en-
 core

Scul je puis faire grace , & la fais à Zamore.
 Vis . superbe ennemi , sois libre , & te souvien ,
 Quel fut & le devoir , & la mort d'un Chrétien.

A Montez qui se jette à ses pieds..

Montez , Américains , qui fûtes mes victimes ,
 Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
 Instruisez l'Amérique , apprenez à ses Rois
 Que les Chrétiens sont nés pour leur donner des
 Loix.

A Zamore..

Des Dieux que nous servons , connois la différence :
 Les tiens t'ont commandé le meurtre & la ven-
 geance ,
 Et le mien , quand ton bras vient de m'assassiner ,
 M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

ALVARES.

TRAGÉDIE.

191

A L V A R E S.

Ah mon Fils ! tes vertus égalent ton courage.

A L Z I R E.

Quel changement , grand Dieu , quel étonnant langage !

Z A M O R E.

Quoi , tu veux me forcer moi-même au repentir !

G U S M A N.

Je veux plus , je veux te forcer à me chérir.

Alzire n'a vécu que trop infortunée ,

Et par mes cruautés & par mon Hymenée.

Que ma mourante main la remette en tes bras.

Vivez sans me haïr , gouvernez vos Etats ,

Et de vos murs détruits rétablissez la gloire.

De mon nom , s'il se peut , benissez la mémoire.

A Alvarez.

Daigne servir de pere à ces Epoux heureux :

Que du Ciel par vos soins le jour luise sur eux ,

Anx clartés des Chrétiens si son ame est ouverte ,

Zamore est votre Fils , & répare ma perte.

Z A M O R E.

Je demeure immobile , égaré , confondu ,

Quoi donc les vrais Chrétiens auroient tant de vertu !

Ah ! la Loi qui t'oblige à cet effort suprême ,

Je

192 ALZIRE, TRAGÉDIE.

Je commence à le croire, c'est la Loi d'un Dieu même :
 J'ai connu l'amitié, la constance, la foi ;
 Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi :
 Tant de vertu m'accable, & son charme m'attire,
 Honteux d'être vengé, je l'aime & je l'admire.

Il se jette à ses pieds.

A L Z I R E.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux,
 Alzire en ce moment voudroit mourir pour vous,
 Entre Zamore & vous mon ame déchirée,
 Succombe au repentir dont elle est dévorée.
 Je me sens trop coupable, & mes tristes erreurs...

G U S M A N.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
 Pour la dernière fois approchez-vous, mon pere,
 Vivez long-tems heureux, qu'Alzire vous soit chere,
 Zamore, sois Chrétien, je suis content, je meurs.

A L V A R E S à Montezé.

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
 Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
 Aux volontés d'un Dieu, qui frappe & qui pardonne.

Fin du dernier Acte.

Racine, Jean Baptiste

ANDROMAQUE,

T R A G É D I E

DE RACINE.

1717

PERSONNAGES.

ANDROMAQUE , veuve d'Hector ,
captive de Pyrrhus.

PYRRHUS , fils d'Achille , Roi d'Épire.

ORESTE , fils d'Agamemnon.

HERMIONE , fille d'Hélène , accordée
avec Pyrrhus.

PYLADE , ami d'Oreste.

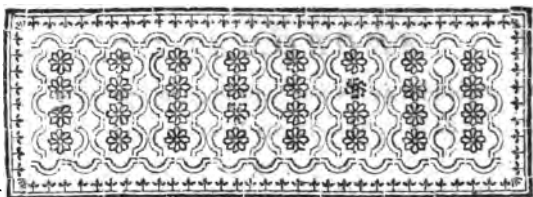
CLÉONE , Confidente d'Hermione.

CÉPHISE , Confidente d'Andromaque.

PHŒNIX , Gouverneur d'Achille , &
ensuite de Pyrrhus.

SUITE d'Oreste.

*La Scène est à Buthrote , ville d'Épire , dans une
salle du Palais de Pyrrhus.*



ANDROMAQUE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

OUI, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle;
Et déjà son courroux semble s'être adouci,
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.
Qu'il l'eût dit, qu'un rivage à mes vœux si funeste;
Présenteroit d'abord Pylade aux yeux d'Oreste?

Qu'après plus de six mois que je t'avois perdu ,
A la Cour de Pyrrhus tu me ferois rendu ?

P Y L A D E.

J'en rends graces au Ciel , qui , m'arrétant sans cesse ,
Sembloit m'avoir fermé le chemin de la Grèce ,
Depuis le jour fatal que la fureur des eaux ,
Presqu'aux yeux de l'Épire , écarta nos vaisseaux.
Combien dans cet exil ai-je souffert d'allarmes ?
Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes ?
Craignant toujours pour vous quelque nouveau danger,
Que ma triste amitié ne pouvoit partager.
Sur-tout , je redourois cette mélancolie ,
Où j'ai vu si long-tems votre ame ensevelie.
Je craignois que le Ciel par un cruel secours ,
Ne vous offrit la mort que vous cherchiez toujours.
Mais je vous vois , Seigneur ; & , si j'ose le dire ,
Un destin plus heureux vous conduit en Épire.
Le pompeux appareil qui suit ici vos pas ,
N'est point d'un malheureux qui cherche le trépas.

O R E S T E.

Hélas ! qui peut savoir le destin qui m'amène ?
L'amour me fait ici chercher une inhumaine.
Mais qui fait ce qu'il doit ordonner de mon sort ,
Et si je viens chercher où la vie , ou la mort ?

P Y L A D E.

Quoi , votre ame , à l'amour , en esclave asservie ,

TRAGÉDIE.

5

Se repose sur lui du soin de votre vie !
Par quel charme, oubliant tant de tourmens soufferts ,
Pouvez-vous consentir à rentrer dans les fers ?
L'enfez-vous qu'Hermione , à Sparte inexorable ,
Vous prépare en Épire un sort plus favorable ?
Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus ,
Vous l'abhorriez. Enfin , vous ne m'en parliez plus.
Vous me trompiez , Seigneur.

O R E S T E.

Je me trompois moi-même.
Ami , n'accable point un malheureux qui t'aime.
T'ai-je jamais caché mon cœur & mes desirs ?
Tu vis naître ma flamme & mes premiers soupirs.
Enfin , quand Ménélas disposa de sa fille
En faveur de Pyrrhus , vengeur de sa famille ,
Tu vis mon désespoir ; & tu m'as vu depuis
Traîner , de mers en mers , ma chaîne & mes ennuis.
Je te vis à regret , en cet état funeste ,
Prêt à suivre , par-tout , le déplorable Oreste ;
Toujours de ma fureur interrompre le cours ,
Et de moi-même , enfin , me sauver tous les jours.
Mais quand je me souvins que , parmi tant d'allarmes ,
Hermione à Pyrrhus prodiguoit tous ses charmes :
Tu fais de quel courroux mon cœur alors épris ,
Voulut , en l'oubliant , punir tous ses mépris.
Je fis croire , & je crus ma victoire certaine.

A 3

Je pris tous mes transports pour des transports de haines,
Détestant ses rigueurs , rabaisant ses attraits ,
Je défiois ses yeux de me troubler jamais.
Voilà comme je crus étouffer ma tendresse.
En ce calme trompeur j'arrivai dans la Grèce ;
Et je trouvai d'abord ses Princes rassemblés ,
Qu'un péril assez grand sembloit avoir troublés.
J'y courus. Je pensai que la guerre & la gloire
De soins plus importants rempliroient ma mémoire ,
Que , mes sens reprenant leur première vigueur ,
L'amour acheveroit de sortir de mon cœur.
Mais admire avec moi le sort , dont la poursuite
Me fait courir alors au piège que j'évite.
J'entends de tous côtés qu'on menace Pyrrhus.
Toute la Grèce éclate en murmure confus.
On se plaint , qu'oubliant son sang & sa promesse ,
Il élève en sa Cour l'ennemi de la Grèce ,
Astyanax , d'Hector jeune & malheureux fils ,
Reste de tant de Rois sous Troye ensevelis.
J'apprends que , pour ravir son enfance au supplice ,
Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse ,
Tandis qu'un autre enfant , arraché de ses bras ,
Sous le nom de son fils , fut conduit au trépas.
On dit que , peu sensible aux charmes d'Hermione ,
Mon rival porte ailleurs son cœur & sa Couronne.
Ménélas , sans le croire , en paroît affligé ,
Et se plaint d'un hymen si long-tems négligé.

Parmi les déplaîsirs où son ame se noie ,
 Il s'élève en la mienne une secrette joie.
 Je triomphe , & pourtant je me flatte d'abord
 Que la seule vengeance excite ce transport.
 Mais l'ingrante en mon cœur reprit bientôt sa place ;
 De mes feux mal éteints je reconnus la trace ;
 Je sentis que ma haine alloit finir son cours ,
 Ou plutôt je sentis que je l'aimois toujours.
 Ainsi de tous les Grecs je brigue le suffrage.
 On m'envoie à Pyrrhus. J'entreprends ce voyage.
 Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
 Cet enfant , dont la vie allarme tant d'Etats.
 Heureux si je pouvois dans l'ardeur qui me presse ,
 Au lieu d'Astyanax , lui ravir ma Princesse !
 Car enfin , n'attends pas que mes feux redoublés
 Des périls les plus grands puissent être troublés.
 Puisqu'après tant d'efforts ma résistance est vaine ,
 Je me livre en aveugle au transport qui m'entraîne.
 J'aime , je viens chercher Hermione en ces lieux ,
 La fléchir , l'enlever , ou mourir à ses yeux.
 Toi , qui connois Pyrrhus , que penfes-tu qu'il fasse ?
 Dans sa Cour , dans son cœur , dis-moi ce qui se passe.
 Mon Hermione encor le tient-elle asservi ?
 Me rendra-t-il , Pylade , un bien qu'il m'a ravi ?

P Y L A D E.

Je vous abuserois , si j'osois vous promettre

Qu'entre vos mains , Seigneur , il voulût la remettre.
 Non , que de sa conquête il paroisse flatté :
 Pour la veuve d'Hector ses feux ont éclaté ;
 Il l'aime. Mais enfin , cette veuve inhumaine
 N'a payé jusqu'ici son amour que de haine ;
 Et chaque jour encore on lui voit tout tenter ,
 Pour fléchir sa captive ou pour l'épouvanter.
 De son fils qu'il lui cache il menace la tête ,
 Et fait couler des pleurs qu'aussi-tôt il arrête.
 Hermione elle-même a vu , plus de cent fois ,
 Cet amant irrité revenir sous ses loix ;
 Et de ses vœux troublés lui rapportant l'hommage ,
 Soupirer à ses pieds , moins d'amour que de rage.
 Ainsi , n'attendez pas que l'on puisse , aujourd'hui ,
 Vous répondre d'un cœur si peu maître de lui.
 Il peut , Seigneur , il peut , dans ce désordre extrême ,
 Épouser ce qu'il hait , & perdre ce qu'il aime.

O R E S T E.

Mais , dis-moi , de quel œil Hermione peut voir
 Son hymen différé , ses charmes sans pouvoir ?

P Y L A D E.

Hermione , Seigneur , au moins en apparence ,
 Semble de son amant dédaigner l'inconstance ,
 Et croit que , trop heureux de fléchir sa rigueur ,
 Il la viendra presser de reprendre son cœur.
 Mais je l'ai vue enfin me confier ses larmes :

TRAGÉDIE.

9

Elle pleure en secret le mépris de ses charmes.
Toujours prête à partir , & demeurant toujours,
Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

ORESTE.

Ah , si je le croyois , j'irois bientôt , Pylade ,
Me jeter....

PYLADE.

Achevez , Seigneur , votre ambassade.
Vous attendez le Roi. Parlez , & lui montrez
Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurés.
Loin de leur accorder ce fils de sa maitresse,
Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse.
Plus on les veut brouiller , plus on va les unir.
Pressez. Demandez tout , pour ne rien obtenir.
Il vient.

ORESTE.

Hé bien , va donc disposer la cruelle.
A revoir un amant qui ne vient que pour elle



S C È N E I I.

PYRRHUS, ORESTE, PHŒNIX.

O R E S T E.

AVANT que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
 Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix ;
 Et qu'à vos yeux , Seigneur , je montre quelque joie
 De voir le fils d'Achille , & le vainqueur de Troye.
 Oui. Comme ses exploits, nous admirons vos coups.
 Hector tomba sous lui , Troye expira sous vous ;
 Et vous avez montré , par une heureuse audace ,
 Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
 Mais ce qu'il n'eût point fait , la Grèce , avec douleur ,
 Vous voit du sang Troyen relever le malheur ;
 Et , vous laissant toucher d'une pitié funeste ,
 D'une guerre si longue entretenir le reste.
 Ne vous souvient-il plus , Seigneur , quel fut Hector ?
 Nos Peuples affoiblis s'en souviennent encor :
 Son nom seul fait frémir nos veuves & nos filles ;
 Et dans toute la Grèce il n'est point de familles
 Qui ne demandent compte à ce malheureux fils ,
 D'un père, ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.
 Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre ?
 Peut-être dans nos Ports nous le verrons descendre ,

T R A G É D I E.

11.

Tels qu'on a vu son père , embrâser nos vaisseaux ;
Et , la flamme à la main , les suivre sur les eaux.
Oserai-je , Seigneur , dire ce que je pense ?
Vous même , de vos soins craignez la récompense ;
Et que , dans votre sein ce serpent élevé ,
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
Enfin , de tous les Grecs satisfaires l'envie ,
Assurez leur vengeance , assurez votre vie.
Perdez un ennemi d'autant plus dangereux ;
Qu'il s'effaira , sur vous , à combattre contr'eux.

P Y R R H U S.

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée.
De soins plus importans je l'ai crue agitée ,
Seigneur ; & sur le nom de son Ambassadeur ,
J'avois , dans ses projets , conçu plus de grandeur.
Qui croiroit , en effet , qu'une telle entreprise
Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise ?
Qu'un peuple tout entier , tant de fois triomphant ,
N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant ?
Mais à qui prétend-t-on que je le sacrifie ?
La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie ?
Et , seul de tous les Grecs , ne m'est-il pas permis
D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis ?
Oui , Seigneur , lorsqu'au pied des murs fumans de Troye ,
Les Vainqueurs , tous sanglans , partagèrent leur proie.
Le sort , dont les arrêts furent alors suivis ,

Fir tomber en mes mains Andromaque & son fils.
Hécube , près d'Ulyſſe , acheva ſa miſere ;
Caffandre dans Argos a ſuivi votre père.
Sur-eux , ſur leurs captifs , ai-je étendu mes droits ?
Ai-je enfin diſpoſé du fruit de leurs exploits ;
On craint , qu'avec Hector , Troye un jour ne re naiſſe
Son fils peut me ravir le jour que je lui laiſſe.
Seigneur , tant de prudence entraîne trop de ſoin.
Je ne ſais point prévoir les malheurs de ſi loin.
Je ſonge quelle étoit autrefois cette Ville ,
Si ſuperbe en remparts , en Héros ſi fertile ,
Maîtreſſe de l'Asie ; & je regarde , enfin ,
Quel fut le ſort de Troye , & quel eſt ſon deſtin.
Je ne vois que des tours , que la cendre a couvertes ,
Un ſeuve teint de ſang , des campagnes déſertes ,
Un enfant dans les fers ; & je ne puis ſonger
Que Troye , en cet état , aſpire à ſe venger.
Ah ! ſi du fils d'Hector la perte étoit jurée ,
Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée ?
Dans le ſein de Priam n'a-t-on pu l'immoler ?
Sous tant de morts , ſous Troye il falloit l'accabler ;
Tout étoit juſte alors. La veilleſſe & l'enſance
En vain , ſur leur foibleſſe , appuyoient leur déſenſe.
La victoire & la nuit , plus cruelles que nous ,
Nous excitoient au meurtre & confondoient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop ſévère.
Mais que ma cruauté ſurvive à ma colère ,

Que, malgré la pitié dont je me sens saisir ,
 Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir !
 Non, Seigneur, que les Grecs cherchent quelque autre proie ,
 Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troye :
 De mes inimitiés le cours } est achevé ;
 L'Épire sauvera ce que Troye a sauvé.

O R E S T E.

Seigneur, vous savez trop, avec quel artifice,
 Un faux Astyanax fut offert au supplice,
 Où le seul fils d'Hector devoit être conduit :
 Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.
 Oui, les Grecs sur le fils persécutent le père.
 Il a, par trop de sang, acheté leur colère.
 Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer ;
 Et jusque dans l'Épire il les peut attirer.
 Prévenez-les.

P Y R R H U S.

Non, non. J'y consens avec joie.
 Qu'ils cherchent dans l'Épire une seconde Troye.
 Qu'ils confondent leur haine & ne distinguent plus
 Le sang qui les fit vaincre, & celui des vaincus.
 Aussi-bien, ce n'est pas la première injustice,
 Dont la Grèce, d'Achille a payé le service.
 Hector en profita, Seigneur ; &, quelque jour,
 Son fils en pourroit bien profiter à son tour.

O R E S T E.

Ainsi, la Grèce en vous trouve un enfant rebelle.

14 *ANDROMAQUE*;

P Y R R H U S.

Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle?

O R E S T E.

Hermione, Seigneur, arrêtera vos coups ;
Ses yeux s'opposeront entre son père & vous.

P Y R R H U S.

Hermione, Seigneur, peut m'être toujours chère,
Je puis l'aimer, sans être esclave de son père ;
Et je saurai, peut-être, accorder, quelque jour,
Les soins de ma grandeur, & ceux de mon amour.
Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélène.
Du sang qui vous unit je fais l'étroite chaîne.
Après cela, Seigneur, je ne vous retiens plus.
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.

S C E N E I I I.

P Y R R H U S, P H Œ N I X.

P H Œ N I X.

Ainsi vous l'envoyez aux pieds de sa Maîtresse?

P Y R R H U S.

On dit qu'il a long-temps brûlé pour la Princesse.

P H Œ N I X.

Mais, si ce feu, Seigneur, vient à se rallumer,

TRAGÉDIE.

15

S'il lui rendoit son cœur, s'il s'en faisoit aimer.

PYRRHUS.

Ah, qu'ils s'aiment, Phœnix! J'y consens. Qu'elle parte,
Que, charmés l'un del'autre, ils retournent à Sparte,
Tous nos Ports sont ouverts & pour elle & pour lui.
Qu'elle m'épargneroit de contrainte & d'ennui!

PHŒNIX.

Seigneur

PYRRHUS

Une autre fois je t'ouvrirai mon ame ;
Andromaque paroît.

SCÈNE IV.

ANDROMAQUE, PYRRHUS, CÉPHISE,

PHŒNIX.

PYRRHUS.

ME cherchez-vous, Madame ?
Un espoir si charmant me seroit-il permis ?

ANDROMAQUE.

Je passo's jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voye
Le seul bien qui me reste, & d'Hector & de Troye ;

J'allois, Seigneur, pleurer un moment avec lui.
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

PYRRHUS.

Ah ! Madame, les Grecs, si j'en crois leurs allarmes ;
Vous donneront bientôt d'autres sujets de l'armes !

ANDROMAQUE.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur ? Quelque Troyen vous est-il échappé ?

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte.
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE.

Digne objet de leur crainte !

Un enfant malheureux , qui ne fait pas encor
Que Pyrrhus est son maître , & qu'il est fils d'Hector.

PYRRHUS.

Tel qu'il est , tous les Grecs demandent qu'il périsse.
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

ANDROMAQUE.

Et vous prononcerez un arrêt si cruel ?
Est-ce mon intérêt qui le rend criminel ?
Hélas , on ne craint point qu'il venge un jour son père ;
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère !
Il m'auroit tenu lieu d'un père & d'un époux ;

Mais il me faut tout perdre, & toujours par vos coups.

PYRRHUS.

Madame , mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes :
Mais, dussent-ils encore , en repassant les eaux ,
Demander votre fils avec mille vaisseaux ;
Coutât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre ;
Dussai-je , après dix ans , voir mon Palais en cendre ,
Je ne balance point , je vole à son secours ,
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
Mais , parmi ces périls , où je cours pour vous plaire ,
Me refuserez-vous un regard moins sévère ?
Hâi de tous les Grecs , pressé de tous côtés,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés?
Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore ?
En combattant pour vous , me sera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis ?

ANDROMAQUE.

Seigneur , que faites-vous ? & que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse ?
Voulez-vous qu'un dessein si beau , si généreux ,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?
Captive , toujours triste , importune à moi-même ,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés ,

Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ?
 Non , non , d'un ennemi respecter la misère ,
 Sauver des malheureux , rendre un fils à sa mère ,
 De cent peuples , pour lui , combattre la rigueur.
 Sans me faire payer son salut de mon cœur ;
 Malgré moi , s'il le faut , lui donner un asyle :
 Seigneur , voilà des soins dignes du fils d'Achille.

PYRRHUS.

Hé quoi , votre courroux n'a-t-il pas eu son cours ?
 Peut-on haïr sans cesse ? & punir-t-on toujours ?
 J'ai fait des malheureux , sans doute ; & la Phrygie
 Cent fois , de votre sang , a vu ma main rougie.
 Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés !
 Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés ;
 De combien de remords m'ont-ils rendu la proie ?
 Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troye.
 Vaincu , chargé de fers , de regrets consumé ,
 Brûlé de plus de feux que je n'en allumai ,
 Tant de soin , tant de pleurs , tant d'ardeurs inquiètes...
 Hélas , fus-je jamais si cruel que vous l'êtes !
 Mais enfin , tout à tout , c'est assez nous punir ;
 Nos ennemis communs devraient nous réunir ,
 Madame , dites-moi seulement que j'espère ,
 Je vous rends votre fils , & je lui fers de père.
 Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens.
 J'irai punir les Grecs de vos maux & des miens.

Animé d'un regard , je puis tout entreprendre,
 Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre ;
 Je puis , en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris ,
 Dans ses murs relevés , couronner votre fils.

A N D R O M A Q U E.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère,
 Je les lui promettois tant qu'a vécu son père.
 Non , vous n'espérez plus de nous revoir encor ,
 Sacrés murs , que n'a pu conserver mon Hector !
 A de moindres faveurs des malheureux prétendent ;
 Seigneur , c'est un exil que mes pleurs vous demandent ;
 Souffrez que loin des Grecs , & même loin de vous ,
 J'aie caché mon fils , & pleurer mon époux ,
 Votre amour contre nous allume trop de haine.
 Retournez , retournez à la fille d'Hélène.

P I R R H U S.

Et le puis-je , Madame ? Ah ! que vous me gênez !
 Comment lui rendre un cœur que vous me retenez ?
 Je fais que de mes vœux on lui promet l'empire.
 Je fais que , pour régner , elle vient dans l'Épire.
 Le sort vous y voulut l'une & l'autre amener ;
 Vous , pour porter des fers ; elle , pour en donner.
 Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire ?
 Et ne diroit on pas , en voyant , au contraire ,
 Vos charmes tout puissans , & les siens dédaignés ,
 Qu'elle est ici captive , & que vous y régnez ,

Ah ! qu'un seul des soupirs, que mon cœur vous envoie ,
S'il s'échappoit vers elle , y porteroit de joie !

ANDROMAQUE.

Et pourquoi vos soupirs seroient-ils repoussés ?
Auroit-elle oublié vos services passés ?
Troye , Hector , contre vous révoltent-ils son ame ?
Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flamme ?
Et quel époux encore ! Ah ! souvenir cruel !
Sa mort seule a rendu votre père immortel.
Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes ;
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS.

Hé bien , Madame , hé bien , il faut vous obéir.
Il faut vous oublier , ou plutôt vous haïr.
Oui , mes vœux ont trop loin poussés leur violence ,
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.
Songez-y bien. Il faut désormais que mon cœur ,
S'il n'aime avec transport , haïsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère ,
Le fils me répondra des mépris de la mère ;
La Grèce le demande ; & je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

ANDROMAQUE.

Hélas , il mourra donc ! Il n'a , pour sa défense ,
Que les pleurs de sa mère , & que son innocence ;

Et peut-être , après tout , en l'état où je suis ,
 Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
 Je prolongeais pour lui ma vie & ma misère ;
 Mais enfin , sur ses pas , j'irai revoir son père.
 Ainsi tous trois , Seigneur , par vos soins réunis ,
 Nous vous

P Y R R H U S.

Allez , Madame , allez voir votre fils.
 Peut être , en le voyant , votre amour plus timide
 Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
 Pour savoir nos destins , j'irai vous retrouver.
 Madame , en l'embrassant , songez à le sauver.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.**HERMIONE, CLÉONE.****HERMIONE.**

JE fais ce que tu veux. Je consens qu'il me voie ;
Je lui veux bien encore accorder cette joie ;
Pylade va bientôt conduire ici ses pas ;
Mais, si je m'en croyois , je ne le verrois pas.

CLÉONE.

Et qu'est-ce que sa vue a pour vous de funeste ?
Madame , n'est-ce pas toujours le même Oreste ;
Dont vous avez , cent fois , souhaité le retour ,
Et dont vous regrettiez la constance & l'amour ?

HERMIONE.

C'est cet amour , payé de trop d'ingratitude ,
Qui me rend , en ces lieux , sa présence si rude ;
Quelle honte pour moi ! Quel triomphe pour lui ,
De voir mon infortune égaler son ennui !
Est-ce là , dira-t-il , cette sœur Hermione ?

Elle me dédaignoit , un autre l'abandonne.
L'ingrate , qui mettoit son cœur a si haut prix ,
Apprend donc , à son tour , à souffrir des mépris ?
Ah , Dieux !

CLÉONE.

Ah , dissipez ces indignes allarmes !
Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.
Vous croyez qu'un amant vienne vous insulter ?
Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pu vous ôter.
Mais vous ne dites point ce que vous mande un père ?

HERMIONE.

Dans ses retardemens si Pyrrhus persévère ,
A la mort du Troyen s'il ne veut consentir ,
Mon père , avec les Grecs , m'ordonne de partir.

CLÉONE.

Hé bien , Madame , hé bien , écoutez donc Oreste.
Pyrrhus a commencé , faites , au moins , le reste,
Pour bien faire , il faudroit que vous le prévinssiez.
Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïssez ?

HERMIONE.

Si je le hais , Cléone ? Il y va de ma gloire ,
Après tant de bontés , dont il perd la mémoire ,
Lui , qui me fut si cher , & qui m'a pu trahir ;
Ah , je l'ai trop aimé pour ne le point haïr !

Fuyez-le donc , Madame , & puisqu'on vous adore...

HERMIONE.

Ah , laisse à ma fureur le temps de croître encore !
 Contre mon ennemi laisse-moi m'assurer ;
 Cléone , avec horreur je m'en veux séparer.
 Il n'y travaillera que trop bien l'infidèle !

CLÉONE.

Quoi ! vous en attendez quelque injure nouvelle ?
 Aimer un captive , & l'aimer à vos yeux ,
 Tout cela n'a donc pu vous le rendre odieux ?
 Après ce qu'il a fait , que sauroit-il donc faire ?
 Il vous auroit déplu , s'il pouvoit vous déplaire.

HERMIONE.

Pourquoi veux-tu , cruelle , irriter mes ennuis !
 Je crains de me connoître en l'état où je suis,
 De tout ce que tu vois tâche de ne rien croire ;
 Croi que je n'aime plus , Vante-moi ma victoire.
 Croi que , dans son dépit , mon cœur est endurci ;
 Hélas , & s'il se peut , fais-le moi croire aussi !
 Tu veux que je le fuie. Hé bien , rien ne m'arrête.
 Allons , n'envions plus son indigne conquête.
 Que sur lui sa captive étende son pouvoir.
 Foyons. Mais si l'ingrat rentroit dans son devoir ;
 Si la foi , dans son cœur , retrouvoit quelque place ;
 S'il

S'il venoit, à mes pieds, me demander sa grace,
 Si sous mes loix, amour ; tu pouvois l'engager ;
 S'il voudroit....Mais l'ingrat ne veut que ni'outrager,
 Demeurons toutefois pour troubler leur fortune.
 Prenons quelque plaisir à leur être importune ;
 Ou le forçant de rompre un nœud si solennel,
 Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
 J'ai déjà sur le fils attiré leur colère.
 Je veux qu'on vienne encor lui demander la mère,
 Rendons-lui les tourmens qu'elle me fait souffrir ;
 Qu'elle le perde , ou bien qu'il la fasse périr.

CLÉONE.

Vous pensez que des yeux, toujours ouverts aux larmes ;
 Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes ?
 Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs,
 De son persécuteur ait brigué les soupirs ?
 Voyez si sa douleur en paroît soulagée.
 Pourquoi donc les chagrins où son ame est plongée ?
 Contre un amant qui plaît, pourquoi tant de fierté ?

HERMIONE.

Hélas , pour mon malheur , je l'ai trop écouté !
 Je n'ai point du silence affecté le mystère.
 Je croyois , sans périr , pouvoir être sincère ;
 Et , sans armer mes yeux d'un moment de rigueur ,
 Je n'ai , pour lui parler , consulté que mon cœur.
 Et qui ne se seroit , comme moi déclarée.

B

Sur la loi d'une amour si saintement jurée ?
 Me voyoit-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui ?
 Tu t'en souviens-encor, tout conspiroit pour lui :
 Ma famille vengée, & les Grecs dans la joie,
 Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troye ;
 Les exploits de son père effacés par les siens,
 Ses feux que je croyois plus ardens que les miens ;
 Mon cœur, toi-même enfin de sa gloire éblouie :
 Avant qu'il me trahit, vous n'avez tous trahie.
 Mais c'en est trop, Cléone ; & quel que soit Pyrrhus ;
 Hermione est sensible, Oreste a des vertus :
 Il fait aimer du moins, & même sans qu'on l'aime ;
 Et peut-être il saura se faire aimer lui-même.
 Allons. Qu'il vienne enfin,

CLÉONE.

Madame, le voici ;

HERMIONE.

Ah, je ne croyois pas qu'il fût si près d'ici !



SCÈNE II.

HERMIONE, ORESTE, CLÉONE.

HERMIONE.

LE croirai-je, Seigneur, qu'un reste de tendresse
Vous fasse ici chercher une triste Princesse ?
Ou ne dois-je imputer qu'à votre seul devoir,
L'heureux empressement qui vous porte à me voir.

ORESTE.

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste,
Vous le savez, Madame ; & le destin d'Oreste
Est de venir, sans cesse, adorer vos attraits,
Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais.
Je sais que vos regards vont r'ouvrir mes blessures ;
Que tous mes pas, vers vous, sont autant de parjures ;
Je le sais, j'en rougis. Mais j'atteste les Dieux,
Témoins de la fureur de mes derniers adieux,
Que j'ai couru par-tout, où ma perte certaine
Dégageoit mes sermens, & finissoit ma peine.
J'ai mendié la mort chez les Peuples cruels,
Qui n'appaisoient leurs Dieux que du sang des Mortels ;
Ils m'ont fermé leurs Temples ; & ces Peuples barbares
De mon sang prodigué sont devenus avarés.
Enfin je viens à vous ; & je me vois réduits

A chercher dans vos yeux , une mort qui me fuir ;
 Mon désespoir n'attend que leur indifférence ;
 Ils n'ont qu'à m'interdire un reste d'espérance ;
 Ils n'ont , pour avancer cette mort où je cours ;
 Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toujours ;
 Voilà , depuis un an , le seul soin qui m'anime.
 Madame , c'est à vous de prendre une victime ;
 Que les Scythes auroient dérobée à vos coups ,
 Si j'en avois trouvé d'aussi cruels que vous ,

HERMIONE,

Quittez , Seigneur , quittez ce funeste langage.
 A des soins plus pressans la Grèce vous engage,
 Que parlez-vous du Scythe , & de mes cruautés ;
 Songez à tous ces Rois que vous représentez.
 Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende ;
 Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande ?
 Dégagez-vous des soins dont vous êtes chargé.

O R E S T E.

Les refus de Pyrrhus m'ont assez dégagé ,
 Madame : il me renvoie , & quelque autre puissance
 Lui fait du fils d'Hector embrasser la défense.

HERMIONE.

L'infidèle !

O R E S T E.

Ainsi donc , tout prêt à le quitter ;
 Sur mon propre destin je viens vous consulter,

T R A G É D I E. 17

Déjà même je crois entendre la réponse ,
Qu'en secret , contre moi , votre haine prononce ,

H E R M I O N E.

Hé quoi ! toujours injuste en vos tristes discours ;
De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours ?
Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée ;
J'ai passé dans l'Épire où j'étois reléguée ;
Mon père l'ordonnoit. Mais qui fait si , depuis ;
Je n'ai point , en secret , partagé vos ennuis ?
Pensez-vous avoir seul éprouvé des allarmes ?
Que l'Épire jamais n'ait vu couler mes larmes ?
Enfin , qui vous a dit que , malgré mon devoir ,
Je n'ai pas quelquefois souhaité de vous voir ?

O R E S T E.

Souhaité de me voir ? Ah , divine Princesse ! . . .
Mais , de grace , est-ce à moi que ce discours s'adresse ?
Ouvrez vos yeux , songez qu'Oreste est devant vous ;
Oreste , si long-temps l'objet de leur courroux.

H E R M I O N E.

Oui , c'est vous , dont l'amour naissant avec leurs charmes ,
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes ;
Vous , que mille vertus me forçoient d'estimer ;
Vous que j'ai plaint , enfin , que je voudrois aimer.

O R E S T E.

Je vous entends. Tel est mon partage funeste :

B 3

Le cœur est pour Pyrrhus , & les vœux pour Oreste.

HERMIONE.

Ah , ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus !

Je vous haïrois trop.

ORESTE.

Vous m'en aimeriez plus.

Ah , que vous me verriez d'un regard bien contraire !

Vous me voulez aimer , & je ne puis vous plaire ;

Et l'amour seul alors se faisant obéir ,

Vous m'aimeriez , Madame , en me voulant haïr.

O Dieux ! Tant de respects , une amitié si tendre.

Que de raisons pour moi , si vous pouviez m'entendre ;

Vous seule , pour Pyrrhus , disputez aujourd'hui ,

Peut-être malgré vous , sans doute malgré lui ;

Car enfin il vous haït. Son ame , ailleurs éprise ,

N'a plus

HERMIONE.

Qui vous l'a dit , Seigneur , qu'il me méprise ?

Ses regards , ses discours vous l'ont-ils donc appris ;

Jugez-vous que ma vue inspire des mépris ?

Qu'elle allume en un cœur des feux si peu durables ;

Peut-être d'autres yeux me sont plus favorables,

ORESTE.

Poursuivez. Il est beau de m'insulter ainsi.

Cruelle , c'est donc moi qui vous méprise ici !

TRAGÉDIE.

31

Vos yeux n'ont pas assez éprouvé ma constance !
Je suis donc un témoin de leur peu de puissance !
Je les ai méprisés ! Ah, qu'ils voudroient bien voir
Mon rival , comme moi , mépriser leur pouvoir !

HERMIONE.

Que m'importe, Seigneur, sa haine , ou sa tendresse ?
Allez contre un rebelle armer toute la Grèce.
Rapportez-lui le prix de sa rébellion.
Qu'on fasse de l'Épire un second Hion.
Allez. Après cela direz-vous que je l'aime ?

ORESTE,

Madame , faites plus , & venez-y vous-même.
Voulez-vous demeurer pour ôtage en ces lieux ?
Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux.
Faisons de notre haine une commune attaque.

HERMIONE.

Mais, Seigneur, cependant, s'il épouse Andromaque.

ORESTE,

Hé, Madame !

HERMIONE.

Songez quelle honte pour nous ;
Si d'un Phrigienne il devenoit l'époux.

ORESTE.

Et vous le haïssez ? Avouez-le , Madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame.

B4

Tout nous trahit , la voix , le silence , les yeux ;
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

HERMIONE.

Seigneur , je le vois bien , votre ame prévenue
Répand sur mes discours le venin qui la tue ;
Toujours dans mes raisons cherche quelque détour ;
Et croit qu'en moi la haine est un effort d'amour.
Il faut donc m'expliquer. Vous agirez en suite.
Vous savez qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite ;
Mon devoir m'y retient ; & je n'en puis partir ,
Que mon père ou Pyrrhus ne m'en fasse sortir.
De la part de mon père allez lui faire entendre ,
Que l'ennemi des Grecs ne peut être son gendre.
Du Troyen ou de moi faites-le décider ;
Qu'il songe qui des deux il veut rendre ou garder.
Enfin , qu'il me renvoie , ou bien qu'il vous le livre.
Adieu. S'il y consent , je suis prête à vous suivre.



S C E N E I I I.

ORESTE *seul.*

OUI, oui, vous me suivrez. N'en doutez nullement,
Je vous réponds déjà de son consentement,
Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne.
Il n'a devant les yeux que sa chère Troyenne ;
Tout autre objet le blesse ; & peut-être aujourd'hui ;
Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.
Nous n'avons qu'à parler. C'en est fait. Quelle joie
D'enlever à l'Épire une si belle proie !
Sauve tout ce qui reste & de Troye & d'Hector,
Garde son fils, sa veuve, & mille autres encor ;
Épire, c'est assez qu'Hermione rendue
Perde à jamais tes bords, & ton Prince de vue.
Mais un heureux destin le conduit en ces lieux.
Parlons. A tant d'attraits, Amour, ferme ses yeux.

S C E N E I V.

PYRRHUS, ORESTE, PHŒNIX.

PYRRHUS.

JE vous cherchois, Seigneur. Un peu de violence
M'a fait de vos raisons combattre la puissance,

Je l'avoue ; & depuis que je vous ai quitté ,
 J'en ai senti la force , & connu l'équité.
 J'ai songé, comme vous, qu'à la Grèce , à mon père ;
 A moi même , en un mot , je devenois contraire ;
 Que je relevois Troye , & rendois imparfait
 Tout ce qu'a fait Achille , & tout ce que j'ai fait.
 Je ne condamne plus un courroux légitime ;
 Et l'on vous va , Seigneur , livrer votre victime.

O R E S T E.

Seigneur , par ce conseil prudent & rigoureux ,
 C'est acheter la paix du sang d'un malheureux.

P Y R R H U S.

Où , mais je veux , Seigneur , l'assurer davantage
 D'une éternelle paix Hermione est le gage ,
 Je l'épouse. Il sembloir qu'un spectacle si doux
 N'attendit en ces lieux qu'un témoin tel que vous.
 Vous y représentez tous les Grecs & son père.
 Puisqu'en vous Ménélas voit revivre son frère.
 Voyez-la donc. Allez. Dites-lui que demain
 J'attends , avec la paix , son cœur de votre main.

O R E S T E *à part.*

Ah , Dieux !



SCÈNE V.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PYRRHUS.

HÉ bien, Phœnix, l'amour est-il le maître ?
Tes yeux refusent-ils encor de me connoître ?

PHŒNIX.

Ah, je vous reconnois ; & ce juste courroux ;
Ainsi qu'à tous les Grecs, Seigneur, vous rend à vous ;
Ce n'est plus le jouet d'une flamme servile ;
C'est Pyrrhus, c'est le fils & le rival d'Achille,
Que la gloire, à la fin, ramène sous les loix ;
Qui triomphe de Troye une seconde fois.

PYRRHUS.

Dis plutôt qu'aujourd'hui commence ma victoire ;
D'aujourd'hui seulement je jouis de ma gloire ;
Et mon cœur, aussi fier que tu l'as vu soumis,
Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis.
Considère, Phœnix, les troubles que j'évite,
Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite,
Que d'amis, de devoirs j'allois sacrifier,
Quels périls... Un regard m'eût tout fait oublier.
Tous les Grecs conjurés fondoient sur un rebelle.
Je pouvois du plaisir à me perdre pour elle.

Oui , je bénis , Seigneur , l'heureuse cruauté
Qui vous rend. ...

P Y R R H U S.

Tu l'as vu comme elle m'a traité.

Je pensois , en voyant sa tendresse alarmée ,
Que son fils me la dût renvoyer désarmée.
J'allois voir le succès de ses embrassemens.
Je n'ai trouvé que pleurs mêlés d'emportemens.
Sa misère l'aigrit ; & , toujours plus farouche ,
Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.
Vainement à son fils j'assurois mon secours :
C'est Hector , disoit-elle , en l'embrassant toujours ;
Voilà ses yeux , sa bouche , & déjà son audace :
C'est lui-même ; c'est toi , cher époux , que j'embrasse.
Et quelle est sa pensée ? Attend-elle , en ce jour ,
Que je lui laisse un fils pour nourrir son amour ?

P H Œ N I X.

Sans doute , c'est le prix que vous gardoit l'ingrate.
Mais laissez-la , Seigneur.

P Y R R H U S.

Je vois ce qui la flatte.

Sa beauté la rassure , & , malgré mon courroux ,
L'orgueilleuse m'attend encore à ses genoux.
Je la verrois aux miens , Phoenix , d'un oeil tranquille.

TRAGÉDIE.

37

Elle est veuve d'Hector , & je suis fils d'Achille
Trop de haine sépare Andromaque & Pyrrhus.

PHÉNIX.

Commencez donc , Seigneur , à ne m'en parler plus
Allez voir Hermione ; & , content de lui plaire ,
Oubliez à ses pieds jusqu'à votre colère.
Vous-même à cet hymen venez la disposer,
Est-ce sur un rival qu'il s'en faut reposer ?
Il ne l'aime que trop.

PYRRHUS.

Crois-tu , si je l'épouse ,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse ?

PHÉNIX.

Quoi , toujours Andromaque occupe votre esprit ?
Que vous importe , ô Dieu , sa joie ou son dépit ?
Quel charme , malgré vous , vers elle vous attire ?

PYRRHUS.

Non , je n'ai pas bien dit tout ce qu'il faut lui dire
Ma colère à ses yeux n'a paru qu'à demi.
Elle ignore à quel point je suis son ennemi.
Retournons-y. Je veux la braver à sa vue ,
Et donner à ma haine , une libre étendue.
Viens voir tous ses attraits , Phoenix , humiliés.
Allons.

PHÉNIX.

Allez , Seigneur , vous jeter à ses pieds.

13 *ANDROMAQUE.*

Allez, en lui jurant que votre ame l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore.

P Y R R H U S.

Je le vois bien, tu crois, que, prêt à l'excuser,
Mon cœur court après elle, & cherche à s'apaiser.

P H Œ N I X.

Vous aimez, c'est assez.

P Y R R H U S.

Moi, l'aimer? Une ingratitude
Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte?
Sans parens, sans amis, sans espoir que sur moi;
Je puis perdre son fils, peut-être je le dois;
Étrangère.... Que dis-je? Esclave dans l'Épire,
Je lui donne son fils, mon ame, mon Empire;
Et je ne puis gagner dans son perfide cœur,
D'autre rang que celui de son persécuteur?
Non, non, je l'ai juré, ma vengeance est certaine;
Il faut bien une fois justifier sa haine.
J'abandonne son fils. Que de pleurs vont couler!
De quel nom sa douleur me va-t-elle appeller?
Quel spectacle pour elle aujourd'hui se dispose!
Elle en mourra, Phoenix, & j'en serai la cause;
C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein.

P H Œ N I X.

Et pourquoi donc en faire éclater le dessein!

TRAGÉDIE.

Que ne consultiez-vous tantôt votre foiblesse ?

P Y R R H U S.

Je t'entends. Mais excuse un reste de tendresse,

Crains-tu pour ma colère un si foible combat ?

D'un amour qui s'éteint c'est le dernier éclair.

Allons. A tes conseils, Phoenix, je m'abandonne.

Faut-il livrer son fils ? faut-il voir Hermione ?

P H Œ N I X.

Oui, voyez-la, Seigneur, & par des vortux soumis,

Prenez-lez-lui. . .

P Y R R H U S.

Faisons tout ce que j'ai promis.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

ORÉSTE, PYLADE.

MODÉREZ donc, Seigneur, cette fureur extrême :
Je ne vous connois plus. Vous n'êtes plus vous-même.
Souffrez . . .

O R É S T É.

Non, tes conseils ne sont plus de saison ;
Pylade ; je suis las d'écouter la raison.
C'est traîner trop long-temps ma vie & mon supplice.
Il faut que je l'enlève, ou bien que je périsse.
Le dessein en est pris, je le veux achever.
Oui, je le veux.

P Y L A D E.

Hé bien ; il la faut enlever ;
J'y consens. Mais songez cependant où vous êtes.
Que croira-t-on de vous , à voir ce que vous faites ?
Dissimulez. Calmez ce transport inquiet.
Commandez à vos yeux de garder le secret.
Ces Gardes , cette Cour , l'air qui nous environne ,
Tout dépend de Pyrrhus , & sur-tout d'Hermione.

TRAGÉDIE.

21

A ses regards , sur-tout , cachez votre courroux.

O Dieux ! En cet état pourquoi la cherchiez-vous ?

ORESTE.

Que fais-je ? De moi-même étois-je alors le maître ?

La fureur m'emportoit , & je venois peut-être

A ses regards , sur-tout , cachez votre courroux.

O Dieux ! En cet état pourquoi la cherchiez-vous ?

Menacer à la fois l'ingrate & son amant.

PYLADE.

Et quel étoit le fruit de cet emportement ?

ORESTE.

Et quelle ame , dis-moi , ne seroit éperdue

Du coup dont ma raison vient d'être confondue ?

Il épouse , dit-il , Hermione demain.

Il veut , pour m'honorer , la tenir de ma main.

Ah , plutôt cette main dans le sang du barbare ! . . .

PYLADE.

Vous l'accusez , Seigneur , de cé destin bizarre ;

Cependant , tourmenté de ses propres desseins ,

Il est peut-être à plaindre autant que je vous plains.

ORESTE.

Non , non je le connois , mon désespoir le flatte.

Sans moi , sans mon amour il dédaignoit l'ingrate ,

Ses charmes jusques-là n'avoient pu le toucher.

44 *ANDROMAQUE;*

Le cruel ne la prend que pour me l'arracher.
 Ah, Dieu ! C'en étoit fait. Hermione gagnée
 Pour jamais de sa vue alloit être éloignée.
 Son cœur , entre l'amour & le dépit confus ,
 Pour se donner à moi n'attendoit qu'un refus.
 Ses yeux s'ouvroient , Pylade. Elle écoutoit Oreste ,
 Lui parloit , le plaignoit. Un mot eût fait le reste.

P Y L A D E.

Vous le croyez.

O R E S T E.

Hé quoi ! Ce courroux enflammé
 Contre un ingrat

P Y L A D E.

Jamais il ne fut plus aimé.
 Pensez-vous , quand Pyrrhus vous l'auroit accordée ,
 Qu'un prétexte tout prêt ne l'eût point retardée ?
 M'en croirez-vous ? Laissez de ses trompeurs attraits ,
 Au lieu de l'enlever , fuyez-la pour jamais.
 Quoi , votre amour se veut charger d'une furie ,
 Qui vous détestera , qui , toute votre vie ,
 Regrettant un hymen tout prêt à s'achever ,
 Voudra

O R E S T E.

C'est pour cela que je veux l'enlever.
 Tout lui riroit , Pylade ; & moi pour mon partage ,
 Je n'emporterois dono qu'une inutile rage ?

TRAGÉDIE.

43.

Sirois loïn d'elle encor, tâcher de l'oublier ?
Non, non , à mes tourmens je veux l'associer.
C'est trop gémir tout seul, Je suis las qu'on me plaigne ;
Je prétends qu'à mon tour d'inhumaine me craigne,
Et que ses yeux cruels, à pleurer condamnés ,
Me rendent tous les noms que je leur ai donnés.

PYLADE.

Voilà donc le succès qu'aura votre ambassade !
Oreste ravisseur ! -

O R E S T E.

Et qu'importe, Pylade ?

Quand nos États vengés jouiront de mes soins,
L'ingrate de mes pleurs jouira-t-elle moins ?
Et que me servira que la Grèce m'admire ,
Tandis que je serai la fable de l'Épire ?
Què veux-tu ; Mais s'il faut ne te rien déguiser ,
Mon innocence enfin commence à me peser.
Je ne sais, de tout temps, quelle injuste puissance
Laisse le crime en paix , & poursuit l'innocence
De quelque part sur moi que je tourne les yeux ,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les Dieux.
Méritons leur courroux , justifions leur haine ,
Et que le fruit du crime en précède la peine.
Mais toi , par quelle erreur veux-tu toujours sur toi
Détourner un courroux qui ne cherche que moi ?
Assez & trop long-temps mon amitié t'accable.
Évite un malheureux , abandonne un coupable.

Cher Pylade, crois-moi , ta pitié te séduit.

Laisse moi des périls dont j'attends tout le fruit.

Porte aux Grecs cet enfant que Pyrrhus m'abandonne;

Va-t-en.

P Y L A D E.

Allons , Seigneur, enlevons Hermione ;

Au travers des périls un grand cœur se fait jour.

Que ne peut l'amitié conduite par l'amour ?

Allons de tous vos Grecs encourager le zèle.

Nos vaisseaux sont tout prêts , & le vent nous appelle.

Je fais de ce palais tous les détours obscurs :

Vous voyez que la mer en vient battre les murs ,

Et cette nuit , sans peine , une secrète voie

Jusqu'en votre vaisseau conduira votre proie.

O R E S T E.

J'abuse, cher ami , de ton trop d'amitié ;

Mais pardonne à des maux dont toi seul as pitié.

Excuse un malheureux , qui perd tout ce qu'il aime,

Que tout le monde hait , & qui se hait lui-même.

Que ne puis-je, à mon tour, dans un sort plus heureux.

P Y L A D E.

Diffimulez, Seigneur , c'est tout ce que je veux.

Gardez qu'avant le coup votre dessein n'éclate.

Oubliez jusques-là qu'Hermione est ingrate.

Oubliez votre amour. Elle vient ; je la vois.

O R E S T E.

Va-t-en. Réponds-moi d'elle , & je réponds de moi.

S C E N E II.

HERMIONE , ORESTE , CLÉONE.

ORESTE.

HÉ bien, mes soins vous ont rendu votre conquête
J'ai vu Pyrrhus , Madame , & votre hymen s'apprêter

HERMIONE.

On le dit ; & de plus , on vient de m'assurer ,
Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer.

ORESTE.

Et votre ame à ses vœux ne fera point rébelle ?

HERMIONE.

Qui l'eût cru que Pyrrhus ne fût pas infidèle ?
Que sa flamme attendroit si tard pour éclater ?
Qu'il reviendrait à moi , quand je l'allois quitter !
Je veux croire , avec vous , qu'il redoute la Grèce ;
Qu'il suit son intérêt plutôt que sa tendresse ;
Que mes yeux sur votre âme étoient plus absolus.

ORESTE.

Non , Madame , il vous aime , & je n'en doute plus.
Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire ?
Es vous ne vouliez pas , sans doute , lui déplaire.

Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione ?
 Sais-tu quel est Pyrrhus ? T'es-tu fait raconter
 Le nombre des exploits....Mais qui les peut compter ?
 Intrépide , & par-tout suivi de la victoire ,
 Charmant , fidèle , enfin rien ne manque à sa gloire ;
 Songe

CLÉONE.

Diffimulez. Votre rivale en pleurs
 Vient à vos pieds, sans doute, apporter ses douleurs.

HERMIONE.

Dieux , ne puis-je à ma joie abandonner mon ame !
 Sortons. Que lui dirai-je ?

SCÈNE IV.

ANDROMAQUE, HERMIONE,
 CLÉONE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Oufuyez-vous , Madame ?
 N'est-ce pas à vos yeux un spectacle assez doux ,
 Que la veuve d'Hector pleurante à vos genoux ?
 Je ne viens point ici , par de jalouses larmes ,
 Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.

Par



Par une main cruelle , hélas , j'ai vu percer
 Le seul où mes regards prétendoient s'adresser !
 Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
 Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
 Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour ,
 Madame , pour un fils jusqu'où va notre amour :
 Mais vous ne saurez pas , du moins je le souhaite ,
 En quel trouble mortel son intérêt nous jette ,
 Lorsque de tant de biens , qui pouvoient nous flatter ,
 C'est le seul qui nous reste , & qu'on veut nous l'ôter.
 Hélas ! Lorsque , lassés de dix ans de misère ,
 Les Troyens en courroux menaçoient votre mère ,
 J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui ;
 Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
 Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte ?
 Laissez-moi le cacher en quelque isle déserte.
 Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer ;
 Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

HERMIONE.

Je conçois vos douleurs : mais un devoir austère ,
 Quand mon père a parlé , m'ordonne de me taire.
 C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
 S'il faut fléchir Pyrrhus , qui le peut mieux que vous ?
 Vos yeux assez long-tems ont regné sur son ame.
 Faites-le prononcer , j'y souscrirai , Madame.



S C E N E V.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE

QUEL mépris la cruelle attache à ses refus !

CÉPHISE.

Je croirois ses conseils , & je verrois Pyrrhus.
 Un regard confondroit Hermione & la Grèce....
 Mais lui-même il vous cherche.

S C E N E VI.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHÉNIX,
CÉPHISE.PYRRHUS à *Phanix*.

OU donc est la Princesse ?
 Ne m'avois-tu pas dit qu'elle étoit en ces lieux ?

P H É N I X.

Je le croyois.

ANDROMAQUE à *Céphise*.

Tu vois le pouvoir de mes yeux.

T R A G É D I E.

P Y R R H U S.

Que dir-elle , Phoenix ?

A N D R O M A Q U E.

Hélas ! tout m'abandonne.

P H Œ N I X.

Allons , Seigneur , marchons sur les pas d'Hermione

C É P H I S E.

Qu'attendez-vous ? Forcez ce silence obstiné.

A N D R O M A Q U E.

Il a promis mon fils.

C É P H I S E.

Il ne l'a pas donné.

A N D R O M A Q U E.

Non , non , j'ai beau pleurer , sa mort est résolue.

P Y R R H U S.

Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la vue ?

Quel orgueil !

A N D R O M A Q U E.

Je ne fais que l'irriter encor.

Sortons.

P Y R R H U S.

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.

A N D R O M A Q U E se jettant aux pieds de Pyrrhus.

Ah ! Seigneur , arrêtez : Que prétendez-vous faire ?

Si vous livrez le fils , livrez-leur donc la mère,
 Vos sermens m'ont tantôt juré tant d'amitié ;
 Dieux , ne pourrai-je au moins toucher votre pitié !
 Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée ;

P Y R R H U S.

Phoenix vous le dira, ma parole est donnée.

A N D R O M A Q U E.

Vous qui braviez pour moi tant de périls divers ?

P Y R R H U S.

J'étois aveugle alors , mes yeux se sont ouverts,
 Sa grace à vos desirs pouvoit être accordée ;
 Mais vous ne l'avez pas seulement demandée,
 C'en est fait.

A N D R O M A Q U E.

Ah , Seigneur , vous entendiez assez
 Des soupirs qui craignoient de se voir repoussés !
 Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
 Ce reste de fierté qui craint d'être importune.
 Vous ne l'ignorez pas : Andromaque , sans vous ,
 N'auroit jamais d'un maître embrassé les genoux.

P Y R R H U S.

Non , vous me haïssez ; & dans le fond de l'ame,
 Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme,
 Ce fils même , ce fils l'objet de tant de soins ,
 Si je l'avois sauvé , vous l'en aimeriez moins.

TRAGÉDIE.

53

La haine , le mépris , contre moi tout s'assemble ;
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
Jouissez à loisir d'un si noble courroux.
Allons , Phoenix.

ANDROMAQUE.

Allons rejoindre mon époux.

CÉPHISE.

Madame...

ANDROMAQUE.

Et que veux-tu que je lui dise encore ?
Auteur de tous mes maux , crois-tu qu'il les ignore ?
Seigneur , voyez l'état où vous me réduisez.
J'ai vu mon père mort & nos murs embrasés.
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière ,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière ,
Son fils , seul avec moi , réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils ! Je respire , je fers.
J'ai fait plus. Je suis quelquefois consolée
Qu'ici plutôt qu'ailleurs le sort m'eût exilée ;
Qu'heureux dans son malheur , le fils de tant de Rois ,
Puisqu'il devoit servir , fût tombé sous vos loix.
J'ai cru que sa prison deviendrait son asyle.
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille.
J'attendois de son fils encor plus de bonté.
Pardonne , cher Hector , à ma crédulité.
Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime ;

C 3

Malgré lui-même , enfin , je l'ai cru magpanime.
 Ah , s'il l'étoit assez pour nous laisser du moins
 Au tombeau qu'à sa cendre ont élevé mes soins ;
 Et que , finissant là sa haine & nos misères ,
 Il ne séparât point des dépouilles si chères !

P Y R R H U S ,

Va m'attendre , Phoenix.

S C È N E V I I .

PYRRHUS , ANDROMAQUE ,
 CÉPHISE.

P I R R H U S .

MADAME , demeurez.

On peut vous rendre encor ce fils que vous plectrez.
 Oui , je sens à regret , qu'en excitant vos larmes ,
 Je ne fais contre moi que vous donner des armes.
 Je croyois apporter plus de haine en ces lieux.
 Mais , Madame , du moins tournez vers moi les yeux.
 Voyez si mes regards sont d'un Juge sévère ,
 S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
 Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir ?
 Au nom de votre fils , cessons de nous haïr.

A le sauver enfin , c'est moi qui vous convie.
 Faut il que mes soupirs vous demandent sa vie !
 Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux ?
 Pour la dernière fois , sauvez-le , sauvez-vous.
 Je fais de quels sermens je romps pour vous les chaînes ;
 Combien je vais sur moi faire éclater de haines.
 Je renvoie Hermione , & je mets sur son front ,
 Au lieu de ma couronne un éternel affront ,
 Je vous conduis au Temple , où son hymen s'apprête ;
 Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête.
 Mais ce n'est plus , Madame , une offre à dédaigner.
 Je vous le dis , il faut ou périr , ou régner.
 Mon cœur , désespéré d'un an d'ingratitude ,
 Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.
 C'est craindre , menacer , & gémir trop long-tems.
 Je meurs , si je vous perds , mais je meurs , si j'attends,
 Songez-y , je vous laisse ; & je viendrai vous prendre ,
 Pour vous mener au Temple, où ce fils doit m'attendre ;
 Et là vous me verrez soumis , ou furieux ,
 Vous couronner , Madame , ou le perdre à vos yeux.



SCENE VIII.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

JE vous l'avois prédit, qu'en dépit de la Grèce,
De votre sort encor vous seriez la maitresse.

ANDROMAQUE.

Hélas ! de quel effet tes discours sont suivis ?
Il ne me restoit plus qu'à condamner mon fils.

CÉPHISE.

Madame, à votre époux c'est être assez fidelle.
Trop de vertu pourroit vous rendre criminelle.
Lui-même il porteroit votre ame à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoi, je lui donnerois Pyrrhus pour successeur ?

CÉPHISE.

Ainsi le veut son fils que les Grecs vous ravissent.
Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent ?
Qu'il méprisât, Madame, un Roi victorieux,
Qui vous fait remonter au rang de vos ayeux ;
Qui foule aux pieds, pour vous, vos vainqueurs en colère,
Qui ne se souvient plus qu'Achille étoit son père ;
Qui dément ses exploits, & les rend superflus.

ANDROMAQUE.

Dois-je les oublier , s'il ne s'en souvient plus ?
 Dois-je oublier Hector privé de funérailles ,
 Et traîné , sans honneur , autour de nos murailles ?
 Dois-je oublier son père à mes pieds renversé ,
 Ensanglantant l'autel qu'il tenoit embrassé ?
 Songe , songe , Céphise , à cette nuit cruelle ,
 Qui fut pour tout un Peuple une nuit éternelle.
 Figure-toi Pyrrhus , les yeux étincelans ,
 Entrant à la lueur de nos palais brûlans ;
 Sur tous mes frères morts se faisant un passage ,
 Et , de sang tout couvert , échauffant le carnage.
 Songe aux cris des vainqueurs , songe aux cris des mourans ,
 Dans la flamme étouffés , sous le fer expirans.
 Peints-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue.
 Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue ;
 Voilà par quels exploits il sut se couronner ;
 Enfin , voilà l'époux que tu me veux donner.
 Non , je ne serai point complice de ses crimes.
 Qu'il nous prenne , s'il veut , pour dernières victimes ;
 Tous mes ressentimens lui seroient asservis !

CÉPHISE.

Hé bien , allons donc voir expirer votre fils.
 On n'attend plus que vous. Vous frémissez , Madame ?

ANDROMAQUE.

Ah , de quel souvenir viens-tu frapper mon ame !

Quoi , Céphise , j'irai voir expirer encor
Ce fils , ma seule joie , & l'image d'Hector ?
Ce fils , que de sa flamme il me laissa pour gage ?
Hélas , il m'en souvient ! Le jour que son courage,
Lui fit chercher Achille , ou plutôt le trépas.
Il demanda son fils , & le prit dans ses bras :
Chère épouse , dit-il , en essuyant mes larmes ,
J'ignore quel succès le sort garde à mes armes ;
Je te laisse mon fils pour gage de ma foi ;
S'il me perd , je prétends qu'il me retrouve en toi.
Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère ,
Montre au fils à quel point tu chérissais le père.
Et je puis voir répandre un sang si précieux ?
Et je laisse avec lui périr tous ses ayeux ?
Roi barbare , faut-il que mon crime l'entraîne ?
Si je te hais , est-il coupable de ma haine ?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas ?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas ?
Mais cependant , mon fils , tu meurs , si je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
Je l'en puis détourner , & je t'y vais offrir :
Non , tu ne mourras point , je ne le puis souffrir.
Allons trouver Pyrrhus. Mais non , chère Céphise ,
Va le trouver pour moi.

C É P H I S E.

Que faut il que je dise ?

T R A G È D I E.

39

A N D R O M A Q U E.

Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort....
Crois-tu que , dans son cœur , il ait juré sa mort ?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie ?

C É P H I S E.

Madame, il va bientôt revenir en furie.

A N D R O M A Q U E.

Hé bien , va l'assurer....

C É P H I S E.

De quoi ? De votre foi ?

A N D R O M A Q U E.

Hélas ! pour la promettre est-elle encore à moi !
O cendres d'un époux ! O Troyens ! O mon père !
O mon fils , que tes jours coûtent cher à ta mère !
Allons.

C É P H I S E.

Où donc , Madame , & que résolvez-vous ?

A N D R O M A Q U E.

Allons , sur son tombeau , consulter mon époux.

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

C É P H I S E.

AH, je n'en doute point ! C'est votre époux, Madame,
C'est Hector qui produit ce miracle en votre ame.
Il veut que Troye encor se puisse relever,
Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver.
Pyrrhus vous l'a promis. Vous venez de l'entendre,
Madame ; il n'attendoit qu'un mot pour vous le rendre.
Croyez-en ses transports. Pere , Sceptre , Alliés ,
Content de votre cœur , il met tout à vos pieds.
Sur lui , sur tout son peuple il vous rend Souveraine.
Est-ce là ce vainqueur digne de tant de haine ?
Déjà contre les Grecs plein d'un noble courroux ,
Le soin de votre fils le touche autant que vous ;
Il prévient leur fureur ; il lui laisse sa garde ;
Pour ne pas l'exposer lui-même il se hasarde.
Mais tout s'apprête au Temple ; & vous avez promis...

ANDROMAQUE.

Oui , je m'y trouverai. Mais allons voir mon fils.

CÉPHISE.

Madame , qui vous presse ? Il suffit que sa vue
Désormais à vos yeux ne soit plus défendue.
Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontés ;
Et vos embrassemens ne seront plus comptés.
Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître ,
Non plus comme un Esclave élevé pour son maître ,
Mais pour voir avec lui renaître tant de Rois !

ANDROMAQUE.

Céphise , allons le voir pour la dernière fois.

CÉPHISE.

Que dites vous ? O Dieux !

ANDROMAQUE.

O, ma chère Céphise ,
Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise !
Ta foi dans mon malheur s'est montrée à mes yeux ;
Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connoissois mieux.
Quoi donc , as-tu pensé qu'Andromaque infidelle
Pût trahir un époux qui croit revivre en elle ;
Et que de tant de morts réveillant la douleur ,
Le soin de mon repos me fît troubler le leur ?
Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre ?
Mais son fils périssoit , il l'a fallu défendre.
Pyrrhus , en m'épousant , s'en déclare l'appui ,
Il suffit. Je veux bien m'en reposer sur lui.

Je fais quel est Pyrrhus. Violent, mais sincère ,
Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor ;
Leur haine va donner un père au fils d'Hector,
Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie ,
Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie.
Je vais , en recevant sa foi sur les Autels ,
L'engager à mon fils par des nœuds immortels.
Mais aussi-tôt ma main , à moi seule funeste ,
D'une infidelle vie abrégera le reste ;
Et, sauvant ma vertu , rendra ce que je doi ,
A Pyrrhus , à mon fils , à mon époux , à moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagème ,
Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même ;
J'irai seule rejoindre Hector & mes ayeux.
Céphise , c'est à toi de me fermer les yeux.

CÉPHISE.

Ah , ne prétendez pas que je puisse survivre....

ANDROMAQUE.

Non , non , je te défends, Céphise , de me suivre.
Je confie à tes soins mon unique trésor ;
Si tu vis pour moi , vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire ,
Songe à combien de Rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus. Fais-lui garder sa foi.
S'il le faut , je consens qu'on lui parle de moi.

Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée ;
 Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée ;
 Que ses ressentimens doivent être effacés ;
 Qu'en lui laissant mon fils , c'est l'estimer assez.
 Fais connoître à mon fils les Héros de sa race ;
 Autant que tu pourras , conduis-le sur leur trace.
 Dis-lui par quels exploits leur noms ont éclaté ;
 Plutôt ce qu'ils ont fait , que ce qu'ils ont été.
 Parle-lui tous les jours des vertus de son père ,
 Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.
 Mais qu'il ne songe plus , Céphise , à nous venger ;
 Nous lui laissons un maître , il le doit ménager.
 Qu'il ait de ses ayeux un souvenir modeste ;
 Il est du sang d'Hector , mais il en est le reste ;
 Et pour ce reste enfin , j'ai moi-même en un jour ,
 Sacrifié mon sang , ma haine & mon amour.

C É P H I S E.

Hélas !

A N D R O M A Q U E.

Ne me suis point , si ton cœur en allarmes
 Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
 On vient. Cache tes pleurs , Céphise ; & souviens-toi
 Que le sort d'Andromaque est commis à ta foi.
 C'est Hermione. Allons , fuyons sa violence.



SCÈNE II.

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE.

NON, je ne puis assez admirer ce silence.
Vous vous taisez, Madame, & ce cruel mépris
N'a pas du moindre trouble agité vos esprits !
Vous soutenez en paix une si rude attaque,
Vous qu'on voyoit frémir au seul nom d'Andromaque ?
Vous qui, sans désespoir, ne pouviez endurer
Que Pyrrhus d'un regard la voulut honorer ;
Il l'épouse. Il lui donne, avec son diadème,
La foi, que vous venez de recevoir vous-même,
Et votre bouche encor muette à tant d'ennui,
N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de lui.
Ah, que je crains, Madame, un calme si funeste !
Et qu'il vaudroit bien mieux....

HERMIONE.

Fais-tu venir Oreste ?

CLÉONE.

Il vient, Madame, il vient ; & vous pouvez juger,
Que bientôt à vos pieds il alloit se ranger,
Prêt à servir toujours sans espoir de salaire.
Vos yeux ne sont que trop assurés de lui plaire.
Mais il entre.

S C E N E I I I.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE.

AH, Madame, est-il vrai qu'une fois,
Oreste, en vous cherchant, obéisse à vos loix ?
Ne m'a-t-on point flatté d'une fausse espérance ?
Avez-vous en effet souhaité ma présence ?
Croirai-je que vos yeux, à la fin désarmés,
Veulent....

HERMIONE.

Je veux savoir, Seigneur, si vous m'aimez.

ORESTE.

Si je vous aime ? O Dieux ! Mes sermens, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés ;
Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez ?

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout.

ORESTE.

Hé bien, allons, Madame.

Mettons encore un coup toute la Grèce en flamme.

66 *ANDROMAQUE,*

Prenons en signalant mon bras & votre nom ,
Vous , la place d'Hélène , & moi d'Agamemnon.
De Troye en ce pays réveillons les misères ;
Et qu'on parle de nous ainsi que de nos pères.
Partons , je suis tout prêt.

HERMIONE.

Non , Seigneur , demeurons.

Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.
Quoi , de mes ennemis couronnant l'insolence ,
J'irois attendre ailleurs une lente vengeance ?
Et je m'en remettrois au destin des combats ,
Qui peut-être , à la fin , ne me vengeroit pas ?
Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure :
Mais , si vous me vengez , vengez-moi dans une heure.
Tous vos retardemens sont pour moi des refus.
Courez au Temple. Il faut immoler....

ORESTE.

Qui ?

HERMIONE.

Pyrrhus ?

ORESTE.

Pyrrhus , Madame ?

HERMIONE.

Hé quoi , votre haine chancelle ?
Ah , courez , & craignez que je ne vous rappelle.
N'alléguez point des droits que je veux oublier ;
Et ce n'est pas à vous à le justifier.

ORESTE.

Moi , je l'excuserois ? Ah , vos bontés , Madame ,
 Ont gravé trop avant les crimes dans mon ame !
 Vengeons-nous , j'y consens ; mais , par d'autres chemin
 Soyons les ennemis , & non les assassins.
 Faisons de sa ruine une juste conquête.
 Quoi , pour réponse aux Grecs porterai-je sa tête ?
 Et n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'Etat ,
 Que pour m'en acquitter par un assassinat ;
 Souffrez , au nom des Dieux , que la Grèce s'explique ,
 Et qu'il meure chargé de la haine publique.
 Souvenez-vous qu'il regne , & qu'un front couronné....

HERMIONE.

Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné ;
 Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée
 Demande une victime , à moi seule adressée ;
 Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé :
 Que je le hais ; enfin , Seigneur , que je l'aimai ?
 Je ne m'en cache point. L'ingrat m'avoit sçu plaire ,
 Soit qu'ainsi l'ordonnât mon amour , ou mon père ;
 N'importe. Mais enfin , réglez-vous là-dessus.
 Malgré mes vœux , Seigneur , honteusement déçus ,
 Malgré la juste horreur que son crime me donne ,
 Tant qu'il vivra , craignez que je ne lui pardonne.
 Doutez jusqu'à sa mort d'un courroux incertain ;
 S'il ne meurt aujourd'hui , je puis l'aimer demain.

O R E S T E.

Hé bien , il faut le perdre , & prévenir sa grâce.
Il faut.... Mais cependant que faut-il que je fasse ?
Comment puis je si-tôt servir votre courroux ?
Quel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups ?
A peine suis-je encore arrivé dans l'Épire,
Vous voulez par mes mains renverser un Empire.
Vous voulez qu'un Roi meure , & pour son châtiment ,
Vous ne donnez qu'un jour , qu'une heure , qu'un moment ;
Aux yeux de tout son peuple , il faut que je l'opprime :
Laissez-moi vers l'Autel conduire ma victime.
Je ne m'en défends plus. Et je ne veux qu'aller
Reconnoître la place où je dois l'immoler.
Cette nuit je vous sers , cette nuit je l'attaque.

H E R M I O N E.

Mais cependant , ce jour , il épouse Andromaque.
Dans le Temple déjà le trône est élevé ,
Ma honte est confirmée , & son crime achevé.
Enfin , qu'attendez-vous ? Il vous offre sa tête.
Sans Gardes , sans défense il marche à cette fête.
Autour du fils d'Hector il les fait tous ranger.
Il s'abandonne au bras qui me voudra venger.
Voulez-vous , malgré lui , prendre soin de sa vie ?
Armez , avec vos Grecs , tous ceux qui m'ont suivie.
Soulevez vos amis. Tous les miens sont à vous.
Il me trahit , vous trompe & nous méprise tous.

Mais, quoi , déjà leur haine est égale à la mienne,
Elle épargne à regret l'époux d'une Troyenne ;
Parlez. Mon ennemi ne vous peut échapper ,
Ou plutôt il ne faut que les laisser frapper,
Conduisez , ou suivez une fureur si belle ;
Revenez tout couvert du sang de l'infidèle ;
Allez , en cet état , soyez sûr de mon cœur,

O R E S T E,

Mais, Madame , songez.....

H E R M I O N E.

Ah , c'en est trop , Seigneur !
Tant de raisonnemens offensent ma colère ;
J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire ,
Rendre Oreste content. Mais enfin , je vois bien
Qu'il veut toujours se plaindre , & ne mériter rien,
Partez. Allez ailleurs vanter votre constance ;
Et me laissez ici le soin de ma vengeance.
De mes lâches bontés mon courage est confus ;
Et c'est trop en un jour essuyer de refus.
Jem'en vais seule au Temple, où leur hymen s'apprête
Où vous n'osez aller mériter ma conquête.
Là de mon ennemi je saurai m'approcher.
Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher ;
Et mes sanglantes mains , sur moi-même tournées ,
Aussi-tôt , malgré lui , joindront nos destinées ;
Et , tout ingrat qu'il est , il me sera plus doux

De mourir avec lui que de vivre avec vous.

ORESTE.

Non , je vous priverai de ce plaisir funeste ,
Madame , il ne mourra que de la main d'Oreste.
Vos ennemis par moi vont vous être immolés ,
Et vous reconnoîtrez mes soins si vous voulez.

HERMIONE.

Allez. De votre sort laissez-moi la conduite ,
Et que tous vos vaisseaux soient prêts pour notre fuite.

SCENE IV.

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous vous perdez , Madame , & vous devez songer...

HERMIONE.

Que je me perde , ou non , je songe à me venger.
Je ne fais même encor , quoi qu'il m'ait pu promettre ,
Sur d'autres que sur moi si je dois m'en remettre.
Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux miens,
Et je tiendrois mes coups bien plus sûrs que les siens.
Quel plaisir de venger moi-même mon injure,
De retirer mon bras teint du sang du parjure.

Et, pour rendre sa peine & mes plaisirs plus grands,
De cacher ma rivale à ses regards mourans !
Ah, si du moins Oreste, en punissant son crime,
Lui laissoit le regret de mourir ma victime !
Va le trouver. Dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat,
Qu'on l'immole à ma haine & non pas à l'Etat.
Chère Cléone, cours, ma vengeance est perdue,
S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue.

CLÉONE.

Je vous obéirai. Mais qu'est-ce que je voi ?
O Dieux, qui l'auroit cru, Madame, c'est le Roi !

HERMIONE.

Ah ! cours après Oreste ; & dis-lui, ma Cléone,
Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione.



SCENE V.

PYRRHUS, HERMIONE, PHŒNIX.

PYRRHUS.

Vous ne m'attendiez pas, Madame, & je vois bien
Que mon abord ici trouble votre encretion.
Je ne viens point, armé d'un indigne artifice,
D'un voile d'équité couvrir mon injustice.
Il suffit que mon cœur me condamne tout bas ;
Et je soutiendrois mal ce que je ne crois pas.
J'épouse une Troyenne. Oui, Madame, & j'avoue
Que je vous ai promis la foi que je lui vove.
Un autre vous disoit qu'en dans les champs Troyens,
Nos deux pères, sans nous, formèrent ces liens,
Et que sans consulter ni mon choix ni le vôtre,
Nous fûmes, sans amour, engagés l'un à l'autre.
Mais c'est assez pour moi que je me sois soumis.
Par mes Ambassadeurs mon cœur vous fut promis ;
Loin de les révoquer, je voulus y souscrire.
Je vous vis avec eux arriver en Épire ;
Et, quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
Eût déjà prévenu le pouvoir de vos yeux,
Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle.
Je voulus m'obstiner à vous être fidèle.

Je

Je vous reçus en Reine , & , jusques à ce jour ;
 J'ai cru que mes sermens me tiendroient lieu d'amour ;
 Mais cet amour l'emporte ; & , par un coup funeste ,
 Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste.
 L'un par l'autre entraînés , nous courons à l'Autel
 Nous jurer , malgré nous , un amour immortel.
 Après cela , Madame , éclatez contre un traître ;
 Qui l'est avec douleur , & qui pourtant veut l'être ;
 Pour moi , loin de contraindre un si juste courroux ,
 Il me soulagera peut-être autant que vous.
 Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures.
 Je crains votre silence , & non pas vos injures ;
 Et mon cœur , soulevant mille secrets témoins ,
 M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins ;

HERMIONE.

Seigneur , dans cet aveu dépouillé d'artifice ;
 J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice ;
 Et que , voulant bien rompre un nœud si solennel ,
 Vous vous abandonniez au crime en criminel.
 Est-il juste , après tout , qu'un Conquérant s'abaisse
 Sous la servile loi de tenir sa promesse ?
 Non , non , la perfidie a de quoi vous tenter ;
 Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
 Quoi , sans que ni serment , ni devoir vous retienne ;
 Rechercher une Grecque , amant d'une Troyenne ;
 Me quitter , me reprendre , & retourner encor

74 . *ANDROMAQUE ;*

De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector ?
 Couronner tout à tout l'Esclave & la Princesse ,
 Immolier Troye aux Grecs , au fils d'Hector la Grèce ?
 Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi ,
 D'un Héros qui n'est point esclave de sa foi.
 Pour plaire à votre épouse , il vous faudroit peut-être
 Prodiguer les deux noms de parjure & de traître.
 Vous veniez de mon front observer la pâleur ,
 Pour aller dans ses bras tire de ma douleur.
 Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie ;
 Mais , Seigneur , en un jour ce seroit trop de joie.
 Et sans chercher ailleurs des titres empruntés ,
 Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez ?
 Du vieux père d'Hector la valeur abbaque
 Aux pieds de sa famille expirante à sa vue ;
 Tandis que dans son sein votre bras enfoncé
 Cherche un reste de sang que l'âge avoit glacé ;
 Dans des ruisseaux de sang Troye ardente plongée ;
 De votre propre main Polixène égorgée ,
 Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous ;
 Que peut-on refuser à ces généreux coups ?

P Y R R H U S.

Madame , je fais trop à quel excès de rage
 La vengeance d'Hélène emporta mon courage.
 Je puis me plaindre à vous du sang que j'ai versé.
 Mais , enfin , je consens d'oublier le passé.

Je rends grâces au Ciel, que votre indifférence
De mes heureux soupirs m'apprenne l'innocence.
Mon cœur, je le vois bien, trop prompt à se gêner,
Devoit mieux vous connoître, & mieux s'examiner.
Mes remords vous faisoient une injure mortelle ;
Il faut se croire aimé pour se croire infidèle.
Vous ne prétendiez point m'arrêter dans vos sens.
Je crains de vous trahir, peut-être je vous fers.
Nos cœurs ne étoient point faits dépendans l'un de l'autre ;
Jusqu'à mon devoir, & vous cédiez au vôtre.
Rien ne vous engageoit à m'aimer en effet.

HERMIONE.

Je ne t'ai point aimé, cruel : Qu'ai-je donc fait ?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos Princes,
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;
J'y suis encor, malgré tes infidélités ;
Et malgré tous mes Grecs, honteux de mes bontés,
Je leur ai commandé de cacher mon injure.
J'attendois en secret le retour d'un parjure.
J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterois un cœur qui m'étoit dû.
Je t'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidèle ?
Et même, en ce moment, où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, Seigneur, s'il le faut, si le Ciel en colère

Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire ;
 Achevez votre hymen , j'y consens. Mais du moins ;
 Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
 Pour la dernière fois je vous parle peut-être ;
 Différez-le d'un jour, demain vous serez maître.
 Vous ne répondez point ; perfide , je le voi ,
 Tu comptes les momens que tu perds avec moi.
 Ton cœur impatient de revoir ta Troyenne ,
 Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne !
 Tu lui parles du cœur , tu la cherches des yeux.
 Je ne te retiens plus , sauve-toi de ces lieux.
 Va lui jurer la foi que tu m'avois jurée.
 Va profaner des Dieux la majesté sacrée.
 Ces Dieux , ces justes Dieux n'auront pas oublié
 Que les mêmes sermens avec moi t'ont lié.
 Porte aux pieds des Autels ce cœur qui m'abandonne
 Va , cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione.



SCÈNE VI.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

SEIGNEUR, vous l'entendez. Gardez de négliger
Une amante en fureur, qui cherche à se venger.
Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée ;
La querelle des Grecs à la sienne est liée.
Oreste l'aime encore ; & peut-être à ce prix...?

PYRRHUS.

Andromaque m'attend. Phœnix, garde son fils.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HERMIONE *seule.*

OU suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que dois-je faire encore ?
 Quel transport me saisit ? Quel chagrin me dévore ?
 Errante , & sans dessein , je cours dans ce palais.
 Ah ! ne puis-je savoir si j'aime , ou si je-hais ?
 Le cruel ! De quel oeil il m'a congédiée !
 Sans pitié , sans douleur , au moins étudiée !
 Ai-je vu ses regards se troubler un moment ?
 En ai-je pu tirer un seul gémissement ?
 Muet à mes soupirs , tranquille à mes alarmes ,
 Sembloit-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?
 Et je le plains encore ? Et , pour comble d'ennui ,
 Mon cœur , mon lâche cœur s'intéresse pour lui !
 Je tremble au seul penser du coup qui le menace !
 Et prête à me venger , je lui fais déjà grâce !
 Non , ne révoquons point l'arrêt de mon courroux.
 Qu'il périsse. Aussi-bien il ne vit plus pour nous.
 Le perfide triomphe , & se rit de ma rage.
 Il pense voir en pleurs dissiper cet orage.
 Il croit que , toujours foible , & d'un cœur incertain ,
 Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.

TRAGÉDIE.

79

Il juge encor de moi par mes bontés passées.
 Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées.
 Triomphant dans le Temple, il ne s'informe pas
 Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
 Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
 Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste.
 Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
 Et puisqu'il m'a forcé enfin à le vouloir.
 A le vouloir ? Hé quoi, c'est donc moi qui l'ordonne !
 Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione !
 Ce Prince, dont mon cœur se faisoit autrefois,
 Avec tant de plaisir, redire les exploits,
 A qui même, en secret, je m'étois destinée,
 Avant qu'on eût conclu ce fatal hymenée !
 Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'États,
 Que pour venir si loin préparer son trépas !
 L'affaillir, le perdre ! Ah, devant qu'il expire !

SCÈNE II.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

AH, qu'ai-je fait, Cléone, & que viens-tu me dire ?
 Que fait Pyrrhus ?

CLÉONE.

Il est au comble de ses vœux ;
 Le plus fier des mortels, & le plus amoureux.

D 4

ANDROMAQUE;

Je l'ai vu vers le Temple , où son hymen s'apprête
 Mener en Conquérant sa nouvelle conquête ;
 Et d'un oeil où brilloient sa joie & son espoir ,
 S'enyvrer , en marchant , du plaisir de la voir.
 Andromaque , au travers de mille cris de joie ,
 Porte jusqu'aux Autels le souvenir de Troye ;
 Incapable toujours d'aimer & de haïr ,
 Sans joie & sans murmure , elle semble obéir.

HERMIONE.

Et l'ingrat , jusqu'au bout il a poussé l'outrage !
 Mais as-tu bien , Cléone , observé son visage ?
 Goûte-t-il des plaisirs tranquilles & parfaits ?
 N'a-t-il point détourné ses yeux vers le Palais ?
 Dis-moi , ne t'es-tu point présentée à sa vue ?
 L'ingrat a-t-il rougi , lorsqu'il t'a reconnue ?
 Son trouble avouoit-il son infidélité ?
 A-t-il jusqu'à la fin soutenu sa fierté ?

CLÉONE.

Madame , il ne voit rien. Son salut & sa gloire
 Semblent être , avec vous , sortis de sa mémoire.
 Sans songer qui le suit , ennemis ou sujets ,
 Il poursuit seulement ses amoureux projets.
 Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde ,
 Et croir que c'est lui seul que le péril regarde.
 Phoenix même en répond , qui l'a conduit exprès
 Dans un Fort éloigné du Temple & du Palais.
 Voilà , dans ses transports , le seul soin qui lui reste.

TRAGÉDIE.

81

HERMIONE.

Le perfide ! Il mourra. Mais que t'a dit Oreste ?

CLÉONE.

Oreste , avec ses Grecs , dans le Temple est entré.

HERMIONE.

Hé bien ! A me venger n'est-il pas préparé ?

CLÉONE.

Je ne fais.

HERMIONE.

Tu ne fais ! Quoi donc , Oreste encore .

Oreste me trahit !

CLÉONE.

Oreste vous adore ;

Mais de mille remords son esprit combattu ,

Croit tantôt son amour & tantôt sa vertu.

Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadème ,

Il respecte en Pyrrhus , Achille & Pyrrhus même.

Il craint les Grecs , il craint l'Univers en courroux ;

Mais il se craint , dit-il , soi-même plus que tous.

Il voudroit en vainqueur vous apporter sa tête.

Le seul nom d'assassin l'épouvante & l'arrête.

Enfin il est entré , sans savoir dans son cœur

S'il en devoit sortir coupable ou spectateur.

HERMIONE.

Non , non , il les verra triompher sans obstacle.

Il se gardera bien de troubler ce spectacle.

Je fais de quels remords son courage est atteint.

Le lâche craint la mort , & c'est tout ce qu'il craint.

Quoi , sans qu'elle employât une seule prière ;
 Ma mère , en sa faveur arma la Grèce entière :
 Ses yeux , pour leur querelle , en dix ans de combats ,
 Virent périr vingt Rois qu'ils ne connoissoient pas :
 Et moi , je ne prétends que la mort d'un parjure ,
 Et je charge un amant du soin de mon injure ;
 Il peut me conquérir à ce prix sans danger ;
 Je me livre moi-même , & ne puis me venger ?
 Allons , c'est à moi seule à me rendre justice ,
 Que de cris de douleur le Temple retentisse :
 De leur hymen fatal troublons l'événement ;
 Et qu'ils ne soient unis , s'il se peut , qu'un moment.
 Je ne choisirai point dans ce désordre extrême :
 Tout me sera Pyrrhus , fût-ce Oreste lui-même.
 Je mourrai. Mais au moins ma mort me vengera ;
 Je ne mourrai pas seule , & quelqu'un me suivra.

S C E N E I I I.

ORESTE , HERMIONE , CLÉONE.

O R E S T E.

MADAME , c'en est fait , & vous êtes servie ,
 Pyrrhus rend à l'Autel son infidelle vie.

H E R M I O N E.

Il est mort ?

O R E S T E.

Il expire. Et nos Grecs irrités

Ont lavé dans son sang ses infidélités.
 Je vous l'avois promis ; &c , quoique mon courage
 Se fit de ce complot une funeste image ,
 J'ai couru vers le Temple , où nos Grecs dispersés
 Se sont jusqu'à l'Autel dans la foule glissés.
 Pyrrhus m'a reconnu , mais sans changer de face ,
 Il sembloit que ma vue excitât son audace ;
 Que tous les Grecs , bravés en leur Ambassadeur ,
 Dussent de son hymen relever la splendeur.
 Enfin , avec transport prenant son diadème ,
 Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même :
*Je vous donne , a-t-il dit , ma couronne & ma foi ,
 Andromaque , réglez sur l'Épire & sur moi.
 Je voue à votre fils une amitié de père ;
 J'en atteste les Dieux , je le jure à sa mère ;
 Pour tous mes ennemis je déclare les siens ,
 Et je le reconnois pour le Roi des Troyens.*
 A ses mots , qui du peuple attiroient le suffrage ,
 Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage ;
 L'infidèle s'est vu par-tout envelopper ,
 Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.
 Chacun se disputoit la gloire de l'abattre.
 Je l'ai vu dans leurs bras quelque-tems se débattre ,
 Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober ;
 Mais enfin à l'Autel il est allé tomber.
 Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse ,

S C E N E I V.

O R E S T E *à part.*

QU^e vois-je ? Est-ce Hermione ? Et que viens-je d'entendre ?
 Pour qui coule le sang que je viens de répandre ?
 Je suis, si je l'en crois, un traître, un assassin.
 Est-ce Pyrrus qui meurt, & suis-je Oreste enfin ?
 Quoi ! j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire ;
 L'assassin à regret un Roi que je révère ;
 Je viole en un jour les droits des Souverains ,
 Ceux des Ambassadeurs, & tous ceux des humains ;
 Ceux même des Autels, où ma fureur l'assiége ;
 Je deviens parricide ; assassin ; sacrilège :
 Pour qui ? Pour une ingrate, à qui je le promets ,
 Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais ,
 Dont j'épouse la rage. Et, quand je l'ai servie ,
 Elle me redemande & son sang & sa vie !
 Elle l'aime, & je suis un monstre furieux !
 Je la vois pour jamais s'éloigner de mes yeux ;
 Et l'ingrate, en fuyant, me laisse, pour salaire ,
 Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire.

SCÈNE DERNIERE.

O R E S T E , P Y L A D E , *Soldats d'Oreste.*

P Y L A D E.

IL faut partir, Seigneur. Sorrons de ce palais ,
 Oubien résolvons-nous de n'en sortir jamais.
 Nos Grecs, pour un moment, en défendent la porte.
 Tout le peuple assemblé nous poursuit à main forte.
 Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis ,
 Ils la traitent en Reine, & nous comme ennemis.
 Andromaque elle-même, à Pyrrhus si rebelle !

TRAGÉDIE.

37.

Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidelle,
Commande qu'on le venge, & peut-être qu'encor
Elle poursuit sur nous la vengeance d'Hector.
Allons. N'attendons pas que l'on nous environne,
Nos Grecs nous rejoindront. Et tandis qu'Hermione
Tient encore le peuple autour d'elle arrêté,
Voilà notre chemin, marchons de ce côté.

O R E S T E.

Non, non, c'est Hermione, ami, que je veux suivre,
A son dernier arrêt je ne puis plus survivre ;
Partez, j'ai fait le crime, & je vais l'expier.

P Y L A D E.

Hermione : Seigneur, il la faut oublier.
Quoi, toujours l'instrument & l'objet de sa rage,
Cherchez-vous chez les morts quelque nouvel outrage ?
Et, parce qu'elle meurt, faut-il que vous mouriez !

O R E S T E,

Elle meurt. Dieux ! Qu'entends-je ?

P Y L A D E.

Et quoi, vous l'ignorez !

En rentrant dans ces lieux nous l'avons rencontrée,
Qui-couroit vers le Temple, inquiète, égarée.
Elle a trouvé Pyrrhus, porté par des soldats,
Que son sang excitoit à venger son trépas.
Sans doute, à cet objet sa rage s'est émue ;
Mais, du haut de la porte enfin nous l'avons vue ;
Un poignard à la main sur Pyrrhus se courber,
Lever les yeux au Ciel, se frapper, & tomber.

O R E S T E.

Grace aux Dieux, mon malheur passe mon espérance ?
Oui, je te loue, ô Ciel, de ta persévérance.
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir.
Ta haine a pris plaisir à former ma misère ;
J'étois né pour servir d'exemple à ta colère ;

88 *ANDROMAQUE, TRAGÉDIE.*

Pour être du malheur un modèle accompli :

Hé bien , je meurs content , & mon sort est rempli.
Où sont ces deux Amans ? Pour couronner ma joie ,
Dans leur sang , dans le mien , il faut que je me noie ;
L'un & l'autre , en mourant , je les veux regarder.
Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder.
Mais quelle épaisse nuit , tout-à-coup , m'environne ?
De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ?
Quelle horreur me saisit ? Grace au Ciel , j'entrevois...
Dieux ! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi !

P Y L A D E.

Ah , Seigneur !

O R E S T E.

Quoi , Pyrrhus , je te rencontre encore ?

Trouverai-je par-tout un rival que j'abhorre ?
Percé de tant de coups , comment t'es-tu sauvé ?
Tiens , tiens , voilà le coup que je t'ai réservé.
Mais que vois-je ? A mes yeux Hermione l'embrasse !
Elle vient l'arracher au coup qui le menace !
Dieux , quels affreux regards elle jette sur moi !
Quels Démons , quels serpens traîne-t-elle après soi ?
Hé bien , Filles d'Enfer , vos mains sont-elles prêtes ?
Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes ?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?
Venez , à vos fureurs Oreste s'abandonne.
Mais non , retirez-vous , laissez faire Hermione ;
L'ingrate , mieux que vous , saura me déchirer ;
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

P Y L A D E.

Il perd le sentiment. Amis , le tems nous presse ,
Ménageons les momens que ce transport nous laisse ;
Sauvons-le. Nos efforts deviendroient impuissans ,
S'il reprenoit ici sa rage avec ses sens.

F I N.



Cornéille, Thomas

ARIANE,

TRAGÉDIE.

A C T E U R S.

CÉNARUS, roi de Naxe.

THÈSÉE, fils d'Égée, roi d'Athènes.

PIRITHOÛS, fils d'Ixion, roi des Lapithes.

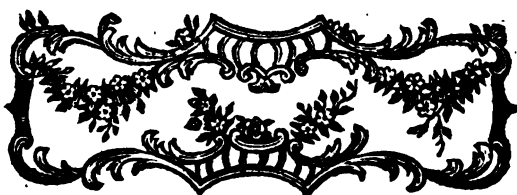
ARIANE, fille de Minos, roi de Crète.

PHÈDRE, sœur d'Ariane.

NÉRINE, confidente d'Ariane.

ARCAS, Naxien, confident d'Oénarus.

La scène est dans l'île de Naxe.



ARIANE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ŒNARUS, ARCAS.



E le confesse, Arcas, ma foiblesse redouble ;

Je ne puis voir ici Pirithotus sans trouble.

Quelques maux où ma flamme ait dû me préparer,

C'étoit toujours beaucoup que les voir différer.

La princesse avoit beau m'étaler sa constance,

Son hymen reculé flattoit mon espérance ;

Et si Thésée avoit & son cœur & sa foi,

Contre elle, contre lui, le temps étoit pour moi.

De ce foible secours Pirithotus me prive ;

Par lui de mon malheur l'instant fatal arrive ;

Cet ami si long-temps de Thésée attendu ,
 Pour partager sa gloire , en ces lieux s'est rendu.
 Il vient être témoin du bonheur de sa flamme ;
 Ainsi , plus de remise , il faut m'arracher l'ame ,
 Et me soumettre enfin au tourment sans égal
 De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival.

A R C A S.

Ariane vous charme , & sans doute elle est belle ;
 Mais, Seigneur, quand l'amour vous a parlé pour elle ,
 Avez-vous ignoré que déjà d'autres feux
 La mettoient hors d'état de répondre à vos vœux ?
 Si-tôt que , dans cette île où les vents la poufferent ,
 Aux yeux de votre Cour ses beautés éclaterent ,
 Vous sûtes que Thésée avoit , par son secours ,
 Du labyrinthe en Crète évité les détours ,
 Et que , pour reconnoître un amour si fidèle ,
 Vainqueur du Minotaure , il fuyoit avec elle.
 Quel espoir vous laissoient des nœuds si bien formés ?
 Ils étoient l'un de l'autre également charmés ,
 Chacun d'eux l'avouoit ; & vous-même en cette île
 Contre le fier Minos leur promettant asyle ,
 Vous les pressiez d'abord d'avancer l'heureux jour
 Qui devoit par l'hymen couronner leur amour.

O E N A R U S.

Que n'ont-ils pû me croire ? Ils m'auroient vu , sans
 peine ,
 Consentir à ces nœuds dont l'image me gêne.
 Quoiqu'alors Ariane eût les mêmes appas ,
 On résiste aisément quand on n'espère pas ;
 Et du moins je n'eusse eu , pour sauver ma franchise ,
 Qu'à vaincre de mes sens la première surprise ;
 Mais si mon triste cœur à l'amour s'est rendu ,
 Thésée en est la cause , & lui seul m'a perdu.
 Sans songer quels honneurs l'attendent dans Athènes ,
 Ici depuis trois mois il languit dans ses chaînes ;
 Et , quoi que dans l'hymen il dût trouver d'appas ,
 Pirithous absent , il ne les goûtoit pas.

T R A G É D I E.

551

Pour en choisir le jour il a fallu l'attendre.
C'est beaucoup d'amitié pour un amour si tendre :
Ces délais démentoient un cœur bien enflammé ;
Et qui n'auroit pas cru qu'il n'auroit point aimé ?
Voilà sur quoi mon ame , à l'espoir enhardie ,
S'est peut-être en secret un peu trop applaudie.
Les plus charmans objets qui brillent dans ma Cour,
Sembloient chercher Thésée , & briguer son amour ;
Il rendoit quelques soins à Mégiste , à Cyane :
Tout cela me flattoit du côté d'Ariane ;
Et j'allois quelquefois jusqu'à m'imaginer
Qu'il dédaignoit un bien qu'il n'osoit me donner.

A R C A S.

Dans l'étroite amitié qui , depuis tant d'années ,
De deux amis si chers unit les destinées ,
Il n'est pas surprenant que , malgré de beaux feux ,
Thésée ait jusqu'ici refusé d'être heureux.
C'est de quoi mieux goûter le fruit de sa victoire ,
Qu'avoir Pirithoüs pour témoin de sa gloire.
Mais , Seigneur , Ariane a-t-elle en son amant
Blâmé pour un ami ce trop d'empressement ?
En avez-vous trouvé plus d'accès auprès d'elle ?

O E N A R U S.

C'est-là ma peine , Arcas ; Ariane est fidelle ;
Mes languissans regards , mes inquiets soupirs
N'ont que trop de ma flamme expliqué les desirs.
C'étoit peu , j'ai parlé : mais pour l'heureux Thésée
D'un feu si violent son ame est embrasée ,
Qu'elle a toujours depuis appliqué tous ses soins
A fuir l'occasion de me voir sans témoins.
Phédre sa sœur , qui fait les peines que j'endure ,
Soulage , en m'écoutant , ma funeste aventure ;
Et comme il ne faut rien pour flatter un amant ,
Je m'obstine par elle , & chéris mon tourment.

A R C A S.

Avec un tel discours vous êtes moins à plaindre :
Mais Phédre est sans amour , & d'un mérite à craindre ;

Vous la voyez souvent ; & j'admire , Seigneur ,
Que sa beauté n'ait rien qui touche votre cœur.

O E N A R U S .

Vois par-là de l'amour le bizarre caprice.
Phédre dans sa beauté n'a rien qui m'éblouisse ;
Les charmes de sa sœur sont à peine aussi doux :
Je n'ai qu'à dire un mot pour en être l'époux.
Cependant, quoiqu'aimable, & peut-être plus belle,
Je la vois, je lui parle, & ne sens rien pour elle.
Non, ce n'est ni par choix, ni par raison d'aimer,
Qu'en voyant ce qui plaît on se laisse enflammer.
D'un aveugle penchant le charme imperceptible
Frappe, saisit, entraîne, & rend un cœur sensible ;
Et, par une secrète & nécessaire loi,
On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.
Je l'éprouve au supplice où le ciel me condamne,
Tout me parle pour Phédre, & tout contre Ariane ;
Et, quoi que sur le choix ma raison ait de jour,
L'une a ma seule estime, & l'autre mon amour.

A R C A S .

Mais d'un pareil amour n'êtes-vous pas le maître ?
Qui peut tout, ose tout.

O E N A R U S .

Que me fais-tu connoître ?

L'ayant reçue ici, j'aurois la lâcheté
De violer les droits de l'hospitalité !
Quand je m'y résoudrois, quel espoir pour ma flamme !
En la tyrannisant toucherois-je son ame ?
Thésée est un héros fameux par tant d'exploits,
Qu'auprès d'elle en mérite il efface les rois :
Son cœur est tout à lui, j'en connois la constance,
Et nous ferions en vain agir la violence.
Ainsi, par mon respect, au défaut d'être aimé,
Méritons jusqu'au bout de m'en voir estimé.
Par d'illustres efforts les grands cœurs se connoissent ;
Et, malgré mon amour . . . Mais les princes paroissent.

SCENE

SCENE II.

OENARUS, THÉSÉE, PIRITHOÛS,
ARCAS.

OENARUS.
EEnfin voici le jour si long-temps attendu,
Pirithoûs dans Naxe à Thésée est rendu;
Et quand un heureux sort permet qu'il le renvoie,
Il n'est pas mal-aisé de juger de sa joie;
Après un tel bonheur rien ne manque à sa foi.

PIRITHOÛS.
Cette joie est encor plus sensible pour moi,
Seigneur; & plus Thésée a pendant mon absence
D'un destin rigoureux souffert la violence,
Plus c'est pour ma tendresse un aimable transport
D'embrasser un ami, dont j'ai pleuré la mort.
Qui l'eût cru, que du sort le choix illégitime,
M'ayant au minotaure envoyé pour victime,
Il dût, par un triomphe à jamais glorieux,
M'franchir son pays d'un tribut odieux?
Sur le bruit qui rendoit ces nouvelles incertaines,
L'espoir de son retour m'attira dans Athènes;
Et, par un ordre exprès, ce fut-là que je sùs
Qu'il attendoit ici son cher Pirithoûs.
Boudain je vole à Naxe, où de sa renommée
Mon ame à le revoir est d'autant plus charmée,
Que tout comblé qu'il est des faveurs d'un grand roi,
Son même zele toujours l'intéresse pour moi.

OENARUS.
Que Thésée est heureux! Tandis qu'il peut attendre
Tous les biens que promet l'amitié la plus tendre,
Le plus parfait amour les favorables nœuds
Ont rien qu'un bel objet n'abandonne à ses vœux.
T. Corn. Tome IV. A a

Il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paroître ,
Seigneur , on n'est heureux qu'autant qu'on le croit
être :

Vous m'accablez de biens ; & , quand je vous doistant ,
Ne pouvant m'acquitter , je ne vis point content.

O E N A R U S .

Ce que j'ai fait pour vous vaut peu que l'on y pense ;
Mais , si j'en attendois quelque reconnoissance ,
Prince , me dussiez-vous & la vie & l'honneur ,
Il seroit un moyen . . .

T H É S É E .

Quel ? Achevez , Seigneur ,
J'offre tout ; & déjà mon cœur cede à la joie ,
De penser . . .

O E N A R U S .

Vous voulez en vain que je le croie ;
Cessez d'avoir pour moi des soins trop empressés ,
Il vous en coûteroit plus que vous ne pensiez.

T H É S É E .

Doutez-vous de mon zele , & . . .

O E N A R U S .

Non , je me condamne ;
Aimez Pirithois , possédez Ariane ,
Un ami si parfait . . . De si charmans appas . . .
J'en dis trop , c'est à vous à ne m'entendre pas ;
Ma gloire le veut , Prince , & je vous le demande.

SCENE III.

PIRITHOUS, THÉSÉE.

P I R I T H O U S.
JE ne fais si le roi ne veut pas qu'on l'entende ;
 Mais au nom d'Ariane un peu trop de chaleur
 Me fait craindre pour vous le trouble de son cœur ;
 Songez-y , s'il falloit qu'épris d'amour pour elle ...

T H É S É E.
 Sa passion est forte , & ne m'est pas nouvelle ,
 Je la sùs dès l'instant qu'il s'en laissa charmer ;
 Mais ce n'est pas un mal qui me doive allarmer.

P I R I T H O U S.
 Il est vrai qu'Ariane auroit lieu de se plaindre ,
 Si , chéri sans réserve , elle vous voyoit craindre.
 Je viens de lui parler , & je ne vis jamais
 Pour un illustre amant de plus ardens souhaits ;
 C'est un amour pour vous si fort , si pur , si tendre ,
 Que, quoi que pour vous plaire il fallût entreprendre,
 Son cœur de cette gloire uniquement charmé ...

T H É S É E.
 Hélas ! & que ne puis-je en être moins aimé ?
 Je ne me verrois pas dans l'état déplorable
 Où me réduit sans cesse un amour qui m'accable,
 Un amour qui ne montre à mes sens désolés ...
 Le puis-je dire ?

P I R I T H O U S.
 O dieux ! est-ce vous qui parlez ?
 Ariane en beauté par-tout si renommée ,
 Aimant avec excès ne seroit point aimée ?
 Vous seriez insensible à de si doux appas ?

T H É S É E.
 Ils ont de quoi toucher , je ne l'ignore pas.

A a ij

Ma raison, qui toujours s'intéresse pour elle,
Me dit qu'elle est aimable, & mes yeux qu'elle est
belle ;

L'amour sur leur rapport tâche de m'ébranler ;
Mais quand le cœur se tait, l'amour a beau parler.
Pour engager ce cœur ces amorces sont vaines,
S'il ne court de lui-même au-devant de ses chaînes,
Et ne confond d'abord, par ses doux embarras,
Tous les raisonnemens d'aimer ou n'aimer pas.

P I R I T H O U S.

Mais vous souvenez-vous que pour sauver Thésée
La fidelle Ariane à tout s'est exposée ?
Par-là du labyrinthe heureusement tiré...

T H É S É E.

Il est vrai, tout sans elle étoit désespéré.
Du succès attendu son adresse suivie,
Malgré le sort jaloux, m'a conservé la vie :
Je la dois à ses soins ; mais par quelle rigueur
Vouloir que je la paye aux dépens de mon cœur ?
Ce n'est pas qu'en secret l'ardeur d'un si beau zèle
Contre ma dureté n'ait combattu pour elle.
Touché de mon amour, confus de son éclat,
Je me suis mille fois reproché d'être ingrat,
Mille fois j'ai rougi de ce que j'ose faire,
Mais mon ingratitude est un mal nécessaire ;
Et l'on s'efforce en vain par d'assidus combats
A disposer d'un cœur qui ne se donne pas.

P I R I T H O U S.

Votre mérite est grand, & peut l'avoir charmée ;
Mais quand elle vous aime, elle se croit aimée ;
Ainsi vos vœux d'abord auront flatté sa foi,
Et vous avez juré...

T H É S É E.

Qui n'eût fait comme moi ?

Pour me suivre, Ariane abandonnoit son pere,
Je lui devois la vie, elle avoit de quoi plaire.
Mon cœur sans passion me laissoit présumer
Qu'il prendroit à mon choix l'habitude d'aimer.

Par-là , ce qu'il donnoit à la reconnoissance ,
De l'amour , auprès d'elle , eut l'entiere apparence ;
Pour payer ce qu'au sien je voyois être dû ,
Mille devoirs... Hélas ! c'est ce qui m'a perdu.
Je les rendois d'un air à me tromper moi-même ,
A croire que déjà ma flamme étoit extrême ,
Lorsqu'un trouble secret me fit appercevoir
Que souvent pour aimer , c'est peu que le vouloir.
Phédre à mes yeux surpris à toute heure exposée ...

P I R I T H O U S.

Quoi ! la sœur d'Ariane a fait changer Thésée ?

T H É S É E.

Oui , je l'aime , & telle est cette brûlante ardeur ;
Qu'il n'est rien qui la puisse arracher de mon cœur.
Sa beauté , pour qui seule en secret je soupire ,
M'a fait voir de l'amour jusqu'où s'étend l'empire ;
Je l'ai connu par elle , & ne m'en sens charmé
Que depuis que je l'aime , & que j'en suis aimé.

P I R I T H O U S.

Elle vous aime ?

T H É S É E.

Autant que je le puis attendre ,
Dans l'intérêt du sang qu'une sœur lui fait prendre.
Comme depuis long-temps l'amitié qui les joint
Forme entre elles des nœuds que l'amour ne rompt
point ,
Elle a quelquefois peine à contraindre son ame ,
De laisser , sans scrupule , agir toute sa flâme ,
Et voudroit , pour montrer ce qu'elle sent pour moi ,
Qu'Ariane eût cessé de prétendre à ma foi.
Cependant , pour ôter toute la défiance
Qu'auroit donné le cours de notre intelligence ,
Naxe a peu de beautés pour qui des soins rendus
Ne me semblent coûter quelques soupirs perdus ;
Cyane , *Æglé* , *Mégiste* , ont part à cet hommage ;
Ariane le voit , & n'en prend point d'ombrage ;
Rien n'allarme son cœur , tant ce que je lui doi
Contre ma trahison lui répond de ma foi.

A a iij

Des devoirs partagés ont trop d'indifférence ,
Pour vous faire aisément soupçonner d'inconstance.
Mais , quand depuis trois mois vous m'avez attendu ,
Ne vous déclarant point , qu'avez-vous prétendu ?

T H É S É E .

Flatter l'espoir du roi , donner temps à sa flâme
De pouvoir , malgré lui , tyranniser son ame ;
Gagner l'esprit de Phédre , & me débarrasser
D'un hymen dont peut-être on m'auroit pû presser.

P I R I T H O U S .

Mais me voici dans Naxe , & quoi qu'on puisse faire ,
Votre infidélité ne sauroit plus se taire.
Quel prétexte aurez-vous encore à différer ?

T H É S É E .

Je me suis trop contraint , il faut me déclarer.
Quoi que doive Ariane en ressentir de peine ,
Il faut lui découvrir que son hymen me gêne ;
Et , pour punir mon crime , & se venger de moi ,
La porter , s'il se peut , à faire choix du roi.
Vous seul ; car de quel front lui confesser moi-même
Qu'en moi c'est un ingrat , un parjure qu'elle aime ?
Non , vous lui peindrez mieux l'embarras de mon cœur.
Parlez , mais gardez bien de lui nommer sa sœur.
Savoir qu'une rivale ait mon ame charmée ,
La chercher , la trouver dans une sœur aimée ,
Ce seroit un supplice , après mon changement ,
A faire tout oser à son ressentiment.
Ménagez sa douleur pour la rendre plus lente ,
Avouez-lui l'amour , mais cachez-lui l'amante.
Sur qui que ses soupçons puissent ailleurs tomber ,
Phédre à sa défiance est seule à dérober.

P I R I T H O U S .

Je tairai ce qu'il faut ; mais , comme je condamne
Votre ingrate conduite au regard d'Ariane ,
N'attendez point de moi que , pour vous dégager ,
Je lui parle du feu qui vous porte à changer ;

T R A G É D I E.

559

C'est un aveu honteux qu'un autre lui peut faire.
Cependant , mon secours vous étant nécessaire ,
Si sur l'hymen du roi je puis être écouté ,
J'appuierai le projet dont je vous vois flatté.
Phédre vient , je vous laisse.

T H É S É E.

O trop charmante vûe!

S C E N E I V.

T H É S É E , P H E D R E.

T H É S É E.

HÉ bien ! à quoi , Madame , êtes-vous résolue ?
Je n'ai plus de prétexte à cacher mon secret.
Ne verrez-vous jamais mon amour qu'à regret ?
Et quand Pirithois que je feignois d'attendre ,
Me contraind à l'éclat qu'il m'a fallu suspendre ,
M'aimerez-vous si peu , que pour le retarder ,
Vous me disiez encor que c'est trop hasarder ?

P H E D R E.

Vous pouvez là-dessus vous répondre vous-même ,
Prince , je vous l'ai dit , il est vrai , je vous aime ;
Et quand d'un cœur bien né la gloire est le secours ,
L'avoir dit une fois , c'est le dire toujours.
Je n'examine point si je pouvois , sans blâme ,
Au feu qui m'a surprise abandonner son ame ;
Peut-être à m'en défendre aurois-je trouvé jour ,
Mais il entre souvent du destin dans l'amour ;
Et , dût-il m'en coûter un éternel martyre ,
Le destin l'a voulu , c'est à moi d'y souscrire.
J'aime donc ; mais malgré l'appas flatteur & doux
Des tendres sentimens qui me parlent pour vous ,
Je ne puis oublier qu'Ariane exilée
S'est pour vos intérêts elle-même immolée ;

A a iiij

Qu'aucun amour jamais n'eut tant de fermeté ,
 Qu'ayant tout fait pour vous elle a tout mérité ;
 Et plus l'instant approche où cette infortunée ,
 Après un long espoir , doit être abandonnée ,
 Plus un secret remords trouve à me reprocher
 Que je lui vole un bien qui lui coûte si cher.
 Vous lui devez ce cœur dont vous m'offrez l'homma-

ge ,
 Vous lui devez la foi que votre amour m'engage ,
 Vous lui devez ces vœux que déjà tant de fois...

T H É S É E .

Ah! ne me parlez plus de ce que je lui dois.
 Pour elle contre vous , qu'ai-je oublié de faire ?
 Quels efforts! J'ai tâché de l'aimer pour vous plaire ,
 C'est mon crime ; & peut-être il m'en faudroit haïr ,
 Mais vous m'en donniez l'ordre , il falloit obéir ;
 Il falloit me la peindre aimable , jeune & belle ,
 Voir son pays quitté , mes jours sauvés par elle.
 C'étoit de quoi sans doute assujettir mes vœux
 A n'aimer qu'à lui plaire , à m'en tenir heureux ;
 Mais son mérite en vain sembloit fixer ma flâme ,
 Un tendre souvenir frappoit soudain mon ame ;
 Dès le moindre retour vers un charme si doux ,
 Je cédois au penchant qui m'entraîne vers vous ,
 Et sentoïis dissiper par cette ardeur nouvelle
 Tous les projets d'amour que j'avois fait pour elle.

P H E D R E .

J'aurois de ces combats affranchi votre cœur ,
 Si j'eusse eu pour rivale une autre qu'une sœur ;
 Mais trahir l'amitié dont on la voit sans cesse ...
 Non , Thésée , elle m'aime avec trop de tendresse ,
 D'un supplice si rude il faut la garantir ;
 Sans doute elle en mourroit , je n'y puis consentir.
 Rendez-lui votre amour , cet amour qui , sans elle ,
 Auroit peut-être dû me demeurer fidele ;
 C'est amour , qui toujours trop propre à me charmer ,
 N'ose...



TRAGÉDIE.

561

THÉSÉE.

Apprenez-moi donc à ne vous plus aimer ,
A briser ces liens où mon ame asservie
A mis tout ce qui fait le bonheur de ma vie ;
Ces feux dont ma raison ne sauroit triompher ,
Apprenez-moi comment on les peut étouffer ;
Comment on peut du cœur bannir la chere image...
Mais à quel sentiment ma passion m'engage !
Si la douceur d'aimer a pour vous quelque appas ,
Me pourriez-vous apprendre à ne vous aimer pas ?

PHÈDRE.

Il en est un moyen que ma gloire envisage ,
Il faut de votre cœur arracher cette image.
Ma vûe étant pour vous un mal contagieux ,
Pour dégager ce cœur , commencez par les yeux.
Fuyez de mes regards la trop flatteuse amorce ,
Plus vous les souffrirez , plus ils auront de force ;
Ce n'est qu'en s'éloignant qu'on pare de tels coups ;
Si le triomphe est rude , il est digne de vous :
Il est beau d'étouffer ce qui peut trop nous plaire ,
D'immoler à sa gloire...

THÉSÉE.

Et le pourrez-vous faire ?
Ces traits qu'en votre cœur mon amour a tracés ,
Quand vous me verrez moins , seront-ils effacés ?
Oublierez-vous si-tôt cet ardent sacrifice...

PHÈDRE.

Cruel ! pourquoi chercher à croître mon supplice ?
M'accable-t-il si peu , qu'il y faille ajouter
Les plaintes d'un amour que je n'ose écouter ?
Puisque mon fier devoir le condamne à se taire ,
Laissez-moi me cacher que vous m'avez sù plaire :
Laissez-moi déguiser à mes chagrins jaloux ,
Qu'il n'est point d'heur pour moi , point de repos sans
vous.

C'est trop , déjà mon cœur à ma gloire infidèle ,
De mes sens mutinés suit le parti rebelle ,

A a v

Il se trouble, il s'emporte, & , dès que je vous voi,
Ma tremblante vertu ne répond plus de moi.

T H É S É E.

Ah! puisqu'en ma faveur l'amour fait ce miracle,
Oubliez qu'une sœur y voudra mettre obstacle.
Pourquoi, pour l'épargner, trahir un si beau feuz

P H E D R E.

Mais sur quoi vous flatter d'obtenir son aveu ?
Sachant que vous m'aimez...

T H É S É E.

C'est ce qu'il lui faut taire ;
La fuite de Minos allume la colere ,
Pour se mettre à couvert elle a besoin d'appui ;
Le roi l'aime , faisons qu'elle s'attache à lui ,
Et qu'acceptant sa main au défaut de la mienne ,
Elle souffre en ces lieux qu'un trône la soutienne.
Quand un nouvel amour par l'hymen établi
L'aura par l'habitude attiré son oubli ,
Qu'elle verra pour moi son mépris nécessaire ,
Nous pourrons de nos feux découvrir le mystere.
Mais , prêt à la porter à ce grand changement ,
J'ai besoin de vous voir enhardir un amant ,
De voir que dans vos yeux , quand ce projet me flatte ,
En faveur de l'amour un peu de joie éclate ;
Que contre vos frayeurs rassurant votre esprit ,
Elle efface...

P H E D R E.

Allez , Prince , on vous aime , il suffit.
Peut-être que sur moi la crainte a trop d'empire ,
Ouvrez ce qu'en secret votre cœur vous inspire ;
Et de quoi que le mien puisse encor s'allarmer ,
Écoutez que l'amour si vous savez aimer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARIANE, NÉRINE.

NÉRINE.
LE roi de ce refus eût eu lieu de se plaindre ,
 Madame , vous devez un moment vous contraindre ;
 Et , quoi qu'en l'écoutant vous ne puissiez douter
 Que c'est son amour seul qu'il vous faut écouter ,
 Votre hymen dont enfin l'heureux moment s'avance ,
 Semble vous obliger à cette complaisance.
 Il vous perd , & la plainte a de quoi soulager.

ARIANE.
 Je fais qu'avec le roi j'ai tout à ménager ,
 J'aurois tort de l'aigrir. L'asyle qu'il nous prête ,
 Contre la violence assure ma retraite.
 D'ailleurs tant de respect accompagne ses vœux ,
 Que souvent j'ai regret qu'il ne puisse être heureux.
 Mais quand d'un premier feu l'ame toute occupée
 Ne trouve de douceur qu'aux traits qui l'ont frappée ,
 C'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer ,
 Qu'un amant qu'on n'églice , & qui parle d'aimer.
 Pour m'en rendre la peine à souffrir plus aisée ,
 Tandis que le roi vient , parle-moi de Thésée ;
 Peins-moi bien quel honneur je reçois de sa foi ,
 Peins-moi bien tout l'amour dont il brûle pour moi ,
 Offres-en à mes yeux la plus sensible image.

NÉRINE.
 Je crois que de son cœur vous avez tout l'hommage ;
 Mais au point que de lui je vois vos sens charmés ,
 C'est beaucoup s'il vous aime autant que vous l'aimez.

A a vj

Eh! puis-je trop l'aimer, quand, tout brillant de gloire,
Mille fameux exploits l'offrent à ma mémoire ?

De cent monstres par lui l'univers dégagé
Se voit d'un mauvais sang heureusement purgé.

Combien, ainsi qu'Hercule , a-t-il pris de victimes ?

Combien vengé de morts , combien puni de crimes ?

Procruste & Cercyon , la terreur des humains ,

N'ont-ils pas succombé sous ses vaillantes mains ?

Ce n'est point le vanter que ce qu'on m'entend dire,

Tout le monde le fait , tout le monde l'admire ;

Mais c'est peu , je voudrois que tout ce que je voi
S'en entretint sans cesse , en parlât comme moi.

J'aime Phédre, tu fais combien elle m'est chère ;

Si quelque chose en elle a de quoi me déplaire ,

C'est de voir son esprit , de froideur combattu ,

Négliger entre nous de louer sa vertu.

Quand je dis qu'il s'acquiert une gloire immortelle ,

Elle applaudit, m'approuve ; & qui feroit moins qu'elle ?

Mais enfin , d'elle-même on ne l'entend jamais

De ce charmant héros élever les hauts faits ;

Il faut en leur faveur expliquer son silence.

N É R I N E .

Je ne m'étonne point de cette indifférence ;

N'ayant jamais aimé , son cœur ne conçoit pas ...

A R I A N E .

Elle évite peut-être un cruel embarras.

L'amour n'a bien souvent qu'une douceur trompetse ;

Mais vivre indifférente , est-ce une vie heureuse ?

N É R I N E .

Apprenez-le du roi , qui de vous trop charmé ,

Ne souffriroit pas tant , s'il n'avoit point aimé.

S C E N E I I.

ŒNARUS, ARIANE, NÉRINE.

ŒNARUS.
NE vous offenez point, Princesse incomparable,
Si, prêt à succomber au malheur qui m'accable,
Pour la dernière fois j'ai tâché d'obtenir
La triste liberté de vous entretenir,
Je la demande entière ; & , quoi que puisse dire
Ce feu qui, malgré vous, prend sur moi trop d'empire,
Vous pouvez sans scrupule, en voir mon cœur atteint,
Quand , pour prix de mes maux , je ne veux qu'être
plaint.

ARIANE.
Je connois tout l'amour dont votre ame est éprise,
Son excès m'a souvent causé de la surprise ;
Et vous ne direz rien que mon cœur interdit
Pour vous-même , avant vous , ne se soit déjà dit.
Tant d'ardeur méritoit que ce cœur plus sensible
A l'offre de vos vœux ne fût pas inflexible,
Que d'un si noble hommage il se trouvât charmé ;
Mais , quand je vous ai vu , Thésée étoit aimé :
Vous savez son mérite , & le prix qu'il me coûte ;
Après cela , Seigneur , parlez , je vous écoute.

ŒNARUS.
Thésée a du mérite , & je l'ai dit cent fois ,
Votre amour eût eu peine à faire un plus beau choix ;
Par-tout sa gloire éclate , on l'estime , on l'honore ,
Il vous aime , ou plutôt , Madame , il vous adore ;
Vous le dire à toute heure est son soin le plus doux ;
Et qui pourroit moins faire étant aimé de vous ?
Après cette justice & sa flamme rendue ,
La mienne par pitié sera-t-elle entendue ?

Je ne vous redis point que tous mes sens ravis
Céderent à l'amour si-tôt que je vous vis.
Vous l'avez déjà su par l'aveu téméraire
Que de ma passion j'osai d'abord vous faire.
Il fallut pour cesser de vous être suspect,
Ne vous en parler plus ; je l'ai fait par respect.
Pour ne vous aigrir pas , d'un rigoureux silence
Je me suis imposé la dure violence ;
Et s'il m'est échappé d'en soupirer tout bas ,
C'étoit bien m'en punir , que ne m'écouter pas.
Tant de rigueur n'a pû diminuer ma flâme ,
Pour vous voir sanspitié , je n'ai point changé d'ame ;
J'ai souffert , j'ai languï d'amour tout consumé ,
Madame , & tout cela sans espoir d'être aimé.
Par vos seuls intérêts vous m'avez été chere ,
J'ai regardé l'amour sans chercher le salaire ;
Et même en ce funeste & dernier entretien ,
Prêt peut-être à mourir , je ne demande rien.
Rendez Thésée heureux , vous l'aimez , il vous aime ;
Mais songez , en plaignant mon infortune extrême ,
Que vos bienfaits n'ont point sollicité ma foi ,
Que vous n'avez rien fait , rien hazardé pour moi ;
Et que lorsque mon cœur dispose de ma vie ,
C'est sans vous la devoir qu'il vous la sacrifie.
Pour prix du pur amour qui le fait soupirer ,
S'il étoit quelque grace où je pusse aspirer ,
Je vous demanderois pour flatter mon martyre ,
Qu'au moins , quand je vous perds , vous daignassiez
me dire ,
Que sans ce premier feu pour vous si plein d'appas ,
J'aurois dû par mes soins ne vous déplaire pas.
Pour adoucir les maux où votre hymen m'expose ,
Ce que j'ose exiger sans doute est peu de chose ;
Mais un mot favorable , un sincere soupir ,
Est tout pour qui ne veut que l'entendre & mourir.

A R I A N E .

Seigneur , tant de vertu dans votre amour éclate ,
Qu'il faut vous l'avouer , je ne suis point ingrate ,

T R A G É D I E.

567

Mon cœur se sent touché de ce que je vous doi ,
Et voudroit être à vous , s'il pouvoit être à moi ;
Mais il perdrait le prix dont vous le croyez être ,
Si l'infidélité vous en rendoit le maître.
Thésée y regne seul , & s'y trouve adoré ;
Dès la première fois je vous l'ai déclaré ,
Dès la première fois...

O E N A R U S.

C'en est assez , Madame ,

Thésée a mérité que vous payiez sa flâme.
Pour lui Pirithoüs arrivé dans ma Cour ,
Va presser votre hymen , choisissez-en le jour.
S'il faut que je donne ordre à l'apprêt nécessaire ,
Parlez , il me suffit que ce sera vous plaire ,
J'exécuterai tout. Peut-être il seroit mieux
De vouloir épargner ce supplice à mes yeux.
Que doit faire le coup , si l'image me tue ?
Mais je me priverois par-là de votre vûe ,
C'est ce qui peut sur-tout aigrir mon désespoir ,
Et j'aime mieux mourir que cesser de vous voir.

S C E N E I I I.

OENARUS, THÉSÉE, ARIANE,
NÉRINE.

O E N A R U S.

PRince , mon trouble parle , & , quand je voudrois
taire
Le supplice où m'expose un destin trop contraire ,
De mes yeux interdits la confuse langueur
Trahiroit malgré moi le secret de mon cœur.
J'aime , & de cet amour dont j'adore les charmes ,
La princesse est l'objet, n'en prenez point d'alarmes.
Au point de votre hymen vous en faire l'aveu ,
C'est vous montrer assez ce qu'est un si beau feu.

De tous ses mouvemens ma raison me rend maître ,
L'effort est grand , sans doute , on en souffre , & peut-être

Un rival tel que moi , par sa vertu trahi ,
Mérite d'être plaint , & non d'être haï.
C'est tout ce qu'il prétend pour prix de sa victoire ,
Ce malheureux rival qui s'immole à sa gloire.
Vos soupçons auroient pû faire outrage à ma foi ,
S'ils s'étoient avec vous expliqués avant moi ;
C'est , en les prévenant , que je me justifie.
Ne considérez point le malheur de ma vie.
L'hymen , depuis long-temps , attire tous vos yeux ,
J'y consens , dès demain , vous pouvez être heureux ;
Pirithotis présent n'y laisse plus d'obstacle ,
Ma cour qui vous honore , attend ce grand spectacle ,
Ordonnez-en la pompe ; & , dans un sort si doux ,
Quoi que j'aie à souffrir , ne regardez que vous.
Adieu , Madame.

S C E N E I V.

THÉSÉE , ARIANE , NÉRINE.

THÉSÉE.

IL faut l'avouer à sa gloire ,
Sa vertu va plus loin que je n'aurois pû croire.
Aubonheur d'un rival lui-même consentir ?

A R I A N E .

L'honneur à cet effort a dû l'assujettir.
Qu'en eût-il fait ? Il sait trop que mon amour extrême ,
En s'attachant à vous , n'a cherché que vous-même ,
Et qu'ayant tout quitté pour vous prouver ma foi ,
Mille trônes offerts ne pourroient rien sur moi ,

THÉSÉE.

Tant d'amour me confond , & plus je vois, Madame,
Que je dois...

ARIANE.

Apprenez un projet de ma flâme.

Pour m'attacher à vous par de plus fermes nœuds ;
J'ai dans Pirithoüs trouvé ce que je veux.
Vous l'aimez chèrement , il faut que l'hyménée
De ma sœur avec lui joigne la destinée ,
Et que nous partagions ce que pour les grands cœurs
L'amour & l'amitié font naître de douceurs.
Ma sœur a du mérite , elle est aimable & belle ,
Suit mes conseils en tout , & je vous réponds d'elle.
Voyez Pirithoüs , & tâchez d'obtenir
Que par elle avec nous il consente à s'unir.

THÉSÉE.

L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême ;
Mais , Madame , le roi.... Vous savez qu'il vous
aime.
S'il faut...

ARIANE.

Je vous entends , le roi trop combattu
Peut laisser à l'amour séduire sa vertu ;
Cet inquiet souci ne sauroit me déplaire ,
Et pour le dissiper , je fais ce qu'il faut faire.

THÉSÉE.

C'en est trop , mon cœur... Dieux!

ARIANE.

Que ce trouble m'est doux!

Ce qu'il vous fait sentir , je me le dis pour vous ;
Je me dis...

THÉSÉE.

Plût aux dieux! Vous sauriez la contrainte...

ARIANE.

Encore un coup , perdez cette jalouse crainte ,
J'en connois le remède ; & , si l'on m'ose aimer ,
Vous n'aurez pas long-temps à vous en allarmer.

A R I A N E ,

T H É S É E .

Minos peut vous poursuivre ; & si de sa vengeance...

A R I A N E .

Et n'ai-je pas en vous une sûre défense ?

T H É S É E .

Elle est sûre , il est vrai ; mais...

A R I A N E .

Achevez.

T H É S É E .

J'attends...

A R I A N E .

Ce désordre me gêne , & dure trop long-temps ;
Expliquez-vous enfin.

T H É S É E .

Je le veux , & ne l'ose ,

A mes propres souhaits moi-même je m'oppose ;

Je poursuis un aveu que je crains d'obtenir :

Il faut parler pourtant , c'est trop me retenir.

Vous m'aimez , & peut-être une plus digne flâme ,

N'a jamais eu de quoi toucher une grande ame ,

Tout mon sang auroit peine à m'acquitter vers vous ;

Et cependant le sort de ma gloire jaloux ,

Par une tyrannie à vos desirs funeste...

A dieu. Pirithotis vous peut dire le reste.

Sans l'amour qui du roi vous soumet les états ,

Je vous conseillerois de ne l'apprendre pas.

S C E N E V.

A R I A N E , P I R I T H O U S , N É R I N E .

A R I A N E .

Q Uel est ce grand secret, Prince, & par quel mystère

Vouloir me l'expliquer , & tout-à-coup se taire !

TRAGÉDIE.

571

PIRITHOUS.

Ne me demandez rien , il fort tout interdit ,
Madame , & par son trouble il vous en a trop dit.

A R I A N E.

Je vous comprends tous deux , vous arrivez d'Athènes ,
Du sang dont je suis née on n'y veut point de reines ;
Et le peuple indigné refuse à ce héros
D'admettre dans son lit la fille de Minos ?
Qu'après la mort d'Ægée , il soit toujours le même ,
Qu'il m'ôte , s'il le peut , l'honneur du rang suprême ;
Trône , sceptre , grandeurs , sont des biens superflus ,
Thésée étant à moi , je ne veux rien de plus ;
Son amour paye assez ce que le mien me coûte ,
Le reste est peu de chose.

PIRITHOUS.

Il vous aime , sans doute ;
Et comment pourroit-il avoir le cœur si bas ,
Que tenir tout de vous , & ne vous aimer pas ?
Mais , Madame , ce n'est que des ames communes
Que l'amour s'autorise à régler les fortunes ;
Qu'Athènes se déclare , ou pour , ou contre vous ,
Vous avez de Minos à craindre le courroux ;
Et l'hymen seul du roi peut , sans incertitude ,
Vous ôter là-dessus tout lieu d'inquiétude.
Il vous aime , & de vous Naxe prenant la loi ,
Calmera ...

A R I A N E.

Vous voulez que j'épouse le roi ?
Certes l'avis est rare , & si j'ose vous croire ,
Un noble changement me va combler de gloire.
Me connoissez-vous bien ?

PIRITHOUS.

Les moindres lâchetés
Sont pour votre grand cœur des crimes détestés ,
Vous avez pour la gloire une ardeur sans pareille ;
Mais , Madame , je fais ce que je vous conseille ;
Et , si vous me croyez , quels que soient mes avis ,
Vous vous trouverez bien de les avoir suivis.

Quoi ! moi , les suivre ? Moi , qui voudrois pour Thésée

A cent & cent périls voir ma vie exposée ?
Dieux ! quel étonnement seroit au sien égal ,
S'il fa voit qu'un ami parlât pour son rival !
S'il fa voit qu'il voulût lui ravir ce qu'il aime !

P I R I T H O U S .

Vous le consulterez , n'en croyez que lui-même.

A R I A N E .

Quoi ! si l'offre d'un trône avoit pû m'éblouir ,
Je lui demanderois si je dois le trahir ,
Si je dois l'exposer au plus cruel martyre
Qu'un amant . . .

P I R I T H O U S .

Je n'ai dit que ce que j'ai dû dire.

Vous y penserez mieux , & peut-être qu'un jour
Vous prendrez un peu moins le parti de l'amour.
Adieu , Madame .

A R I A N E .

Il dit ce qu'il faut qu'il me dise !

Demeurez , avecque moi c'est en vain qu'on déguise ,
Vous en avez trop dit pour ne me pas tirer
D'un doute dont mon cœur commence à soupirer ;
J'en tremble , & c'est pour moi la plus sensible atteinte ;
Eclaircissez ce doute , & dissipez ma crainte ,
Autrement je croirai qu'une nouvelle ardeur
Rend Thésée infidèle , & me vole son cœur ;
Que pour un autre objet , sans souci de sa gloire . . .

P I R I T H O U S .

Je me tais , c'est à vous à voir ce qu'il faut croire.

A R I A N E .

Ce qu'il faut croire ? Ah ! dieux ! vous me désespérez.
Je verrois à mes vœux d'autres vœux préférés ?
Thésée à me quitter . . . Mais quel soupçon j'écoute !
Non , non , Pirithoüs , on vous trompe , sans doute ,
Il m'aime ; & s'il m'en faut séparer quelque jour ,
Je pleurerai sa mort , & non pas son amour .

T R A G É D I E.

573

PIRITHOUS.

Souvent ce qui nous plaît par une erreur fatale...

A R I A N E.

Parlez plus clairement , ai-je quelque rivale ?

Thésée a-t-il changé ? Viole-t-il sa foi ?

PIRITHOUS.

Mon silence déjà s'est expliqué pour moi ;

Par-là je vous dis tout. Vos ennuis me font peine ;

Mais quand leur seul remède est de vous faire reine ,

N'oubliez point qu'à Naxe on veut vous couronner ,

C'est le meilleur conseil qu'on vous puisse donner.

Ma présence commence à vous être importune ,

Je me retire.

S C E N E V I.

A R I A N E , N É R I N E.

A R I A N E.

A S-tu conçu mon infortune ?

Il n'en faut point douter , je suis trahie. Hélas !

Nérine.

N É R I N E.

Je vous plains.

A R I A N E.

Qui ne me plaindrait pas ?

Tu le fais , tu l'as vu , j'ai tout fait pour Thésée ,

Seule à son mauvais sort je me suis opposée ;

Et quand je me dois tout promettre de sa foi ,

Thésée a de l'amour pour une autre que moi ?

Une autre passion dans son cœur a pû naître ?

J'ai mal ouï , Nérine , & cela ne peut être ;

Ce seroit trahir tout , raison, gloire, équité ,

Thésée a trop de cœur pour tant de lâcheté ,

Pour croire qu'à ma mort son injustice aspire.

N É R I N E .

Pirithoüs ne dit que ce qu'il lui fait dire ;
Et quand il a voulu l'attendre si long-temps ,
Ce n'étoit qu'un prétexte à ses feux inconstans ,
Il nourrissoit dès-lors l'ardeur qui le domine.

A R I A N E .

Ah ! que me fais-tu voir , trop cruelle Nérine ?
Sur le gouffre des maux qui me vont abymer ,
Pourquoi m'ouvrir les yeux quand je les veux fermer ?
Hélas ! il est donc vrai que mon ame abusée
N'adoroit qu'un ingrat en adorant Thésée ?
Dieux ! contre un tel ennui soutenez ma raison ,
Elle cede à l'horreur de cette trahison ;
Je la sens qui , déjà... Mais quand elle s'égare ,
Pourquoi la regretter , cette raison barbare ,
Qui ne peut plus servir qu'à me faire mieux voir
Le sujet de ma rage & de mon désespoir ?
Quoi ! Nérine , pour prix de l'amour le plus tendre...

S C E N E V I I .

ARIANE , PHEDRE , NÉRINE.

A R I A N E .

A H ! ma sœur , savez-vous ce qu'on vient de m'apprendre ?

Vous avez cru Thésée un héros tout parfait ,
Vous l'estimiez , sans doute , & qui ne l'eût pas fait ?
N'attendez plus de foi , plus d'honneur , tout chan-
celle ,

Tout doit être suspect , Thésée est infidèle.

P H E D R E .

Quoi ! Thésée...

A R I A N E .

Oui , ma sœur , après ce qu'il me doit ,
Me quitter est le prix que ma flamme en reçoit ;

Il me trahit. Au point que sa foi violée
Doit avoir irrité mon ame désolée ;
J'ai honte, en vous contant l'excès de mes malheurs,
Que mon ressentiment s'exhale par mes pleurs.
Son sang devrait payer la douleur qui me presse.
C'est-là , ma sœur , c'est-là , sans pitié , sans tendresse,
Comme après un forfait si noir , si peu commun ,
On traite les ingrats , & Thésée en est un.
Mais quoi qu'à ma vengeance un fier dépit suggere ,
Mon amour est encor plus fort que ma colere ,
Ma main tremble , & malgré son parjure odieux ,
Je vois toujours en lui ce que j'aime le mieux.

P H E D R E.

Un revers si cruel vous rend sans doute à plaindre ;
Et vous voyant souffrir ce qu'on n'a pas dû craindre ,
On conçoit aisément jusqu'où le désespoir...

A R I A N E.

Ah ! qu'on est éloigné de le bien concevoir !
Pour pénétrer l'horreur du tourment de mon ame ,
Il faudroit qu'on sentir même ardeur , même flâme ,
Qu'avec même tendresse on eût donné sa foi ;
Et personne jamais n'a tant aimé que moi.
Se peut-il qu'un héros d'une vertu sublime
Souille ainsi... Quelquefois le remords suit le crime ;
Si le sien lui faisoit sentir ces durs combats...
Ma sœur , au nom des dieux , ne m'abandonnez pas.
Je fais que vous m'aimez , & vous le devez faire ,
Vous m'avez dès l'enfance été toujours si chere ,
Que cette inébranlable & fidelle amitié
Mérite bien de vous au moins quelque pitié.
Allez trouver... Hélas ! dirai-je , mon parjure ;
Peignez-lui bien l'excès du tourment que j'endure ,
Prenez , pour l'arracher à son nouveau penchant ,
Ce que les plus grands maux offrent de plus touchant.
Dites-lui qu'à son feu j'immolerois ma vie ,
S'il pouvoit vivre heureux après m'avoir trahie ,

D'un juste & long remords avancez-lui les coups ;
 Enfin , ma sœur , enfin , je n'espere qu'en vous.
 Le ciel m'inspira bien , quand , par l'amour séduite ,
 Je vous fis , malgré vous , accompagner ma fuite.
 Il semble que dès-lors il me faisoit prévoir
 Le funeste besoin que j'en devois avoir.
 Sans vous , à mes malheurs où chercher du remede ?

P H E D R E .

Je vais mander Thésée ; & si son cœur ne cede ,
 Madame , en lui parlant vous devez présumer ...

A R I A N E .

Hélas ! & plutôt au ciel que vous fussiez aimer ,
 Que vous pussiez savoir par votre expérience
 Jusqu'où d'un fort amour s'étend la violence !
 Pour émouvoir l'ingrat , pour fléchir sa rigueur ,
 Vous trouveriez bien mieux le chemin de son cœur ,
 Vous auriez plus d'adresse à lui faire l'image
 De mes confus transports de douleur & de rage ;
 Tous les traits en seroient plus vivement tracés.
 N'importe , essayez tout , parlez , priez , pressez ,
 Au défaut de l'amour , puisqu'il n'a pû vous plaire ,
 Votre amitié pour moi fera ce qu'il faut faire ;
 Allez , ma sœur , courez empêcher mon trépas.
 Toi , viens , suis-moi , Nérine , & ne me quitte pas.

Fin du second Acte.



ACTE III.

ACTE III.
SCÈNE PREMIÈRE.
PIRITHOÛS, PHÈDRE.

PIRITHOÛS.

CE seroit perdre temps , il ne faut plus prétendre
Que rien touche Thésée , & le force à se rendre.
J'admire encor , Madame , avec quelle vertu
Vous avez de nouveau si long-temps combattu.
Par son manque de foi , contre vous-même armée ,
Vous avez fait paroître une sœur opprimée ,
Vous avez essayé par un tendre retour
De ramener son cœur vers son premier amour ;
Et prière , & menace , & fierté de courage ,
Tout vient , pour le fléchir , d'être mis en usage ;
Mais sur ce changement qui semble vous gêner ,
L'ingratitude en vain vous le fait condamner ,
Vos yeux rendent pour lui ce crime nécessaire ;
Et , s'il cede aux remords quelquefois pour vous
plaire ,

Quoi que vous ait promis ce repentir confus ,
Si-tôt qu'il vous regarde , il ne s'en souvient plus.

PHÈDRE.

Les dieux me sont témoins que de son injustice
Je souffre , malgré moi , qu'il me rende complice.
Ce qu'il doit à ma sœur méritoit que sa foi
Se fit de l'aimer seule une sévère loi ;
Et quand des longs ennuis où ce refus l'expose ,
Par ma facilité je me trouve la cause ,
Il n'est peine , supplice , où , pour l'en garantir ,
La pitié de ses maux ne me fit consentir.
L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle ,
Je l'ai pris sans songer à le rendre infidèle ;

T. Corn. Tome IV.

Bb

Ou plutôt j'ai senti tout mon cœur s'enflammer ,
 Avant que de savoir si je voulois aimer.
 Mais si ce feu trop prompt n'eût rien de volontaire ,
 Il dépendoit de moi de parler ou me taire ;
 J'ai parlé , c'est mon crime , & Thésée applaudi ,
 A l'infidélité par-là s'est enhardi.
 Ah ! qu'on se défend mal auprès de ce qu'on aime !
 Ses regards m'expliquoient sa passion extrême ,
 Les miens à la flatter s'échappoient malgré moi ;
 N'étoit-ce pas assez pour corrompre sa foi ?
 J'eus beau vouloir régler son ame trop charmée ,
 Il fallut voir sa flamme , & souffrir d'être aimée ;
 J'en craignis le péril , il me fut éblouir.
 Que de foiblesse ! il faut l'empêcher d'en jouir ,
 Combattre incessamment son infidelle audace ;
 Allez , Pirithous , revoyez-le , de grace.
 De peur qu'en mon amour il prenne trop d'appui ,
 Otez-lui tout espoir que je puisse être à lui ;
 J'ai déjà beaucoup dit , dites-lui plus encore.

P I R I T H O U S .

Nous avancerions peu , Madame , il vous adore ;
 Et , quand pour l'étonner à force de refus ,
 Vous vous obstineriez à ne l'écouter plus ,
 Son ame toute à vous n'en seroit pas plus prête
 A suivre d'autres loix , & changer de conquête.
 Quoique le coup soit rude , achevons de frapper ;
 Pour servir Ariane , il faut la détromper ,
 Il faut lui faire voir qu'une flamme nouvelle
 Ayant détruit l'amour que Thésée eut pour elle ,
 Sa sûreté l'oblige à ne pas dédaigner
 La gloire d'un hymen qui la fera régner.
 Le roi l'aime , & son trône est pour elle un asyle.

P H E D R E .

Quoi ! je la trahirois , elle , qui trop facile ,
 Trop aveugle à m'aimer , se confie à ma foi ,
 Pour toucher un amant qui la quitte pour moi ?

T R A G É D I E. 579

Et quand elle sauroit que par mes foibles charmes ,
 Pour lui percer le cœur , j'aurois prêté des armes ,
 Je pourrois à ses yeux lâchement exposer
 Les criminels appas qui la font mépriser ?
 Je pourrois soutenir le sensible reproche
 Qu'un trop juste courroux ...

P I R I T H O U S.

Voyez qu'elle s'approche.

Parlons , son intérêt nous oblige à bannir
 Tout l'espoir que son feu tâche d'entretenir.

S C E N E I I.

A R I A N E , P I R I T H O U S , P H E D R E ,
 N É R I N E.

A R I A N E.

HÉ bien ! ma sœur , Thésée est-il inexorable ?
 N'avez-vous pû surprendre un soupir favorable ?
 Et quand au repentir on le porte à céder ,
 Croit-il que mon amour ose trop demander ?

P H E D R E.

Madame , j'ai tout fait pour ébranler son ame ,
 J'ai peint son changement lâche , odieux , infame ;
 Pirithoüs lui-même est témoin des efforts
 Par où j'ai cru pouvoir le contraindre au remords ,
 Il connoît & son crime & son ingratitude ,
 Il s'en hait , il en sent la peine la plus rude ;
 Ses ennuis de vos maux égalent la rigueur ,
 Mais l'amour en tyran dispose de son cœur ;
 Et le destin plus fort que sa reconnoissance ,
 Malgré ce qu'il vous doit , l'entraîne à l'inconstance.

A R I A N E.

Quelle excuse ! & pour moi qu'il rend peu de combat !
 Il hait l'ingratitude , & se plaît d'être ingrat !

B b ij

Puisqu'en sa dureté son lâche cœur demeure ,
 Ma sœur , il ne fait pas qu'il faudra que j'en meure.
 Vous avez oublié de bien marquer l'horreur
 Du fatal désespoir qui regne dans mon cœur ;
 Vous avez oublié , pour bien peindre ma rage ,
 D'assembler tous les maux dont on connoit l'image ;
 Il y seroit sensible , & ne pourroit souffrir
 Que qui sauva ses jours fût forcée à mourir.

P H E D R E .

Si vous saviez pour vous ce qu'a fait ma tendresse ,
 Vous soupçonneriez moins...

A R I A N E .

J'ai tort , je le confesse ;
 Mais dans un mal sous qui la constance est à bout ,
 On s'égare , on s'emporte , & l'on s'en prend à tout.

P I R I T H O U S .

Madame , de ces maux à qui la raison cede ,
 Le temps qui calme tout est l'unique remede.
 C'est par lui seul...

A R I A N E .

Les coups n'en sont guere importants ,
 Quand on peut se résoudre à s'en remettre au temps.
 Thésée est insensible à l'ennui qui me touche ,
 Il y consent , je veux l'apprendre de sa bouche.
 Je l'attendrai , ma sœur ; qu'il vienne.

P I R I T H O U S .

Je crains bien
 Que vous ne vous plaigniez de ce triste entretien.
 Voir un ingrat qu'on aime , & le voir inflexible ,
 C'est de tous les ennuis l'ennui le plus sensible ;
 Vous en souffrirez trop , & pour peu de souci...

A R I A N E .

Allez , ma sœur , de grace , & l'envoyez ici.

S C E N E I I I.

ARIANE , PIRITHOUS , NÉRINE.

P I R I T H O U S.

PArce que je vous dis , ne croyez pas , Madame ,
Que je veuille applaudir à sa nouvelle flâme.
Sachant ce qu'il devoit au généreux amour
Qui vous fit tout oser pour lui sauver le jour ,
Je partageai dès-lors l'heureuse destinée
Qu'à ses vœux les plus doux offroit votre hyménée ;
Et je venois ici , plein de ressentiment ,
Rendre grace à l'amante , en embrassant l'amant.
Jugez de ma surprise à le voir infidèle ,
A voir que vers une autre une autre ardeur l'appelle ;
Et qu'il ne m'attendoit que pour vous annoncer
L'injustice où l'amour se plaît à le forcer.

A R I A N E.

Et ne devois-je pas , quoi qu'il me fit entendre ,
Pénétrer les raisons qui vous faisoient attendre ,
Et juger qu'en un cœur épris d'un feu constant ,
L'amour à l'amitié ne déferé pas tant ?
Ah ! quand il est ardent , qu'aisément il s'abuse !
Il croit ce qu'il souhaite , & prend tout pour excuse :
Si Thésée avoit peu de ces empressemens
Qu'une sensible ardeur inspire aux vrais amans ,
Je croyois que son ame au-dessus du vulgaire
Dédaignoit de l'amour la conduite ordinaire ,
Et qu'en sa passion garder tant de repos ,
C'étoit suivre , en aimant , la route des héros.
Je faisois plus ; j'allois jusqu'à voir sans allarmes
Que des beautés de Naxe il estimât les charmes ;
Et ne pouvois penser qu'ayant reçu sa foi ,
Quelques vœux égarés pussent rien contre moi.

B b iij

Mais, enfin, puisque rien pour lui n'est plus à taire,
 Quel est ce rare objet que son choix me préfère ?

P I R I T H O U S.

C'est ce que de son cœur je ne puis arracher.

A R I A N E.

Ma colere est suspecte, il faut me le cacher.

P I R I T H O U S.

J'ignore ce qu'il craint; mais lorsqu'il vous outrage,
 Songez que d'un grand roi vous recevez l'hommage;
 Il vous offre son trône, &, malgré le destin,
 Votre malheur par-là trouve une heureuse fin.
 Tout vous porte, Madame, à ce grand hyménée,
 Pourriez-vous demeurer errante, abandonnée?
 Déjà la Crète cherche à se venger de vous;
 Et Minos...

A R I A N E.

J'en crains peu le plus ardent courroux;

Qu'il s'arme contre moi, que j'en sois poursuivie,
 Sans ce que j'aime, hélas! que faire de la vie?
 Aux décrets de mon sort achevons d'obéir,
 Thésée avec le ciel conspirent à me trahir.
 Rompre un si grand projet, ce seroit lui déplaire;
 L'ingrat veut que je meure, il faut le satisfaire,
 Et lui laisser sentir, pour double châtiment,
 Le remords de ma perte & de mon changement.

P I R I T H O U S.

Le voici qui paroît; n'épargnez rien, Madame,
 Pour rentrer dans vos droits, pour regagner son ame;
 Et, si l'espoir en vain s'obstine à vous flatter,
 Songez ce qu'offre un trône à qui peut y monter.

SCENE IV.

ARIANE, THÉSÉE, NÉRINE.

ARIANE.
 Approchez-vous, Thésée, & perdez cette crainte;
 Pourquoi dans vos regards marquer tant de con-
 trainte,

Et m'aborder ainsi quand rien ne vous confond,
 Le trouble dans les yeux, & la rougeur au front?
 Un héros tel que vous, à qui la gloire est chère,
 Quoi qu'il fasse, ne fait que ce qu'il voit à faire;
 Et si ce qu'on m'a dit a quelque vérité,
 Vous cessez de m'aimer, je l'aurai mérité.
 Le changement est grand, mais il est légitime,
 Je le crois. Seulement apprenez-moi mon crime;
 Et d'où vient qu'exposée à de si rudes coups,
 Ariane n'est plus ce qu'elle fut pour vous.

THÉSÉE.
 Ah! pourquoi le penser? Elle est toujours la même;
 Même zèle toujours suit mon respect extrême,
 Et le temps dans mon cœur n'affoiblira jamais
 Le pressant souvenir de ses rares bienfaits;
 M'en acquitter vers elle est ma plus forte envie.
 Oui, Madame, ordonnez de mon sang, de ma vie;
 Si la fin vous en plaît, le sort me sera doux
 Par qui j'obtiendrai l'heur de la perdre pour vous.

ARIANE.
 Si quand je vous connus, la fin eût pû m'en plaire,
 Le destin la vouloit, je l'anrois laissé faire.
 Par moi, par mon amour, le labyrinthe ouvert
 Vous fit fuir le trépas à vos regards offert;
 Et quand à votre foi cet amour s'abandonne,
 Des sermens de respect sont le prix qu'on lui donne!
 Par ce soin de vos jours, qui m'a fait tout quitter,
 N'aspirois-je à rien plus qu'à me voir respecter?

Un service pareil veut un autre salaire ,
 C'est le cœur , le cœur seul qui peut y fatiguer ;
 Il a seul pour mes vœux ce qui peut les borner ,
 C'est lui seul...

T H É S È E .

Je voudrais vous le pouvoir donner ;
 Mais ce cœur , malgré moi , vit sous un autre empire ,
 Je le sens à regret , je rougis à le dire ;
 Et quand je plains vos feux par ma flamme déçus ,
 Je hais mon injustice , & ne puis rien de plus.

A R I A N E .

Tu ne peux rien de plus ! Qu'aurois-tu fait , parjure ,
 Si , quand tu vins du monstre éprouver l'aventure ,
 Abandonnant ta vie à ta seule valeur ,
 Je me fusse arrêtée à plaindre ton malheur ?
 Pour mériter ce cœur qui pouvoit seul me plaire ,
 Si j'ai peu fait pour toi , que falloit-il plus faire ?
 Et que s'est-il offert que je pusse tenter ,
 Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter ?
 Pour te sauver le jour dont ta rigueur me prive ,
 Ai-je pris à regret le nom de fugitive ?
 La mer , les vents , l'exil , ont-ils pû m'étonner ?
 Te fuir , c'étoit plus que me voir couronner ;
 Fatigues , peines , maux , j'aimois tout par leur cause .
 Dis-moi que non , ingrat , si ta lâcheté l'ose ;
 Et désavouant tout , éblouis-moi si bien ,
 Que je puisse penser que tu ne me dois rien.

T H É S È E .

Comment désavouer ce que l'honneur me presse
 De voir , d'examiner , de me dire sans cesse ?
 Si par mon changement je trompe votre choix ,
 C'est sans rien oublier de ce que je vous dois .
 Ainsi joignez au nom de traître & de parjure ,
 Tout l'éclat que produit la plus sanglante injure ;
 Ce que vous me direz n'aura point la rigueur
 Des reproches secrets qui déchirent mon cœur .
 Mais pourquoi , m'accusant , en croire les atteintes ?
 Madame , croyez-moi , je ne vaud pas vos plaintes ;

T R A G É D I E. 585

L'oubli, l'indifférence, & vos plus fiers mépris,
De mon manque de foi doivent être le prix.
A monter sur le trône un grand roi vous invite,
Vengez-vous, en l'aimant, d'un lâche qui vous quitte;
Quoiqu'aujourd'hui pour moi l'inconstance ait de
doux,
Vous perdant pour jamais, je perdrai plus que vous.

A R I A N E.

Quelle perte, grands dieux! quand elle est volontaire!
Périsse tout, s'il faut cesser de t'être chère.
Qu'ai-je affaire du trône & de la main d'un roi?
De l'univers entier je ne voulois que toi.
Pour toi, pour m'attacher à ta seule personne,
J'ai tout abandonné, repos, gloire, couronne;
Et quand ces mêmes biens ici me sont offerts,
Que je puisse en jouir, c'est toi seul que je perds.
Pour voir leur impuissance à réparer ta perte,
Je te suis, mene-moi dans quelque ile déserte,
Où, renonçant à tout, je me laisse charmer
De l'unique douceur de te voir, de t'aimer.
Là, possédant ton cœur, ma gloire est sans seconde;
Ce cœur me fera plus que l'empire du monde;
Point de ressentiment de ton crime passé,
Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime est effacé;
C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colere.

T H É S É E.

Un si beau feu m'accable, il devroit seul me plaire;
Mais telle est de l'amour la tyrannique ardeur...

A R I A N E.

Va, tu me répondras des transports de mon cœur;
Si ma flamme sur toi n'avoit qu'un foible empire,
Si tu la dédaignois, il falloit me le dire,
Et ne pas m'engager par un trompeur espoir
A te laisser sur moi prendre tant de pouvoir.
C'est-là, sur-tout, c'est-là ce qui souille ta gloire;
Tu t'es plû, sans m'aimer, à me le faire croire;
Tes indignes sermens sur mon crédule esprit...

B b v

Quand je vous les ai faits, j'ai cru ce que j'ai dit.
Je parlois glorieux d'être votre conquête ;
Mais, enfin , dans ces lieux poussé par la tempête,
J'ai trop vu ce qu'à voir me convioit l'amour ;
J'ai trop ...

A R I A N E.

Naxe te change ? Ah ! funeste séjour !
Dans Naxe , tu le fais , un roi grand , magnanime ,
Pour moi , dès qu'il me vit , prit une tendre estime ,
Il soumit à mes vœux & son trône & sa foi ;
Quoi qu'il ait pu m'offrir , ai-je fait comme toi ?
Si tu n'es point touché de ma douleur extrême ,
Rends-moi ton cœur , ingrat , par pitié de toi-même ;
Je ne demande point quelle est cette beauté
Qui semble te contraindre à l'infidélité ;
Si tu crois quelque honte à la faire connoître ,
Ton secret est à toi ; mais , qui qu'elle puisse être ,
Pour gagner ton estime , & mériter ta foi ,
Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi.
Elle n'a pas , du moins , cette ardeur toute pure ,
Qui m'a fait , pour te suivre , étouffer la nature ;
Ces beaux feux , qui , volant d'abord à ton secours ,
Pour te sauver la vie ont exposé mes jours ;
Et si de mon amour ce tendre sacrifice
De ta légèreté ne rompt point l'injustice ,
Pour ce nouvel objet ne lui devant pas tant ,
Par où présumes-tu pouvoir être constant ?
A peine ton hymen aura payé sa flamme ,
Qu'un violent remords viendra saisir ton ame ;
Tu ne pourras plus voir ton crime sans effroi ,
Et qui sait ce qu'alors tu sentiras pour moi ?
Qui sait par quel retour ton ardeur refroidie
Te fera détester ta lâche perfidie ?
Tu verras de mes feux les transports éclatans ,
Tu les regretteras ; il ne sera plus temps.
Ne précipite rien ; quelque amour qui t'appelle ,
Prends conseil de ta gloire avant qu'être infidèle.

Vois Ariane en pleurs , Ariane autrefois
Toute aimable à tes yeux méritoit bien ton choix ;
Elle n'a point changé , d'où vient que ton cœur
change ?

THÉSÉE.

Par un amour forcé qui sous ses loix me range.
Je le crois comme vous ; le ciel est juste , un jour
Vous me verrez puni de ce perfide amour ;
Mais à sa violence il faut que ma foi cede ,
Je vous l'ai déjà dit , c'est un mal sans remede.

ARIANE.

Ah ! c'est trop , puisque rien ne te sauroit toucher ;
Parjure , oublie un feu qui dû t'être si cher ;
Je ne demande plus que ta lâcheté cesse ,
Je rougis d'avoir pû m'en souffrir la bassesse.
Tire-moi seulement d'un séjour odieux ,
Où tout me désespere , où tout blesse mes yeux ;
Et pour faciliter ta coupable entreprise ,
Remene-moi , barbare , aux lieux où tu m'as prise.
La Crète , où pour toi seul je me suis fait haïr ,
Me plaira mieux que Naxe où tu m'oses trahir.

THÉSÉE.

Vous remener en Crète ! oubliez-vous , Madame ,
Ce qu'est pour vous un pere , & quel courroux l'en-
flâme ?

Songez-vous quels emuis vous y sont apprêtés ?

ARIANE.

Laisse-les-moi souffrir , je les ai mérités ;
Mais de ton faux amour les feintes concertées ,
Tes noires trahisons , les ai-je méritées ?
Et ce qu'en ta faveur il m'a plû d'immoler ,
Te rend-il cette foi que tu veux violer ?
Vaine & fausse pitié , quand ma mort peut te plaire !
Tu crains pour moi les maux que j'ai voulu me faire ,
Ces maux qu'ont tant hâtés mes plus tendres souhaits ,
Et tu ne trembles point de ceux que tu me fais ?

Bb vj

N'espere pas pourtant éviter le supplice
 Que toujours après toi fait suivre l'injustice.
 Tu romps ce que l'amour forma de plus beaux nœuds,
 Tu m'arraches le cœur, j'en mourrai, tu le veux ;
 Mais quitte des ennuis où m'enchaîne la vie ,
 Crois déjà, crois me voir, de ma douleur suivie,
 Dans le fond de ton ame armer, pour te punir,
 Ce qu'a de plus funeste un fatal souvenir,
 Et te dire d'un ton & d'un regard sévere,
J'ai tout fait, tout osé, pour t'aimer, pour te plaire,
J'ai trahi mon pays, & mon pere, & mon roi ;
Cependant vois le prix, ingrat, que j'en reçois.

T H È S È E.

Ah! si mon changement doit causer votre perte,
 Frappez, prenez ma vie, elle vous est offerte.
 Prévenez par ce coup le forfait odieux
 Qu'un amour trop aveugle...

A R I A N E.

Ote-toi de mes yeux ;

De ta constance ailleurs va montrer les mérites,
 Je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes.

T H È S È E.

Madame...

A R I A N E.

Ote-toi, te dis-je, & me laisse en pouvoir

De te haïr autant que je le crois devoir.

S C E N E V.

A R I A N E , N È R I N E.

A R I A N E.

IL fort, Nérine. Hélas!

N È R I N E.

Qu'auroit fait sa présence?

T R A G É D I E. 589

Qu'accroître de vos maux la triste violence ?

A R I A N E.

M'avoir ainsi quittée , & par-tout me trahir !

N É R I N E.

Vous l'avez commandé.

A R I A N E.

Devoit-il obéir ?

N É R I N E.

Que vouliez-vous qu'il fit ? Vous pressiez sa retraite.

A R I A N E.

Qu'il fût , en s'emportant , ce que l'amour souhaite ;

Et qu'à mon désespoir souffrant un libre cours ,

Il s'entendit chasser , & demeurât toujours.

Quoique sa trahison & m'accable & me tue ,

Au moins j'aurois joui du plaisir de sa vûe ,

Mais il ne sauroit plus souffrir la mienne. Ah ! dieux !

As-tu vu quelle joie a paru dans ses yeux ?

Combien il est sorti satisfait de ma haine ?

Que de mépris !

N É R I N E.

Son crime auprès de vous le gêne ,

Madame ; & , n'ayant point d'excuse à vous donner ,

S'il vous fuit , j'y vois peu de quoi vous étonner ;

Il s'épargne une peine à peu d'autres égale.

A R I A N E.

M'en voir trahie ! Il faut découvrir ma rivale.

Examine avec moi. De toute cette Cour

Qui crois-tu la plus propre à donner de l'amour ?

Est-ce Mégiste , *Æglé* , qui le rend infidèle ?

De tout ce qu'il y voit Cyane est la plus belle ,

Il lui parle souvent ; mais , pour m'ôter sa foi ,

Doit-elle être à ses yeux plus aimable que moi ?

Vains & foibles appas qui m'aviez trop flattée ,

Voilà votre pouvoir , un lâche m'a quittée ;

Mais si d'un autre amour il se laisse éblouir ,

Peut-être il n'aura pas la douceur d'en jouir ;

Il verra ce que c'est que de me percer l'ame.
Allons, Nérine, allons, je suis amante & femme;
Il veut ma mort, j'y cours; mais, avant que mourir,
Je ne fais qui des deux aura plus à souffrir.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.
SCENE PREMIERE.
ŒNARUS, PHEDRE.

ŒNARUS.

UN si grand changement ne peut trop me sur-
prendre ,
J'en ai la certitude , & ne le puis comprendre.
Après ce pur amour dont il suivoit la loi ,
Thésée à ce qu'il aime ose manquer de foi ?
Dans la rigueur du coup , je ne vois qu'avec crainte
Ce qu'au cœur d'Ariane il doit porter d'atteinte ,
J'en tremble , & si tantôt lui peignant mon amour ,
Je voulois être plaint , je le plains à son tour.
Perdre un bien qui jamais ne permit d'espérance ,
N'est qu'un mal dont le temps calme la violence ;
Mais voir un bel espoir tout-à-coup avorter ,
Passe tous les malheurs qu'on ait à redouter.
C'est du courroux du ciel la plus funeste preuve.

PHEDRE.

Ariane , Seigneur , en fait la triste épreuve ;
Et , si de ses ennuis vous n'arrêtez le cours ,
J'ignore , pour le rompre , où chercher du secours.
Son cœur est accablé d'une douleur mortelle.

ŒNARUS.

Vous ne savez que trop l'amour que j'ai pour elle ,
Il veut , il offre tout ; mais , hélas ! je crains bien
Que cet amour ne parle , & qu'il n'obtienne rien.
Si Thésée a changé j'en serai responsable ,
C'est dans ma Cour qu'il trouve un autre objet aimable ;
Et sans doute on voudra que je sois le garant
De l'hommage inconnu que sa flamme lui rend.

A R I A N E ,
P H E D R E .

Je doute qu'Ariane , encor que méprisée ,
Veuille par votre hymen se venger de Thésée ;
Et si ce changement vous permet d'espérer ,
Il ne faut pas , Seigneur , vous y trop assurer.
Mais , quoiqu'elle résolve après la perfidie
Qui doit tenir pour lui sa flamme refroidie ,
Qu'elle accepte vos vœux , ou refuse vos soins ,
La gloire vous oblige à ne l'aimer pas moins.
Vous lui pouvez toujours servir d'appui fidele ,
Et c'est ce que je viens vous demander pour elle.
Si la Crète vous force à d'injustes combats ,
Au courroux de Minos ne l'abandonnez pas ,
Vous savez les périls où sa fuite l'expose.

O E N A R U S .

Ah ! pour l'engarantir , il n'est rien que je n'ose ,
Madame , & vous verrez mon trône trébucher ,
Avant que je néglige un intérêt si cher.
Plût aux dieux que ce soin la tint seule inquiète !

P H E D R E .

Voyez dans quels ennuis ce changement la jette.
Son visage vous parle , & sa triste langueur
Vous fait lire en ses yeux ce que souffre son cœur.

S C E N E I I .

OENARUS , ARIANE , PHEDRE ,
NÉRINE .

O E N A R U S .

MAdame , je ne fais si l'ennui qui vous touche
Doit m'ouvrir , pour vous plaindre , ou me fermer la
bouche.

Après les sentimens que j'ai fait voir pour vous ,
Je dois , quoi qui vous blesse , en partager les coups.

Mais si j'ose assurer que jusqu'au fond de l'ame
Je sens le changement qui trompe votre flâme,
Que je le mets au rang des plus noirs attentats,
J'aime, il m'ôte un rival, vous ne me croirez pas.
Il est certain pourtant, & le ciel qui m'écoute
M'en fera le témoin, si votre cœur en doute ;
Que si de tout mon sang je pouvois racheter
Ce que...

A R I A N E.

Cessez, Seigneur, de me le protester.
S'il dépendoit de vous de me rendre Thésée,
La gloire y trouveroit votre ame disposée,
Je le crois de ce cœur qui fut tout m'immoler,
Aussi veux-je avec vous ne rien dissimuler.
J'aimai, Seigneur, après mon infortune extrême,
Il me seroit honteux de dire encor que j'aime.
Ce n'est pas que le cœur qu'un vrai mérite émeut,
Cesse d'être sensible au moment qu'il le veut ;
Le mien fut à Thésée, & je l'en croyois digne,
Ses vertus à mes yeux étoient d'un prix insigne,
Rien ne brilloit en lui que de grand, de parfait,
Il feignoit de m'aimer, je l'aimois en effet ;
Et comme d'une foi qui sert à me confondre,
Ce qu'il doit à ma flamme eût lieu de me répondre,
Malgré l'ingratitude ordinaire aux amans,
D'autres que moi peut-être auroient cru ses sermens.
Je m'immolois entiere à l'ardeur d'un pur zele ;
Cet effort valoit bien qu'il fût toujours fidele.
Sa perfidie enfin n'a plus rien de secret,
Il la fait éclater, je la vois à regret.
C'est d'abord un ennui qui ronge, qui dévore,
J'en ai déjà souffert, j'en puis souffrir encore ;
Mais quand à n'aimer plus un grand cœur se résout,
Le vouloir, c'est assez pour en venir à bout ;
Quoiqu'un pareil triomphe ait de dur, de funeste,
On s'arrache à soi-même, & le temps fait le reste :
Voilà l'état, Seigneur, où ma triste raison
A mis enfin mon ame après sa trahison.

Vous avez su tantot par un aven sincere
 Que sans lui votre amour eût eu dequoi me plaire ,
 Et que mon cœur touché du respect de vos feux ,
 S'il ne m'eût pas aimé , eût accepté vos vœux.
 Puisqu'il ne rend à moi , je vous tiendrai parole ;
 Mais , après ce qu'il faut que ma gloire s'immole ,
 Etouffant un amour & si tendre & si doux ,
 Je ne vous réponds pas d'enprendre autant pour vous ,
 Ce sont des traits de feu que le temps seul imprime ,
 J'ai pour votre vertu la plus parfaite estime ;
 Et pour être en état de remplir votre espoir ,
 Cette estime suffit à qui fait son devoir.

O E N A R U S .

Ah ! pour la mériter , si le plus pur hommage...

A R I A N E .

Seigneur , dispensez-moi d'en oûir davantage.
 J'ai tous les sens encor de trouble embarrassés ,
 Ma main dépend de vous , ce vous doit être assez ;
 Mais pour vous la donner , j'avouerai ma foiblesse ,
 J'ai besoin qu'un ingrat par son hymen m'en presse ;
 Tant que je le verrois en pouvoir d'être à moi ,
 Je prétendrois en vain disposer de ma foi.
 Un feu bien allumé ne s'éteint qu'avec peine.
 Le parjure Thésée a mérité ma haine ;
 Mon cœur veut être à vous , & ne peut mieux choisir ;
 Mais s'il me voit , me parle , il peut s'en ressaisir.
 L'amour par le remords aisément se désarme ,
 Il ne faut quelquefois qu'un soupir , qu'une larme ;
 Et du plus fier courroux quoi qu'on se soit promis ,
 On ne tient pas long-temps contre un amant soumis.
 Ce sont vos intérêts , que , sans m'en vouloir croire ,
 Thésée à ses desirs abandonne sa gloire ;
 Dès que d'un autre objet je le verrai l'époux ,
 Si vous m'aimez encor , Seigneur , je suis à vous.
 Mon cœur de votre hymen se fait un heur suprême ,
 Et c'est ce que je veux lui déclarer-moi-même.

TRAGÉDIE.

595

Qu'on le fasse venir , allez , Nérine. Ainsi
De mon cœur , de ma foi n'ayez aucun souci ,
Après ce que j'ai dit vous en êtes le maitre.

OENARUS.

Ah ! Madame , par où puis-je assez reconnoître...

ARIANE.

Seigneur , un peu de trêve ; en l'état où je suis ,
J'ai comblé votre espoir , c'est tout ce que je puis.

SCENE III.

ARIANE , PHEDRE.

PHEDRE.

CE retour me surprend. Tantôt contre Thésée
Du plus ardent courroux vous étiez embrasée,
Et déjà la raison a calmé ce transport ?

ARIANE.

Que ferois-je , ma sœur ? C'est un arrêt du sort.
Thésée a résolu d'achever son parjure ,
Il veut me voir souffrir , je me tais , & j'endure.

PHEDRE.

Mais vous répondez-vous d'oublier aisément
Ce que sa passion eut pour vous de charmant ?
D'avoir à d'autres vœux un cœur si peu contraire ,
Que...

ARIANE.

Je n'ai rien promis que je ne veuille faire ;
Qu'il s'engage à l'hymen , j'épouserai le roi.

PHEDRE.

Quoi ! par votre aveu même il donnera sa foi ;
Et lorsque son amour a tant reçu du vôtre ,
Vous le verrez , sans peine , entre les bras d'une autre ?

ARIANE.

Entre les bras d'une autre ! Avant ce coup , ma sœur ,
J'aime , je suis trahie , on connoitra mon cœur.

A G É

R I A N

at un coup

, c'est son

n. Elle me

t, la puis-

r à tout ce

ant pour v

ne me do

eux qu'on

in amour

oi dans la

t en secr

à pardon

, a pû fai

oi chérie

née ayant

intérêt

pour l'av

'au soïn

ma tro

ir que j

ôte, il

, afin q

ix, c'e

E D

il le f

litez c

ur que

I A

, &

un p

ir les

aux

iens

on aff

ra de

mme

Tant de périls bravés, tant d'amour, tant de zèle,
 M'auront-ils fait mériter les soins d'un infidèle?
 A ta honte par-tout ma flamme aura fait bruit,
 Et ma haine rivale en cueillera le fruit?
 Je donnerai bon ordre. Il faut, pour la connoître,
 Entretenir, s'il se peut, ma fureur de paroître;
 Mais l'amour outragé fait voir d'emportement,
 Plus, quand le coup approche, il frappe sûrement.
 C'est par-là, qu'affectant une douleur aisée,
 Je sens de consentir à l'hymen de Thésée;
 A savoir son secret j'intéresse le roi.
 Pour l'apprendre, ma sœur, travaillez avec moi;
 Car je ne doute pas qu'une amitié sincère
 Comme la trahison n'arme votre colere,
 Que vous ne ressentiez tout ce que sent mon cœur.

P H E D R E.

Machon, vous savez...

A R I A N E.

Je vous connois, ma sœur,
 Aussi c'est seulement en vous ouvrant mon ame,
 Que dans son désespoir je soulage ma flamme.
 Que de projets trahis! Sans cet indigne abus,
 J'arrêtois votre hymen avec Pirithoüs;
 Et de mon amitié cette marque nouvelle,
 Vous doit faire encor plus haïr mon infidèle.
 Sur le bruit qu'aura fait son changement d'amour,
 Sachez adroitement ce qu'on dit à la Cour;
 Voyez Églé, Mégiste, & parlez d'Ariane,
 Mais, sur-tout, ayez soin d'entretenir Cyane.
 C'est elle qui d'abord a frappé mon esprit;
 Vous savez que l'amour aisément se trahit:
 Observez ses regards, son trouble, son silence.

P H E D R E.

J'y prends trop d'intérêt pour manquer de prudence.
 Dans l'ardeur de venger tant de droits violés,
 C'est donc cette rivale à qui vous en voulez?

A R I A N E.

Pour porter sur l'ingrat un coup vraiment terrible
 Il faut frapper par-là , c'est son endroit sensible ;
 Vous-même jugez-en. Elle me fait trahir ,
 Par elle je perds tout , la puis-je assez haïr ?
 Puis-je assez consentir à tout ce que la rage
 M'offre de plus sanglant pour venger mon outrage ?
 Rien après ce forfait ne me doit retenir ,
 Ma sœur , il est de ceux qu'on ne peut trop punir.
 Si Thésée , oubliant un amour ordinaire ,
 M'avoit manqué de foi dans la Cour de mon pere ,
 Quoi que pût le dépit en secret m'ordonner ,
 Cette infidélité seroit à pardonner.
 Ma rivale , dirois-je , a pû sans injustice
 D'un cœur qui fut à moi chérir le sacrifice ;
 La douceur d'être aimée ayant touché le sien ,
 Elle a dû préférer son intérêt au mien.
 Mais étrangere ici , pour l'avoir osé croire ,
 J'ai sacrifié tout jusqu'au soin de ma gloire ;
 Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi ,
 Je n'avois que ce cœur que je croyois à moi ;
 Je le perds , on me l'ôte , il n'est rien que n'essaye
 La fureur qui m'anime , afin qu'on me le paye.
 J'en mettrai haut le prix , c'est à lui d'y penser.

P H E D R E.

Ce revers est sensible , il le faut confesser.
 Mais quand vous connoîtrez celle qu'il vous préfere ,
 Pour venger votre amour que prétendez-vous faire ?

A R I A N E.

L'aller trouver , la voir , & , de ma propre main ,
 Lui mettre , lui plonger un poignard dans le sein.
 Mais pour mieux adoucir les peines que j'endure ,
 Je veux porter le coup aux yeux de mon parjure ,
 Et qu'en son cœur les miens pénètrent à loisir
 Ce qu'aura de mortel son affreux déplaisir.
 Alors ma passion trouvera de doux charmes
 A jouir de ses pleurs comme il fait de mes larmes ;

Si ma perte est un mal dont votre cœur soupire ,
 Vos remords trouveront le temps de me le dire ;
 Et cependant ma sœur qui peut vous écouter ,
 Saura ce qu'il vous reste encore à consulter.

S C E N E V.

P H E D R E , T H É S É E.

T H É S É E.

LE ciel à mon amour seroit-il favorable ,
 Jusqu'à rendre si-tôt Ariane exorable ?
 Madame , quel bonheur qu'après tant de soupirs
 Je puisse sans contrainte expliquer mes desirs ?
 Vous peindre en liberté ce que pour vous m'inspire...

P H E D R E.

Renfermez-le , de grace , & craignez d'en trop dire.
 Vous voyez que j'observe , avant que vous parler ,
 Qu'aucun témoin ici ne se puisse couler.
 Un grand calme à vos yeux commence de paroître ,
 Tremblez, Prince, tremblez, l'orage est prêt de naître ;
 Tout ce que vous pouvez vous figurer d'horreur
 Des violens projets de l'amour en fureur ,
 N'est qu'un foible crayon de la secrète rage
 Qui possède Ariane , & trouble son courage.
 L'aveu qu'à votre hymen elle semble donner ,
 Vers le piège rendu cherche à vous entraîner.
 C'est par-là qu'elle croit découvrir sa rivale ;
 Et dans les vifs transports que sa vengeance étale ,
 Plus le sang nous unit , plus son ressentiment ,
 Quand je serai connue , aura d'emportement.
 Rien ne m'en peut sauver , ma mort est assurée ,
 Tout-à-l'heure avec moi sa haine l'a jurée ,
 J'en ai reçu l'arrêt. Ainsi le fort amour
 Souvent, sans le savoir , mettant sa flamme au jour ,
 Mon

Mon sang doit s'apprêter à laver son outrage.
Vous l'avez voulu, Prince ; achevez votre ouvrage.

THÉSÉE.

A quoi que son courroux puisse être disposé,
Il est pour s'en défendre un moyen bien aisé.
Ce calme qu'elle affecte afin de me surprendre,
Ne me fait que trop voir ce que j'en dois attendre.
La foudre gronde, il faut vous mettre hors d'état
D'en ouïr la menace, & d'en craindre l'éclat.
Fuyons d'ici, Madame, & venez dans Athènes,
Par un heureux hymen, voir la fin de nos peines.
J'ai mon vaisseau tout prêt. Dès cette même nuit,
Nous pouvons de ces lieux disparaître sans bruit.
Quand même pour vos jours nous n'aurions rien à
craindre,

Assez d'autres raisons nous y doivent contraindre.
Ariane, forcée à renoncer à moi,
N'aura plus de prétexte à refuser le roi.
Pour son propre intérêt il faut s'éloigner d'elle.

PHÈDRE.

Et qui me répondra que vous serez fidelle ?

THÉSÉE.

Ma foi, que ni le tems, ni le ciel en courroux...

PHÈDRE.

Ma sœur l'avoit reçue en fuyant avec vous.

THÉSÉE.

L'emmener avec moi fut un coup nécessaire :
Il falloit la sauver de la fureur d'un pere ;
Et la reconnoissance eut part seule aux sermens
Par qui mon cœur du sien paya les sentimens.
Ce cœur violenté n'aimoit qu'avec étude ;
Et quand il entreroit un peu d'ingratitude
Dans ce manque de foi qui vous semble odieux,
Pourquoi me reprocher un crime de vos yeux ?
L'habitude à les voir me fit de l'inconstance
Une nécessité dont rien ne me dispense ;
Et si j'ai trop flatté cette crédule sœur,
Vous en êtes complice aussi-bien que mon cœur.

Vous voyant auprès d'elle , & mon amour extrême
 Ne pouvant avec vous s'expliquer par vous-même ,
 Ce que je lui disois d'engageant & de doux ,
 Vous ne saviez que trop qu'il s'adressoit à vous.
 Je n'examinois point , en vous ouvrant mon ame ,
 Si c'étoit d'Ariane entretenir la flamme ,
 Je songeois seulement à vous marquer ma foi ,
 Je me faisois entendre , & c'étoit tout pour moi.

P H E D R E .

Dieux ! qu'elle en souffrira ! Que d'ennuis ! Que de larmes !

Je sens maître en mon cœur les plus rudes alarmes.
 Il voit avec horreur ce qui doit arriver ;
 Cependant j'ai trop fait pour ne pas achever.
 Ces foudroyans regards , ces accablans reproches ,
 Dont par son désespoir je vois les coups si proches ,
 Pour moi , pour une sœur , sont plus à redouter
 Que cette triste mort qu'elle croit m'appréter.
 Elle a su votre amour , elle saura le reste.
 De ses pleurs , de ses cris , fuyons l'éclat funeste.
 Je vois bien qu'il le faut , mais , las !

T H É S È E .

Vous soupirez ?

P H E D R E .

Oui , Prince , je veux trop ce que vous desirez.
 Elle se fie à moi cette sœur , elle m'aime ;
 C'est une ardeur sincère , une tendresse extrême :
 Jamais son amitié ne me refusa rien.
 Pour l'en récompenser je lui vole son bien ,
 Je l'expose aux rigueurs du sort le plus sévère ,
 Je la tue , & c'est vous qui me le faites faire.
 Pourquoi vous ai-je aimé ?

T H É S È E .

Vous en repentez-vous ?

P H E D R E .

Je ne fais , pour mon cœur il n'est rien de plus doux ;
 Mais vous le remarquez , ce cœur tremble , soupire ,
 Et perdant une sœur , si j'ose encor le dire ,

T R A G É D I E. 603.

Vous la laissez dans Naxe en proie à ses douleurs ,
Votre légèreté me peut laisser ailleurs.
Qui voudra plaindre alors les ennuis de ma vie
Sur l'exemple éclatant d'Ariane trahie ?
Je l'aurai bien voulu ; mais c'en est fait , partons.

T H É S É E.

En vain...

P H E D R E.

Le temps se perd quand nous en consultons.
Si vous blâmez la crainte où ce soupçon me livre ,
J'en répare l'outrage , en m'offrant à vous suivre.
Puisqu'à ce grand effort ma flamme se résout ,
Donnez l'ordre qu'il faut , je serai prête à tout.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.
S C E N E P R E M I E R E.
A R I A N E , N É R I N E .

N É R I N E .

U N peu plus de pouvoir , Madame , sur vous-même.

A quoi sert ce transport , ce désespoir extrême ?

Vous avez , dans un trouble à nul autre pareil ,

Prévenu ce matin le lever du soleil.

Dans le palais errante , interdite , abattue ,

Vous avez laissé voir la douleur qui vous tue.

Ce ne sont que soupirs , que larmes , que sanglots.

A R I A N E .

On me trahit , Nérine , où trouver du repos ?

Quoi ! ce parfait amour dont mon ame ravie

Ne croyoit voir la fin qu'en celle de ma vie ,

Ces feux , ces tendres feux pour moi trop allumés ,

Dans le cœur d'un ingrat sont déjà consumés !

Thésée avec plaisir a pû les voir éteindre ;

Ma mort n'est qu'un malheur qui ne vaut pas le craindre ,

Et ce parjure amant , qui se rit de ma foi ,

Quoiqu'il vive toujours , ne vivra plus pour moi !

Que fait Pirithoüs ? Viendra-t-il ?

N É R I N E .

Oui , Madame ,

Je l'ai fait avertir.

A R I A N E .

Quels combats dans mon ame !

NÉRINE.

Pirithoüs viendra ; mais ce transport jaloux
Qu'attend-il de sa vûe , & que lui direz-vous ?

ARIANE.

Dans l'excès étonnant de mon cruel martyre ,
Hélas ! demandes-tu ce que je pourrai dire !
Dût ma douleur sans cesse avoir le même cours ,
Se plaint-on trop souvent de ce qu'on sent toujours ?
Tu dis donc qu'hier au soir chacun avec murmure
Parloit diversement de ma triste aventure ?
Que la jeune Cyane est celle que l'on croit
Que Thésée ...

NÉRINE.

On la nomme à cause qu'il la voit :
Mais qu'en pouvoir juger ? Il voit Phédre de même ,
Et cependant , Madame , est-ce Phédre qu'il aime ?

ARIANE,

Que n'a-t-il pû l'aimer ? Phédre l'auroit connu ,
Et par-là mon malheur eût été prévenu.
De sa flamme par elle aussi-tôt avertie ,
Dans sa première ardeur je l'aurois amortie.
Par où vaincre d'ailleurs les rebuts de ma sœur ?

NÉRINE.

En vain il auroit cru pouvoir toucher son cœur ,
Je le fais ; mais enfin quand un amant fait plaire ,
Qui consent à l'ouïr , peut aimer & se taire.

ARIANE.

Je soupçonnerois Phédre , elle de qui les pleurs
Sembloient, en s'embarquant, présager nos malheurs !
Avant que la résoudre à seconder ma fuite ,
A quoi , pour la gagner , ne fus-je pas réduite ?
Combien de résistance & d'obstinés refus !

NÉRINE.

Vous n'avez rien , Madame , à craindre là-dessus ;
Je connois sa tendresse , elle est pour vous si forte ,
Qu'elle mourroit plutôt ...

ARIANE.

Je veux la voir , n'importe.

Va , fais-lui promptement savoir que je l'attends ,
 Dis-lui que le sommeil l'arrête trop long-temps ,
 Que je sens ma douleur croître par son absence .
 Qu'elle est heureuse , hélas ! Dans son indifférence ,
 Son repos n'est troublé d'aucun mortel souci .
 Pirithoüs paroît , fais-la venir ici .

S C E N E I I .

A R I A N E , P I R I T H O U S .

A R I A N E .

HÉ bien ! puis-je accepter la main qui m'est
 offerte ?

Le roi s'empresse-t-il à réparer ma perte ?
 Et pour me laisser libre à payer son amour ,
 De l'hymen de Thésée a-t-on choisi le jour ?

P I R I T H O U S .

Le roi sur ce projet entretint hier Thésée :
 Mais il trouva son ame encor mal disposée .
 Il est pour les ingrats de rigoureux instans ;
 Thésée en fit l'épreuve , & demanda du temps .

A R I A N E .

Différer d'être heureux après son inconstance ,
 C'est montrer en aimant bien peu d'impatience ;
 Et ce nouvel objet dont son cœur est épris ,
 Y doit pour son amour croire trop de mépris .
 Pour moi , je l'avouerai , sa trahison me fâche ;
 Mais , puisqu'en me quittant il lui plaît d'être lâ-
 che ,

Si je dois être au roi , je voudrois que sa main
 Eût pu déjà fixer mon destin incertain ;
 L'irrésolution m'embarrasse & me gêne .

P I R I T H O U S .

Si vous m'aviez dit vrai , vous seriez hors de peine ;

TRAGÉDIE.

607

Mais, Madame, je puis être mal averti.

A R I A N E.

Et de quoi, Prince?

P I R I T H O U S.

On dit que Thésée est parti.

Par-là vous seriez libre.

A R I A N E.

Ah! Que viens-je d'entendre?

Il est parti, dit-on?

P I R I T H O U S.

Ce bruit doit vous surprendre.

A R I A N E.

Il est parti! Le ciel me trahiroit toujours!

Mais non, que deviendroient ses nouvelles amours?

Feroit-il cet outrage à l'objet qui l'enflamme?

L'abandonneroit-il?

P I R I T H O U S.

Je ne fais; mais, Madame,

Un vaisseau cette nuit s'est échappé du port.

A R I A N E.

Ce n'est pas lui, sans doute; on le soupçonne à tort.

Peut-il être parti sans que le roi le fache?

Sans que Pirithois à qui rien ne se cache,

Sans qu'enfin... Mais de quoi me voudrois-je étonner?

Que ne peut-il pas faire? Il m'ose abandonner;

Oublier un amour, qui toujours trop fidèle,

M'oblige encor pour lui...

S C E N E I I I .

A R I A N E , P I R I T H O U S ,
N É R I N E .

A R I A N E à Nérine.

Q U E fait ma sœur ? Vient-elle ?
Avec quelle surprise elle va recevoir
La nouvelle d'un coup qui confond mon espoir !
D'un coup par qui ma haine à languir est forcée !

N É R I N E .

Madame , j'ai long-temps...

A R I A N E .

Où l'as-tu donc laissée ?

Parle.

N É R I N E .

De tous côtés j'ai couru vainement ,
On ne la trouve point dans son appartement.

A R I A N E .

On ne la trouve point ! Quoi ! si matin ! Je tremble .
Tant de maux à mes yeux viennent s'offrir ensemble ,
Que stupide , égarée , en ce trouble importun ,
De crainte d'en trop voir , je n'en regarde aucun .
N'as-tu rien ouï dire ?

N É R I N E .

On parle de Thésée ,

On veut que cette nuit voyant la fuite aisée...

A R I A N E .

O nuit ! O trahison dont la double noirceur
Passe tout... Mais pourquoi m'allarmer de ma sœur ?
Sa tendresse pour moi , l'intérêt de sa gloire ,
Sa vertu , tout enfin me défend de rien croire .

T R A G É D I E. 609

Cependant contre moi quand tout prend son parti,
Elle ne paroît point, & Thésée est parti.
Qu'on la cherche, c'est trop languir dans ce supplice:
Je me sens accablée, il est tems qu'il finisse.
Quoique mon cœur rejette un doute injurieux,
Il a besoin, ce cœur, du secours de mes yeux.
La moindre inquiétude est trop tard apaisée.

S C E N E I V.

ARIANE, PIRITHOUS, ARCAS,
NÉRINE.

A R C A S à Pirithoüs.

SEigneur, je vous apporte un billet de Thésée.

A R I A N E.

Donnez, je le verrai. Par qui l'a-t-on reçû ?
D'où l'a-t-on envoyé ? Qu'a-t-on fait ? Qu'a-t-on sû ?
Il est parti, Nérine. Ah ! trop funeste marque !

A R C A S.

On vient de voir au port arriver une barque ;
C'est de-là qu'est venu le billet que voici.

A R I A N E.

Lisons ; mon amour tremble à se voir éclairci.

T H É S É E à Pirithoüs.

Pardonnez une fuite où l'amour me condamne,

Je pars sans vous en avertir.

Phédre du même amour n'a pu se garantir,

Elle fuit avec moi ; prenez soin d'Ariane.

Prenez soin d'Ariane ! Il viole sa foi,

Me désespère, & veut qu'on prenne soin de moi !

P I R I T H O U S.

Madame, en vos malheurs, qui font peine à com-
prendre...

Laissez-moi , je ne veux vous voir , ni vous entendre.
C'est vous Pirithoüs , dont le funeste abord ,
Toujours fatal pour moi , précipite ma mort.

P I R I T H O U S .

J'ignore...

A R I A N E .

Allez au roi porter cette nouvelle.
Nérine me demeure , il me suffira d'elle.

P I R I T H O U S .

D'un départ si secret le roi sera surpris.

A R I A N E .

Sans son ordre Thésée eût-il rien entrepris?
Son aveu l'autorise , & de ses injustices
Le roi , vous , & les dieux , vous êtes tous complices.

S C E N E V .

A R I A N E , N É R I N E .

A R I A N E .

A H ! Nérine !

N É R I N E .

Madame , après ce que je voi ,
Je l'avoue , il n'est plus ni d'honneur , ni de foi :
Sur les plus saints devoirs l'injustice l'emporte.
Que de chagrins !

A R I A N E .

Tu vois ; ma douleur est si forte ,
Que succombant aux maux qu'on me fait découvrir :
Je demeure insensible à force de souffrir.
Enfin d'un fol espoir je suis désabusée ;
Pour moi , pour mon amour , il n'est plus de Thésée.

Le temps au repentir auroit pû le forcer ;
Mais c'en est fait, Nérine , il n'y faut plus penser.
Hélas ! Qui l'auroit cru , quand son injuste flamme
Par l'ennui de le perdre accabloit tant mon ame ,
Qu'en ce terrible excès de peines , de douleurs ,
Je ne connusse encor que mes moindres malheurs ?
Une rivale au moins , pour soulager ma peine ,
M'offroit , en la perdant , de quoi plaire à ma haine.
Je promettois son sang à mes bouillans transports ;
Mais je trouve à briser les liens les plus forts ;
Et quand dans une sœur , après ce noir outrage ,
Je découvre en tremblant la cause de ma rage ,
Ma rivale , & mon traître , aidés de mon erreur ,
Triomphent par leur fuite , & bravent ma fureur.
Nérine , entres-tu bien , lorsque le ciel m'accable ,
Dans tout ce qu'a mon sort d'affreux , d'épouvan-
table ?

La rivale sur qui tombe cette fureur ,
C'est Phédre , cette Phédre à qui j'ouvrais mon
cœur.

Quand je lui faisois voir ma peine sans égale ,
Que j'en marquois l'horreur , c'étoit à ma rivale.
La perfide , abusant de ma tendre amitié ,
Montroit de ma disgrâce une fausse pitié ;
Et jouissant des maux que j'aimois à lui peindre ,
Elle en étoit la cause , & feignoit de me plaindre.
C'est-là mon désespoir ; pour avoir trop parlé ,
Je perds ce que déjà je tenois immolé :
Je l'ai portée à fuir , & par mon imprudence
Moi-même je me suis dérobé ma vengeance.
Dérobé ma vengeance ! A quoi pensé-je ? Ah !
dieux !

L'ingrate ! On la verroit triompher à mes yeux !
C'est trop de patience en de si rudes peines.
Allons , partons , Nérine , & volons vers Athènes.
Mettons un prompt obstacle à ce qu'on lui promet ;
Elle n'est pas encore où son espoir la met.
Sa mort , la seule mort , mais une mort cruelle ...

Calmez cette douleur, où vous emporte-t-elle ?
 Madame, songez-vous que tous ces vains projets ,
 Par l'éclat de vos cris , s'entendent au palais ?

Qu'importe que par-tout mes plaintes soient ouïes ?
 On connoit , on a vû des amantes trahies ;
 A d'autres quelquefois on a manqué de foi ;
 Mais, Nérine , jamais il n'en fut comme moi.
 Par cette tendre ardeur dont j'ai chéri Thésée ,
 Avois-je mérite de m'en voir méprisée ?
 De tout ce que j'ai fait considère le fruit.
 Quand je fuis pour lui seul , c'est moi seule qu'il fuit :
 Pour lui seul je dédaigne une couronne offerte ;
 En séduisant ma sœur , il conspire ma perte.
 De ma foi chaque jour ce sont gages nouveaux ,
 Je le comble de biens , il m'accable de maux ;
 Et par une rigueur jusqu'au bout poursuivie ,
 Quand j'empêche sa mort , il m'arrache la vie.
 Après l'indigne éclat d'un procédé si noir ,
 Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir.
 La honte qu'il en a lui fait fuir ma rencontre :
 Mais enfin à mes yeux il faudra qu'il se montre.
 Nous verrons s'il tiendra contre ce qu'il me doit ;
 Mes larmes parleront : c'en est fait , s'il le voit.
 Ne les contraignons plus , & par cette foiblesse
 De son cœur étonné surprenons la tendresse.
 Ayant à mon amour immolé ma raison ,
 La peur d'en faire trop seroit hors de saison.
 Plus d'égard à ma gloire ; approuvée , ou blâmée ,
 J'aurai tout fait pour moi , si je demeure aimée.
 Mais à quel lâche espoir mon trouble me réduit !
 Si j'aime encor Thésée , oublié-je qu'il fuit ?
 Peut-être en ce moment aux pieds de ma rivale ,
 Il rit des vains projets où mon cœur se ravale.
 Tous deux peut-être... Ah ! ciel ! Nérine , empêche-
 moi
 D'ouïr ce que j'entends , de voir ce que je voi.

Leur triomphe me tue, & toute possédée
De cette assassinate & trop funeste idée,
Quelque bras que contre eux ma haine puisse unir,
Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir.

SCENE DERNIERE.

OENARUS, ARIANE, PIRITHOUS,
NÉRINE, ARCAS.

OENARUS.

Je ne viens point, Madame, opposer à vos plaintes
De faux raisonnemens, ou d'injustes contraintes;
Je viens vous protester que tout ce qu'en ma Cour...

ARIANE.

Je fais ce que je dois, Seigneur, à votre amour.
Je connois même à quoi ma parole m'engage;
Mais...

OENARUS.

A vos déplaisirs épargnons cette image.
Vous répondriez mal d'un cœur...

ARIANE.

Comment, hélas!
Répondrais-je de moi? Je ne me connois pas.

OENARUS.

Si du secours du temps ma foi favorisée
Peut mériter qu'un jour vous oubliiez Thésée...

ARIANE.

Si j'oublierai Thésée! Ah! dieux! mon lâche cœur
Nourriroit pour Thésée une honteuse ardeur!
Thésée encor sur moi garderoit quelque empire!
Je dois haïr Thésée, & voudrois m'en dédire!
Oui, Thésée à jamais sentira mon courroux;
Et si c'est pour vos vœux quelque chose de doux,

Je jure par les dieux , par ces dieux qui peut-être
S'uniront avec moi pour me venger d'un traître ,
Que j'oublierai Thésée , & que , pour m'émouvoir ,
Remords , larmes , soupirs , manqueront de pouvoir.

P I R I T H O U S .

Madame , si j'osois...

A R I A N E .

Non , parjure Thésée ,
Ne crois pas que jamais je puisse être apaisée.
Ton amour y feroit des efforts superflus.
Le plus grand de mes maux est de ne t'aimer plus :
Mais après ton forfait , ta noire perfidie ,
Pourvu qu'à te gêner le remords s'étudie ,
Qu'il te livre sans cesse à de secrets bourreaux ,
C'est peu pour m'étonner que le plus grand des maux.
J'ai trop gémi , j'ai trop pleuré tes injustices ;
Tu m'as bravée , il faut qu'à ton tour tu gémisses.
Mais quelle est mon erreur ! Dieux ! Je menace en l'air ,
L'ingrat se donne ailleurs quand je crois lui parler ;
Il goûte la douceur de ses nouvelles chaînes.
Si vous m'aimez , Seigneur , suivons-le dans Athènes ;
Avant que ma rivale y puisse triompher ,
Partons , portons-y plus que la flamme & le fer.
Que par vous la perte entre mes mains livrée ,
Puisse voir ma fureur dans son sang enivrée.
Par ce terrible éclat signalez ce grand jour ,
Et méritez ma main en vengeant mon amour.

O E N A R U S .

Consultons-en le tems , Madame , & s'il faut faire...

A R I A N E .

Le tems ! Mon désespoir souffre-t-il qu'on diffère ?
Puisque tout m'abandonne , il est pour mon secours
Une plus sûre voie , & des moyens plus courts.
Tu m'arrêtes , cruel !

[Elle se jette sur l'épée de Pirithous.]

N É R I N E .

Que faites-vous , Madame ?

T R A G É D I E.

615

A R I A N E à *Nérine*.

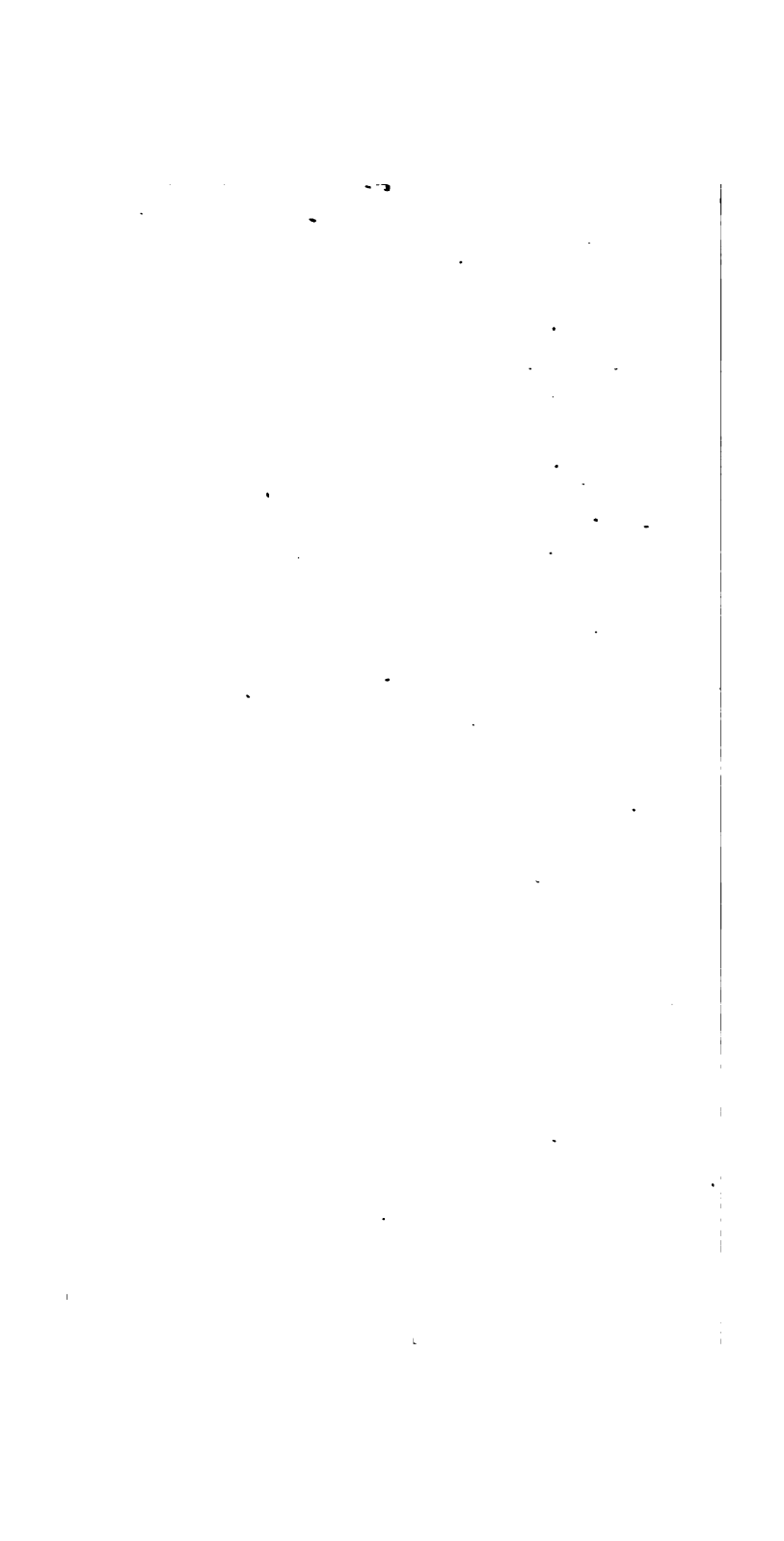
Soutiens-moi , je succombe aux transports de mon
ame.

Si dans mes déplaisirs tu veux me secourir ,
Ajoute à ma foiblesse , & me laisse mourir.

O E N A R U S.

Elle semble pâmer ; qu'on la secoure , vite.
Sa douleur est un mal qu'un prompt remède irrite ;
Et c'en seroit sans doute accroître les efforts ,
Qu'opposer quelque obstacle à ses premiers trans-
ports.

FIN DU QUATRIEME TOME.



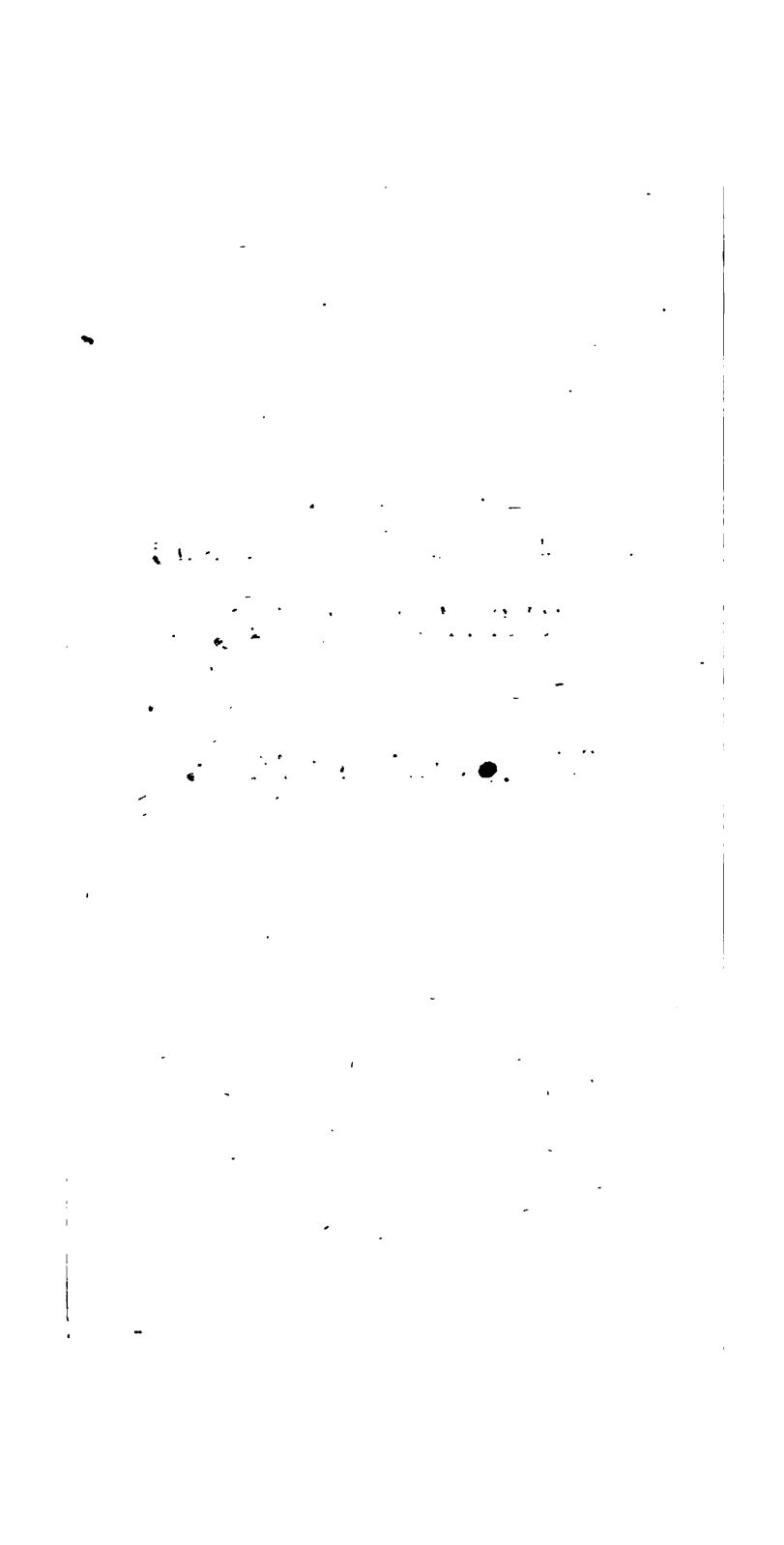
Racine, Jean Baptiste

ATHALIE,

TRAGÉDIE,

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE,

Suivie de Cantiques Spirituels.



P R É F A C E.

TOUT le monde ſçait que le Royaume de Juda étoit compoſé des deux Tribus de Juda & de Benjamin, & que les dix autres Tribus qui ſe révolterent contre Roboam, compoſoient le Royaume d'Iſraël. Comme les Rois de Juda étoient de la maiſon de David, & qu'ils avoient dans leur partage la Ville & le Temple de Jeruſalem, tout ce qu'il y avoit de Prêtres & de Lévites ſe retirèrent auprès d'eux, & leur demeurèrent toujours attachés. Car depuis que le Temple de Salomon fut bâti, il n'étoit plus permis de ſacrifier ailleurs; & tous ces autres Autels qu'on élevoit à Dieu ſur des montagnes, appellés par cette raiſon dans l'Ecriture les hauts Lieux, ne lui étoient point agréables. Ainſi le culte légitime ne ſubſiſtoit plus que dans Juda. Les dix Tribus, excepté un très-petit nombre de perſonnes étoient ou Idolâtres ou Schiſmatiques.

Au reſte, ces Prêtres & ces Lévites faiſoient eux-mêmes une Tribu fort nombreuſe. Ils furent partagés en diverſes Clafſes pour ſervir tour à tour dans le Temple, d'un jour de Sabbat à l'autre. Les Prêtres étoient de la Famille

d'Aaron , & il n'y avoit que ceux de cette Famille , lesquels pussent exercer la Sacrificature. Les Lévites leur étoient subordonnés , & avoient soin entr'autres choses du chant , de la préparation des victimes , & de la garde du Temple. Ce nom de Lévite ne laisse pas d'être donné quelquefois indifferemment à tous ceux de la Tribu. Ceux qui étoient en semaine avoient , ainsi que le grand Prêtre , leur logement dans les portiques ou galeries , dont le Temple étoit environné , & qui faisoient partie du Temple même. Tout l'édifice en général s'appelloit le Lieu saint. Mais on appelloit plus particulièrement de ce nom cette partie du Temple intérieur , où étoit le Chandelier d'or , l'Autel des parfums , & les Tables des Pains de proposition. Et cette partie étoit encore distinguée du Saint des Saints , où étoit l'Arche , & où le grand Prêtre seul avoit droit d'entrer une fois l'année. C'étoit une Tradition assez constante que la Montagne sur laquelle le Temple fut bâti , étoit la même Montagne , où Abraham avoit autrefois offert en sacrifice son fils Isaac.

J'AI cru devoir expliquer ici ces particularités , afin que ceux à qui l'Histoire de l'ancien Testament ne sera pas assez présente , n'en

P R É F A C E.

v

soient point arrêtés en lisant cette Tragédie. Elle a pour sujet , Joas reconnu & mis sur le Trône ; & j'aurois dû dans les regles l'intituler Joas. Mais la plûpart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'Athalie , je n'ai pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre , puisque d'ailleurs Athalie y joue un personnage si considérable , que c'est sa mort qui termine la Pièce. Voici une partie des principaux événemens qui devancerent cette grande action.

JORAM Roi de Juda , fils de Josaphat , & le septième Roi de la race de David , épousa Athalie , fille d'Achab & de Jezabel , qui regnoient en Israël , fameux l'un & l'autre , mais principalement Jezabel , par leurs sanglantes persécutions contre les Prophètes. Athalie , non moins impie que sa mere , entraîna bientôt le Roi , son Mari , dans l'idolâtrie , & fit même construire dans Jerusalem un Temple à Baal , qui étoit le Dieu du pays de Tyr & de Sidon , où Jezabel avoit pris naissance. Joram , après avoir vu perir par les mains des Arabes & des Philistins tous les Princes ses Enfans , à la réserve d'Okofias , mourut lui-même misérablement d'une longue maladie qui lui consuma les entrailles. Sa mort funeste n'empêcha pas

exemple illustre de ce que peut dans un Enfant un heureux naturel , aidé d'une excellente éducation ; & que si j'avois donné au petit Joas la même vivacité & le même discernement qui brille dans les reparties de ce jeune Prince , on m'auroit accusé avec raison , d'avoir péché contre les regles de la vraisemblance.

L'AGE de Zacharie , fils du grand Prêtre , n'étant point marqué , on peut lui supposer , si l'on veut , deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

J'AI suivi l'explication de plusieurs Commentateurs fort habiles , qui prouvent par le Texte même de l'Ecriture , que tous ces soldats à qui Joïada , ou Joad , comme il est appelé dans Joseph , fit prendre les armes consacrées à Dieu par David , étoient autant de Prêtres & de Lévités , aussi bien que les cinq Centeniers qui les commandoient. En effet , disent ces Interpretes , tout devoit être saint dans une si sainte action , & aucun Profane n'y devoit être employé. Il s'y agissoit , non-seulement de conserver le Sceptre dans la maison de David , mais , encore de conserver à ce grand Roi cette suite de Descendans dont devoit naître le Messie. *Car ce Messie tant de fois promis comme Fils d'Abraham , devoit être aussi Fils de*

David & de tous les Rois de Juda. De-là vient que * l'illustre & savant Prélat de qui j'ai emprunté ces paroles , appelle Joas le précieux reste de la maison de David. Joseph en parle dans les mêmes termes. Et l'Ecriture dit expressément que Dieu n'extermina pas toute la Famille de Joram, voulant conserver à David la Lampe qu'il lui avoit promise. Or cette Lampe, qu'étoit-ce autre chose que la lumière qui devoit être un jour révélée aux Nations ?

L'HISTOIRE ne spécifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques Interpretes veulent que ce fut un jour de Fête. J'ai choisi celle de la Pentecôte , qui étoit l'une des trois grandes Fêtes des Juifs. On y célébroit la mémoire de la publication de la Loi sur le Mont de Sinai , & on y offroit aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson , ce qui faisoit qu'on la nommoit encore la fête des prémices. J'ai songé que ces circonstances me fourniroient quelque variété pour les chants du Chœur.

CE Chœur est composé de jeunes Filles de la Tribu de Lévi , & je mets à leur tête une Fille , que je donne pour sœur à Zacharie.

NOMS DES PERSONNAGES.

JOAS, Roi de Juda , fils d'Okofias.

ATHALIE, Veuve de Joram , Ayeule de Joas.

JOAD, autrement **JOIADA**, Grand Prêtre.

JOSABET, Tante de Joas , Femme du Grand Prêtre.

ZACHARIE, fils de Joad & de Josabet.

SALOMITH, Sœur de Zacharie.

ABNER, l'un des principaux Officiers des Rois de Juda.

AZARIAS,

ISMAEL,

ET LES TROIS AUTRES CHEFS }
des Prêtres & des Lévites.

MATHAN, Prêtre Apostat , Sacrificateur de Baal.

WABAL, Confident de Mathan.

AGAR, Femme de la suite d'Athalie.

TROUPE DE PRESTRES ET DE LÉVITES.

SUITE D'ATHALIE.

LA NOURRICE de Joas.

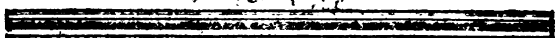
CHŒUR de jeunes Filles de la Tribu de Lévi.

*La Scene est dans le Temple de Jerusalem , dans
un Vestibule de l'appartement du Grand
Prêtre.*



ATHALIE.

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JOAD, ABNER.

ABNER.

UI, je viens dans son Temple adorer l'É-
ternel.
O Je viens, selon l'usage antique & solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée,
Où sur le mont Sina la Loi nous fut donnée.
Que les tems sont changés! Si-tôt que de ce jour
La Trompette sacrée annonçoit le retour,
Du Temple, orné par-tout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondoit les portiques.
Et tous devant l'Autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nou-
veaux fruits,
Au Dieu de l'Univers consacroient ces prémices.

Les Prêtres ne pouvoient suffire au sacrifice.
L'audace d'une Femme arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'Adorateurs zélés à peine un petit nombre,
Ose des premiers tems nous retracer quelque ombre.
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal,
Ou même s'empresant aux Autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs peres.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous même de l'Autel vous faisant arracher,
N'acheve enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

J O A D.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?

A B N E R.

Pensez-vous être saint & juste impunément?
Dès long-tems elle haït cette fermeté rare,
Qui rehausse en Joa l'éclat de la Tiare.
Dès long-tems votre amour pour la Religion
Est traité de révolte & de sédition.
Du mérite éclatant cette Reine jalouse,
Haït sur-tout Josabet votre fidelle épouse.
Si du Grand-Prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier Roi Josabet est la sœur.
Mathan d'ailleurs, Mathan, ce Prêtre sacrilège,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiège;
Mathan de nos Autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que le front ceint d'une mitre étrangere,
Ce Lévitte à Baal prête son ministère.
Ce Temple l'importune, & son impiété
Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre il n'est point de ressort qu'il
n'invente.

Quelquefois il vous plaint souvent même il vous
vante,

Il affecte pour vous une fausse douceur.
 Et par-là de son fiel colorant la noirceur,
 Tantôt à cette Reine il vous peint redoutable ?
 Tantôt voyant pour lors sa soif insatiable,
 Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connoissez,
 Vous cachez des trésors par David amassez.
 Enfin depuis deux jours la superbe Athalie,
 Dans un sombre chagrin paroît ensevelie.
 Je l'observois hier, & je voyois ses yeux
 Lancer sur le Lieu saint des regards furieux.
 Comme si dans le fond de ce vaste édifice,
 Dieu cachoit un Vengeur armé pour son supplice.
 Croyez-moi, plus j'y pense, & moins je puis douter,
 Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater,
 Et que de Jesabel la fille sanguinaire,
 Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

J O A D.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
 Sçait aussi des Méchans arrêter les complots.
 Soumis avec respect à sa volonté sainte,
 Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre
 crainte.

Cependant je rends grace au zele officieux,
 Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux,
 Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
 Que vous avez encor le cœur Israélite.
 Le Ciel en soit beni. Mais ce secret courroux,
 Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?
 La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?
 Huit ans déjà passés, une impie Étrangere,
 Du sceptre de David usurpe tous les droits,
 Se baigne impunément dans le sang de nos Rois.
 Des enfans de son fils détestable homicide,
 Et même contre Dieu leve son bras perfide.
 Et vous l'un des soutiens de ce tremblant État,
 Vous nourri dans les camps du saint Roi Josaphat.

Qui sous son fils Joram commandiez nos armées ,
Qui rassurâtes seul nos villes allarmées ,
Lorsque d'Okosias le trépas imprévu ,
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jehu.
Je crains Dieu , dites-vous , sa verité me touche.
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche.
Du zele de ma loi que sert de vous parer ?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
Ai-je besoin du sang de boucs & de genisses ?
Le sang de vos Rois crie , & n'est point écouté.
Rompez , rompez tout pacte avec l'impieté.
Du milieu de mon peuple exterminiez les crimes ,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

A B N E R.

Hé que puis-je au milieu de ce peuple abbatu ?
Benjamin est sans force , & Juda sans vertu.
Le jour qui de leur Roi vit éteindre la race ,
Éteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même , disent-ils , s'est retiré de nous.
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux ,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée ,
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains ,
De merveilles sans nombre effrayer les humains.
L'Arche sainte est muette, & ne rend plus d'oracles.

J O A D.

Et quel tems fut jamais si fertile en miracles ?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ? Quoi toujours les plus grandes mer-
veilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles ?
Faut-il , Abner , faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours ?

Des Tyrans d'Israël les célèbres disgraces ,
 Et Dieu trouvé fidelle en toutes ses menaces ;
 L'impie Achab détruit , & de son sang trempé
 Le champ que par le meurtre il avoit usurpé ;
 Près de ce champ fatal Jezabel immolée ,
 Sous les pieds des chevaux cette Reine foulée ;
 Dans son sang inhumain les chiens dévalerés ,
 Et de son corps hideux les membres déchirés ;
 Des Prophètes menteurs la troupe confondue ,
 Et la flamme du Ciel sur l'autel descendue ;
 Élie aux Élemens parlant en Souverain ,
 Les Cieux par lui fermés & devenus d'airain ,
 Et la terre trois ans sans pluie & sans rosée ;
 Les morts se ranimans à la voix d'Élisée :
 Reconnoissez , Abner , à ces traits éclatans ,
 Un Dieu, tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les tems.
 Il sçait quand il lui plait , faire éclater sa gloire ,
 Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

A B N E R.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis ,
 Et prédit même encore à Salomon son fils !
 Hélas ! nous esperions que de leur race heureuse
 Devoit sortir des Rois une suite nombreuse ,
 Que sur toute tribu , sur toute nation ,
 L'un d'eux établiroit sa domination ,
 Feroit cesser par-tout la discorde & la guerre ,
 Et verroit à ses pieds tous les Rois de la terre.

J O A D.

Aux promesses du Ciel pourquoi renoncez-vous ?

A B N E R.

Ce Roi fils de David , où le chercherons-nous ?
 Le Ciel même peut-il réparer les ruines
 De cet arbre séché jusques dans ses racines ?
 Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
 Les morts après huit ans sortent-ils du tombeau ?

Ah ! Si dans sa fureur elle s'étoit trompée ,
Si du sang de nos Rois quelque goutte échappée....

J O A D.

Hé bien ? Que feriez-vous ?

A B N E R.

O jour heureux pour moi !

De quelle ardeur j'irois reconnoître mon Roi !
Doutez-vous qu'à ses pieds nos Tribus empressées...
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?
Déplorable héritier de ces Rois triomphans ,
Okofias restoit seul avec ses enfans.

Par les traits de Jehu je vis percer le pere ,
Vous avez vu les fils massacrés par la mere ,

J O A D.

Je ne m'explique point. Mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horison fait le tiers de son tour ,
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle ,
Retrouvez-vous au Temple avec ce même zele.
Dieu pourra vous montrer par d'importans bienfaits ,
Que sa parole est stable , & ne trompe jamais.
Allez, pour ce grand jour il faut que je m'apprete.
Et du Temple déjà l'aube blanchit le faite.

A B N E R.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?
L'illustre Josabet porte vers vous ses pas.
Je sors , & vais me joindre à la troupe fidelle.
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle ,



SCENE SECONDE.

JOAD, JOSABET.

JOAD.

LEs temps sont accomplis, Princesse, il faut
parler,

Et votre heureux larcin ne se peut plus céler.
Des ennemis de Dieu la coupable insolence
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accusant trop long-temps ses promesses d'erreur.
Que dis-je ! Le succès animant leur fureur,
Jusques sur notre Autel votre injuste Marâtre,
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.

Montrons ce jeune Roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le Temple élevé.
De nos Princes Hébreux il aura le courage,
Et déjà son esprit a devancé son âge,
Avant que son destin s'explique par ma voix
Je vais l'offrir à Dieu, par qui regne les Rois.
Aussi-tôt assemblant nos Lévités, nos Prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs Maîtres.

JOSABET.

Sçait-il déjà son nom, & son noble destin ?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Eliacin,
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mere,
A qui j'ai par pitié daigné servir de pere.

JOSABET.

Hélas ! de quel péril je l'avois sçu tirer !
Dans quel peril encore est-il prêt de rentrer ?

JOAD.

Quoi déjà votre foi s'affoiblit & s'étonne ?

J O S A B E T.

A vos sages conseils, Seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet Enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort.
Même de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis, j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Sur-tout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,
Consacrer ces trois jours & ces trois nuits entières.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder ?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre ?
A-t-il près de son Roi fait serment de se rendre,

J O A D.

Abner quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sçait pas même encor si nous avons un Roi.

J O S A B E T.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?
Est-ce Obed ? Est-ce Amnon que cet honneur re-
garde ?

De mon Pere sur eux les bienfaits répandus.....

J O A D.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

J O S A B E T.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites ?

J O A D.

Ne vous l'ai-je pas dit ? Nos Prêtres, nos Lévites.

J O S A B E T.

Je sçais que près de vous en secret assemblé,
Par vos soins prévoyans leur nombre est redoublé,
Que pleins d'amour pour vous, d'horreur pour
Athalie,

Un serment solennel par avance les lie

A ce fils de David qu'on leur doit reveler.

Mais quelque noble ardeur dont ils puissent brûler ;

Peuvent-ils de leur Roi venger seuls la querelle ?
 Pour un si grand ouvrage , est-ce assez de leur zele ;
 Doutez-vous qu'Athalie , au premier bruit semé
 Qu'un fils d'Okosias est ici renfermé ,
 De ses fiers Étrangers assemblant les cohortes ,
 N'environne le Temple & n'en brise les portes ?
 Suffira-t-il contr'eux de vos Ministres saints ,
 Qui levant au Seigneur leurs innocentes mains ,
 Ne sçayent que gémir & prier pour nos crimes ,
 Et n'ont jamais versé que le sang des Victimes !
 Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups.....

J O A D.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour
 nous ?

Dieu , qui de l'orphelin protège l'innocence ,
 Et fait dans la foiblesse éclater sa puissance ;
 Dieu , qui hait les Tyrans , & qui dans Jezraël
 Jura d'exterminer Achab & Jezabel ;
 Dieu , qui frappant Joram , le mari de leur fille ,
 A jusques sur son fils poursuivi leur famille ;
 Dieu , dont le bras vengeur , pour un temps sus-
 pendu ,

Sur cette race impie est toujours étendu.

J O S A B E T.

Et c'est sur tous ces Rois sa justice sévère ,
 Que je crains pour le fils de mon malheureux frere ,
 Qui sçait si cet enfant par leur crime entraîné ,
 Avec eux en naissant ne fut pas condamné
 Si Dieu le séparant d'une odieuse race ,
 En faveur de David voudra lui faire grace ;
 Hélas ! l'état horrible où le Ciel me l'offrit ,
 Revient à tout moment effrayer mon esprit.
 De Princes égorgés la chambre étoit remplie ;
 Un poignard à la main , l'implacable Athalie
 Au carnage animoit ses barbares soldats ,
 Et poursuivoit le cours de ses assassinats ,

Joas laissé pour mort , frappa soudain ma vue ;
Je me figure encor sa nourrice éperdue ,
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée en vain ,
Et foible , le tenoit renversé sur son sein :
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage ,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;
Et soit frayeur encore , ou pour me caresser ,
De ses bras innocens je me sentis presser.
Grand Dieu ! que mon amour ne lui soit point funeste ;
Du fidele David c'est le précieux reste :
Nourri dans ta maison en l'amour de ta Loi ,
Il ne connoit encor d'autre pere que toi.
Sur le point d'attaquer une Reine homicide ,
A l'aspect du peril , si ma foi s'intimide ,
Si la chair & le sang se troublant aujourd'hui ,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui ,
Conserve l'héritier de tes saintes promesses ,
Et ne punis que moi de toutes mes foiblesses.

J O A D.

Vos larmes , Josabet , n'ont rien de criminel ;
Mais Dieu veut qu'on espere en son soin paternel :
Il ne recherche point , aveugle en sa colere ,
Sur le fils qui le craint , l'impieté du pere.
Tout ce qui reste encore de fideles Hébreux ,
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux.
Autant que de David la race est respectée ,
Autant de Jezabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur ,
Où semble de son sang reluire la splendeur ;
Et Dieu par sa voix même appuyant notre exemple ,
De plus près à leur cœur parlera dans son Temple.
Deux infideles Rois tour à tour l'ont bravé.
Il faut que sur le Trône un Roi soit élevé ,
Qu'il se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres ,
Dieu l'a fait remonter par la main de ses Prêtres ,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau ,

Et de David éteint rallumé le flambeau.
 Grand Dieu! si tu prévois qu'indigne de ta race,
 Il doive de David abandonner la trace,
 Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
 Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché,
 Mais si ce même Enfant à tes ordres docile,
 Doit être à tes desseins un instrument utile;
 Fais qu'au juste héritier le Sceptre soit remis;
 Livre en mes foibles mains ses puissans ennemis;
 Confonds dans ses conseils une Reine cruelle:
 Daigne, Daigne, mon Dieu, sur Mathan & sur elle,
 Répandre cet esprit d'imprudence & d'erreur,
 De la chute des Rois, funeste avant-coureur.
 L'heure me presse. Adieu. Des plus saintes familles
 Votre fils & sa sœur vous amenant les filles.

SCENE TROISIÈME.

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,
 LE CHŒUR.

J O S A B E T.

C H E R Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas;
 De votre auguste pere accompagnez les pas.
 O filles de Lévi, troupe jeune & fidelle,
 Que déjà le Seigneur embrâse de son zele,
 Qui venez si souvent partager mes soupirs,
 Enfans, ma seule joye, en mes longs déplaisirs;
 Ces festons dans vos mains & ces fleurs sur vos têtes,
 Autrefois convenoient à nos pompeuses fêtes;
 Mais, hélas! en ces tems d'opprobre & de douleurs,

Quelle prière sera mieux que celle de-muriers ?
 J'envisagez, j'envisagez le monde si facile,
 Et de l'œuvre de l'homme au monde, l'œuvre.
 Tels que je ne vas prêter à mourir,
 Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

SCENE QUATRIÈME

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR CHANTE.

TOUT l'Univers est plein de sa magnificence ;
 Qu'on l'adore , ce Dieu , qu'on l'invoque à jamais ;
 Son Empire a des tems précédé la naissance ;
 Chantons , publions ses bienfaits.

UNE VOIX SEULE.

Envain l'injuste violence
 Au peuple qui le loue imposeroit silence ,
 Son nom ne périra jamais.
 Le jour annonce au jour sa gloire & sa puissance ;
 Tout l'Univers est plein de sa magnificence ,
 Chantons , publions ses bienfaits.

TOUT LE CHŒUR RÉPÈTE.

Tout l'Univers est plein de sa magnificence ;
 Chantons , publions ses bienfaits.

UNE VOIX SEULE.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture :
 Il fait naître & mûrir les fruits :
 Il leur dispense avec mesure ,
 Et la chaleur des jours & la fraîcheur des nuits ;
 Le champ qui les reçut , les rend avec usure.

UNE

UNE AUTRE.

Il commande au Soleil d'animer la nature ,
Et la lumière est un don de ses mains ,
Mais sa Loi sainte , sa Loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï ! conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste & renommé ,
Quand sur ton sommet enflammé
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé ,
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous, pourquoi ces feux & ces éclairs ,
Ces torrens de fumée , & ce bruit dans les airs ,
Ces trompettes & ce tonnerre ?
Venoit-il renverser l'ordre des élémens ?
Sur ses antiques fondemens ,
Venoit-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE.

Il venoit révéler aux enfans des Hébreux ,
De ses préceptes saints la lumière immortelle :
Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHŒUR.

O divine ! ô charmante Loi !
O justice ! ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême ,
D'engager à ce Dieu son amour & sa foi !

UNE VOIX SEULE.

D'un joug cruel il sauva nos ayeux ,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux.
Il nous donne ses loix , il se donne lui-même :
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O justice ! ô bonté suprême !

LA MEME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux ,
 D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux.
 Il nous donne ses loix , il se donne lui-même :
 Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O divine ! ô charmante Loi !
 Que de raisons , quelle douceur extrême ,
 D'engager à son Dieu son amour & sa foi !

UNE AUTRE VOIX SEULE.

Vous , qui ne connoissez qu'une crainte servile ,
 Ingrats , un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?
 Est-il donc à vos cœurs , est-il si difficile

Et si pénible de l'aimer ?

L'esclave craint le Tyran qui l'outrage ;
 Mais des enfans l'amour est le partage.
 Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits ,
 Et ne l'aimer jamais ?

TOUT LE CHŒUR.

O divine ! ô charmante Loi ! &c.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOSABET, SALOMITH,
LE CHŒUR.

JOSABET.

MES filles, c'est assez, suspendez vos cantiques.
Il est temps de nous joindre aux prières publiques.
Voici votre heure. Allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paroître à notre tour.

SCENE SECONDE.

ZACHARIE, JOSABET, SALOMITH,
LE CHŒUR.

JOSABET.

MAIS que vois-je ! mon fils, quel sujet vous
ramene ?

Où courez-vous ainsi tout pâle & hors d'haleine ?

ZACHARIE.

O ma Mere !

JOSABET.

Hé bien, quoi ?

B.

ZACHARIE.

Le Temple est profané.

JOSABET.

Comment ?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'Autel abandonné.

JOSABET.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mere.

ZACHARIE.

Déjà selon la Loi, le Grand-Prêtre mon Pere,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains,
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentoit encore entre ses mains sanglantes,
Des victimes de paix les entrailles fumantes.
De bout à ses côtés le jeune Eliacin,
Comme moi, le servoit en long habit de lin ?
Et cependant du sang de la chair immolée,
Les Prêtres arrosoient l'Autel & l'assemblée,
Un bruit confus s'élève, & du peuple surpris
Détourne tout à coup les yeux & les esprits.
Une Femme. Peut-on la nommer sans blasphème ?
Une Femme..... C'étoit Athalie elle-même.

JOSABET.

Ciel !

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes réservé,
Cette Femme superbe entre le front levé,
Et se préparoit même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls Lévites.
Le peuple s'épouvante & fuit de toutes parts.
Mon Pere... Ah ! quel courroux animoit ses regards ?
Moïse à Pharaon parut moins formidable.
Reine, fors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
D'où te bannit ton sexe & ton impiété.
Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté ?
La Reine alors sur lui jettant un œil farouche,



Pour blasphémer sans doute ouvroit déjà la bouche.
J'ignore si de Dieu l'Ange se dévoilant,
Est venu lui montrer un glaive étincelant.
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée.
Ses yeux comme effrayés n'osoient se détourner.
Sur-tout, Eliacin paroïssoit l'étonner.

J O S A B E T.

Quoi donc ! Eliacin a paru devant elle ?

Z A C H A R I E.

Nous regardions tous deux cette Reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs étoient frappés.
Mais les Prêtres bientôt nous ont enveloppés.
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
Et venois vous conter ce désordre funeste.

J O S A B E T.

Ah ! de nos bras sans doute elle vient l'arracher.
Et c'est lui qu'à l'Autel sa fureur vient chercher.
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes,
Souviens-toi de David, Dieu qui vois mes allarmes.

S A L O M I T H.

Quel est-il, cet objet des pleurs que vous versez ?

Z A C H A R I E.

Les jours d'Eliacin feroient-ils menacés ?

S A L O M I T H.

Auroit-il de la Reine attiré la colere ?

Z A C H A R I E.

Que craint-on d'un enfant sans support & sans pere.

J O S A B E T.

Ah ! la voici. Sortons. Il la faut éviter.



SCENE TROISIÈME.

ATHALIE, AGAR, ABNER.

Suite d'Athalie.

A G A R.

MADAME, dans ces lieux pourquoi vous arrêter?
Ici tous les objets vous blessent, vous irritent,
Abandonnez ce Temple aux Prêtres qui l'habitent.
Fuyez tout ce tumulte, & dans votre Palais
A vos sens agités venez rendre la paix.

A T H A L I E.

Non, je ne puis, tu vois mon trouble & ma foiblesse.
Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse.
Heureuse, si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche, & qui me fuit toujours. »

» Elle s'assied.



SCENE QUATRIÈME.

ATHALIE, ABNER, &c.

ABNER.

MADAME, pardonnez si j'ose le défendre.
Le zele de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons, tel est l'ordre éternel.
Lui même il nous traça son Temple & son Autel,
Aux seuls enfans d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux Lévités marqua leur place & leurs offices,
Et sur-tout défendit à leur posterité,
Avec tout autre Dieu toute société.
Hé quoi? Vous de nos Rois & la femme & la mere,
Êtes-vous à ce point parmi nous étrangere?
Ignorez-vous nos loix? Et faut-il qu'aujourd'hui.....
Voici votre Mathan, je vous laisse avec lui.

ATHALIE.

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
Laissons-là de Joad l'audace temeraire,
Et tout ce vain amas de superstitions,
Qui ferment votre Temple aux autres Nations;
Un sujet plus pressant excite mes allarmes,
Je sçai que dès l'enfance élevé dans les armes,
Abner a le cœur noble, & qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses Rois.
Demeurez.



SCENE CINQUIÈME.

MATHAN, ATHALIE, ABNER, &c.

MATHAN.

GRANDE Reine, est-ce ici votre place ?
Quel trouble vous agite , & quel effroi vous glace ?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher :
De ce Temple profane osez-vous approcher ?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive....

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un & l'autre une oreille attentive ,
Je ne veux point ici rappeler le passé ,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
Ce que j'ai fait , Abner , j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.
Quoi que son insolence ait osé publier ,
Le Ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatans succès ma puissance établie ,
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.
Par moi Jerusalem goûte un calme profond.
Le jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond ,
Ni l'altier Philistin , par d'éternels ravages ,
Comme au temps de vos Rois , désoler ses rivages ;
Le Syrien me traite & de Reine & de Sœur.
Enfin de ma maison le perfide oppresseur ,
Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie ,
Jehu , le fier Jehu tremble dans Samarie.
De toutes parts pressé par un puissant Voisin
Que j'ai sçu soulever contre cet assassin ,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissois en paix du fruit de ma sagesse ;
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours,

De mes prospérités interrompre le cours.
 Un songe (me devrois-je inquiéter d'un songe ?)
 Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
 Je l'évite par-tout , par-tout il me poursuit.
 C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.
 Ma mere Jesabel devant moi s'est montrée ,
 Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
 Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté.
 Même elle avoit encor cet éclat emprunté ;
 Dont elle eut soin de peindre & d'orner son visage ,
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
 Tremble , m'a-t-elle dit , fille digne de moi.
 Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
 Je te plains de tomber dans ses mains redoutables ,
 Ma fille. En achevant ces mots épouvantables ,
 Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
 Et moi , je lui tendois les mains pour l'embrasser.
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
 D'os & de chair meurtris , & traînés dans la fange ,
 Des lambeaux pleins de sang , & des membres
 affreux ,
 Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux.

A B N E R.

Grand Dieu !

A T H A L I E.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
 Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante ,
 Tels qu'on voit des Hébreux les Prêtres revêtus ,
 Sa vûe a ranimé mes esprits abattus.
 Mais lorsque revenant de mon trouble funeste ,
 J'admirois sa douceur , son air noble & modeste ,
 J'ai senti tout à coup un homicide acier ,
 Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
 De tant d'objets divers le bizarre assemblage
 Peut-être du hazard vous paroît un ouvrage.
 Moi-même quelque temps honteuse de ma peur ,

R s.

Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur ,
Mais de ce souvenir mon ame possédée
A deux fois en dormant revû la même idée.
Deux fois mes tristes yeux se sont vû retracer ,
Ce même Enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie ,
J'allois prier Baal de veiller sur ma vie ;
Et chercher du repos au pied de ses Autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le Temple des Juifs un instinct m'a poussée ;
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée.
J'ai cru que des présens calmeroient son courroux ,
Que ce Dieu, quel qu'il soit , en deviendrait plus
doux.

Pontife de Baal , excusez ma foiblesse.
J'entre. Le peuple fuit. Le sacrifice cesse.
Le Grand-Prêtre vers moi s'avance avec fureur :
Pendant qu'il me parloit, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée ,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu , son même air , son même habit de lin ,
Sa démarche , ses yeux , & tous ses traits enfin.
C'est lui-même. Il marchoit à côté du Grand-Prêtre.
Mais bien-tôt à ma vûe on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter ,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage , Mathan , ce prodige incroyable ?

M A T H A N.

Ce songe & ce rapport , tout me semble effroyable.

A T H A L I E.

Mais cet Enfant fatal , Abner , vous l'avez vu.
Quel est-il ? De quel sang ? Et de quelle Tribu ?

A B N E R.

Deux Enfans à l'Autel prêtoient leur ministère.
L'un est fils de Joad , Josabet est sa mere.
L'autre m'est inconnu.



MATHAN.

Pourquoi délibérer ?
De tous les deux , Madame , il se faut assurer.
Vous sçavez pour Joab mes égards , mes mesures ,
Que je ne cherche point à venger mes injures ,
Que la seule équité règne en tous mes avis.
Mais lui-même après tout ; fût-ce son propre fils ,
Voudroit-il un moment laisser vivre un coupable ?

A B N E R.

De quel crime un enfant peut-il être capable ?

MATHAN.

Le Ciel nous le fait voir un poignard à la main.
Le Ciel est juste & sage & ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus ?

A B N E R.

Mais sur la foi d'un songe
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge ?
Vous ne sçavez entor de quel père il est né ,
Quel il est.

MATHAN.

On le craint , tout est examiné.
A d'illustres parens s'il doit son origine ,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine.
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé ,
Qu'importe qu'au hazard un sang vil soit versé ?
Est-ce aux Rois à garder cette lente justice ?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant.
Dès qu'on leur est suspect , on n'est point innocent.

A B N E R.

Hé quoi , Mathan ? d'un Prêtre est-ce-là le langage !

Moi nourri dans la guerre aux horreurs du carnage ,
Des vengeances des Rois ministres rigoureux ,
C'est moi qui prête ici ma voix au Malheureux.
Et vous , qui lui devez des entrailles de père ,

B. 6.

Vous , ministre de paix dans le temps de colere ,
Couvrant d'un zele faux votre ressentiment ,
Le sang à votre gré coule trop lentement !
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte ,
Madame. Quel est donc ce grand sujet de crainte ?
Un songe , un foible Enfant , que votre œil prévient
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire , Abner , je puis m'être trompée.
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien ! il faut revoir cet enfant de plus près.
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paroître en ma présence.

ABNER.

Je crains.....

ATHALIE.

Manqueroit-on pour moi de complaisance ;
De ce refus bizarre où seroient les raisons ?
Il pourroit me jeter en d'étranges soupçons ?
Que Josabet , vous dis-je , ou Joad les amene.
Je puis , quand je voudrai parler en Souveraine.
Vos Prêtres , je veux bien , Abner , vous l'avouer ,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sçai sur ma conduite & contre ma puissance ,
Jusqu'où de leurs discours il portent la licence.
Ils vivent cependant , & leur Temple est de bout.
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
Que Joad mette un frein à son zele sauvage ,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.



SCENE SIXIÈME.

ATHALIE, MATHAN, &c.

MATHAN.

ENFIN je puis parler en liberté.
 Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
 Quelque monstre naissant dans ce Temple s'élève,
 Reine, n'attendez pas que le nuage creve.
 Abner chez le Grand-Prêtre a devancé le jour.
 Pour le sang de ses Rois vous sçavez son amour.
 Et qui sçait si Joad ne veut point en leur place
 Substituer l'Enfant dont le Ciel vous menace,
 Soit son fils, soit quelqu'autre.....

ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux.
 Je commence à voir clair dans cet avis des Cieux,
 Mais je veux de mon doute être débarrassée.
 Un enfant est peu propre à trahir sa pensée.
 Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
 Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
 Vous cependant allez, & sans jeter d'allarmes,
 A tous mes Tyriens faites prendre les armes.



SCENE SEPTIÈME.

JOAS, JOSABET, ATHALIE,
ZACHARIE, ABNER, SALOMITH,
DEUX LEVITES, LE CHŒUR, &c.

JOSABET *aux deux Lévites.*

O Vous ! sur ces enfans si chers , si précieux ;
Ministres du Seigneur , ayez toujours les yeux.

ABNER *à Josabet.*

Princesse , assurez-vous , je les prens sous ma garde.

ATHALIE.

O Ciel ! plus j'examine , & plus je le regarde ,
C'est lui ; d'horreur encor tous mes sens sont faisis.
Épouse de Joad , est-ce-là votre fils ?

JOSABET.

Qui ? lui , Madame ?

ATHALIE.

Lui.

JOSABET.

Je ne fais point sa mere.

Voilà mon Fils.

ATHALIE.

Et vous , quel est donc votre pere ?
Jeune Enfant , répondez.

JOSABET.

Le Ciel jusqu'aujourd'hui....

ATHALIE.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ,
C'est à lui de parler.

J O S A B E T.

Dans un âge si tendre

Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

A T H A L I E.

Cet âge est innocent. Son ingénuité

N'altère point encor la simple vérité,

Laissez-le s'expliquer sur-tout ce qui le touche.

J O S A B E T, *tout bas.*

Daigne mettre grand Dieu, ta sagesse en sa bouche.

A T H A L I E.

Comment vous nommez-vous ?

J O A S.

J'ai nom Eliacin.

A T H A L I E.

Votre pere ?

J O A S.

Je suis, dit-on, un orphelin

Entre les bras de Dieu jetté dès ma naissance,

Et qui de mes parens n'eut jamais connoissance.

A T H A L I E.

Vous êtes sans parens ?

J O A S.

Ils m'ont abandonné.

A T H A L I E.

Comment ? Et depuis quand ?

J O A S.

Depuis que je suis né.

A T H A L I E.

Ne sçait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

J O A S.

Ce Temple est mon pays, je n'en connois point
d'autre.

A T H A L I E.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

J O A S.

Parmi des Loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce Temple ?

JOAS.

Un femme inconnue ,
Qui ne dit point son nom , & qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ;
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture ,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque , & d'un soin paternel ,
Il me nourrit des dons offerts sur son Autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble & m'embarrasse ?
La douceur de sa voix , son enfance , sa grace ,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder.... Je serois sensible à la pitié ?

ABNER.

Madame , voilà donc cet ennemi terrible.
De vos songes menteurs l'imposture est visible ,
A moins que la pitié , qui semble vous troubler ,
Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE à Joas & à Josabet.

Vous fortiez ?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune.
Sa présence à la fin pourroit être importune.

ATHALIE.

Non. Revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur. On m'explique sa Loi.
Dans son Livre divin on m'apprend à la lire ,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

A T H A L I E.

Que vous dit cette Loi ?

J O A S.

Que Dieu veut être aimé,
Qu'il venge tôt ou tard son saint Nom blasphémé,
Qu'il est le défenseur de l'Orphelin timide,
Qu'il résiste au Superbe, & punit l'Homicide.

A T H A L I E.

J'entens. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu:
A quoi s'occupe-t-il ?

J O A S.

Il loue, & benit Dieu.

A T H A L I E.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie ? on le con-
temple ?

J O A S.

Tout profane exercice est banni de son Temple.

A T H A L I E.

Quels sont donc vos plaisirs ?

J O A S.

Quelquefois à l'Autel

Je présente au Grand-Prêtre ou l'encens, ou le sel.
J'entens chanter de Dieu les grandeurs infinies.
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

A T H A L I E.

Hé quoi ? Vous n'avez point de passe-tems plus doux,
Je plains le triste sort d'un Enfant tel que vous.
Venez dans mon Palais, vous y verrez ma gloire.

J O A S.

Moi des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire ?

A T H A L I E.

Non ; je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

J O A S.

Vous ne le priez point.

A T H A L I E.

Vous pourrez le prier,

J O A S.

Je verrois cependant en invoquer un autre ?

A T H A L I E.

J'ai mon Dieu que je sers. Vous servirez le vôtre ,
Ce sont deux puissans Dieux.

J O A S.

Il faut craindre le mien.

Lui seul est Dieu , Madame , & le vôtre n'est rien.

A T H A L I E.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

J O A S.

Le bonheur des méchans comme un torrents'écoule.

A T H A L I E.

Ces méchans , qui sont-ils ?

J O S A B E T.

Hé , Madame ! excusez

Un Enfant.....

A T H A L I E à *Josabet*.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.

Enfin , Eliacin , vous avez sçu me plaire.

Vous n'êtes point sans doute un Enfant ordinaire.

Vous voyez , je suis Reine , & n'ai point d'héritier.

Laissez-là cet habit , quittez ce vil métier.

Je veux vous faire part de toutes mes richesses.

Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.

A ma table , par-tout , à mes côtés assis ,

Je prétens vous traiter comme mon propre fils.

J O A S.

Comme votre fils ?

A T H A L I E.

Oui. Vous vous taisez ?

J O A S.

Quel Pere

Je quitterois ! Et pour.....

A T H A L I E.

Hé bien ?

J O A S.

Pour quelle Mere?

A T H A L I E *à Josabet.*

Sa mémoire est fidelle , & dans tout ce qu'il dit
De vous & de Joad je reconnois l'esprit.
Voilà comme infectant cette simple jeunesse ,
Vous employez tous deux le calme où je vous laissez.
Vous cultivez déjà leur haine & leur fureur.
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

J O S A B E T.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?
Tout l'Univers le sçait. Vous-même en faites gloire.

A T H A L I E.

Oui , ma juste fureur , & j'en fais vanité ,
A vengé mes parens sur ma posterité.
J'aurois vu massacrer & mon Pere & mon Frère ,
Du haut de son Palais précipiter ma Mere ,
Et dans un même jour égorger à la fois ,
Quel spectacle d'horreur ! quatre-vingt fils de Rois.
Et pourquoi ? Pour venger je ne sçai quels Prophètes
Dont elle avoit puni les fureurs indiscrettes.
Et moi , Reine sans cœur , Fille sans amitié ,
Esclave d'une lâche & frivole pitié ,
Je n'aurois pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre , outrage pour outrage ,
Et de votre David , traité tous les neveux ,
Comme on traitoit d'Achab les restes malheureux ;
Où serois-je aujourd'hui , si domptant ma foiblesse
Je n'eusse d'une Mere étouffé la tendresse ,
Si de mon propre sang ma main versant des flots
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots ?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux Maisons rompit toute alliance.
David m'est en horreur , & les fils de ce Roi ,
Quoique nés de mon sang , sont étrangers pour moi.

JOSABET.

Tout vous a réussi ; que Dieu voye & nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu depuis long-temps votre unique refuge,
 Que deviendra l'effet de ses prédictions ;
 Qu'il vous donne ce Roi promis aux Nations,
 Cet Enfant de David, votre espoir, votre attente.
 Mais nous nous reverrons. Adieu, je fors contente.
 J'ai voulu voir, j'ai vu.

ABNER à *Josabet*.

Je vous l'avois promis,
 Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

SCENE HUITIÈME.

JOAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE,
 ABNER, SALOMITH, LEVITES,
 LE CHŒUR.

JOSABET à *Joad*.

A VEZ-vous entendu cette superbe Reine,
 Seigneur ?

JOAD.

J'entendois tout, & plaignois votre peine.
 Ces Lérites & moi prêts à vous secourir,
 Nous étions avec vous résolus de perir.
 Que Dieu veille sur vous, 1 Enfant dont le courage

1 *A Joas en l'embrassant.*

Vient de rendre à son nom ce noble témoignage.
Je reconnois, Abner, ce service important.
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
Et nous, dont cette Femme impie & meurtrière
A souillé les regards & troublé la prière,
Rentrons, & qu'un sang pur par mes mains épanché,
Lave jusqu'au marbre où ses pas ont touché.

SCENE NEUVIÈME.

LE CHŒUR.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

QUEL astre à nos yeux vient de luire ?
Quel sera quelque jour cet Enfant merveilleux ?
Il brave le faste orgueilleux ;
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits perilleux.

UNE AUTRE.

Pendant que du Dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'Autel,
Un Enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel,
Et parle comme un autre Elie
Devant cette autre Jéfabel.

UNE AUTRE.

Qui nous revelera ta naissance secrète,
Cher Enfant ? Es-tu fils de quelque saint Prophète ?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
Croître à l'ombre du Tabernacle,

Il devint des Hébreux l'espérance & l'oracle.
Puisses-tu , comme lui , consoler Israël !

UNE AUTRE CHANTE.

O bienheureux mille fois
L'Enfant que le Seigneur aime ,
Qui de bonne heure entend sa voix ,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !
Loin du monde élevé , de tous les dons des Cieux
Il est orné dès sa naissance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureuse , heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit & prend sous sa défense !

LA MÊME VOIX SEULE.

Tel en un secret vallon
Sur le bord d'une onde pure ,
Croît à l'abri de l'Aquilon
Un jeune lys , l'amour de la Nature.
Loin du monde élevé , &c.

TOUT LE CHŒUR.

Heureux , heureux mille fois
L'Enfant que le Seigneur rend docile à ses loix !

UNE VOIX SEULE.

Mon Dieu qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains !
Qu'une ame qui te cherche , & veut être innocente ,
Trouve d'obstacle à ses desseins !
Que d'ennemis lui font la guerre !
Où se peuvent cacher tes Saints ?
Les pécheurs couvrent la terre.



U N E A U T R E.

O Palais de David! & sa chere Cité,
 Mont fameux, que Dieu même a long-tems habité,
 Comment as-tu du Ciel attiré la colere?
 Sion, chere Sion, que dis-tu quand tu vois
 Une impie étrangere
 Affise hélas! au trône de tes Rois?

T O U T L E C Œ U R.

Sion, chere Sion, que dis-tu quand tu vois
 Une impie étrangere
 Affise hélas! au trône de tes Rois?

L A M Ê M E V O I X C O N T I N U E.

Au lieu des Cantiques charmans,
 Où David t'exprimoit ses saints ravissemens,
 Et benissoit son Dieu, son Seigneur, & son Pere;
 Sion, chere Sion, que dis-tu quand tu vois
 Louer le Dieu de l'impie étrangere,
 Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes Rois?

U N E V O I X S E U L E.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps
 encore
 Verrons-nous contre toi les méchans s'élever?
 Jusques dans ton saint Temple ils viennent te braver.
 Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
 Combien de temps, Seigneur, combien de temps
 encore
 Verrons nous contre toi les méchans s'élever?

U N E A U T R E.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage?
 De tant de plaisirs si doux
 Pourquoi fuyez-vous l'usage?
 Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE.

Rions , chantons , dit cette Troupe impie ?
 De fleurs en fleurs , de plaisirs en plaisirs
 Promenons nos desirs.
 Sur l'avenir , insensé qui se fie.
 De nos ans passagers le nombre est incertain.
 Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie ,
 Qui sçait si nous ferons demain ?

TOUT LE CHŒUR.

Qu'ils pleurent , ô mon Dieu ! qu'ils frémissent de
 crainte
 Ces malheureux , qui de ta Cité sainte
 Ne verront point l'éternelle splendeur.
 C'est à nous de chanter , nous , à qui tu reveles
 Tes clartés immortelles ,
 C'est à nous de chanter tes dons & ta grandeur.

UNE VOIX SEULE.

De tous ces vains plaisirs où leur ame se plonge ,
 Que leur restera-t-il ? Ce qui restie d'un songe ,
 Dont on a reconnu l'erreur.
 A leur-reveil , ô reveil plein d'horreur !
 Pendant que le pauvre à ta table
 Goûtera de la paix la douceur ineffable ;
 Ils boiront dans la coupe affreuse , inépuisable ,
 Que tu présenteras au jour de ta fureur
 A toute la Race coupable.

TOUT LE CHŒUR.

O reveil plein d'horreur !
 O songe peu durable ;
 O dangereuse erreur ;

Fin du second Acte.

ACTE

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

MATHAN, NABAL,
LE CHŒUR.

MATHAN.

JEUNES Filles, allez. Qu'on dise à Josabet
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

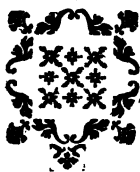
Mathan! O Dieu du Ciel puisses-tu le confondre.

NABAL.

He quoi! Tout se disperse & fuit sans vous répondre?

MATHAN.

Approchons.



SCENE SECONDE.

ZACHARIE, MATHAN,
NABAL.

ZACHARIE.

TÉMERAIRE, où voulez-vous passer?
Au-delà de ce lieu gardez-vous d'avancer.
C'est des Ministres saints la demeure sacrée.
Les loix à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous? Mon Pere en ce jour solennel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel;
Et devant le Seigneur maintenant prosternée,
Ma Mere en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons, cessez de vous troubler.
C'est votre illustre Mere à qui je veux parler.
Je viens ici chargé d'un ordre de la Reine,



SCENE TROISIÈME.

MATHAN, NABAL.

N A B A L.

LEURS enfans ont déjà leur audace hautaine;
Mais que veut Athalie en cete occasion?
D'où nait dans ses conseils cette confusion?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un Enfant fatal en songe menacée,
Elle alloit immoler Joad à son courroux,
Et dans ce Temple enfin placer Baal & vous.
Vous m'en aviez déjà confié votre joye,
Et j'espérois ma part d'une si riche proye.
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus!

M A T H A N.

Ami, depuis deux jours je ne la connois plus;
Ce n'est plus cette Reine éclairée, intrépide,
Elevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accabloit ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connoissoit tout le prix.
La peur d'un vain remord trouble cette grande ame;
Elle flotte, elle hésite, en un mot elle est femme.
J'avois tantôt rempli d'amertume & de fiel,
Son cœur déjà saisi des menaces du Ciel.
Elle même à mes soins confiant sa vengeance,
M'avoit dit d'assembler sa garde en diligence.
Mais soit que cet Enfant devant elle amené,
De ses parens, dit-on, rebut infortuné,
Eût d'un songe effrayant diminué l'allarme,
Soit qu'elle eût même en lui vû je ne sçai quel charme;
J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
Et déjà remettant sa vengeance à demain.

C.

Tous ses projets sembloient l'un & l'autre se détruire.
Du sort de cet Enfant je me suis fait instruire ,
Ai-je dit. On commence à vanter ses ayeux ,
Joad de tems en tems le montre aux factieux ,
Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse ,
Et d'oracles menteurs s'appuye & s'autorise.
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
Est-ce à moi de languir dans cette incertitude ?
Sortons , a-t-elle dit , sortons d'inquiétude.
Vous même à Josabet prononcez cet arrêt.
Les feux vont s'allumer , & le fer est tout prêt.
Rien ne peut de leur Temple empêcher le ravage ,
Si je n'ai de leur foi cette Enfant pour otage.

N A B A L.

Hé bien ! Pour un Enfant qu'ils ne connoissent pas ,
Que le hazard peut-être a jetté dans leurs bras ,
Voudront-ils que leur Temple enseveli sous l'herbe...

M A T H A N.

Ah ! de tous les mortels connois le plus superbe.
Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
Un Enfant qu'à son Dieu Joad a consacré ,
Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible.
Si j'ai bien de la Reine entendu le recit ,
Joad sur sa naissance en sçait plus qu'il ne dit.
Quel qu'il soit , je prévois qu'il leur sera funeste.
Ils le refuseront. Je prens sur moi le reste.
Et j'espère qu'enfin de ce Temple odieux ,
Et la haine & le fer vont délivrer mes yeux.

N A B A L.

Qui peut vous inspirer une haine si forte ?
Est-ce que de Baal le zele vous transporte ?
Pour moi , vous le sçavez , descendu d'Ismaël
Je ne sers ni Baal , ni le Dieu d'Israël.

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zele frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine Idole,
Pour un fragile bois, que malgré mon secours
Les vers sur son autel consomment tous les jours?
Né Ministre du Dieu qu'en ce Temple on adore,
Peut-être que Mathan le serviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvoient s'accommoder.
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad & de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir,
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon
désespoir?

Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon ame à la Cour s'attacha toute entiere.
J'approchai par degrés de l'oreille des Rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
Je leur fesai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs passions rien ne me fut sacré.
De mesure & de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse,
De leur superbe oreille offenoit la mollesse;
Autant je les charmois par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste verité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue sur-tout du sang des Misérables.
Enfin au Dieu nouveau quelle avoit introduit,
Par les mains d'Athalie un Temple fut construit,
Jerusalem pleura de se voir profanée.
Des enfans de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le Ciel des hurlemens affreux.
Moi seul donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur Loi j'approuvai l'entreprise,
Et par-là de Baal meritai la Prêtrise.

Par-là je me rendis terrible à mon Rival ,
Je ceignis la tiare , & marchai son égal.
Toutefois je l'avoue , en ce comble de gloire
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon ame un reste de terreur.
Et c'est ce qui redouble & nourrit ma fureur.
Heureux si sur son Temple achevant ma vengeance ,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance ,
Et parmi le débris , le ravage , & les morts ,
A force d'attentats perdre tous mes remords.
Mais voici Josabet.

SCENE QUATRIÈME.

JOSABET, MATHAN,
NABAL.

MATHAN.

ENVOYÉ par la Reine
Pour rétablir le calme & dissiper la haine ,
Princesse en qui le Ciel mit un esprit si doux ,
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge ,
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe ,
Sur Joad accusé de dangereux complots ,
Alloit de sa colere attirer tous les flots.
Je ne veux point ici vous vanter mes services.
De Joad contre moi je sçais les injustices.
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin je viens chargé des paroles de paix.
Vivez , solemnisez vos fêtes sans ombrage.
De votre obéissance elle ne veut qu'un gage.
C'est , pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu ,
Cet Enfant sans parens , qu'elle dit qu'elle a vu.

J O S A B E T.

Eliacin!

M A T H A N.

J'en ai pour elle quelque honte.
D'un vain songe peut-être elle fait trop de conte ;
Mais vous vous déclarés ses mortels ennemis ,
Si cet Enfant sur l'heure en mes mains n'est remis,
La Reine impatiente attend votre réponse.

J O S A B E T.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce ?

M A T H A N.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter ?
D'un peu de complaisance, est-ce trop l'acheter ?

J O S A B E T.

J'admirois si Mathan dépouillant l'artifice ,
Avait pu de son cœur surmonter l'injustice ,
Et si de tant de maux le funeste inventeur ,
De quelque ombre de bien pouvoit être l'auteur.

M A T H A N.

De quoi vous plaignez-vous ? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie ?
Quel est cet autre Enfant si cher à votre amour ?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux , si rare ?
Est-ce un libérateur que le Ciel vous prépare ?
Songez-y. Vos refus pourroient me confirmer
Un bruit sourd , que déjà l'on commence à semer.

J O S A B E T.

Quel bruit ?

M A T H A N.

Que cet Enfant vient d'illustre origine ,
Qu'à quelque grand projet votre Epoux le destine.

J O S A B E T.

Et Mathan par ce bruit qui flatte sa fureur....

M A T H A N.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.

Je sçais que du mensonge implacable ennemie ,
Josabet livreroit même sa propre vie :
S'il falloit que sa vie à sa sincérité
Coûtât le moindre mot contre la vérité.
Du sort de cet Enfant on n'a donc nulle trace ?
Une profonde nuit enveloppe sa race ?
Et vous même ignorez de quels parens issu ,
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu !
Parlez ! je vous écoute , & suis prêt de vous croire.
Au Dieu que vous servez , Princesse , rendez gloire.

J O S A B E T.

Méchant , c'est bien à vous d'oser ainsi nommer.
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphemer.
Sa vérité par vous peut-elle être attestée ,
Vous , Malheureux , assis dans la chaire empestée
Où le mensonge regne & répand son poison ,
Vous , nourri dans la fourbe & dans la trahison ?

SCENE CINQUIÈME.

JOAD, JOSABET, MATHAN,
N A B A L.

J O A D.

O U suis-je ? De Baal ne vois-je pas le Prêtre !
Quoi , Fille de David , vous parlez à ce traître ?
Vous souffrez qu'il vous parle. Et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas ,
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrâsent ,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent ?
Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

MATHAN.

On reconnoît Joad à cette violence.
 Toutefois il devrait montrer plus de prudence,
 Respecter une Reine, & ne pas outrager
 Celui que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD.

Hé bien! que nous fait-elle annoncer de sinistre?
 Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel Ministre.

MATHAN.

J'ai fait à Josabet sçavoir sa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moi, Monstre d'impiété.
 De toutes tes horreurs, va combler la mesure,
 Dieux s'appête à te joindre à la race parjure,
 Abiron & Dathan, Doeg, Achitophel.
 Les chiens, à qui son bras a livré Jezabel,
 Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
 Déjà sont à ta porte & demandent leur proie.

MATHAN.

Avant la fin du jour.... on verra qui de nous....
 Doit.... Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous?

De vos sens étonnés quel désordre s'empare?
 Voilà votre chemin.

Il se trouble.



C.

SCENE SIXIÈME.

JOAD, JOSABET.

JOSABET.

L'ORAGE se déclare.

Athalie en fureur demande Eliacin.
Déjà de sa naissance & de votre dessein
On commence, Seigneur, à percer le mystère.
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son pere.

J O A D.

Au perfide Mathan, qui l'auroit revelé?
Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé?

J O S A B E T.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.
Cependant, croyez-moi, Seigneur, le peril presse.
Réservez cet Enfant pour un tems plus heureux.
Tandis que les méchans délibèrent entr'eux,
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,
Une seconde fois souffrez que je le cache.
Les portes, les chemins lui sont encore ouverts,
Faut-il le transporter au plus affreux déserts?
Je suis prête. Je sçai une secrette issue,
Par où sans qu'on le voye, & sans être apperçûe,
De Cedron avec lui traversant le torrent,
J'irai dans le désert, où jadis en pleurant,
Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,
David d'un fils rebelle évita la poursuite.
Je craindrai moins pour lui les lions & les ours,...
Mais pourquoi de Jehu refuser le secours?
Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.
Faisons de ce trésor Jehu dépositaire.
On peut dans ses Etats le conduire aujourd'hui,

Et le chemin est court qui mene jusqu'à lui.
Jehu n'a point un cœur farouche, inexorable,
De David à ses yeux le nom est favorable.
Hélas! Est-il un Roi si dur & si cruel,
A moins qu'il n'eût pour mere une autre Jezabel,
Qui d'un tel suppliant ne plaignit l'infortune
Sa cause à tous les Rois n'est-elle pas commune?

J O A D.

Quels timides conseils m'osez-vous suggerer?
En l'appui de Jehu pourriez-vous esperer?

J O S A B E T.

Dieu défend-il tout soin & toute prévoyance?
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance?
A ses desseins sacrés employant les Humains,
N'a-t-il pas de Jehu lui-même armé les mains?

J O A D.

Jehu qu'avoit choisi sa sagesse profonde,
Jehu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits.
Jehu laisse d'Achab l'affreuse Fille en paix,
Suit des Rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil Dieu de l'Egypte a conservé les Temples.
Jehu sur les hauts Lieux enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a pour servir sa cause & venger ses injures,
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
Non, non, c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.
Montrons Eliacin, & loin de le cacher,
Que du bandeau Royal sa tête soit ornée.
Je veux même avancer l'heure déterminée,
Avant que de Mathan le complot soit formé.



SCENE SEPTIÈME

J O A D, J O S A B E T,
 A Z A R I A S, *suivi du Chœur*
 & de plusieurs *Lévites.*

J O A D.

HÉ bien! Azarias, le Temple est-il fermé?

A Z A R I A S.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

J O A D.

N'y reste-t-il que vous, & vos saintes Cohortes?

A Z A R I A S.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour,
 Tout à fuit. Tous se sont séparés sans retour,
 Misérable troupeau, qu'a dispersés la crainte,
 Et Dieu n'est plus servi que dans la Tribu sainte.
 Depuis qu'à Pharaon ce Peuple est échappé,
 Une égale terreur ne l'avoit point frappé.

J O A D.

Peuple lâche en effet, & né pour l'esclavage,
 Hardi contre Dieu seul! Pour suivons notre ouvrage,
 Mais qui retient encor ces Enfants parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Hé! pourrions-nous, Seigneur, nous séparer de vous?
 Dans le Temple de Dieu sommes-nous étrangères!
 Vous avez près de vous nos peres, & nos freres.

UNE AUTRE.

Hélas! si pour venger l'opprobre d'Israël
 Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois¹ Jahel,



Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
 Nous lui pouvons du moins imoler notre vie.
 Quand vos bras combattront pour son Temple
 attaqué,
 Par nos larmes du moins il peut-être invoqué.

J O A D.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle.
 Des Prêtres, des Enfans, ô Sagesse éternelle!
 Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
 Du tombeau quand tu veux tu sçais nous rappeler.
 Tu frappes, & gueris. Tu perds, & ressuscites.
 Ils ne s'aillent point en leurs propres merites,
 Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
 En tes sermens jurés au plus saint de leurs Rois,
 En ce Temple où tu fais ta demeure sacrée,
 Et qui doit du Soleil égaler la durée.
 Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
 Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi?
 C'est lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux
 s'ouvrent,
 Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
 Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
 Et de ces mouvemens secondez les transports.

LE CHŒUR *chante au son de toute la
 symphonie des instrumens.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
 Et qu'à nos cœurs son Oracle divin
 Soit ce qu'à l'herbe tendre
 Est au Printems la fraîcheur du matin.

J O A D.

Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.
 Ne dis plus, ô Jacob! que ton Seigneur sommeille.
 Pécheur disparaissez, le Seigneur se réveille.

Ici recommence la symphonie, & Joad aussi-tôt reprend la parole.

Comment en un plomb vil¹ l'or pur s'est-il changé ?
 Quel est dans le Lieu saint² ce Pontife égorgé ?
 Pleure, Jérusalem, pleure, Cité perfide ?
 Des Prophètes divins malheureuse homicide.
 De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.
 Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
³ Où menez-vous ces enfans, & ces femmes ?
 Le Seigneur à détruit la Reine des Cités.
 Ses Prêtres sont captifs, ses Rois sont rejetés.
 Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités.
 Temple, renverse-toi, Cedres, jettés des flâmes.
 Jérusalem, objet de ma douleur,
 Quelle main en ce jour t'a ravi tous tes charmes ?
 Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
 Pour pleurer ton malheur ?

A Z A R I A S.

O saint Temple !

J O S A B E T.

O David !

L E C H E U R.

Dieu de Sion rappelle,
 Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

La symphonie recommence encore, & Joad un moment après l'interrompt.

J O A D.

Quelle⁴ Jérusalem nouvelle
 Sort du fond du désert brillante de clartés,
 Et porte sur le front une marque immortelle ?
 Peuple de la terre, chantés.

¹ Jas.

² Zacharie.

³ Captivité de Babylone.

⁴ L'Eglise.

Jerusalem renaît plus charmante & plus belle.

D'où lui viennent de tous côtés

Ces ¹ enfans qu'en son sein elle n'a point portés ?

Leve, Jerusalem, leve ta tête altière.

Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés.

Les Rois des Nations devant toi prosternés,

De tes pieds baissent la poussière.

Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.

Heureux ! qui pour Sion d'une sainte ferveur

Sentira son ame embrasée.

Cieux, répandez votre rosée,

Et que la Terre enfante son Sauveur.

J O S A B E T.

Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur,

Si les Rois de qui doit descendre ce Sauveur....

J O A D.

Préparez, Josabet, le riche diadème,

Que sur son front sacré David porta lui-même.

Et ² vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux

Où se garde caché, loin des profanes yeux,

Ce formidable amas de lances & d'épées,

Qui du sang Philistin jadis furent trempées,

Et que David vainqueur, d'ans & d'honneurs chargé,

Fit consacrer au Dieu qui l'avoit protégé.

Peut-on les employer pour un plus noble usage ?

Venez, je veux moi-même en faire le partage.

¹ Les Gentils.

² Aux Léviites.



SCENE HUITIÈME.
SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

QUE de craintes, mes Sœurs, que de troubles mortels !

Dieu tout-puissant, sont-ce-là les prémices,
Les parfums, & les sacrifices

Qu'on devoit en ce jour offrir sur tes autels ?

UNE FILLE DU CHŒUR.

Quel spectacle à nos yeux timides !

Qui l'eût cru, qu'on dût voir jamais

Les glaives meurtriers, les lances homicides

Briller dans la maison de paix ?

UNE AUTRE.

D'où vient que pour son Dieu pleine d'indifférence,
Jerusalem se tait en ce pressant danger ?

D'où vient, mes sœurs, que pour nous protéger,
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence ?

SALOMITH.

Hélas ! dans une Cour, où l'on n'a d'autres loix

Que la force & la violence,

Où les honneurs & les emplois

Sont le prix d'une aveugle & basse obéissance,

Ma sœur, pour la triste innocence,

Qui voudroit élever sa voix ?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t-on ce sacré diadème ?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler :
 Mais ce qu'à son Prophète il vient de reveler ,
 Qui pourra nous le faire entendre ?
 S'arme-t-il pour nous défendre ?
 S'arme-t-il pour nous accabler ?

TOUT LE CŒUR CHANTE.

O promesse ! ô menace ! ô ténébreux Mystere !
 Que de maux , que de biens sont prédits tour à tour !
 Comment peut-on avec tant de tolere ,
 Accorder tant d'amour ?

UNE VOIX SEULE.

Sion ne fera plus. Une flâme cruelle.
 Détruira tous ses ornemens.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protege Sion. Elle a pour fondemens
 Ta parole éternelle.

LA PREMIERE.

Je vois tout son éclat disparoitre à mes yeux.

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIERE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les Cieux ,

LA PREMIERE.

Quel triste abaissement !

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire ?

LA PREMIERE.

Que de cris de douleurs!

LA SECONDE.

Que de chants de victoire !

UNE TROISIÈME.

Cessons de nous troubler, Notre Dieu quelque jour
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Reverons sa colere.
Esperons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime ,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le Ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime ?

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JOAS, JOSABET, ZACHARIE,
SALOMITH, UN LEVITE,
LE CHŒUR.

SALOMITH.

D'UN pas majestueux à côté de ma Mere ,
Le jeune Eliacin s'avance avec mon Frere.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux ?

JOSABET à Zacharie.

Mon fils, avec respect posez sur cette table
De notre sainte Loi le Livre redoutable.
Et vous aussi posez, aimable Eliacin,
Cet auguste Bandeau près du Livre divin.
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne.

J O A S.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau ?
Pourquoi ce Livre saint, ce glaive, ce bandeau ?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son Temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

J O S A B E T.

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

J O A S.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front ;

J O A D.

Vous sçaurez par quelle grace insigne,
 D'une Mere en fureur Dieu trouvant le dessein,
 Quand déjà son poignard étoit dans votre sein,
 Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
 Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage.
 Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
 Perdre en vous le dernier des Enfants de son Fils.
 A vous faire perir sa cruauté s'attache,
 Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
 Mais sous vos étendards j'ai déjà sçu ranger
 Un peuple obéissant & prompt à vous venger.
 Entrez, généreux Chefs des familles sacrées,
 Du ministère saint tour à tour honorées.

SCENE TROISIÈME.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL,
Et les trois autres Chefs des Lévytes.

J O A D. *continue.*

ROI, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
 Prêtres, voilà le Roi que je vous ai promis.

A Z A R I A S.

Quoi c'est Eliacin?

I S M A E L.

Quoi cet Enfant aimable....

J O A D.

Est des Rois de Juda l'heritier veritable,
 Dernier né des Enfants du triste Okosias,
 Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas;
 De cette fleur si tendre & si-tôt moissonnée,
 Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée.



Avec ses Freres morts le crut enveloppé.
Du perfide couteau comme eux il fut frappé.
Mais Dieu du coup mortel sçut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte.
Permit que des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant,
Et n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
Dans le temple cachât l'Enfant & la Nourrice.

J O A S.

Hélas! de tant d'amour & de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais?

J O A D.

Gardez pour d'autres tems cette reconnoissance.
Voilà donc votre Roi, votre unique esperance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous conserver.
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jesabel la Fille meurtriere
Instruite que Joas voit encore la lumiere,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.
Déjà sans le connoître elle veut l'égorger.
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage.
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger vos Princes morts, relever votre Loi,
Et faire aux deux Tribus reconnoître leur Roi.
L'entreprise sans doute est grande & perilleuse.
J'attaque sur son trône une Reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nom-
breux

De hardis Etrangers, d'infideles Hébreux,
Mais ma force est à Dieu, dont l'intérêt me guide.
Songez qu'en cet Enfant tout Israël réside.
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler.
Déjà trompant ses soins j'ai sçu vous rassembler.
Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
Couronnons, proclamons Joas en diligence.
De-là; du nouveau Prince intrépides soldats,

Marchons en invoquant l'Arbitre des combats ,
Et réveillant la foi dans les cœurs endormie ,
Jusques dans son Palais cherchons notre ennemie.
Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil ,
Nous voyant avancer dans ce saint appareil ,
Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple ?
Un Roi que Dieu lui-même a nourri dans son Temple ,
Le successeur d'Aaron de ses Prêtres suivi ,
Conduisant au combat les enfans de Lévi ,
Et dans ces mêmes mains des peuples réverées ,
Les armes au Seigneur par David consacrées ?
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur.
Frappez & Tyriens , & même Israélites ,
Ne descendez-vous pas de ses fameux Lévites ,
Qui lors qu'au Dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel ,
De leurs plus chers parens saintement homicides ,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des peuples ,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux Autels du Seigneur ?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
Jurez donc avant tout sur cet auguste Livre ,
A ce Roi que le Ciel vous redonne aujourd'hui ,
De vivre , de combattre , & de mourir pour lui.

A Z A R I A S.

Oui nous jurons ici pour nous , pour tous nos Freres ,
De rétablir Joas au trône de ses Peres ,
De ne poser le fer entre nos mains remis ,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse ,
Qu'il éprouve , grand Dieu , ta fureur vengeresse ,
Qu'avec lui , ses enfans de ton partage exclus ,
Soient au rang de ces morts que tu ne connois plus.

J O A D.

Et vous , à cette Loi , votre regle éternelle ,
Roi ,

Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidele ?

J O A S.

Pourrois-je à cette Loi ne me pas conformer !

J O A D.

O mon fils ! de ce nom j'ose encor vous nommer ,
Souffrez cette tendresse ; & pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes allarmes.

Loin du trône nourri, de ce fatal honneur ,
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur.

De l'absolu pouvoir vous ignorez l'yvresse ,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.

Bien-tôt ils vous diront , que les plus saintes Loix ,
Maîtresses du vil peuple , obéissent aux Rois ;

Qu'un Roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;

Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;

Qu'aux larmes , au travail le Peuple est condamné ,

Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;

Que s'il n'est opprimé , tôt ou tard il opprime ,

Ainsi de piège en piège , & d'abîme en abîme ,

Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté ,

Ils vous feront enfin haïr la Verité.

Vous peindront la vertu sous une affreuse image.

Hélas ! ils ont des Rois égaré le plus sage.

Promettez sur ce Livre & devant ces Témoins ,

Que Dieu fera toujours le premier de vos soins ,

Que sévère aux Méchans , & des Bons le refuge ,

Entre le pauvre & vous , vous prendrez Dieu pour
juge ;

Vous souvenant , mon fils que caché sous ce lin ,

Comme eux vous fûtes pauvre , & comme eux
orphelin.

J O A S.

Je promets d'observer ce que la Loi m'ordonne.

Mon Dieu punissez-moi , si je vous abandonne.

J O A D.

Venez , de l'huile sainte il faut vous consacrer.

Paroissez , Josabet , vous pouvez vous montrer

D.

SCENE QUATRIÈME.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE,
AZARIAS, &c. SALOMITH,
LE CHŒUR.

JOSABET *embrassant Joas.*

O Roi, fils de David!

J O A S.

O mon unique Mere!

Venez, cher Zacharie, embrasser votre frere.

J O S A B E T *à Zacharie.*

Aux pieds de votre Roi prosternez-vous, mon fils.

J O A D *pendant qu'ils s'embrassent.*

Enfans, ainsi toujours puissiez-vous être unis?

J O S A B E T *à Joas.*

Vous sçavez donc quel sang vous a donné la vie?

J O A S.

Et je sçais quelle main sans vous me l'eût ravie.

J O S A B E T.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer.

J O A S.

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

L E C Œ U R.

Quoi! c'est là...

J O S A B E T.

C'est Joas.

J O A D.

Écoutons ce Lévite.



SCENE CINQUIÈME.

JOAS, JOSABET, JOAD, &c.
UN LÉVITE.

UN LÉVITE.

J'IGNORE contre Dieu quel projet on médite.
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts,
On voit luire des feux parmi des étendards ;
Et sans doute Athalie assemble son armée.
Déjà même au secours toute voix est fermée.
Déjà le sacré Mont, où le Temple est bâti,
D'insolens Tyriens est par-tout investi.
L'un d'eux en blasphémant, vient de nous faire
entendre

Qu'Abner est dans les fers, & ne peut nous défendre.

JOSABET à Joas.

Cher Enfant, que le Ciel en vain m'avoit rendu.
Hélas ! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu.
Dieu ne se souvient plus de David votre père.

JOAD à Josabet.

Quoi ! vous ne craignez pas d'attirer sa colere
Sur vous, & sur ce Roi si cher à votre amour ?
Et quand Dieu de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudroit que de David la Maison fût éteinte ;
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte,
Où le Pere des Juifs sur son fils innocent,
Leva sans murmurer un bras obéissant,
Et mit sur un bucher ce fruit de sa vieillesse,

1 Abraham,

D.

Laisant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse ,
Et lui sacrifiant avec ce fils aimé ,
Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé ?
Amis , partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde ,
Prende tout le côté que l'Orient regarde.
Vous , le côté de l'Ourse , & vous de l'Occident,
Vous , le Midi. Qu'aucun par un zèle imprudent ,
Découvrant mes desseins , soit Prêtre , soit Lévite,
Ne sorte avant le tems , & ne se précipite.
Et que chacun enfin d'un même esprit poussé ,
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
L'Ennemi nous regarde en son aveugle rage ,
Comme de vils troupeaux réservé au carnage ,
Et croit ne rencontrer que désordre & qu'effroi.
Qu'Azarias par-tout accompagne le Roi.
Venez , ¹ cher rejetton d'une vaillante Race ,
Remplir vos Défenseurs d'une nouvelle audace,
Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir ,
Et perissez du moins en Roi , s'il faut perir.
Suyez-le , Josabet. ² Vous , donnez-moi ses armes.
Enfans , offrez à Dieu vos innocentes larmes.

¹ A Jos.

² A un Lévite.



SCÈNE SIXIÈME.

SALOMITH, LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR *chante.*

Partez, Enfans d'Aaron, partez.
Jamais plus illustre querelle
De vos ayeux n'arma le zèle.
Partez, Enfans d'Aaron, partez.
C'est votre Roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

UNE VOIX SEULE.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux ?
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés !
Dans l'horreur qui nous environne,
N'entens-tu que la voix de nos iniquités ;
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

TOUT LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?

UNE VOIX SEULE.

C'est à toi que dans cette guerre
Les flèches des méchans prétendent s'adresser.
Faisons disent-ils, cesser
Les Fêtes de Dieu sur la terre.
De son joug importun délivrons les Mortels.
Massacrons tous ses Saints. Renversons ses Autels.
Que de son Nom, que de sa gloire

D ,

A T H A C T E.

Il me reste plus de cinquante.

JACQUES. Et c'est tout ce que j'ai de plus ?
 C'EST LA MÊME CHOSE.

Et c'est ce que j'ai de plus ?

JACQUES. Mais non, vous en avez encore ?

Il me reste de l'autre ?

Il me reste de l'autre des cinquante ?

C'EST LA MÊME CHOSE.

Quelle est la chose ?

JACQUES. C'est la chose que j'ai de plus ?

JACQUES. C'est la chose que j'ai de plus ?

Il me reste de l'autre ?

Il me reste de l'autre des cinquante ?

Il me reste de l'autre des cinquante ?

C'EST LA MÊME CHOSE.

Il me reste de l'autre des cinquante ?

C'EST LA MÊME CHOSE.

Il me reste de l'autre des cinquante ?

Il me reste de l'autre des cinquante ?

Il me reste de l'autre des cinquante ?

C'EST LA MÊME CHOSE.

Il me reste de l'autre des cinquante ?

Il me reste de l'autre des cinquante ?

Il me reste de l'autre des cinquante ?

JACQUES. Mais non, vous en avez encore ?

Il me reste de l'autre des cinquante ?

C'EST LA MÊME CHOSE.

Il me reste de l'autre des cinquante ?

Il me reste de l'autre des cinquante ?

Il me reste de l'autre des cinquante ?

Il me reste de l'autre des cinquante ?

Il me reste de l'autre des cinquante ?

Fin de la quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, SALOMITH,
LE CHŒUR.

SALOMITH.

CHER Zacharie , hé bien? que nous apprenez-
vous ?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente priere.
Peut-être nous touchons à notre heure dernière.
Pour l'horrible combat, ma Sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas ?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné.
Le Grand-Prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.
O Ciel ! dans tous les yeux quelle joye étoit peinte
A l'aspect de ce Roi racheté du tombeau !
Ma Sœur , on voit encor la marque du couteau.
On voit paroître aussi sa fidelle Nourrice ,
Qui cachée en un coin de ce vaste édifice ,
Gardoit ce cher dépôt , & n'avoit de ses soins
Que les yeux de ma mere, & que Dieu pour témoins.

Nos Lévites pleuroient de joye & de tendresse ,
Et méloient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse.
Lui , parmi ces transports , affable , & sans orgueil ,
A l'un tendoit la main , flattoit l'autre de l'œil ,
Juroit de se regler par leurs avis sinceres ,
Et les appelloit tous ses peres ou ses freres.

SALOMITH.

Ce secret au-dehors est-il aussi semé ?

ZACHARIE.

Ce secret dans le Temple est encor renfermé.
Des enfans de Lévi la troupe partagée ,
Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas ,
Et crier pour signal , vive le Roi Joas.
Mais mon pere défend que le roi se hazarde ,
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
Cependant Athalie un poignard à la main ,
Rit des foibles remparts de nos portes d'airain.
Pour les rompre , elle attend les fatales machines ,
Et ne respire enfin que sang & que ruines.
Quelques Prêtres , ma Sœur , ont d'abord proposé
Qu'en un lieu souterrain par nos peres creusé ,
On renfermât du moins notre Arche précieuse.
O crainte , a dit mon Pere , indigne , injurieuse !
L'Arche , qui fit tomber tant de superbes tours ,
Et força le Jourdain de rebrousser son cours ,
Des Dieux des Nations tant de fois triomphante ,
Fuiroit donc à l'aspect d'une femme insolente ?
Ma Mere auprès du Roi , dans un trouble mortel ,
L'œil tantôt sur ce Prince , & tantôt vers l'autel ,
Muette , & succombant sous le poids des allarmes ,
Aux yeux les plus cruels arracheroit des larmes.
Le Roi de tems en tems la presse entre ses bras.
La flatte... Cheres Sœurs , suivez toutes mes pas.

**Et s'il faut aujourd'hui que notre Roi perisse,
Allons, qu'un même fort avec lui nous unisse.**

SALOMITH.

**Quelle insolente main frappe à coups redoublés ?
 Qui fait courir ainsi ces Lévites troublés ?
 Quelle précaution leur fait cacher leurs armes ?
 Le Temple est-il forcé ?**

ZACHARIE.

Dieu nous envoie Abner. Dissipez vos allarmes.



Tu vois de mes soldats tout ce Temple entouré ,
Dit-elle. Un feu vengeur va le réduire en cendre.
Et ton Dieu contre moi ne le sauroit défendre.
Ses Prêtres toutefois , mais il faut se hâter ,
A deux conditions peuvent se racheter :
Qu'avec Eliacin on mette en ma puissance
Un trésor dont je sais qu'ils ont la connoissance ,
Par votre Roi David autrefois amassé ,
Sous le sceau du secret au Grand-Prêtre laissé.
Va , dis leur qu'à ce prix je leur permet de vivre.

J O A D.

Quel conseil , cher Abner , croyez-vous qu'on doit
suivre ?

A B N E R.

Et tout l'or de David , s'il est vrai qu'en effet ,
Vous gardiez de David quelque trésor secret ,
Et tout ce que des mains de cette Reine avare
Vous avez pu sauver & de riche & de rare ,
Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
Viennent briser l'autel , brûler les Cherubins ,
Et portant sur notre Arche une main téméraire ,
De votre propre sang souiller le Sanctuaire ?

J O A D.

Mais feroit-il , Abner , à des cœurs généreux ,
De livrer au supplice un Enfant malheureux ,
Un Enfant , que Dieu même à ma garde confie ,
Et de nous racheter aux dépens de sa vie ?

A B N E R.

Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
Qu'Athalie oubliât un Enfant innocent ;
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente ,
Crût calmer par ma mort le Ciel qui la tourmente !
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ?
Quand vous périrez tous , en périra-t-il moins ?

D 6

Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?
Pour obéir aux loix d'un Tyran inflexible ,
Moïse par sa mere au Nil abandonné ,
Se vit presqu'en naissant , à perir condamné.
Mais Dieu le conservant contre toute esperance ,
Fit par le Tyran même élever son enfance.
Qui sait ce qu'il réserve à votre Eliacin ;
Et si lui préparant un semblable destin ,
Il n'a point de pitié déjà rendu capable
De nos malheureux Rois l'homicide implacable ?
Dù moins , & Josabet , comme moi , l'a pu voir ,
Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir.
J'ai vu de son courroux tomber la violence.
Princesse , en ce peril vous gardez le silence ?
Hé quoi ? pour un Enfant , qui vous est étranger ,
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger ,
Vous , son fils , tout ce peuple ; & que le feu dévore
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore ?
Que feriez-vous de plus , si des Rois vos ayeux
Ce jeune Enfant étoit un reste précieux ?

J O S A B E T *tout bas à Joad.*

Pour le sang de ses Rois vous voyez sa tendresse.
Que ne lui parlez-vous ?

J O A D.

Il n'est pas tems , Princesse.

A B N E R.

Le tems est cher, Seigneur, plus que vous ne pensez,
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez ,
Mathan près d'Athalie éteincelant de rage ,
Demande le signal & presse le carnage.
Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux ?
Au nom du Lieu si saint , qui n'est ouvert qu'à vous ,
Lieu terrible , où de Dieu la majesté repose ,
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose ,

De ce coup imprévu songeons à nous parer.
 Donnez-moi seulement le tems de respirer.
 Demain, dès cette nuit je prendrai des mesures
 Pour assurer le Temple, & venger ses injures.
 Mais je vois que mes pleurs & que mes vains discours
 Pour vous persuader sont un foible secours.
 Votre austere vertu n'en peut être frappée.
 Hé bien! Trouvez-moi donc quelque arme, quelque
 épée.

Et qu'aux portes du Temple, où l'ennemi m'attend,
 Abner puisse du moins mourir en combattant.

J O A D.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse.
 De tant de maux, Abner, détournons la menace,
 Il est vrai, de David un trésor est resté.
 La garde en fut commise à ma fidélité,
 C'étoit des tristes Juifs l'esperance dernière,
 Que mes soins vigilans cachotent à la lumière.
 Mais puisqu'à votre Reine il faut le découvrir,
 Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.
 De ses plus braves Chefs qu'elle entre accompagnée,
 Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée
 D'un ramas d'étrangers l'indiscrette fureur,
 Du pillage du Temple épargnez moi l'horreur.
 Des Prêtres, des enfans lui feroient-ils quelque
 ombre?

De sa suite avec vous qu'elle regle le nombre.
 Et quant à cet Enfant si craint, si redouté,
 De votre cœur, Abner, je connois l'équité.
 Je vous veux devant elle expliquer sa naissance.
 Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance.
 Et je vous ferai juge entre Athalie & lui.

A B N E R.

Ah! je le prens déjà, Seigneur, sous mon appui.
 Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoye.

SCENE TROISIÈME

JOAD, JOSABET, ISMAEL,
ZACHARIE, &c.

J O A D.

GRAND Dieu, voici ton heure, on t'amène
ta proie.
Ismael, écoutez ¹.

J O S A B E T.

Puissant maître des Cieux,
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux,
Lorsque lui dérochant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

J O A D.

Allez, sage Ismael, ne perdez point de tems.
Suivez de point en point ces ordres importants.
Sur-tout, qu'à son entrée, & que sur son passage,
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, Enfans, préparez un trône pour Joas.
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés Soldats.
Faites venir aussi sa fidelle Nourrice,
Princesse, & de vos pleurs que la source tarisse.
Vous, dès que cette Reine yvre d'un fol orgueil

¹ Il lui parle d'oreille.
² A un Lévite.

De la porte du Temple aura passé le seuil ,
 Qu'elle ne pourra plus retourner en arriere ,
 Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerriere
 Dans le camp ennemi jette un subit effroi.
 Appelez tout le peuple au secours de son Roi.
 Et faites retentir jusques à son oreille
 De Joas conservé l'étonnante merveille..
 Il vient.

SCENE QUATRIÈME.

JOAS, JOAD, JOSABET,
 TROUPES DE PRESTRES
 ET DE LÉVITES, &c.

JOAD *continue.*

LÉVITES saints , Prêtres de notre Dieu ,
 Par-tout , sans vous montrer , environnés ce lieu.
 Et laissant à mes soins gouverner votre zele ,
 Pour paroître attendés que ma voix vous appelle. 1.
 Roi, je crois qu'à nos vœux cet espoir est permis ,
 Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis..
 Celle dont la fureur poursuivit votre enfance ;
 Vers ces lieux à grands pas pour vous perdes'avance.
 Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de vous
 L'Ange exterminateur est debout avec nous.
 Montez sur votre trône , &c.. Mais la porte s'ouvre.

Il se cachent tous.

Permettez un moment que ce voile vous couvre ,
 Vous changez de couleur , Princesse ?

J O S A B E T.

Ah ! sans pâlir ?
 Puis-je voir d'assassins le Temple se remplir ?
 Quoi ? Ne voyez-vous pas quelle nombreuse
 escorte....

J O A D.

Je vois que du saint Temple on referme la porte.
 Tout est en sûreté.

SCENE CINQUIÈME.

ATHALIE , JOAS *caché derrière le rideau* ,
 JOAD , JOSABET , ABNER ,
 SUITE D'ATHALIE ,

A T H A L I E à Joad.

T E voilà , Séducteur ,
 De ligue , de complots pernicieux auteur ,
 Qui dans le trouble seul as mis tes esperances ,
 Éternel ennemi des suprêmes puissances ,
 En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé.
 De ton espoir frivole es-tu désabusé ?
 Il laisse en mon pouvoir & son Temple & ta vie.

Il tire un rideau.

Je devrois sur l'autel , où ta main sacrifie ,
Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis , songe à l'exécuter.
Cet enfant , ce trésor qu'il faut qu'on me remette.
Où font-ils ?

J O A D.

Sur le champ tu seras satisfaite.
Je te les vais montrer l'un & l'autre à la fois. ¹
Paroissez , cher Enfant , digne sang de nos Rois.
Connois-tu l'heritier du plus saint des Monarques ,
Reine , de ton poignard connois du moins ces
marques.

Voilà ton Roi , ton fils , le fils d'Okofias.
Peuples , & vous Abner , reconnoissés Joas.

A B N E R.

Ciel !

A T H A L I E *à Joad.*

Perfide ?

J O A D.

Vois-tu cette Juive fidelle ?
Dont tu fais bien qu'alors il suçoit la mamelle ?
Il fut par Josabet à ta rage enlevé.
Ce Temple le reçut , & Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

A T H A L I E.

Ta fourbe à cet Enfant , traître , fera funeste.
D'un fantôme odieux , Soldats , délivrés-moi.

J O A D.

Soldats du Dieu vivant , défendés votre Roi.

*Ici le fond du Théâtre s'ouvre. On voit le dedans
du Temple , & les Lévités armés sortent
de tous côtés sur la Scène.*

¹ Le rideau se retire.

ATHALIE.

Où suis-je ? ô trahison ! ô Reine infortunée !
D'armes & d'ennemis je suis environnée.

J O A D.

Tes yeux cherchent en vain , tu ne peux échapper ,
Et Dieu de toutes parts a sçu t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravois , en nos mains t'a livrée ,
Rends lui compte du sang dont tu'es enivrée.

ATHALIE.

Quoi ? la peur a glacé mes indignes soldats ?
Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduis mes pas ?

A B N E R.

Reine , Dieu m'est témoin....

ATHALIE.

Laisse-là ton Dieu , traître ,

Et venge moi.

A B N E R *se jettant aux pieds de Joas.*

Sur qui ? sur Joas ? sur mon Maître !

ATHALIE.

Lui Joas ? lui ton Roi ! Songés , méchans , songés
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle..
On vient à mon secours. Tremblés troupe rebelle..



SCENE SIXIÈME.

ISMAEL, JOAS, JOAD,
ATHALIE, &c.

ISMAEL à Joad.

SEIGNEUR, le Temple est libre, & n'a plus
d'ennemis,
L'Etranger est en fuite, & le Juif est soumis.
Comme le vent dont l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-puissant a chassé cette armée.
Nos Lévités, du haut de nos sacrés parvis,
D'Oksias au peuple ont annoncé le fils,
Ont conté son enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piège tombée.
Par-tout en même tems la trompette a sonné,
Et ses sons & leurs cris dans son camp étonné.
Ont répandu le trouble & la terreur subite,
Dont Gedeon frappa le fier Madianite.
Les Tyriens jettant armes & boucliers,
Ont par divers chemins disparu les premiers.
Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite.
Mais de Dieu sur Joas admirant la conduite,
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
Enfin d'un même esprit tout le peuple inspiré,
Femmes, vieillards, enfans, s'embrassant avec joye,
Bénissent le Seigneur, & celui qu'il envoie.
Tous chantent de David le fils ressuscité.
Baal est en horreur dans la sainte Cité.
De son Temple profane on a brisé les portes.
Mathan est égorgé.

SCENE DERNIERE

UN LÉVITE, JOAS, JOAD, &c.

UN LÉVITE.

LE fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem long-tems en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin foulagée,
Avec joye en son sang la regarde plongée.

J O A D.

Par cette fin terrible, & dûe à ses forfaits,
Apprenez, Roi des Juifs, & n'oubliez jamais,
Que les Rois dans le Ciel ont un Juge severe,
L'Innocence un Vengeur, & l'Orphelin un Pere.

Fin du cinquième Acte.

CANTIQUES SPIRITUELS.

CANTIQUE PREMIER.

A la louange de la Charité.

Tiré de S. Paul 1. aux Corinthiens chap. 13.

LEs méchans m'ont vanté leurs menfonges frivoles:
Mais je n'aime que les paroles
De l'éternelle Verité.
Plein du feu divin qui m'inspire,
Je consacre aujourd'hui ma Lyre
A la céleste Charité.



En vain je parlerois le langage des Anges.
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirois tout l'Univers.
Sans amour, ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale,
Qui d'un vain bruit frappe les airs.



Que' sert à mon esprit de percer les abîmes
Des myfteres les plus sublimes ,
Et de lire dans l'avèir ?
Sans amour , ma science est vaine ,
Comme le fonge , dont à peine
Il reste un léger fouvenir.



Que me sert que ma Foi transporte les montagnes,
Que dans les arides campagnes
Les torrens naissent sous mes pas ;
Où que ranimant la poussière ,
Elle rende aux Morts-la lumière ,
Si l'amour ne l'anime pas.



Oui mon Dieu , quand mes mains de tout mon
héritage ,
Aux pauvres feroient le partage ;
Quand même pour le nom Chrétien ,
Bravant les croix les plus infâmes ,
Je livrerois mon corps aux flâmes
Si je n'aime , je ne suis rien.



Tel



Que je vois de Vertus qui brillent sur ta trace ,
Charité , fille de la Grace !
Avec toi marche la Douceur ,
Que fait avec un air affable
La patience inséparable
De la paix son aimable sœur,



Tel que l'Astre du jour écarte les ténébres ,
De la nuit compagne funebre ,
Telle tu chasses d'un coup d'œil
L'envie aux humains si fatale ,
Et toute la troupe infernale
Des Vices enfans de l'Orgueil,



Libre d'ambition , simple , & sans artifice ,
Autant que tu haïs l'injustice ,
Autant la Vérité te plaît.
Que peut la colère farouche
Sur un cœur que jamais ne touche
Le soin de son propre intérêt?



Aux foiblesses d'autrui , loin d'être inexorable ,
Toujours d'un voile favorable
Tu t'efforces de les couvrir.
Quel triomphe manque à ta gloire ?
L'Amour sçait tout vaincre , tout croire ,
Tout espérer , & tout souffrir.



Un jour Dieu cessera d'inspirer des oracles.
Le don des langues , les miracles ,
La Science aura son declin.
L'Amour la Charité divine
Eternelle en son origine
Ne connoîtra jamais de fin.



Nos chartés ici bas ne sont qu'énigmes sombres.
Mais Dieu sans voiles , & sans ombres
Nous éclairera dans les cieux.
Et ce Soleil inaccessible ,
Comme à ces yeux je suis visible ,
Se rendra visible à mes yeux.



L'Amour sur tous les Dons l'emporte avec Justice ,
De notre céleste édifice
La foi vive est le fondement.
La sainte Esperance l'élève ,
L'ardente Charité l'acheve ,
Et l'assure éternellement.



Quand pourrai-je t'offrir , ô Charité suprême !
Au sein de la lumière même
Le Cantique de mes soupirs ;
Et toujours brûlant pour ta gloire ,
Toujours puiser , & toujours boire
Dans la source des vrais plaisirs.



CANTIQUE SECOND.

Sur le bonheur des Justes , & sur le malheur
des Réprouvés.

Tiré de la Sagesse. Chap. 5.

HEUREUX , qui de la Sagesse
Attendant tout son secours ,
N'a point mis en la Richesse
L'espoir de ses derniers jours.
La mort n'a rien qui l'étonne ;
Et dès que son Dieu l'ordonne ,
Sort ame prenant l'essor ,
S'élève d'un vol rapide
Vers la demeure , ou réside
Son véritable trésor.



De quelle douceur profonde
Seront un jour pénétrés
Ces insensés , qui du monde ,
Seigneur , vivent enivrés ;
Quand par une fin soudaine
Détrompés d'une ombre vaine.
Qui passe & ne revient plus ,

Leurs yeux du fond de l'abîme
Près de ton trône sublime
Verront briller tes Elus !



Infortunés que nous sommes,
Où s'égaroient nos esprits ?
Voilà , diront-ils , ces hommes,
Vils objets de nos mépris.
Leur simple & pénible vie
Nous parut une folie.
Mais aujourd'hui triomphans ,
Le Ciel chante leur louange ,
Et Dieu lui-même les range
Au nombre de ses Enfans.

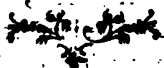


Pour trouver un bien fragile
Qui nous vient d'être arraché.
Par quel chemin difficile
Hélas ! nous avons marché !
Dans une route insensée
Notre ame en vain s'est lassée ;
Sans se reposer jamais ,
Fermant l'œil à la lumière ,
Qui nous montrait la carrière
De la bien-heureuse Paix.

De nos attentats injustes
Quel fruit nous est-il resté ?
Où sont les titres augustes ,
Dont notre orgueil s'est flatté ?
Sans amis , & sans défense ,
Au trône de la vengeance
Appelés en jugement ,
Foibles & tristes victimes ,
Nous y venons de nos crimes
Accompagnés seulement.



Ainsi d'une voix plaintive
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables Morts.
Ce qui faisoit leurs délices ,
Seigneur , fera leurs supplices.
Et par une égale loi ,
Tes Saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.



CANTIQUE TROISIÈME.

Plainte d'un Chrétien, sur les contrariétés
qu'il éprouve au-dedans de lui-même.

Tiré de S. Paul aux Romains. Chap. 7.

MON Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi.
L'un veut que plein d'amour pour toi
Mon cœur te soit toujours fidelle.
L'autre à tes volontés rebelle
Me révolte contre ta loi.



L'un tout esprit & tout céleste,
Veut qu'au Ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste.
Et l'autre par son poids funeste.
Me tient vers la Terre panché.

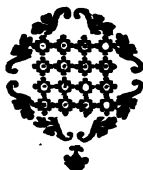


Hélas ! en guerre avec moi-même ,
Où pourrai-je trouver la paix !

Je veux , & n'accomplis jamais.
Je veux. Mais , ô misere extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime ,
Et je fais le mal que je hais.



O Grace ! ô rayon salutaire !
Vient me mettre avec moi d'accord ;
Et domptant par un doux effort
Cette homme qui t'est si contraire ,
Fait ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort,



CANTIQUE QUATRIÈME.

Sur les vaines occupations des gens
du siècle.

Tiré de divers endroits d'Isaïe & de Jeremie.

QUEL charme vainqueur du monde
Vers Dieu m'élève aujourd'hui ?
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui.
Leur gloire fuit, & s'efface
En moins de tems que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide,
Qui loin de l'œil qui la guide
Cherche l'oiseau dans les aïers.



De la Sagesse immortelle
La voix tonne, & nous instruit :
Enfans des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit ;
Par quelle erreur, Ames vaines,

Du plus pur sang de vos veines
Achetez-vous si souvent ,
Non un pain qui vous repaîsse ,
Mais un ombre , qui vous laisse
Plus affamés que devant ?



Le pain que je vous propose
Sert aux Anges d'aliment :
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment.
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le Monde que vous suivés.
Je l'offre à qui me veut suivre.
Approchés. Voulez-vous vivre ?
Prenés , mangés , & vivés.



O Sagesse ! ta parole
Fit éclore l'Univers ;
Posa sur un double Pole
La Terre au milieu des Mers.
Tu dis. Et les Cieux parurent ,

Et tous les Astres coururent ,
Dans leur ordre se placer.
Avant les siècles tu regnes
Et qui suis-je , que tu daignes
Jusqu'à moi te rabaïsser ?



Le Verbe , image du Pere ,
Laiſſa ſon trône éternel ,
Et d'une mortelle Mere
Volut naître homme , & mortel.
Comme l'orgueil fut le crime ,
Dont il naiſſoit la Victime ,
Il dépouilla ſa ſplendeur ,
Et vint pauvre & miſérable ,
Apprendre à l'homme coupable
Sa véritable grandeur.

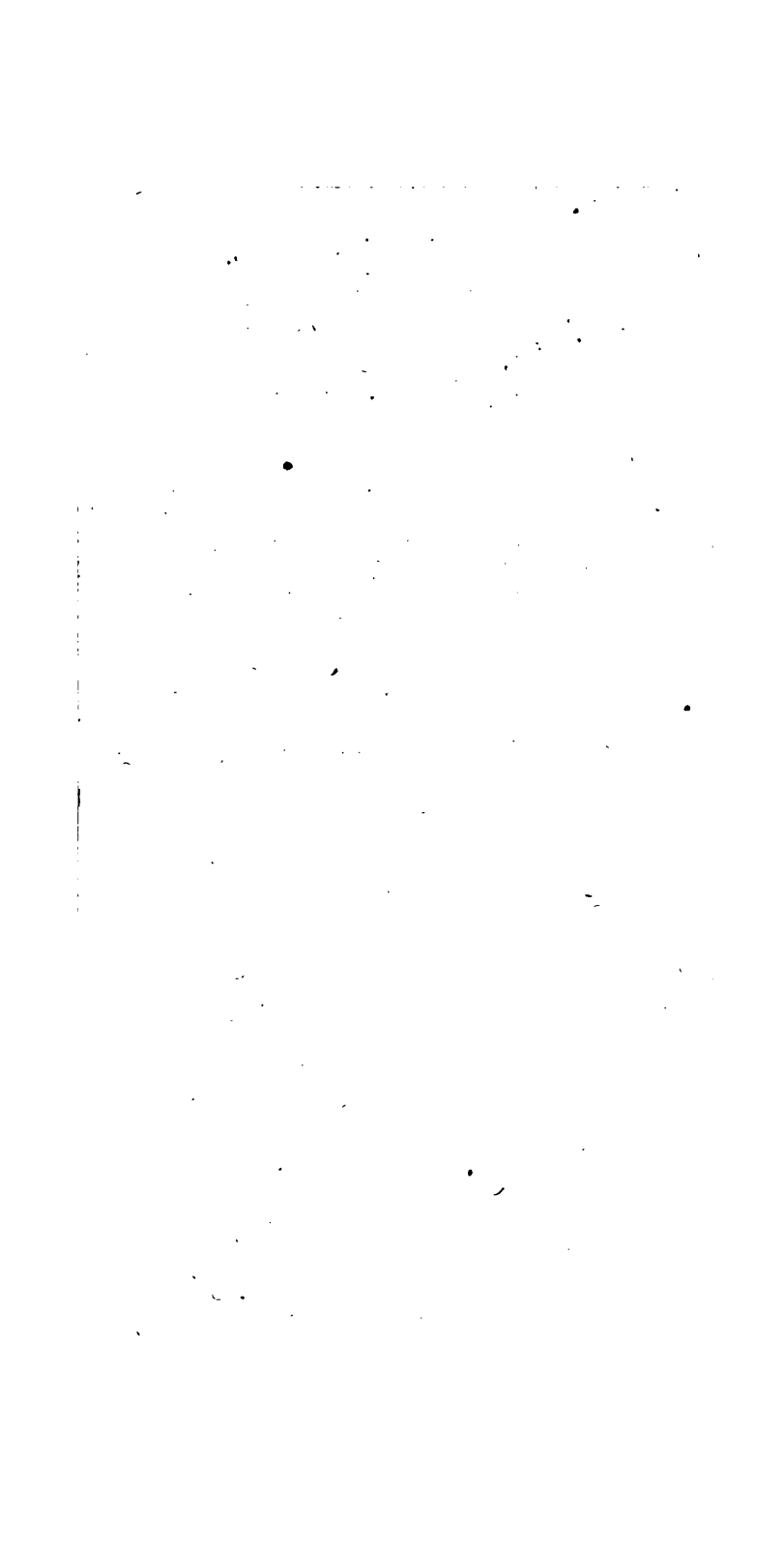


L'ame heureuſement captive ,
Sous ton joug trouve la paix ,
Et ſ'abreuve d'une eau vive
Qui ne ſ'épuïſe jamais.
Chacun peut boire en cette onde :

Elle invite tout le monde.
Mais nous courons follement ,
Chercher des sources bourbeuses ,
Où des citernes trompeuses
D'où l'eau fait à tout moment ,

F I N.





DO NOT CIRCULATE

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 02350 6739

A 3